

Michael Haag

Les Templiers

De la légende à l'histoire



Ixelles éditions

Michael Haag

Les Templier

De la légende à l'histoire

Ixelles éditions

Traduction : Christophe Billon

Couverture : Olivier Frenot

Photo : Equinoxis

Un ouvrage réalisé sous la direction de Sophie Descours

Titre original : *The Templars, History & Myth*

© 2011 Michael Haag

© 2013 Ixelles Publishing SA pour l'édition française

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

ISBN eBook 978-2-87515-459-0

ISBN 978-2-87515-184-1

D/2012/11.948/185

Dépôt légal : 2^e trimestre 2013

E-mail : contact@ixelles-editions.com

Site Internet : www.ixelles-editions.com



Introduction

L'ordre du Temple est né à Jérusalem, le jour de Noël 1119, à l'église du Saint-Sépulcre, à l'endroit même de la crucifixion, de l'enterrement et de la résurrection de Jésus-Christ. Ordre religieux de chevaliers, son quartier général se trouve alors sur le Mont du Temple, vaste plateforme dominant la ville, là même où le roi Salomon a érigé son temple quelque deux mille ans plus tôt. Entourés de ces puissants symboles historiques et sacrés, les Templiers ont pour responsabilité de protéger les pèlerins venant sur les lieux saints et de défendre la Terre sainte.

L'ordre du Temple devient vite une formidable organisation internationale. En Europe, des donations conséquentes de propriétés permettent d'assurer le fonctionnement de cette force d'élite installée à l'étranger qui bénéficie de droits spéciaux et de privilèges accordés par les papes et les rois. Vêtus de leur grande tunique blanche ornée d'une croix rouge, ils deviennent la première armée permanente en uniforme de l'Occident et

sont les premiers à fonder un réseau financier particulièrement complet allant de Londres au Nil, en passant par Paris et l'Euphrate. L'Ordre proprement dit acquiert puissance et richesse, mais ses membres mènent une existence simple et austère. Leur courage est légendaire, leur dévouement absolu et leurs pertes élevées. 20 000 Templiers au moins sont morts sur les champs de bataille ou en captivité pour avoir refusé de renoncer à leur foi, renoncement qui leur aurait épargné la vie.

L'ordre du Temple a fini par être détruit, non pas par les musulmans en Orient, mais par leurs compatriotes chrétiens en Occident. Le vendredi 13 octobre 1307, les Templiers sont arrêtés partout en France, puis dans toute l'Europe. Ils sont accusés d'hérésie, d'obscénités, de pratiques homosexuelles et d'idolâtrie. Nombre d'entre eux sont torturés et passent aux aveux. La fin de l'Ordre intervient en 1314 lorsque le dernier maître meurt sur le bûcher.

Leur chute surprenante et mystérieuse suscite un grand intérêt depuis sept siècles. Certains historiens ont avancé que le séjour en Orient des Templiers les a fait entrer en contact avec le gnosticisme, ancienne hérésie adoptée par les Cathares de France, tandis que les francs-maçons sont les héritiers de connaissances occultes associées au Temple de Salomon et transmises par les Templiers.

Les conjectures sur les Templiers n'ont jamais été aussi effrénées qu'aujourd'hui. Ont-ils procédé à des fouilles dans les entrailles du Mont du Temple et trouvé quelque chose d'extraordinaire qui expliquerait leur ascension et leur richesse et, selon certains, le fait qu'ils existent encore aujourd'hui, mais de manière clandestine ? S'agissait-il d'un immense

trésor ? De l'Arche d'alliance ? Du Saint-Graal ? Du secret de la vie du Christ et son message ? Et où est passé ce secret lorsque les Templiers ont disparu ? En Écosse, en Amérique ?

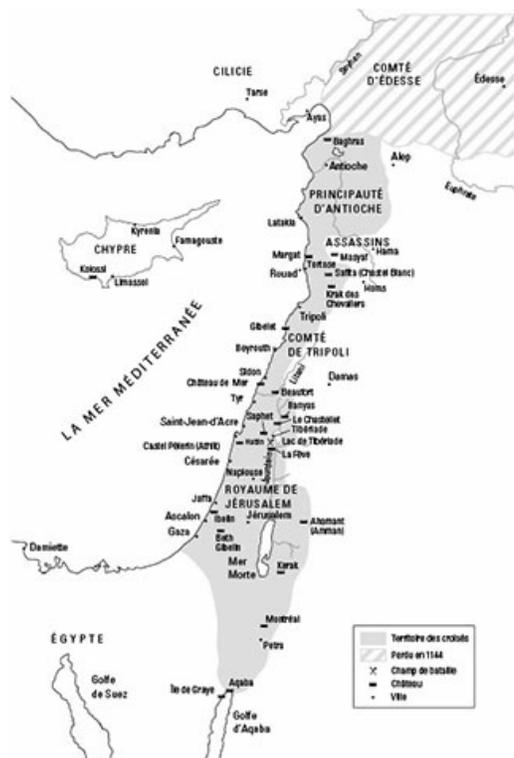
Une chose est sûre, l'ascension et la chute des Templiers correspondent précisément aux deux siècles de croisades en Orient. Après une série d'outrages contre les pèlerins occidentaux et les chrétiens d'Orient, et au regard des menaces d'agression contre toute l'Europe, la première croisade est lancée en 1095 afin de reconquérir l'Asie Mineure, la Syrie et la Palestine occupées par les musulmans. Dans le même temps, les Templiers luttent dans la péninsule Ibérique et contribuent à la libération de l'Espagne et du Portugal. Mais, en Orient, les croisades, dont les Templiers sont des acteurs majeurs, ne parviennent pas à résister aux forces musulmanes mises en présence par Saladin ou les Mamelouks. En 1291, lorsque les Mamelouks boutent les derniers colons francs hors de Terre sainte, les Templiers perdent leur principale vocation et sont rapidement victimes de l'avidité et des ambitions tyranniques du roi de France.

L'un des grands mystères à propos des Templiers a toujours été le rôle de la papauté dans la chute de l'Ordre. Le pape était censé les protéger et les Templiers devaient uniquement obéissance à ce dernier, même si, à en juger par l'apparent consentement très mesuré de la papauté face aux exigences du roi de France, le pape a trahi les Templiers ou les croyait coupables de crimes horribles. Ces hypothèses ont pris une tournure spectaculaire en 2007, lorsque le Vatican a publié la reproduction d'un parchemin attestant du témoignage des chefs de l'ordre du Temple face aux enquêteurs pontificaux, à

Chinon, en 1308. Ce document, découvert dans les archives secrètes du Vatican et mis au jour sept cents ans trop tard pour sauver la vie de Jacques de Molay et celle d'innombrables chevaliers, a révélé que le pape estimait les Templiers non coupables d'hérésie.

À propos de ce livre

Cet ouvrage comprend six parties. Les quatre premières offrent un récit historique, qui commence par les origines du Temple de Salomon de Jérusalem, dont est issu le terme Templiers, et se poursuit par le contexte politique de la Terre sainte et les débuts du christianisme, au cours desquels sont nés les pèlerinages et les croisades, raison d'être des Templiers. Nous étudions ensuite la formation de l'Ordre, l'ascension au pouvoir des Templiers et leur chute spectaculaire, lorsque les musulmans se sont emparés de la Terre sainte, ainsi que leur procès. La cinquième partie traite des conséquences de la dissolution de l'ordre des Templiers, leurs vestiges sous diverses formes et leur cooptation par les francs-maçons, ainsi que la théorie du complot. La dernière partie renferme un guide des édifices des Templiers les plus intéressants à voir aujourd'hui.



Territoire des croisés en Terre sainte.



Partie 1

Le contexte



Le Temple de Salomon

Trois temples et une vision

L'histoire des Templiers se doit d'être associée à celle du Mont du Temple de Jérusalem, où est aujourd'hui érigé le dôme du Rocher. C'est en effet là qu'a été construit le Temple de Salomon, temple légendaire disparu des Juifs, dont tirent leur nom les Templiers, gardiens de la Terre sainte. C'est sur ce site que ces derniers établissent leur quartier général, militaire et spirituel. Sacré pour le judaïsme, le christianisme et l'islam, aucun site au monde n'a une plus grande aura et n'est associé à un mythe aussi durable : celui d'avoir abrité l'Arche d'alliance.

Physiquement, le Mont du Temple est une vaste plateforme construite sur une colline naturelle par Hérode I^{er} le Grand afin de supporter son temple gigantesque, construit aux alentours de 25-10 av. J.-C. sur le site du temple original de

Salomon, plus vieux d'un millier d'années. Il est fait référence au temple d'Hérode dans l'Évangile selon saint Marc 13:1-2, quand un disciple dit à Jésus : « Maître, vois ! Quelles pierres et quelles constructions ! », ce à quoi Jésus répond : « Tu regardes ces grandes constructions ? Il ne subsistera pas ici pierre sur pierre qui ne soit démolie. » Et ce fut ce temple qui, corroborant la prophétie, fut détruit en 70 apr. J.-C. par l'empereur romain Titus qui réprimait une rébellion juive.

Le Temple de Salomon

Bien qu'il ne reste rien du Temple d'Hérode, le mur de soutènement ouest de la plateforme du Mont du Temple, mondialement connu sous le nom de mur des Lamentations, a fini par symboliser non seulement le Temple d'Hérode disparu, mais également le premier temple bâti à cet endroit précis trois mille ans plus tôt, le Temple de Salomon.



La reine de Saba rend visite au roi Salomon.

Salomon, fils de David et de Bethsabée, devient roi d'Israël en 962 av. J.-C. environ et meurt aux alentours de 922 av. J.-C. Pendant les quarante ans que dure son règne, il étoffe les

contacts commerciaux et politiques, centralise l'autorité de la couronne pour se prémunir de la fragmentation tribale et s'engage dans un programme de construction recherché. Ses principales réalisations sont le palais royal et le Temple de Jérusalem.

Tout ce que nous savons, ou presque, de la conception et de la construction du Temple de Salomon vient de l'Ancien Testament, en particulier du Second Livre de Samuel¹, du Premier Livre des Rois et du Premier Livre des Chroniques. Le Second Livre des Rois nous apprend la capture de Jérusalem par les Assyriens en 586 av. J.-C. et relate également la façon dont ils ont détruit la ville, brûlé le Temple de Salomon et envoyé la population en exil à Babylone, où leurs lamentations figurent au Psaume 137:1 : « Sur le bord des fleuves de Babylone, nous nous sommes assis, et là nous avons pleuré, nous souvenant de Sion. »

Plus tard, le Livre d'Esdras nous apprend qu'après le renversement des Assyriens par les Perses, le roi de Perse Cyrus autorise les Juifs à quitter Babylone pour rentrer chez eux et reconstruire leur temple. La construction de ce second temple, également connu sous le nom de Temple de Zorobabel, commence en 520 av. J.-C. pour s'achever cinq ans plus tard, à l'endroit même où se trouvait le Temple de Salomon et probablement en s'inspirant des mêmes plans. Mais, en raison de la situation moins favorable des Juifs à l'époque, il n'est pas possible de reproduire les splendides décorations du Temple de Salomon.

Jérusalem demeure au sein de l'Empire de Perse pendant deux

cents ans. Mais, quand Alexandre le Grand bat le roi de Perse Darius III lors de la bataille d'Issos en 333 av. J.-C., l'intégralité du Moyen-Orient se retrouve sous la domination et l'influence culturelle des Grecs. Avec le temps, les Grecs sont supplantés par les Romains, même si une grande partie de la culture grecque reste en place. La Palestine, comme l'appellent les Romains, devient partie intégrante de l'Empire romain en 63 av. J.-C., mais obtient son autonomie totale sous Hérode I^{er} le Grand, juif qui s'est montré fidèle aux intérêts romains et devient roi des Juifs en 37 av. J.-C.

À l'époque d'Hérode, le second temple a subi cinq siècles d'usure et de délabrement. Mais, à ses yeux, le démolir serait un sacrilège. Il intègre donc le second temple à ses projets, l'agrandissant et le meublant de manière grandiose. Il s'agit concrètement d'un troisième temple, même s'il demeure officiellement le second. Cependant, moins d'un siècle plus tard, le Temple d'Hérode est lui aussi détruit.

Un autre temple, même s'il n'a jamais vraiment existé, est décrit par le menu dans le Livre du prophète Ézéchiel de l'Ancien Testament. Le prophète Ézéchiel fait partie des déportés de Babylone, où il a la vision d'un Israël recouvrant sa gloire d'antan, avec un Temple de Salomon renaissant de ses ruines. Le Temple d'Ézéchiel exprime une aspiration vers le Temple de Salomon, symbole d'un idéal perdu. C'est à ce titre que, non seulement pour les Juifs, mais pour tous les peuples, le Temple de Salomon est devenu l'un des édifices les plus légendaires du monde, monument qui excite l'imagination des hommes depuis des millénaires.

Le Nouveau Testament ajoute une autre dimension au symbolisme du Temple d'Ézéchiel. Après avoir prédit la destruction du temple, Jésus annonce dans l'Évangile selon saint Jean 2:19 : « Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai », paroles dont on considère qu'elles font référence à sa propre mort et à sa résurrection, à la place du temple terrestre détruit. Jésus devient alors un temple divin éternel. Pour les chrétiens, cette vision de Jésus incarnant le nouveau temple et la nouvelle Jérusalem céleste sont le symbole de la résurrection, pierre angulaire de leur foi.

La Bible et l'Histoire

Tout ce que nous savons à propos du premier temple de Jérusalem est tiré de l'Ancien Testament et cela vaut même pour le royaume de David et Salomon. Il n'existe aucun récit d'étrangers ni preuve matérielle, les susceptibilités religieuses et politiques actuelles envers d'éventuelles fouilles archéologiques sur le Mont du Temple n'aidant pas. Cela a poussé certains à affirmer que l'ancien royaume ou le temple original n'avaient aucune réalité historique. Mais il existe trop de présomptions politiques, économiques et culturelles pour rejeter le récit biblique, comme par exemple des détails sur les relations commerciales complexes entre Salomon et le roi Hiram ¹ de Tyr, personnage historique à part entière.

L'existence du peuple et de la terre d'Israël est déjà mentionnée par les Égyptiens de l'Antiquité, vers 1209 av. J.-C., pendant le règne de Mérenptah, fils de Ramsès II. Et, moins d'un siècle après le règne de Salomon (962-922 av. J.-C. environ), on retrouve des événements et personnages de la Bible dans des inscriptions assyriennes et, par la suite, dans des textes perses, grecs et romains.

Mais il est également vrai que les livres de l'Ancien Testament ont souvent été rédigés très longtemps après la survenue des événements qu'ils décrivent. Il s'est par exemple écoulé quatre siècles avant que la construction du premier temple soit relatée dans le Premier Livre des Rois, et ce temple a déjà été détruit et son objet le plus sacré, l'Arche d'alliance, a disparu depuis longtemps. Au moment de l'écriture du Premier Livre des Rois, les Juifs sont un peuple abattu et opprimé qui semble avoir perdu la faveur de Dieu. Ils ont en partie pour objectif de se remémorer une époque où ils étaient puissants et unis en présence d'un Dieu vivant parmi eux dans les splendeurs du temple. Plus qu'un récit historique, le Premier Livre des Rois est un ouvrage de souhaits et d'espoir, une injonction au retour des méthodes pieuses pour retrouver ce qu'ils ont perdu.

Voici les dates de rédaction, communément admises par les spécialistes de la Bible, de ces livres de l'Ancien Testament décrivant les règnes de David et Salomon et la période du premier temple.

Second Livre de Samuel : écrit pendant l'exil babylonien au ^{vi} siècle av. J.-C., mais basé sur des sources plus anciennes.

Premier et Second Livres des Rois : *idem* Second Livre de Samuel.

Premier et Second Livres des Chroniques : écrits dans la deuxième moitié du ^{iv} siècle av. J.-C., à savoir entre 350 et 300 av. J.-C.

Esdras : Esdras est arrivé à Jérusalem en 397 av. J.-C., mais le livre a été écrit cinquante ans plus tard par les auteurs des Livres des Chroniques.

Psaumes : bien que traditionnellement attribués à David, ils ont été composés et rassemblés sur six siècles, certains, dans leur forme originale, datant peut-être de la période du premier temple et tous ayant été recueillis après l'exil babylonien.

Le Livre du prophète Ézéchiel : Ézéchiel est arrivé à Babylone en 597 av. J.-C., où il a peut-être écrit tout ou partie de son Livre, mais il est aussi possible qu'il s'agisse d'un pseudépigraphe du ⁱⁱⁱ siècle, à savoir d'un livre rédigé pour

qu'il paraisse plus vieux de trois cents ans.

Les Livres du Nouveau Testament, souvent écrits bien après les événements qu'ils décrivent, répondent eux aussi à un objectif pas exclusivement historique. Par exemple, l'Évangile selon saint Marc a été écrit à une période tumultueuse, pendant ou immédiatement après une rébellion juive contre Rome, réprimée par l'empereur Titus, en 70 apr. J.-C., moment où fut également rasé le second temple. Avec du recul, les paroles attribuées à Jésus ne tiennent donc pas tant que cela de la prophétie. Il en va de même pour les paroles de Jésus dans l'Évangile selon saint Jean 2:16 : « Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai », dont on dit souvent qu'elles font référence à la mort et à la résurrection de Jésus, survenues vers 30 apr. J.-C., alors que l'Évangile de saint Jean remonte à 85 apr. J.-C.

Les origines sacrées de Jérusalem

Bien avant l'existence du Temple et de Jérusalem, il y avait la colline de l'Ophel, qui deviendra la cité de David, mais on n'y trouve aucune trace d'habitation ni signe de vie urbaine. À l'ouest du pays de Canaan descend jusqu'à la plaine côtière de Méditerranée une route du commerce et à l'est se trouve la vallée du Jourdain au sein de laquelle existe déjà Jéricho, l'une des plus vieilles villes du monde. Mais peu de gens vivent dans les monts de Juda de la région de l'Ophel. Jérusalem, qui prendra une grande importance pour les univers juif, chrétien et musulman, est au départ un endroit montagneux situé hors des sentiers battus.

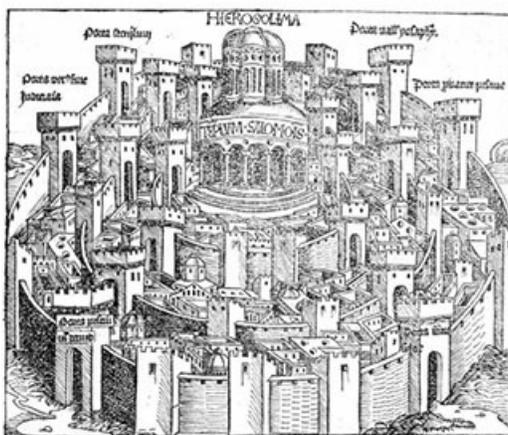
Néanmoins, certains sont tentés de s'installer sur l'Ophel en raison de la protection naturelle qu'offre cette colline et de l'existence de la source de Gihon qui coule depuis sa partie orientale. C'est ainsi que, vers la fin du ^{xix}^e siècle av. J.-C., on érige un rempart tout autour de la colline et qu'une forteresse est construite à son extrémité nord. On élève également des maisons sur des terrasses artificielles sur les pentes de l'acropole. Les Égyptiens connaissent alors son existence. Parmi les noms des dix-neuf cités de Canaan découvertes sur

des tessons de poterie de la XII^e dynastie figure Rushalimum, « fondé par Shalem ». Les collines et montagnes du Moyen-Orient de l'Antiquité inspirent la dimension divine, car elles s'élèvent vers le ciel, et Shalem, dieu syrien associé au coucher du soleil ou à l'étoile du berger, a choisi de se manifester sur l'Ophel. Dès sa fondation, Jérusalem devient un lieu sacré.

Six cents ans plus tard, vers 1200 av. J.-C., Jérusalem est aux mains des Jébuséens, peuple qui vient de se fixer en pays de Canaan. Il s'agit d'une époque mouvementée marquée par un changement climatique spectaculaire et la migration massive des Peuples de la mer provenant d'au-delà de la mer Noire et qui ont surgi au sud par l'Asie Mineure, le Moyen-Orient, la Méditerranée, allant jusqu'aux côtes de Libye et d'Égypte. Les pérégrinations des Peuples de la mer entraînent le renversement de civilisations entières, dont les Mycéniens de Grèce et les Hittites, dont l'empire s'est étendu dans toute l'Asie Mineure et la majeure partie de la Syrie. Les Jébuséens, derniers descendants probables de l'empire hittite, cherchent refuge dans les montagnes de Juda, même quand les Philistins, qui appartiennent sans doute aux Peuples de la mer et ont été repoussés d'Égypte, s'installent sur les côtes du pays de Canaan. Mais, dans le même temps, un autre peuple est en train de s'installer dans les montagnes de Canaan, les Israélites, dont les tribus encerclent rapidement la Jérusalem des Jébuséens.

La Terre promise

Selon la Bible, les Israélites sont arrivés de Mésopotamie et se sont installés pendant un moment en pays de Canaan. Mais, vers 1750 av. J.-C., une famine force les douze tribus d'Israël à se diriger vers l'Égypte, où elles sont réduites en esclavage. Leur célèbre Exode d'Égypte débute vers 1250 av. J.-C., sous la direction de Moïse. Ils s'échappent dans le désert du Sinäi, où leur dieu Yahvé les oriente vers les terres fertiles de Canaan. Moïse meurt avant qu'ils n'atteignent la Terre promise, événement dont la date est fixée aux alentours de 1200 av. J.-C. Sous son successeur, Josué, les tribus d'Israël prennent d'assaut le pays de Canaan, le passant au fil de leur épée, à l'exception de la ville fortifiée et perchée des Jébuséens, Jérusalem.



Gravure sur bois allemande de 1493 représentant Jérusalem avec, au centre, le Temple de Salomon.

Les savants modernes sont sceptiques face au récit biblique de l'Exode. Sur une stèle datant du règne du pharaon de la XIX^e dynastie, Ramsès II, il est mentionné un peuple, les Apirus, employés comme ouvriers pour la construction de la nouvelle capitale, Pi-Ramsès. On a émis l'hypothèse selon

laquelle le terme Apiru (ou Habiru, Hapiru) fait référence aux Hébreux, dont l'Ancien Testament dit qu'ils ont participé à des travaux de construction entrepris juste avant l'Exode. Aujourd'hui, les spécialistes estiment cependant qu'Apiru ne correspond pas à un groupe ethnique mais à un terme employé en Syrie et en Mésopotamie pour désigner les mercenaires, voleurs, bandits, parias et autres individus de ce genre. En Égypte, le terme Apiru, du verbe *hpr*, qui signifie « attacher » ou « faire prisonnier », correspondait probablement aux prisonniers asiatiques utilisés pour les projets de construction des bâtiments officiels et d'exploitation des carrières.

Sur une stèle datant de 1209 av. J.-C., pendant le règne du fils de Ramsès, Mérenptah, il est inscrit « Israël est dévastée, pas ses graines ». Il ne s'agit pas de la seule référence non biblique de l'époque à Israël. Celle-ci évoque la campagne victorieuse de Mérenptah contre les tribus alliées d'Ephraïm, Benjamin, Manassé et Gad, collectivement connues sous le nom d'Israël, dans la campagne vallonnée au nord de Jérusalem. Dans ces archives égyptiennes, rien ne vient étayer l'histoire d'un Exode, de toute façon écrites entre les IX^e et V^e siècles av. J.-C. En effet, à l'exception de quelques experts plutôt fondamentalistes, on estime généralement que l'Exode d'Égypte n'a jamais existé, bien que quelques Israélites également Apiru se soient peut-être échappés de Canaan, leur récit ajoutant une dimension dramatique et spectaculaire à une réalité plus prosaïque. Ces Israélites forment alors une caste étrangère perturbatrice regroupant des mercenaires, bandits et autres personnages vivant déjà dans les zones montagneuses du pays

de Canaan, qui s'emparent progressivement de l'intégralité de ce qu'ils appellent la Terre promise.

La cité du roi David

Plus tard, vers 1020 av. J.-C., le personnage biblique de Saül devient le premier roi d'un groupe plutôt désorganisé de tribus du nord et appelé Israël. Après la mort de Saül, vers 1000 av. J.-C., les anciens d'Israël se rapprochent de David, qui a d'abord servi Saül avant d'entrer en rébellion contre lui. David, fils d'un fermier de Bethléem, a entretemps fondé sa propre royauté sur les tribus de Juda, au sud, et les anciens d'Israël lui demandent d'être également leur roi. L'enclave étrangère jébuséenne de Jérusalem se retrouve complètement encerclée par le royaume uni d'Israël et de Juda.

La capitale du royaume de Juda est Hébron, située à 32 kilomètres au sud de Jérusalem. Hébron a de sérieux atouts puisque l'on estime qu'Abraham et d'autres ancêtres des Israélites y sont enterrés. David a 30 ans quand les anciens viennent le voir à Hébron et le font roi de Juda et d'Israël. Il reste en place sept années avant de conquérir Jérusalem. Malgré tous les symboles associés à Hébron, David fait de Jérusalem sa nouvelle capitale, d'où il règne ensuite sur « tout Israël », comme le mentionne la Bible, pendant trente-trois ans.

Si la citadelle et les murs de Jérusalem, ainsi que ses origines sacrées, jouent un rôle dans la décision de David d'en faire la capitale de son royaume uni, il semble que la raison principale

est qu'elle n'appartient ni à Juda ni à Israël et qu'aucune des douze tribus israélites n'affiche de revendications historiques ou religieuses envers elle. Après la conquête, Jérusalem est en fait une ville cosmopolite. Au lieu de chasser les habitants hittites et cananéens d'origine, les Israélites s'installent parmi eux. Jérusalem est le choix idéal pour une capitale indépendante, point central d'où le roi peut contrôler les tribus d'Israël et de Juda.

L'Arche d'alliance

Sur le mont Sinäi, Dieu dit à Moïse que les Israélites devaient construire une Arche, caisse d'acacia plaquée d'or, qui puisse contenir les dix commandements. Transportée par les Israélites à travers le désert et sur le Jourdain jusqu'à la Terre promise, l'Arche incarne la plus sacrée de leurs croyances et symbolise la présence de Dieu. Une fois les Israélites installés, l'Arche est placée dans une tente sophistiquée, le Tabernacle, devant laquelle on vient se prosterner. Maintenant que David a conquis Jérusalem, il pense que l'Arche d'alliance doit être amenée en ville pour y demeurer de façon permanente.

Jérusalem devient non seulement le centre de l'autorité politique de David, mais il en fait également le centre religieux de son peuple. Vêtu d'un pagne en lin de prêtre, « David dansait de toute sa force devant l'Éternel » (Second Livre de Samuel 6:14) et il amène l'Arche d'alliance à la source de Gihon, juste derrière les murs de Jérusalem, où elle est placée dans une sorte de reliquaire ressemblant à une tente pour y

recevoir l'allégeance de toutes les tribus.

Mais la proposition de David d'offrir à l'Arche un lieu de résidence permanent à l'intérieur de l'enceinte de Jérusalem essuie un refus inattendu, le prophète Nathan annonçant que Dieu n'a pas eu besoin d'un temple lorsque les tribus erraient dans le désert et qu'il n'en souhaite pas non plus maintenant. Au lieu de bâtir une demeure, poursuit Nathan, Dieu créerait une maison de David, à savoir une dynastie, dont serait issu le Messie. Le refus de Dieu ne s'avère que temporaire. David n'est pas la personne qu'il faut pour bâtir le temple, car il s'agit d'un roi guerrier avec du sang sur les mains. On l'autorise cependant à en choisir l'emplacement, rassembler les matériaux et dessiner les plans, tandis que l'honneur de procéder à la construction est accordé à son fils Salomon.

L'aire du Mont Sion

Juste au nord de la cité de David située sur la colline de l'Ophel, se trouve un sommet encore plus haut, le Mont Sion, où un Jébuséen répondant au nom d'Ornan a sa propriété (Second Livre de Samuel 24:15-25 ; Premier Livre des Chroniques 21:15-28). Lorsque la peste frappe le royaume de David, tuant 70 000 personnes en l'espace de trois jours, un ange lui apparaît, se tenant devant l'aire d'Ornan, au sommet du Mont. C'est là, décide David, qu'il faut construire un autel et organiser un sacrifice pour Dieu afin d'écarter la peste. Ornan, peut-être le dernier roi jébuséen de Jérusalem, propose de céder l'aire gracieusement, mais David insiste pour le payer.

Et quand Ornan veut offrir les bœufs pour le premier sacrifice par le feu, David les paie également. David reconnaît probablement le caractère sacré du site, car les Jébuséens emploient leurs aires non seulement pour séparer le bon grain de l'ivraie, mais également pour des divinations prophétiques et le culte de la fertilité de leur dieu Baal. Mais, en rétribuant Ornan pour sa terre et ses bœufs, David s'assure que le sacrifice ne devra rien à personne, à l'exception de Yahvé, son dieu.

Après le sacrifice, le futur site du temple est délimité. Les spécialistes ne sont pas d'accord sur l'emplacement exact et les plans du temple, mais les juifs orthodoxes placent le saint des saints, le cœur du temple, sur ce gros rocher que l'on peut encore voir aujourd'hui derrière la grille du dôme du Rocher, sur le Mont du Temple, à l'endroit même où les musulmans estiment que Mahomet est monté aux cieux suite à un voyage nocturne et où les Jébuséens réalisaient autrefois probablement des sacrifices pour honorer leurs propres dieux. Comme pour relier encore plus l'endroit à la tradition juive, on l'identifie à un rajout postérieur de la Bible, sous la forme du Mont Moriah où Abraham a reçu l'ordre de sacrifier son fils Isaac (Second Livre des Chroniques 3:1). Mais, pour l'heure, l'Arche d'alliance demeure là où David l'a laissée après l'avoir amenée en ville, juste derrière les murailles, à côté de la source de Gihon.

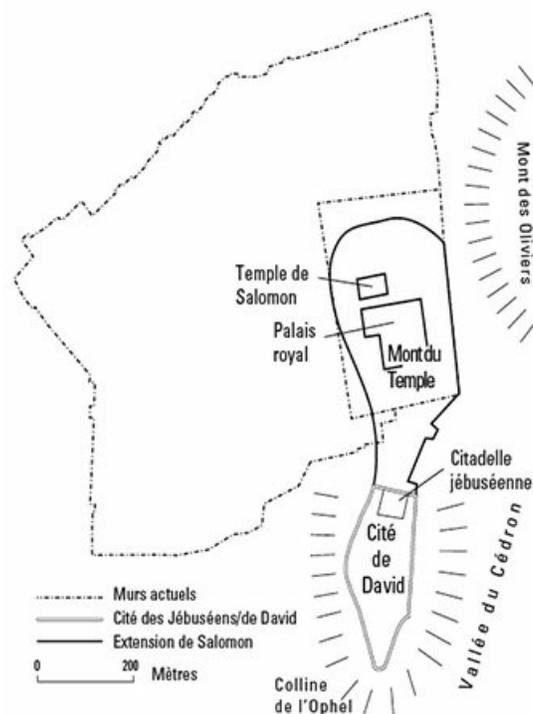
L'Empire de David et Salomon

Pendant que David achemine l'Arche à Jérusalem et fait l'acquisition du site du futur temple, au sommet du Mont Sion, il se bâtit également un petit empire. Cumulés, les royaumes de Juda et d'Israël sont plus grands que l'actuel territoire d'Israël, car ils s'étendent sur les deux rives du Jourdain et vont, au nord, bien au-delà du plateau du Golan. À l'époque où il conquiert Jérusalem, David vainc les Philistins, qui vivent sur le littoral dans la région de Gaza et deviennent ses vassaux. Durant les dernières années de sa vie, il assujettit les royaumes d'Édom et de Moab à l'est, tandis qu'au nord il prend le contrôle de Damas. Font donc partie de son empire les régions actuelles de l'ouest du Jourdain, du Sud-Liban et du centre de la Syrie.

La principale menace contre l'empire de David est surtout interne. Alors que ce dernier est mourant, son fils Adonija, soutenu par d'éminentes personnalités militaires et religieuses d'Hébron qui souhaitent affirmer la domination de Juda au sein du royaume, s'autoproclame roi en dehors de Jérusalem. Mais l'un des derniers actes de David est d'apporter son soutien à une faction dirigée par sa femme jébuséenne Bethsabée, le prophète Nathan et le grand prêtre Sadok. Ils conduisent Salomon, fils de David et Bethsabée, jusqu'à la source de Gihon où, en présence de la saisissante Arche d'alliance, ils le couronnent roi. La tentative d'usurpation d'Adonija échoue donc immédiatement.

Pendant le règne de Salomon (vers 962-922 av. J.-C.), l'empire des Israélites atteint son apogée en termes de pouvoir et de richesse. Il poursuit la politique menée par David d'affaiblissement des vieux liens tribaux et d'intégration de la

population cananéenne. Il dote sa puissante armée d'un corps de chars et de chevaux qui intervient dans le royaume et met en place une flotte à Ézion-Geber, à l'extrémité nord du golfe d'Aqaba, qui s'aventure sur toute la mer Rouge. Il fait le commerce des chevaux avec l'Égypte et la Cilicie, se procure du bois d'œuvre au Liban et ses navires voguent en quête d'épices, de métaux et de pierres précieuses jusqu'au Yémen, royaume de la reine de Saba, laquelle se rend à Jérusalem et offre des cadeaux à la ville et au roi. Les Égyptiens sont si désireux de sceller une alliance avec Salomon qu'on lui accorde le privilège rare d'épouser la fille du pharaon (Premier Livre des Rois 9:16).



Carte de Jérusalem au temps de Salomon.

Salomon : le sage, le mystique et le magicien

Lorsque Salomon, dont le nom signifie paix, accède aux trônes d'Israël et Juda, Dieu lui demande ce qu'il désire et il répond : « Donne donc à ton serviteur un cœur qui écoute, pour juger ton peuple, pour discerner entre le bien et le mal. » Dieu est ravi que Salomon lui demande la compréhension et non la richesse ou une longue vie. Il lui répond : « Voici, je t'ai donné un cœur sage et intelligent, de sorte qu'il n'y a eu personne comme toi avant toi, et qu'après toi il ne se lèvera personne comme toi. Et je t'ai donné aussi ce que tu n'as pas demandé, tant les richesses que la gloire, de sorte qu'il n'y aura personne comme toi parmi les rois, tous tes jours » (Premier Livre des Rois 3:5-15). Ainsi, selon la Bible, le règne de Salomon est marqué par la prospérité et le prestige et on dit que sa sagesse est plus grande que toute la sagesse d'Égypte (Premier Livre des Rois 4:30). Il est considéré aujourd'hui comme le sage par excellence.

Pour l'islam, Salomon est également un parangon de sagesse. Il est l'auteur de l'adage « le début de la sagesse, c'est la crainte de l'Éternel » et est également considéré comme sage par sa connaissance du monde occulte. Comme Soliman et en tant que musulman, il est présenté dans le Coran comme un être capable de communier avec le monde naturel et de comprendre « le langage des oiseaux » (Coran 27:16). Dieu lui a également permis de dominer le monde des esprits : « Nous lui assujettîmes alors le vent qui, par son ordre, soufflait modérément partout où il voulait. De même que les diables, bâtisseurs et plongeurs de toutes sortes. Et d'autres encore, accouplés dans des chaînes » (Coran 38:36-38). Parmi ces bâtisseurs figurent les jinn, ou esprits, à qui Salomon ordonne de bâtir le temple pour lui.

Salomon incarne également l'amour mystique des femmes, comme dans le Cantique des cantiques de l'Ancien Testament. Dans l'islam, cet amour mystique s'exprime à travers l'histoire de Balqis, reine de Saba, convertie du paganisme par Salomon. Il lui enseigne la différence entre l'illusion et la Vérité sublime, comme l'exprime la shahada « Il n'y a d'autre Dieu qu'Allah », et devient donc son époux. La reine de Saba est l'expression de l'infini cosmique et complète ainsi à merveille Salomon, expression de la sagesse ou du moi.

Dans les traditions juives et islamiques, Salomon est associé à des histoires merveilleuses. Il devient l'objet de coutumes rabbiniques et cabalistiques dans lesquelles il est dépeint comme un personnage fabuleux, maître magicien doté de pouvoirs occultes. Dans une légende cabalistique, Salomon ordonne à un démon de transporter Hiram, le roi de Tyr, dans les sept compartiments de l'enfer afin qu'il puisse lui révéler à son retour ce qu'il y a vu. Salomon apparaît également dans le conte « Le pêcheur et le génie » des *Mille et Une Nuits*, dans lequel il s'est servi de son anneau pour emprisonner un esprit malfaisant pendant mille huit cents ans.



Le Sceau de Salomon.

On dit que le Sceau de Salomon qui orne sa chevalière lui est tombé du ciel. Il est formé de deux triangles entrelacés, l'un pointant vers le haut et l'autre vers le bas, disposés à l'intérieur de deux cercles concentriques entre lesquels sont gravés les mots « le plus grand nom de Dieu ». En matière d'alchimie, les triangles pointant vers le haut et vers le bas représentent le feu et l'eau et symbolisent la combinaison des contraires, et donc la transmutation. Certains voient dans ces triangles un symbolisme sexuel. Ainsi, dans les hiéroglyphes égyptiens, le V semble figurer la forme du pubis de la femme, tandis que le triangle pointant vers le haut représente le phallus. La fusion des deux peut donc symboliser l'harmonie de l'univers entre les deux sexes. Quoi qu'il en soit, ce motif a souvent été employé sur les pièces du monde islamique et comme décoration. Également connu sous le nom d'étoile de David, on le retrouve sur le drapeau de l'État moderne d'Israël.

Salomon bâtit le temple

Salomon multiplie par deux la taille de Jérusalem en étendant la ville au nord à partir de la colline de l'Ophel afin d'inclure

le Mont Sion, où il se lance dans un ambitieux programme de construction sur l'ancienne propriété d'Ornan. Il construit un immense complexe (Premier Livre des Rois 7-8) comprenant un grand palais personnel qui renferme un énorme harem de 700 princesses et 300 concubines offertes par des souverains étrangers. Il fait également ériger un grand palais pour son épouse égyptienne. Il construit un arsenal garni de boiseries de cèdre, baptisé « Maison de la forêt du Liban », ainsi qu'une trésorerie et une salle de jugement dans laquelle se trouve son magnifique trône en ivoire. Et c'est sur l'aire de battage antique que prend place le Temple.

Selon la Bible (Premier Livre des Rois 5-8), la construction du temple est un fantastique projet. Elle raconte que Salomon enrôle 30 000 Israélites répartis en trois groupes de 10 000 hommes, chaque groupe ayant passé un mois au Liban à couper du bois et les deux mois suivants chez soi. En outre, 80 000 hommes sont dépêchés dans les montagnes afin d'extraire des pierres pour les fondations du temple, tandis que 70 000 porteurs les acheminent à Jérusalem, sous le regard de 3 300 superviseurs chargés de suivre les opérations. Il ne faut pas prendre ces chiffres au pied de la lettre car ils ne servent qu'à illustrer la somptuosité de Salomon et de ses travaux.

La construction du temple démarre lors de la quatrième année du règne de Salomon et dure en tout sept ans et cinq mois. Les travaux s'étalent donc environ entre le printemps 958 av. J.-C. et l'automne 951 av. J.-C., avant l'arrivée de la saison des pluies. Le Livre des Rois nous indique que les plans décrivent un rectangle orienté est-ouest, de 60 coudées de longueur sur 20 coudées de largeur et 30 coudées de hauteur (Le Second

Livre des Chroniques 3:4 indique qu'il faisait 120 coudée de haut, mais c'est impossible et il s'agit probablement d'une erreur de transcription). Une coudée correspond à la longueur du bras d'un homme, du coude à l'extrémité du majeur, ce qui correspond généralement à cinquante centimètres. Le Temple de Salomon fait donc environ 30 mètres de long, par 10 mètres de large et 15 mètres de haut.

Dans l'Antiquité, les temples ont pour objet d'offrir une résidence au dieu. Par conséquent, à l'instar de tous les autres temples orientaux, les plans du Temple de Salomon sont basés sur ceux d'une maison ordinaire, avec trois chambres, de plus en plus privées, intimes et sacrées à mesure que l'on progresse à l'intérieur. La chambre la plus extérieure est l'*ulam* ou portique, hall d'entrée ressemblant au portique ou narthex d'une église. Au-delà, se situe l'*hekal*, où sont conservés les objets du culte, dont un autel en or, dix candélabres, divers lampes, coupes, couteaux, jattes et bassins. L'*hekal* donne directement sur le *debir*, chambre sans fenêtre de 20 coudées de long, de large et de haut, formant donc un cube parfait. C'est le saint des saints, doté de portes en accordéon, où Yahvé, qui a déclaré qu'il « bâtirait dans l'obscurité profonde » (Premier Livre des Rois 8:12) est symbolisé par l'Arche d'alliance. Flanquée de deux énormes statues d'ange dorées, l'Arche restera à cet endroit pendant plus de trois cents ans sans être touchée par l'homme, puisque le fait d'entrer en contact avec un objet profondément sacré comme celui-ci sans prendre de précautions entraîne instantanément la mort (Premier Livre des Chroniques 13:10).

Cependant, pour un édifice si célèbre, le temple a plutôt une

taille modeste puisqu'il est un tiers moins long et moitié moins large que le Parthénon bâti au sommet de l'Acropole d'Athènes cinq cents ans plus tard. Le palais personnel de Salomon, avec ses 100 coudées de long, ses 50 coudées de large et ses 30 coudées de haut est quatre fois plus grand que le temple et sa construction a demandé beaucoup plus de temps. Mais, à l'époque, en dehors de son caractère sacré, le temple est très impressionnant en raison de ses matériaux et décorations coûteux et admirablement travaillés que s'est procurés son ami et allié le roi Hiram de Tyr.

Le roi Hiram de Tyr

Tyr, ville située sur la côté méditerranéenne du Liban, est déjà un lieu très ancien puisque ses origines remontent aux premiers siècles du troisième millénaire av. J.-C. À partir de 1500 av. J.-C., la ville entre dans la sphère d'influence du Nouveau Royaume d'Égypte, avec lequel elle perpétue une tradition commerciale lucrative. Mais l'apogée de sa prospérité et de sa puissance se situe sous le règne du roi Hiram I^{er}, contemporain des rois David et Salomon.

À l'époque d'Hiram, à savoir au début du premier millénaire, la puissante autorité centrale du Nouveau Royaume s'est délitée et l'Égypte est divisée entre le règne des grands prêtres d'Amon au sud, à Thèbes, et celui des pharaons de la XXI^e dynastie, au nord, à Tanis, dans le delta. Affirmant l'indépendance économique de Tyr face à une Égypte affaiblie, Hiram développe les ports de Tyr, crée une marine marchande

formidable, met en place des colonies commerciales en Sicile et en Afrique du Nord et, en coopération avec Salomon, envoie une flotte commerciale en Arabie et en Afrique orientale. Mais le commerce maritime est également une source de richesse vitale pour Tanis. Si l'Égypte a perdu depuis longtemps son influence sur le Liban, le pharaon Siamon (978-959 environ) se montre au moins capable d'engager de modestes opérations militaires contre ses rivaux commerciaux les Cananéens et de renforcer sa position dans la région en mariant l'une de ses filles au roi Salomon de Jérusalem, ami d'Hiram.

Bien que le roi David soit empêché de bâtir lui-même le temple, il amasse énormément de trésors afin de financer sa construction. Il rassemble les matériaux et donne à Salomon les plans détaillés à respecter (Premier Livre des Chroniques 22:2-5 ; 28:11-19). Qui plus est, quand il a fait construire son propre palais, David a reçu l'aide d'Hiram, et Salomon se tourne à son tour vers celui-ci (Premier Livre des Rois 5 ; 9:11 ; 10:11 ; Second Livre des Chroniques 2). Les montagnes du royaume de Salomon sont à peine boisées, mais les pentes des montagnes du Liban sont couvertes de pins, genévriers et cèdres, tous de grands arbres précieux pour la construction. L'Égypte est aussi un pays sans arbres et ce sont ses forêts qui ont rendu le Liban intéressant aux yeux des Égyptiens pendant les deux derniers millénaires. Ainsi, lors de la construction des pyramides de Gizeh, on utilise des poutres en cèdre du Liban. Les magnifiques barques solaires du pharaon Khéops enterrées à la base de sa Grande Pyramide sont également en bois du Liban. Hiram fournit à Salomon le bois de cèdre pour son temple ainsi que les artisans, qui installent des panneaux de

cèdre à l'intérieur, revêtent d'or pur le saint des saints, puis recouvrent aussi l'extérieur d'or.

Le mystère de l'Arche perdue

L'Arche est restée dans le saint des saints sans être touchée pendant pratiquement quatre siècles après la construction du premier temple. Et pourtant les conflits et les crises sont monnaie courante à l'époque. Les rois de Jérusalem sont obligés de piocher dans leurs cavernes remplies de trésors afin de réparer les exactions des conquérants étrangers : le pharaon Sheshonq (Shishak dans la Bible) qui règne de Tanis jusqu'au delta du Nil (Premier Livre des Rois 14:26), Ben-Hadad, roi de Damas (Premier Livre des Rois 15:18) et l'Assyrien Tiglath-Piléser (Second Livre des Rois 16:8). Cependant, et bien qu'elle soit recouverte d'or, l'Arche survit à ces déprédations et est mentionnée dans la Bible (Second Livre des Chroniques 35:3) à l'occasion de la réforme du culte de Yahvé pendant le règne de Josias (640-609 av. J.-C.). Il s'agit de sa dernière apparition. Il n'est fait aucune mention de l'Arche lors du pillage du temple par les Babyloniens en 586 av. J.-C. (Second Livre des Rois 25:13-15), bien que les historiens considèrent généralement que l'Arche a été détruite à ce moment-là.

Mais, selon le Deuxième Livre des Maccabées 2:4-8, considéré comme apocryphe par les Bibles hébraïque et protestante mais inclus dans les Bibles catholique romaine et orthodoxe, l'Arche est sauvée par le prophète Jérémie sur un signal envoyé par Dieu. Jérémie se rend au sommet du Mont Nébo, d'où Moïse a aperçu la Terre promise, place l'Arche, le Tabernacle et l'autel des parfums dans une caverne dont il obstrue l'entrée et refuse de repérer l'endroit. « Ce lieu sera inconnu jusqu'à ce que Dieu ait opéré le rassemblement de son peuple et lui ait fait miséricorde. Alors le Seigneur manifestera de nouveau ces objets, la gloire du Seigneur apparaîtra ainsi que la nuée, comme elle se montra au temps de Moïse et quand Salomon pria pour que le saint lieu fût glorieusement consacré. » Si une telle chose s'est bien produite, il n'est pas impossible que l'Arche existe encore, car de récentes découvertes archéologiques dans le désert de Judée ont apporté la preuve que des matériaux périssables de plusieurs milliers d'années peuvent se conserver dans certaines conditions.

La croyance selon laquelle l'Arche a été dissimulée avant la destruction du premier temple par les Babyloniens est étayée par d'autres sources. Parmi celles-ci figure la *Mishna*, compilation écrite des traditions orales antiques juives réalisée par des rabbins aux alentours de 200 av. J.-C., qui indique que l'Arche et d'autres objets du premier temple ont été dissimulés par Jérémie, mais sans préciser où. La découverte de 1952 du rouleau de cuivre parmi les manuscrits de la mer Morte, à Qumran, étaye et conforte cette thèse. Sur le rouleau de cuivre est gravé ce que l'on estime être un inventaire des trésors du premier temple, dont on dit qu'ils ont été cachés dans une vallée déserte, sous le versant est d'une colline, à quarante pierres de profondeur.



Cette sculpture représentant l'Arche d'alliance a été découverte dans les ruines d'une synagogue de la période gréco-romaine.

Certains ont estimé que cette « vallée déserte » était la Vallée des Rois, en Égypte, et que l'Arche d'alliance et d'autres objets du temple sont en fait les trésors qui se trouvaient dans la tombe de Toutankhamon. (Une autre version fantaisiste de ce thème égyptien a été présentée dans le film de 1981 au succès mondial, *Les Aventuriers de l'Arche perdue*, de la série des Indiana Jones, réalisée par Steven Spielberg.) Mais, pour ceux qui cherchent toujours, la croyance la plus tenace est que l'Arche d'alliance repose quelque part à l'intérieur du Mont du Temple.

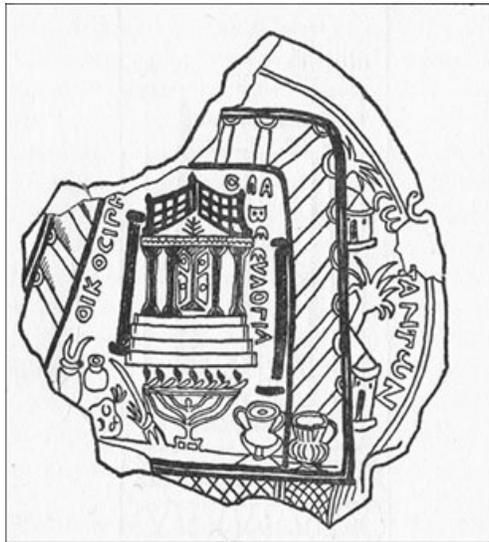
Selon une légende rabbinique, Salomon avait prévu la destruction de son temple par les Babyloniens et avait donc fait construire une chambre souterraine sous le temple dans laquelle l'Arche finit par être cachée. C'est aujourd'hui confirmé par certains rabbins qui pensent, sur la base du *Midrash*, interprétation ésotérique des textes bibliques, que

l'Arche a été dissimulée précisément sous sa position originale dans le saint des saints. C'est ainsi que le grand rabbin de la communauté ashkénaze d'Israël s'est opposé à des excavations sur le mont à la fin des années 1960, craignant que les archéologues ne découvrent l'Arche. Cette découverte pouvait s'avérer dangereuse car personne ne pourrait la manipuler en toute sécurité ; en effet, seuls les prêtres du temple disparu, morts depuis longtemps, connaissaient le rituel de pureté permettant de toucher l'Arche sans la profaner ni être exterminé.

Le fils de la veuve

Les travaux les plus remarquables du Temple de Salomon sont le moulage de la mer d'airain et de deux énormes colonnes en bronze, Jakin et Boaz. Cette fonte d'envergure est à l'époque une entreprise difficile d'un haut niveau technique. L'homme dépêché par le roi Hiram pour s'en charger est cité dans la Bible, un homme « rempli de sagesse et d'intelligence », qui s'appelait lui aussi Hiram, décrit comme « fils d'une femme veuve » (Premier Livre des Rois 7:13-14).

La Mer d'airain, bassin pour les ablutions qu'utilisent les prêtres, repose sur douze bœufs en bronze et est située près du coin sud-est du temple. Avec un diamètre de 10 coudées et une hauteur de 5 coudées, elle peut contenir 45 000 litres d'eau, permettant de prendre plus de 2 000 bains. Les bœufs sont regroupés par trois et font face aux différents points cardinaux. Ils symbolisent peut-être la fertilité, comme dans les univers cananéens et égyptiens. Le bassin est censé représenter le lac sacré des temples égyptiens.



Ce dessin sur un fragment de verre datant de la période hellénistique montre les énormes colonnes de bronze de Jakin et Boaz, placées de chaque côté du Temple de Salomon.

Les colonnes creuses en bronze, qui font chacune 18 coudées (9 mètres) de haut, se trouvent de chaque côté du portique. Ces deux colonnes ne soutiennent rien mais sont surmontées de chapiteaux très ornés de 5 coudées de hauteur s'ouvrant comme un lotus ou un lis, avec des guirlandes et des grenades. Le fils de la veuve, Hiram, leur donne à chacune un nom, Jakin (qui signifie « il établit ») pour celle côté sud, et Boaz (« avec force ») pour celle côté nord. Ces deux noms ont très probablement été choisis pour être lus ensemble, ce qui donnerait ceci : « il (Yahvé) établit (le temple) avec force », à moins que le message soit que Dieu et la dynastie de David vont tous deux durer : « Yahvé établira son trône pour toujours. Laissons au roi le privilège de bénéficier de la force de Yahvé. » Les colonnes servent peut-être d'encensoir ou de porte-torche. Elles pointent peut-être aussi symboliquement vers Dieu, comme les obélisques égyptiens s'élevaient en l'honneur du dieu soleil ou représentaient l'arbre de la vie.

Ces gigantesques objets en bronze ont été fondus dans la vallée du Jourdain qui offre la terre idéale pour fabriquer les moules, de l'eau en abondance et du vent pour le tirage des fours. Leur transport jusqu'à Jérusalem a ensuite été très difficile. La Bible nous indique, sans rien ajouter de plus, qu'une fois le temple achevé, Hiram a quitté silencieusement la scène. Mais le fils de la veuve ainsi que les colonnes Jakin et Boaz devaient exciter les imaginations et figurer dans les légendes pendant des millénaires.

Une maison au nom de Dieu

Une fois le temple achevé, Salomon le consacre, disant qu'il a « bâti la maison pour le nom de l'Éternel » (Second Livre des Chroniques 6:10). Le temple ne renferme pas Dieu, car Dieu n'a pas de corps. Il est partout et ne peut être contenu. Pour la même raison que le dieu des juifs ne peut être représenté par une image, le temple ne possède aucune représentation de Dieu. C'est inédit dans l'Antiquité, où chaque lieu saint dispose d'une image pour le culte. Mais, à Jérusalem, la seule chose que l'on trouve à l'intérieur du temple est le nom de Dieu.

Au début, la présence de Dieu est symbolisée par l'Arche, conservée dans un endroit secret, le plus profond et sacré, mais lorsque les Assyriens détruisent le premier temple en 586 av. J.-C., l'Arche a disparu. Par conséquent, le second temple, construit en 520 av. J.-C., et par la suite très largement agrandi par Hérode, est entièrement vide. Il est devenu la

résidence d'une divinité complètement spiritualisée, un dieu au-delà de toute forme et description, un endroit où la présence de Dieu n'est perçue et exprimée que par l'énonciation de son nom.

La fin du temple

Le second temple est détruit par la première révolte juive contre les Romains qui éclate en 66 apr. J.-C. Lorsque Titus, l'empereur romain, réprime finalement l'insurrection en 70 apr. J.-C., le temple est accidentellement détruit par le feu et les prières et sacrifices pratiqués en son sein prennent fin.

Pendant la seconde révolte juive, les rebelles occupent Jérusalem en 132 apr. J.-C. et envisagent de reconstruire le temple, allant jusqu'à frapper des pièces de monnaie sur lesquelles il est représenté. Mais les Romains reviennent en force et écrasent la révolte. Jérusalem devient une cité païenne, Colonia Aelia Capitolina. Toute trace du temple est détruite en 135 apr. J.-C. et des statues d'Hadrien le conquérant et de Jupiter sont érigées sur ce même site. Cela marque la fin définitive du Temple de Yahvé. Par la suite, un décret romain officiel interdit aux juifs d'entrer dans Jérusalem, même si, parfois, ils sont tacitement autorisés à pénétrer dans l'enceinte de l'ancien temple. Il n'en reste rien, que la roche, et c'est là que les juifs font des libations d'huile, prient et déchirent leurs vêtements en se lamentant.



Le nouvel empire chrétien

L'Orient et l'Occident

Au début du I^{er} siècle apr. J.-C., l'Empire romain comprend toutes les terres entourant la Méditerranée. Sur tous ces territoires, que ce soit en Europe, en Afrique du Nord ou au Moyen-Orient, les premiers chrétiens ont subi de terribles persécutions en raison de leur foi, jusqu'à ce qu'en 313, sous le règne de l'empereur Constantin, l'Édit de tolérance autorise le culte chrétien dans tout l'Empire. À la fin de ce premier siècle, le christianisme est devenu la religion pratiquement universelle de tout le monde romain.

Le mot « catholique » signifie universel et a servi à décrire l'Église chrétienne originale. C'est une église universelle et les fidèles peuvent voyager librement d'un bout à l'autre de la chrétienté. Des dizaines de milliers de pèlerins se rendent en Orient pour visiter les lieux saints et obtenir la bénédiction de

moines et d'autres ascètes. « Non seulement les habitants de notre partie du monde affluent », écrit le moine syrien Théodoret de Cyr (393-466) dans son *Historia religiosa*, « mais également les Ismaélites, les Perses, les Arméniens qui leurs sont soumis, les Ibères, les Homérites, et même des hommes qui viennent de plus loin. Sont ensuite venus de nombreux habitants d'Extrême-Occident, des Espagnols, des Bretons de Grande-Bretagne et des Gaulois qui vivaient entre ces deux peuples. Inutile de dire que d'Italie aussi. »

Dans cet Empire romain déjà universel, le christianisme ajoute une nouvelle dimension unitaire entre les diverses cultures locales. Les conceptions et images chrétiennes sont partagées de la Tamise au Nil, en passant par le Rhône et l'Euphrate. On n'oublie cependant pas le passé. Les souvenirs des dieux païens hantent toujours les temples transformés en églises. Les tombes et autres lieux de pèlerinage préservent souvent, sous une forme chrétienne, les croyances et pratiques immémoriales d'une région. En ces premiers temps, la seule trace de divergence entre l'Orient et l'Occident est illustrée par les disputes à propos de la nature divine de Jésus-Christ.

Les pèlerinages vers la Terre sainte

Les pèlerinages sont une pratique que l'on retrouve dans toutes les religions du monde, bien que, dans le christianisme, il y ait toujours eu une critique sous-jacente de l'idée de lier la foi à un lieu ou à une chose. Jésus l'a lui-même formulée à la femme de Samarie souhaitant savoir où elle devait prier :

« L'heure vient que vous n'adorerez le Père ni sur cette montagne ni à Jérusalem... Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité » (Évangile selon saint Jean 4 : 19-24). En outre, pendant les trois premiers siècles de son existence, le christianisme a subi des persécutions et partir en pèlerinage n'est alors pas facile ni sans danger.

Mais, même s'ils craignent pour leur vie, les chrétiens sont partis dès le départ en pèlerinage. Au début du II^e siècle, « une grotte de la nativité » est exposée en Terre sainte. On aime visiter des sites associés à la vie et à la mort de Jésus. Le judaïsme offre cette dimension, avec des mémoriaux en l'honneur des héros et des saints. Mais les chrétiens ont cet intérêt particulier pour les tombeaux et les cadavres, impurs pour les juifs, mais qui symbolisent l'espoir aux yeux des chrétiens, car le mort ne fait que dormir dans l'attente de sa résurrection. En attendant, il est donc légitime de garder précieusement les os ou la poussière des martyrs morts pour leur foi et déjà au paradis. Lorsque saint Polycarpe est brûlé vif à Smyrne en 155, sa dépouille est activement recherchée. À Carthage, en 258, la dernière chose que saint Cyprien a vue, ce sont des haillons que les fidèles lui ont jetés pour éponger son sang de martyr décapité.

L'essor des pèlerinages remonte à la fin des persécutions, suite à l'Édit de tolérance de Constantin publié en 313. L'impératrice Hélène, la propre mère de l'empereur, donne le ton en visitant la Terre sainte en 326-328. Le fait que ce soit une femme est très caractéristique des pèlerinages car, dans les

sociétés païennes, la valeur des femmes dépend presque exclusivement de leur réussite en tant que génitrices. Mais, une fois légitimé par Constantin, le christianisme offre aux femmes une forme de libération à plus d'un titre, entre autres parce qu'elles ont ainsi une excuse pour partir longuement en voyage.



Cette fresque du VIII^e siècle montre Hélène et Constantin avec la Vraie Croix.

Tandis que sa mère se rend d'un site à un autre, Constantin ordonne et finance la construction d'églises pour la célébration des événements importants de la croyance chrétienne. À Bethléem, Constantin fait bâtir l'église de la Nativité et, à Jérusalem, l'église du Saint-Sépulcre à l'endroit, découvert par Hélène, où Jésus a été enterré, puis est réapparu le troisième jour.

Mais ni Constantin, ni Hélène, ni les pèlerins venus par la suite ne se sont intéressés aux monuments juifs de Jérusalem, dont aucun n'a été restauré. En 333, après la visite d'Hélène, un pèlerin remarque que deux statues de l'empereur Hadrien sont présentes dans la zone du temple et qu'à proximité figure une pierre au niveau de laquelle les juifs viennent prier. Mais le Mont du Temple n'a que peu de signification pour les chrétiens. Bien qu'une chapelle ait été construite à l'extrémité

sud de la plateforme, le Mont n'est pas le théâtre de beaucoup de constructions pendant l'ère chrétienne.

La quête de reliques : du Saint Prépuce au Saint-Graal

Pour le collectionneur de reliques, Jésus et sa mère, la Vierge Marie, sont une source de déception. Contrairement aux saints brûlés ou décapités, leur corps est monté au ciel et ils n'ont donc rien laissé derrière eux. Enfin, pas tout à fait. Elle a laissé son lait et des mèches de cheveux, ces éléments ayant été très vite identifiés et enchâssés en tant que reliques. On a également découvert que Jésus est monté au ciel sans son prépuce. Selon la tradition juive, il a été circoncis à l'âge de 8 jours et son prépuce s'est retrouvé dans les mains de Marie-Madeleine, qui l'a donné à Jean-Baptiste. Pour résumer, le prépuce, ou Saint Prépuce, est désormais possession du Vatican ou de l'une des dix-sept églises, en Europe, qui affirment le détenir.

Mais, si les restes de Jésus ont été rares à une époque, il n'en est rien depuis l'apparition de nombreuses reliques censées être les siennes. Là encore, c'est l'impératrice Héléne qui a été la première sur les lieux, lorsqu'elle a déterré la Vraie Croix sur laquelle Jésus a été crucifié. Parmi les autres reliques figurent la Sainte Lance qui a transpercé le flanc de Jésus alors qu'il était sur la croix, le suaire de Turin dans lequel son corps a été enveloppé lorsqu'il a été décroché de la croix, et le Saint Calice dans lequel il a bu lors de son dernier repas, parfois désigné sous le terme de Saint-Graal.



La circoncision de Jésus, par le peintre allemand Friedrich Herlin, 1466.

Constantin et l'arianisme

L'immensité et la diversité de l'Empire romain, ainsi que les menaces militaires auxquelles il fait face sur la frontière Rhin-Danube à l'ouest et l'Euphrate à l'est, le rendent difficile à administrer. La solution de Constantin est d'établir une

nouvelle capitale impériale dans la ville antique de Byzance, située sur le Bosphore et point de convergence stratégique entre l'Europe et l'Asie. Après avoir embelli la ville et agrandi ses remparts, il dédit Nova Roma, comme il surnomme Byzance, à Jésus-Christ, en 330, même si elle devient vite connue comme la ville de Constantin, Constantinople.

L'année 395 marque une évolution plus radicale et l'Empire romain est officiellement divisé en un empire occidental dirigé depuis Rome et un empire oriental administré depuis Constantinople. La culture et la langue grecques se réaffirment de plus en plus au sein de l'Empire romain oriental, lequel, avec ses fondations chrétiennes, a poussé les historiens de l'ère moderne à le baptiser Empire byzantin. Mais, bien après la chute de Rome face à l'invasion barbare en 476, tout au long de sa lutte contre l'islam au Moyen Âge et jusqu'à la fin quand Constantinople tombe aux mains des Ottomans en 1453, les empereurs et leurs sujets de l'Est se considèrent comme des Romains et parlent de l'Empire romain pour désigner leur empire.



L'arianisme, l'une des plus grandes hérésies des débuts du christianisme, du nom d'Arius, prêtre d'Alexandrie au début du IV^e siècle.

C'est aussi à Constantin que les empires chrétiens doivent leur orthodoxie. À peine toléré, le christianisme se retrouve menacé par des schismes. Les divergences ne portent pas sur le caractère divin de Jésus, lequel est presque universellement admis, mais sur la nature de cette divinité. Pendant le règne de Constantin apparaît la première grande hérésie, l'arianisme, qui tient son nom d'un prêtre d'Alexandrie, Arius.

Arius affirme que, dans la mesure où Jésus est le fils de Dieu, il est donc assurément plus jeune que Dieu. Ce principe séduisant met en avant la nature humaine de Jésus. Mais Athanase, lui aussi évêque d'Alexandrie, voit un danger dans cette vision des choses. Si Jésus est plus jeune que Dieu, il s'est donc trouvé une époque où Jésus n'existait pas. Ce principe remet en cause l'unité de la trinité (le Père, le Fils et le Saint-Esprit) et incite à considérer que Jésus n'est pas fait de la même substance que Dieu. Avec le temps, Jésus risque d'être simplement perçu comme un homme bien, comme les unitariens et les musulmans le considèrent aujourd'hui, tandis que Dieu devient moins accessible et plus distant. Athanase avance comme contre-argument qu'il est impossible de distinguer le Christ de Dieu puisqu'ils sont faits de la même substance.

En voyant les chrétiens de son empire divisés entre les arguments d'Arius et ceux d'Athanase, Constantin convoque, en 325, le premier concile de l'Église à Nicée, non loin de sa future capitale de Nova Roma. Deux cent vingt évêques y assistent, venant d'Égypte et de Syrie à l'est et d'Italie et d'Espagne à l'ouest. Les points de vue des partisans d'Arius et ceux d'Athanase avancent le caractère divin de Jésus-Christ.

Lorsque les évêques tranchent la question en votant à bulletin secret, c'est la vision d'Athanase qui l'emporte par 218 votes contre 2. Ce Credo de Nicée est donc devenu la position officielle de l'Église universelle et demeure aujourd'hui le Credo des Églises romaine et orthodoxe.

Le Credo de Nicée

Voici le texte du Credo rédigé lors du concile de Nicée en 325. Le dernier paragraphe, qui n'est pas repris dans toutes les traductions, est spécialement destiné aux Ariens.

Je crois en un seul Dieu, le Père tout puissant, créateur du ciel et de la terre, de l'univers visible et invisible.

Je crois en un seul Seigneur, Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles : il est Dieu, né de Dieu, lumière, né de la lumière, vrai Dieu, né du vrai Dieu. Engendré non pas créé, de même nature que le Père ; et par lui tout a été fait. Pour nous les hommes, et pour notre salut, il descendit du ciel ; par l'Esprit Saint, il a pris chair de la Vierge Marie, et s'est fait homme. Crucifié pour nous sous Ponce Pilate, il souffrit sa passion et fut mis au tombeau. Il ressuscita le troisième jour, conformément aux Écritures, et il monta au ciel ; il est assis à la droite du Père. Il reviendra dans la gloire, pour juger les vivants et les morts et son règne n'aura pas de fin. Je crois en l'Esprit-Saint, qui est Seigneur et qui donne la vie ; il procède du Père et du Fils. Avec le Père et le Fils, il reçoit même adoration et même gloire ; il a parlé par les prophètes.

Je crois en l'Église, une, sainte, catholique et apostolique. Je reconnais un seul baptême pour le pardon des péchés. J'attends la résurrection des morts, et la vie du monde à venir.

Amen²

Pour ceux qui disent : « Il fut un temps où il n'était pas » et « Avant de naître, il n'était pas » et « Il a été créé du néant », ou qui déclarent que le Fils de Dieu est d'une autre substance ou d'une autre essence, ou qu'il est soumis au changement ou à l'altération, l'Église catholique et apostolique les déclare anathèmes.

Les Byzantins, les Perses et le *djihad*

C'est pendant le règne de l'empereur byzantin Héraclius I^{er} (610-641) que se déroule l'événement central de l'histoire de l'islam : Mahomet, ancien commerçant caravanier, trouve refuge à Médine après avoir été rejeté de La Mecque. Cet événement est désigné sous le nom de *hijra* (exil, rupture) et date de 322 apr. J.-C., il marque le début du calendrier musulman. Mais Héraclius est plus préoccupé par les Perses

qui, pendant les dix premières années de son règne, ont menacé considérablement son empire.

La religion d'État des Perses est le zoroastrisme et son expansion s'est toujours caractérisée par une persécution du christianisme. Antioche tombe aux mains des Perses en 611, Damas en 613, Jérusalem en 614 et Alexandrie en 619. En outre, après avoir massacré 67 000 habitants chrétiens de Jérusalem, les Perses partent avec la Vraie Croix, relique la plus précieuse de la chrétienté. Cet événement transforme la campagne de 622 d'Héraclius contre les Perses en véritable croisade. En 627, alors qu'Héraclius s'enfonce en Perse, son roi est renversé par une révolution et son successeur sollicite la paix. Les provinces orientales de Byzance reviennent au sein de l'Empire et la Vraie Croix retourne à Jérusalem.

Mais les Byzantins sont épuisés par leur victoire et les Perses par leur défaite lorsque la guerre fait son retour. Cette fois-ci, c'est l'armée d'Omar, adepte arabe de la nouvelle religion (l'islam), qui décrète en 633 un *djihad*, guerre sainte islamique, contre l'Empire byzantin. Mahomet est décédé l'année précédente et les Byzantins, ne connaissant absolument rien à l'islam, pensent à tort qu'il s'agit d'un réveil de l'arianisme, hérésie chrétienne dépréciant la divinité de Jésus, qu'ils ne considèrent pas comme une grande menace. Ils ne se rendent donc pas compte qu'une force militaire conséquente constituée de Bédouins approche.



Les conquêtes musulmanes

L'occupation arabe de Jérusalem

En 636 apr. J.-C., les Arabes envahissent la Palestine et, l'été de l'année suivante, leur armée campe devant les remparts de Jérusalem. Le patriarche Sophronius est chargé de la défense de la ville, en compagnie d'une garnison byzantine. Mais, en février 638, après un siège de sept mois, les chrétiens sont contraints de se rendre au calife Omar, chef musulman, mais après avoir mis à l'abri la Vraie Croix à Constantinople. On raconte que Sophronius est sorti à dos de chameau pour escorter Omar jusqu'aux portes de la ville. Le calife est alors humblement descendu de sa monture et est entré dans Jérusalem à pied. C'est l'hommage d'Omar à cette ville que les musulmans appellent alors al-Quds, « la Sainte », désignation tirée de *Bayt al-Maqdis*, « le temple sanctifié », à savoir le Temple de Salomon.

Une fois à l'intérieur de Jérusalem, Omar demande à Sophronius de l'amener au Mont du Temple, que les musulmans appellent Haram al-Sharif, noble sanctuaire, avec l'intention de chercher les reliques, parmi lesquelles le *mihrab* (niche de prière) dont Omar a entendu parler grâce au prophète Mahomet. Comme l'a prévu Jésus, le Mont du Temple est complètement rasé et a été recouvert de débris. Le calife ordonne un nettoyage en bonne et due forme et il est le premier à sortir des débris dans un pli de sa cape. Omar se fait construire une mosquée temporaire à l'extrémité sud du Mont, à l'endroit où est située aujourd'hui la mosquée al-Aqsa, dont la construction a débuté soixante ans plus tard.



La mosquée al-Aqsa, sur le Mont du Temple.

Le terme *al-Aqsa*, qui signifie « la plus loin-taine », désigne au départ le Mont du Temple dans son ensemble, même s'il symbolise l'horizon de l'ambition musulmane, car Mahomet a eu la vision de son ascension au paradis depuis cet endroit (Coran 17:1). Mais, le temps que la mosquée al-Aqsa soit achevée en 715, les armées arabes ont établi un immense empire islamique qui s'étend sur 8 000 kilomètres d'est en ouest, des frontières de la Chine à la côte atlantique de

l'Espagne. La chrétienté voit alors son territoire diminuer de plus de la moitié.

De la révélation au *djihad*

Cette conquête, l'une des plus rapides et conséquentes de l'histoire, débute en Arabie en 622 lorsque Mahomet entame l'unification des tribus arabes, en prêchant l'existence d'un seul dieu, pour en faire une puissante force armée. Mais les Byzantins et les Perses, grandes puissances de l'époque, ne remarquent rien de ses intentions.

Bien que largement aride et inhabitée, l'Arabie occupe alors une position stratégique importante entre l'Égypte, l'Abyssinie, la Perse, la Syrie, la Palestine et la Mésopotamie. Le commerce entre ces différents pays est considérablement dépendant des caravanes arabes qui transportent les denrées et produits à travers ces étendues arides et dangereuses. La Mecque se situe à un carrefour essentiel au milieu de ce désert et, dans une certaine mesure, l'autorité des cheikhs des tribus arabes nomades a été supplantée à La Mecque par une sorte d'oligarchie des familles commerçantes dont les croyances et les pratiques religieuses transcendent les étroites allégeances tribales.

Les habitants de La Mecque ont veillé à ce que la Kaaba, lieu sacré en forme de cube, renferme plusieurs idoles tribales, chacune symbolisant un dieu local, de façon à ce que les membres des tribus venant au marché puissent vénérer leur divinité préférée pendant leur séjour dans la ville. Les

Mecquois vénèrent Manat, Uzza et Allat, déesses de la fécondité et du destin, elles-mêmes subordonnées à un dieu supérieur, Allah.

Nous tenons ces informations sur les premiers jours de l'islam du Coran et des *hadiths*, traditions orales liées aux actes et paroles de Mahomet. Né aux environs de 570, Mahomet est le fils d'un pauvre commerçant de La Mecque, qui appartenait malgré tout à la puissante tribu Quraych, gardiens héréditaires de la Kaaba. En tant que commerçant, il est non seulement exposé à l'afflux de biens étrangers mais également aux courants des concepts juifs et chrétiens. En conversant avec les juifs et les chrétiens rencontrés à La Mecque et ailleurs en Arabie, Mahomet a appris les histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament et découvert les principaux éléments des coutumes et croyances populaires juives et chrétiennes, et surtout la notion de monothéisme. Ayant adopté une vie religieuse contemplative, il commence, aux alentours de 610, à avoir, par l'intermédiaire de l'ange Gabriel, des révélations sur l'univers d'Allah, qui s'est présenté à Mahomet comme Dieu, le seul et l'unique. Selon la révélation, les autres dieux ne sont que pure invention et leurs idoles, situées à l'intérieur de la Kaaba, doivent être détruites.

Ce message déclenche un antagonisme marqué chez les Mecquois, mais Mahomet se met lentement à convertir quelques pèlerins de Yathrib, communauté agricole située à environ 400 kilomètres au nord qui comprend une population cosmopolite composée d'Arabes, de Juifs et d'Arabes judaïsés. Cette communauté connaît donc déjà le monothéisme et d'autres caractéristiques de son enseignement. En 622,

l'hostilité des Mecquois païens envers Mahomet est tellement forte qu'avec son petit groupe d'adeptes il accepte d'aller s'installer à Yathrib quand il en reçoit l'invitation. Cette migration, ou *hijra*, marque le début de l'ère musulmane. Yathrib a ensuite été rebaptisée Madinat al-Nabi, « ville du prophète », son diminutif étant Médine. La compréhension qu'a Mahomet des préceptes juifs et chrétiens le pousse à croire qu'ils sont identiques par rapport aux révélations, connues sous le nom de Coran, qu'il a eues. Il s'attend donc à ce que juifs et chrétiens soient d'accord avec son enseignement et le reconnaissent comme prophète au même titre qu'Abraham, Moïse, David, Salomon, Jésus et les autres. Mais, si des vestiges de l'hérésie connue sous le nom d'arianisme incitent Mahomet à croire que le christianisme peut se passer de la divinité de Jésus, les juifs demeurent pour leur part intraitables. Ils lui disent que ses révélations sont une déformation et une méprise de leurs traditions et attirent son attention sur les nombreuses contradictions qu'elles contiennent à propos des thèmes de l'Ancien Testament.

Mahomet réagit à ces critiques en se retournant contre les juifs, affirmant qu'ils ont délibérément falsifié leurs traditions. Lui se présente contre le restaurateur de la religion d'Abraham, qu'il considère comme le fondateur de la Kaaba et de son culte. Il abandonne le jeûne musulman correspondant au Jour du Pardon juif, Yom Kippour, jour de l'année où le grand prêtre de Jérusalem est entré dans le saint des saints pour pardonner à tous les juifs du monde. À la place d'un jour de jeûne, Mahomet institue un jeûne d'un mois, le ramadan. Au même moment, selon la tradition, il ordonne aux musulmans de prier

en direction de la Kaaba de La Mecque. Jusque-là, les musulmans priaient en se tournant vers Jérusalem.

Mais, pendant ses premières années à Médine, l'acte le plus important de Mahomet est d'établir la révélation autorisant ses adeptes à partir faire la guerre contre les individus identifiés comme ennemis. « Autorisation est donnée à ceux qui sont attaqués (de se défendre), parce que vraiment ils sont lésés ; et Allah est certes capable de les secourir : ceux qui ont été expulsés de leurs demeures, contre toute injustice, simplement parce qu'ils disaient : "Allah est notre Seigneur" » (Coran 22:39-40)³.

Selon les savants musulmans, cette notion de *djihad* (guerre sainte) peut être légitimement appliquée en cas d'injustice et d'oppression ou contre ceux qui refusent la vérité, à savoir la vérité de l'islam, une fois ces conditions visiblement réunies. Là, ce sont les Mecquois qui en font les frais. Après plusieurs heurts avec ces derniers, dont des attaques de leurs caravanes, qui ont permis aux musulmans d'empocher un butin considérable, Mahomet s'empare de La Mecque en 629. En étendant sa guerre contre les tribus de Bédouins, Mahomet prend le contrôle de toute l'Arabie l'année suivante.

Lorsqu'il meurt en 632, Mahomet est parvenu à unifier les Arabes sous la bannière de l'islam, soudain devenu une religion, une institution légale, politique et sociale, et une justification, au nom d'Allah, des guerres à mener et des territoires à conquérir. En outre, comme l'a dit un historien, c'est un moyen d'affirmer que l'expansion arabe a pour origine une population trop nombreuse et un manque de ressources en

Arabie et qu'elle est destinée à se libérer « de la prison étouffante du désert ». Les premières incursions se déroulent en Mésopotamie (Irak), les attaquants arabes étant attirés par des butins et des pâturages dont ils ont cruellement besoin. Au cours de la décennie suivante, les successeurs de Mahomet, désignés sous le nom de califes (tiré de *Khalifat rasul-Allah*, successeur du messenger de Dieu), détruisent l'Empire sassanide de Perse et, dans leur *djihad* contre l'Empire byzantin, s'emparent de la Syrie, de la Palestine et de l'Égypte.

L'histoire de l'islam pose problème

Du point de vue des experts occidentaux, l'histoire de l'islam pose de sérieux problèmes. Il n'existe par exemple aucune source contemporaine de la conquête de Jérusalem par Omar. Le récit selon lequel Omar, choqué par la présence de débris sur le Mont du Temple, entreprend de nettoyer l'endroit, est l'œuvre de Mujir al-Din al-Hanbali, vers la fin du xv^e siècle, soit plus de huit cents ans après les événements décrits. En fait, les premières histoires musulmanes ne sont apparues qu'environ cent cinquante ans après la mort de Mahomet. Selon le plus ancien récit de la conquête de Jérusalem, le calife n'était absolument pas présent lors de la capitulation. Le Mont du Temple avait beau avoir peu d'importance pour les chrétiens, il est peu probable qu'une ville si bien organisée et prospère l'ait laissé à l'abandon. Les mesures de Constantin et la visite de sa mère ont eu pour effet d'accroître l'importance de Jérusalem et de favoriser sa reconstruction, tandis que, dès

la moitié du ^v^e siècle, les juifs sont de nouveau autorisés à revenir vivre dans la ville. Une vieille carte et le témoignage d'un pèlerin laissent penser qu'il y avait au moins une église ou une chapelle sur le Mont du Temple, probablement à l'angle sud-est, à côté de l'endroit où se trouve aujourd'hui la mosquée al-Aqsa.

Jusque vers 800, on ne compte pratiquement aucune source islamique contemporaine. Jusqu'à cette date, l'histoire de l'islam semble avoir surtout été transmise oralement. Les savants musulmans commencent alors à recueillir et consigner les traditions, avec pour objectif de créer une base scripturale cohérente et de jeter les bases historiques de leur empire mondial sophistiqué.

L'écrit islamique le plus ancien date en fait de 692. Il s'agit de l'inscription du fondateur sur une mosaïque en or le long de l'arcade, à l'intérieur du dôme du Rocher, qui correspond à la sourate 4:171 du Coran, laquelle est un avertissement très clair destiné aux chrétiens : « Ô gens du Livre [chrétiens], n'exagérez pas dans votre religion, et ne dites d'Allah que la vérité. Le Messie Jésus, fils de Marie, n'est qu'un messenger d'Allah, Sa parole qu'Il envoya à Marie, et un souffle [de vie] venant de Lui. Croyez donc en Allah et en Ses messagers. Et ne dites pas "Trois". Cessez ! Ce sera meilleur pour vous. Allah n'est qu'un Dieu unique. Il est trop glorieux pour avoir un enfant. C'est à Lui qu'appartient tout ce qui est dans les cieux et sur la terre et Allah suffit comme protecteur. »



Le dôme du Rocher est situé à l'endroit où se trouvait le Temple de Salomon. Le tombeau musulman correspondrait à l'endroit où Mahomet est monté au ciel pour avoir un aperçu du paradis.

Selon la tradition, le Coran est composé de passages associés (ou révélés) à Mahomet à La Mecque et à Médine dans les premières décennies du VII^e siècle, qu'il a consignés par écrit vers 650. Il s'agit de l'élément central de l'islam à partir de l'époque de Mahomet. Mais, en 1972, une cache renfermant de très vieux Corans a été découverte dans la Grande Mosquée de Sanaa, au Yémen. Ces écrits semblent montrer que l'islam fluctuait déjà continuellement pendant la construction du dôme du Rocher. On estime que la cache de Sanaa remonte au début du VIII^e siècle. L'examen des manuscrits révèle qu'il existe deux versions du texte, superposées. Cela laisse penser que le Coran, et par conséquent l'islam proprement dit, a encore évolué pendant au moins un siècle après la mort de Mahomet.

Divers experts occidentaux, évoluant dans des institutions telles qu'Oxford, Princeton et la London's School of Oriental and African Studies (SOAS), ont appliqué au Coran les approches employées pour étudier l'Ancien et le Nouveau Testament. Ils sont arrivés à la conclusion que le Coran, dans sa forme actuelle, a été compilé, sinon écrit, plusieurs

décennies après l'époque de Mahomet, par des convertis à l'islam du Moyen-Orient. Ces derniers ont inséré des éléments du christianisme et du judaïsme. Le texte sacré définitif de l'islam ne date que de la fin du VIII^e siècle.

L'archéologie a étayé ce point de vue. Selon la tradition musulmane, Mahomet a modifié, dans les toutes premières années de l'islam, la direction vers laquelle on se positionne pour prier (de Jérusalem à La Mecque), après s'être brouillé avec les juifs au moment où il fondait sa communauté de croyants en Arabie. Mais les nouvelles preuves archéologiques montrent que, dans les mosquées construites au VIII^e siècle, les niches de prière sont orientées vers Jérusalem et non vers La Mecque.

Ces experts concluent que les éléments fournis par l'islam sur ses origines sont des interprétations de l'histoire d'inspiration religieuse et non des récits objectifs d'événements. Ils soulignent que l'histoire de l'islam de cette période, dont les récits de Mahomet et la formation du Coran, est en fait une projection des opinions qui se sont constituées lors de l'émergence de la culture et de la religion islamiques dans une atmosphère caractérisée par d'intenses débats entre différents groupes de monothéistes influencés par le judaïsme rabbinique et le christianisme hérétique.

Le voyage nocturne

Jérusalem est le troisième lieu saint de l'islam, après La Mecque et Médine. À l'origine, les musulmans se tournaient vers le Mont du Temple pour effectuer leurs prières. Le caractère saint de Jérusalem vient de son association aux prophètes de l'Ancien Testament, également faits prophètes de l'islam par Mahomet, et de Jésus, que Mahomet considérait également comme un prophète mais pas comme le fils de Dieu. Toutefois, aux yeux des musulmans, la nature sacrée de Jérusalem est confirmée par l'histoire du voyage nocturne que mentionne le Coran (17:1), dans laquelle l'ange Gabriel fait voyager Mahomet jusqu'au Mont du Temple, d'où il monte au ciel pour apercevoir le

paradis.



Le dôme du Rocher renferme l'inscription islamique la plus ancienne, qui met en garde les chrétiens contre l'erreur consistant à croire que Dieu a un fils : « Cessez ! Ce sera meilleur pour vous. Allah n'est qu'un Dieu unique. »

Dans le Coran, rien ne relie directement la mosquée « la plus lointaine » al-Aqsa au Mont du Temple. Il n'est pas non plus fait mention de Jérusalem : « Gloire et pureté à Celui qui, de nuit, fit voyager Son serviteur [Muhammad], de la Mosquée Al-Haram à la Mosquée Al-Aqsa dont nous avons béni l'alentour. » Pour les savants non musulmans et certains musulmans, le lien avec le Temple de Salomon est une interprétation postérieure, probablement réalisée plusieurs générations après la mort de Mahomet, certains affirmant que la mosquée « la plus lointaine » fait référence à Médine et que le voyage nocturne correspond à l'*hijra* de Mahomet vers cette ville. L'islam s'était déjà approprié les prophètes du judaïsme et du christianisme mais, à force de réinterpréter le Coran, il en est peut-être venu à s'approprié également leurs lieux sacrés.

Le dôme du Rocher illustre cette appropriation. Bâti sur le site du Temple de Salomon, décoré intérieurement et extérieurement avec des inscriptions réunissant toutes les références coraniques à Jésus et désignant l'endroit où Mahomet est monté au ciel pour avoir un aperçu du paradis qui attend tous les vrais croyants, cette triple association du dôme du Rocher confirme la montée de l'islam.

L'impérialisme islamique et les hérésies chrétiennes florissantes

Si l'empire musulman en pleine expansion est d'abord dirigé depuis Médine, en Arabie, c'est depuis Damas, en Syrie, que les califes de la dynastie umayyade tiennent les rênes, à partir de 661. Mais, après une violente passation de pouvoir à la dynastie abbasside, en 750, le califat est transféré à Bagdad, en Irak. Pendant tous ces changements, la politique arabe demeure cependant la même, à savoir obtenir un maximum de recettes

des territoires conquis et des peuples assujettis. Fiers, indépendants et de tradition nomade, les occupants arabes sont peu disposés à devenir fermiers. La caste guerrière des Arabes musulmans vit de l'impôt sur la personne (*jizyah*) et de l'impôt foncier (*kharaj*), dont doivent s'acquitter les peuples conquis pour bénéficier d'une protection personnelle et de leur propriété et avoir le droit de pratiquer leur propre religion.

Dans la mesure où la *jizyah* ne peut concerner que les non-musulmans, la conversion à l'islam présente peu d'intérêt et la Syrie, la Palestine et l'Égypte sont donc restées en très grande majorité chrétiennes. Ainsi, pendant le premier siècle de règne musulman, la Syrie a offert cinq papes au monde. L'arabisation n'est pas non plus très rapide. Ce n'est que vers la fin du VII^e siècle que l'arabe remplace le grec comme langue officielle de l'administration au sein d'une Syrie araméenne et d'une Égypte copte.

Néanmoins, les conquérants musulmans imposent des restrictions à leurs sujets pour bien les maintenir en place. La construction de nouvelles églises et synagogues est interdite, tout comme de faire sonner les cloches des églises. Les fêtes religieuses et les expressions publiques de la foi sont réduites. En outre, chrétiens et juifs demeurent en marge de la communauté, avec interdiction de porter des armes, de témoigner contre des musulmans devant les tribunaux et d'épouser des femmes musulmanes. Juifs et chrétiens ont également pour obligation de se distinguer des musulmans sur le plan vestimentaire. Ils n'ont pas le droit de monter à cheval, seulement des ânes, et toute tentative de conversion de

musulmans à leur religion est punie de la peine de mort, sanction à laquelle s'expose également tout musulman qui apostasie.



Gravure sur bois d'Albrecht Dürer représentant le dragon à sept têtes de l'Apocalypse selon saint Jean dans le Nouveau Testament.

Si le triomphe de l'islam a été rendu possible par le conflit long et épuisant de l'Empire byzantin avec la Perse, les violentes disputes théologiques ayant déchiré pendant des siècles l'univers chrétien y sont également pour quelque chose. Il est donc logique, sinon ironique, que les conquêtes musulmanes aient eu notamment pour effet de protéger et préserver un large éventail d'hérésies chrétiennes. Pour les musulmans, ces controverses sont accessoires. L'islam est une foi parfaite issue de révélations. Quant aux chrétiens et aux juifs, tant qu'ils obéissent à l'autorité musulmane et paient leurs impôts, ils ont le droit de mener leurs affaires en accord avec leurs propres lois, coutumes et croyances.

L'hérésie chrétienne est en plein essor au Moyen-Orient sous l'autorité musulmane, ou plutôt ce que les autorités de Constantinople et les papes de Rome considèrent comme une hérésie. Mais, au Moyen-Orient, toutes les sectes chrétiennes

sont traitées de la même façon. Ainsi, les chrétiens hétérodoxes et hérétiques ne sont désormais plus persécutés par des chrétiens rivaux ou l'État. Par exemple, au concile de Chalcédoine, en 451, une majorité décide que Jésus avait deux natures, humaine et divine, ajoutant qu'elles sont séparées et immuables, tout en étant indiscernables et inséparables. C'est à ce jour le point de vue de presque toutes les Églises chrétiennes, mais si l'Église syrienne (les jacobites) et l'Église égyptienne (les coptes) ne rejettent pas les deux natures, elles mettent l'accent sur l'unité de l'Incarnation. Voilà pourquoi les Syriens et les Égyptiens ont été qualifiés de monophysites (*monophysis* signifiant une seule nature, en grec) et ont été accusés de croyance hérétique en estimant que la nature humaine de Jésus a été entièrement absorbée par sa dimension divine.

Les propos des protagonistes de ces conflits à propos de la nature de Jésus-Christ sont déformés par des nuances linguistiques et culturelles, mais divisent à coup sûr au sein de l'Empire byzantin et favorisent l'arrivée de l'islam. Un membre de l'Église jacobite dit ainsi à propos de la conquête musulmane : « Le dieu de la vengeance nous a délivrés des mains des Romains par le biais des Arabes. Cela nous a ainsi sauvés de la cruauté et de la haine profonde que nous manifestent les Romains. »

Les hérétiques, l'Antéchrist et les Derniers Jours

Les Byzantins ont pendant longtemps considéré l'islam comme une sorte d'arianisme (hérésie chrétienne du^v siècle ayant ouvert la voie au courant consistant à affirmer que Jésus n'était pas fait de la même substance que Dieu et était même inférieur à ce dernier). Poussé à l'extrême, l'arianisme peut revenir à nier complètement la divinité de Jésus et à le considérer simplement comme un homme bon. Même un spécialiste de ces questions tel que Jean de Damas (vers 676-749), théologien chrétien syrien vivant complètement sous l'autorité musulmane et tenant le rôle de conseiller

des califes umayyades, ne considère pas l'islam comme une nouvelle religion, mais comme un dérivé du christianisme orthodoxe similaire aux premières hérésies.

L'Europe occidentale du Moyen Âge perçoit elle aussi l'islam comme une variante de l'arianisme et considère cette religion comme une secte chrétienne aberrante de plus. Si, comme le pensent certains spécialistes modernes, l'islam évolue encore à l'époque, cette analyse de la situation se tient peut-être, à moins que les observateurs au sein de l'Empire byzantin mais aussi de l'Occident ne perçoivent l'islam que par le prisme de l'histoire chrétienne et soient alors incapables de le considérer comme une religion radicalement nouvelle. Il est intéressant de noter que, même à la fin du Moyen Âge, Dante (1265-1321), dans son *Inferno* (XXVIII, 31-36), a considéré Mahomet comme un hérétique et l'a placé dans le neuvième cercle de l'enfer pour avoir été un « semeur de scandale et de schisme ».

Mais l'arrivée de l'islam figure aussi dans la littérature prophétique chrétienne, laquelle, après la Bible et les travaux des Pères de l'Église, est le corpus le plus influent à circuler en Europe pendant le Moyen Âge. Non conformes aux canons de l'Église, hétérodoxes et infiniment malléables aux préoccupations du moment, ces mélanges suivent un thème commun issu de l'Apocalypse du Nouveau Testament, à savoir le guerrier divin qui va venir sauver le monde. L'un des premiers candidats à ce rôle est l'empereur Constantin, qui a légalisé le christianisme et dont on attend qu'il soit à l'origine du Second Avènement du Christ. Prophétie après prophétie, ce rôle est passé d'un empereur ou roi à l'autre tandis que l'histoire prenait une dimension fantastique à travers l'évocation du triomphe final du christianisme.

L'Apocalypse du pseudo-Méthode est un exemple célèbre qui va traverser le Moyen Âge. Il est écrit au VII^e siècle, mais de façon à faire croire qu'il date du IV^e siècle pour prédire l'invasion musulmane du Moyen-Orient par l'évêque Méthode de Patara, martyrisé en 311 à Tyr, au Liban, pendant les persécutions romaines. Il raconte comment les Ismaélites, à savoir les Arabes, surgissent du désert et ravagent les terres du Nil à l'Euphrate. Les chrétiens sont punis de leurs péchés en étant assujettis pendant une période aux Ismaélites, lesquels tuent les prêtres chrétiens, désacralisent les lieux saints, s'emparent des terres des chrétiens et séduisent ou forcent ces derniers à adopter la vraie religion.

Mais c'est au moment où la cause semble entendue qu'un puissant empereur, censé être mort depuis longtemps, se soulève et bat les Ismaélites, dévaste et brûle leurs terres et se montre furieux contre les chrétiens ayant renié leur seigneur Jésus. Sous ce grand empereur débute alors un âge d'or, période de paix et de joie pendant laquelle le monde prospère comme jamais auparavant. Mais des peuplades redoutables, les Gog et Magog, qu'Alexandre le Grand a emprisonnées à l'extrême nord, s'évadent, sèment la terreur et détruisent tout, jusqu'à ce que Dieu dépêche un capitaine céleste qui les anéantit en un éclair. L'empereur se rend à Jérusalem, où il livre la chrétienté aux soins de Dieu en se rendant sur le Golgotha et en plaçant sa couronne sur la croix qui s'élance vers le ciel. Mais l'empereur meurt et l'Antéchrist apparaît, s'installant dans le temple de Jérusalem, où il instaure un règne de tribulations, trompant les gens avec ses miracles et persécutant ceux qu'il ne parvient pas à duper. Cependant, très vite, la croix réapparaît dans le ciel et Jésus-Christ revient en personne tuer l'Antéchrist avec le souffle de sa bouche et amener le Jugement dernier.

Au Moyen Âge, plus particulièrement pour les pauvres, les opprimés, les désorientés et les déséquilibrés, le formidable drame des Derniers Jours ne constitue pas le fantasme d'un avenir vague et éloigné, mais une prophétie infallible qui peut se réaliser à tout moment. Tout le monde attend, tendu, l'arrivée du dernier empereur, suivie du règne de l'Antéchrist, car le chaos absolu est considéré comme le prélude au salut universel du Second Avènement.



La première croisade

Contre-offensives à l'ouest et à l'est

Bien que 1095 soit considérée comme l'année de la première croisade, les historiens musulmans estiment que les croisades ont débuté dix ans plus tôt avec la chute de Tolède, en Espagne. En fait, la réaction contre l'impérialisme arabe démarre bien plus tôt. Au moment où les armées musulmanes occupent le Moyen-Orient, l'Afrique du Nord et l'Europe, les chrétiens contre-attaquent sur plusieurs fronts.

À l'ouest, les Arabes ont envahi l'Espagne et se sont enfoncés profondément en France, jusqu'à quelques centaines de kilomètres de la Manche, avant d'être repoussés par Charles Martel en 732, entre Poitiers et Tours. Mais cela n'a pas empêché les musulmans de s'installer sur les côtes du Languedoc et de Provence pour plusieurs décennies. Au ^{XI}^e siècle, Pise, Gênes et la Catalogne mènent des campagnes dans l'ouest de la Méditerranée afin de libérer la Sicile, la

Sardaigne et Majorque de l'autorité arabe. En 1063, le pape Alexandre II offre sa bénédiction papale aux chrétiens ibériques pour leurs guerres contre les musulmans, accordant la rémission des péchés à ceux tués sur le champ de bataille. La reconquête de Tolède en 1085 constitue une victoire essentielle. Le tiers nord de l'Espagne revient aux mains des chrétiens, même si la *Reconquista* ne parvient à bouter les musulmans hors de la péninsule Ibérique qu'en 1492, avec la chute de Grenade.



Gravure du XIX^e siècle représentant Jérusalem vue du nord.

À l'est, les Byzantins remportent déjà des victoires dans la partie est de la Méditerranée au x^e siècle, reprenant la Crète aux musulmans en 961 et Chypre quatre ans plus tard. Les Byzantins reprennent également d'immenses territoires au Moyen-Orient. En 969, ils conquièrent Antioche et, peu de temps après, Alep et Lattaquié, ainsi qu'une grande bande littorale allant de la Syrie jusqu'à Tripoli dans le nord du Liban. Les habitants musulmans sont épargnés et les chefs musulmans locaux deviennent les vassaux de l'Empire byzantin, mais ils doivent désormais payer des impôts, dont sont exonérés les chrétiens. Les églises détruites sont

reconstruites et la conversion de l'islam au christianisme (ou vice versa) possible.

En 975, sous l'empereur Jean I^{er} Tzimiskès, les Byzantins lancent une croisade afin de reconquérir Jérusalem, ville encore à très grande majorité chrétienne. À la tête de son armée, Tzimiskès part d'Antioche, s'empare de Damas, puis entre en Palestine, où les portes de Nazareth et de Césarée s'ouvrent à lui. Les autorités musulmanes de Jérusalem posent certaines conditions, mais l'empereur se dirige d'abord vers la Méditerranée pour chasser l'ennemi des châteaux du littoral. Il meurt subitement en 976, avant d'avoir pu revenir vers Jérusalem. Les Byzantins gardent le contrôle du nord de la Syrie pendant le siècle suivant, mais sans se rapprocher de la Terre sainte.

Divisions et déclin arabes

Jusqu'au milieu du VIII^e siècle, Damas, siège de la dynastie umayyade, demeure la capitale d'un empire vaste et complexe qui s'étend de l'Atlantique à l'Asie centrale et est en grande partie administré par les Syriens, chrétiens comme musulmans. Les Arabes appartiennent à la classe dirigeante, mais les Umayyades sont considérablement influencés par la civilisation gréco-araméenne qu'ils ont trouvée en Syrie avec ses nombreux liens intellectuels, culturels et mercantiles avec l'univers méditerranéen. Le remplacement des Umayyades par les califes abbassides et le transfert de capitale de Damas à Bagdad marquent un rejet de ces influences.

L'avancée des forces chrétiennes contre l'empire musulman, à la fois à l'ouest et à l'est, prouve le déclin et la division du monde arabe. Cet empire est devenu un rapace collecteur d'impôts dirigé par des gouverneurs provinciaux qui versent certes des pots-de-vin à Bagdad mais ne rendent au calife qu'un simple hommage, et qui traitent encore moins bien leurs sujets. Avec le triomphe d'un dogme religieux autoritaire et sans curiosité, l'incapacité à se procurer des ressources ou à réaliser des avancées technologiques et des administrations civiles remplacées par des autocrates militaires locaux, l'empire arabe est en proie à un déclin intellectuel, politique et économique.

Tout au long de leur règne, les Arabes doivent faire face à des soulèvements. En Égypte, où la population s'élève à 3 millions de personnes à l'heure de la conquête arabe, la gestion des ressources du pays est tellement épouvantable qu'il ne reste qu'un peu plus de 1,5 million d'Égyptiens en 1000 apr. J.-C. La discrimination musulmane et une imposition étouffante font s'accroître le ressentiment chez les Coptes, à savoir les Égyptiens de souche. Leur fierté nationale a déjà été entamée par l'arrivée des Arabes et l'infiltration continue de tribus nomades. Cela conduit à l'éclatement de révoltes coptes à répétition, uniquement réprimées par des effusions de sang. Nombre de Coptes se convertissent à l'islam suite aux répressions féroces de 832. Dans l'incapacité de répondre aux exigences en matière d'impôt, en partie à cause du délabrement du système d'irrigation, ils migrent en ville, laissant de grandes zones de terre non cultivées. Malgré tout, ce n'est qu'au

XI^e siècle, quatre cents ans après l'occupation arabe, qu'une majorité d'Égyptiens finit par adopter l'islam.

La prospérité de la Syrie décline elle aussi avec sa population. Marginalisée et opprimée par ses nouveaux souverains de Bagdad, les Syriens se soulèvent une fois de plus. Sous les Abbassides, cependant, l'arabe devient pratiquement universel en Syrie et l'islam la religion majoritaire de ses habitants, en partie en raison d'une immigration récente en provenance d'Arabie, mais aussi à cause des persécutions, pressions et pots-de-vin. De nombreux chrétiens partent se réfugier dans les montagnes libanaises, parmi lesquels les Maronites, qui s'y installent au IX^e siècle.

En dehors des tensions entre l'élite arabe et leurs sujets finalement arabisés, l'islam proprement dit se divise entre les sunnites orthodoxes qui contrôlent le califat de Bagdad et les chiites, à savoir les partisans d'Ali. Les dissensions religieuses s'ajoutent donc aux différences culturelles, ethniques et politiques d'origine. Les Fatimides, Arabes originaires de Syrie mais qui se sont installés en Afrique du Nord, remettent le cap à l'est, vers l'Égypte, où ils établissent un califat chiite en 969. À la fin du siècle, leur empire s'étend à la Palestine et au sud de la Syrie.

L'islam divisé : chiisme contre sunnisme

En 656, après que les troupes arabes insurgées ont tué Uthman, troisième calife membre de la puissante famille umayyade de La Mecque, Ali se revendique l'héritier naturel du califat parce qu'il a épousé Fatima, la fille de Mahomet, mais aussi en raison de ses grandes connaissances religieuses. Mais Aïcha (épouse favorite de Mahomet), sa famille umayyade et les nombreux compagnons de Mahomet s'opposent à Ali. Ce dernier prend les armes et remporte sa première bataille, mais voit ensuite son autorité mise à mal quand les rebelles s'avancent vers son armée avec des exemplaires du Coran fixés à la pointe de leur lance et que ses troupes refusent de combattre.

Ali est assassiné et les Umayyades s'installent une nouvelle fois à la tête du califat. Mais la blessure infligée à l'islam survient surtout quand Hussein, le fils qu'Ali a eu avec Fatima, et qui est donc du sang de Mahomet, prend la tête d'une révolte contre les Umayyades. Après une lutte fanatique, Hussein est tué avec tous ses hommes. Dans un certain sens, c'est le propre sang du prophète qui a été versé. Pour les chiites, acquis à la cause d'Ali, Hussein est un martyr et sa

mort une tache au sunnisme, donc aux musulmans orthodoxes qui, comme aujourd'hui, sont alors le courant islamique majoritaire.

Dès lors, les chiites refusent d'accepter comme calife tout homme n'étant pas un descendant du prophète. Les sunnites, pour leur part, interdisent pour toujours aux descendants de Mahomet l'accès au califat. Le chiisme s'installe en Perse et dans une grande partie de l'Irak. Mais, presque trois siècles après la mort d'Ali, ses partisans, les Fatimides, envahissent l'Égypte avec l'intention de faire de ce pays une base pour s'opposer au califat abbasside sunnite de Bagdad et d'imposer une domination chiite dans tout le monde islamique.

Des pèlerinages périlleux

Au début, la présence musulmane en Syrie et en Palestine gêne peu les pèlerinages vers les lieux saints chrétiens et ne menace pas la sécurité des monastères et des communautés chrétiennes de la région. Les musulmans connaissent le principe du pèlerinage, car ils ont eux-mêmes fait du pèlerinage à La Mecque un pilier de leur religion. En outre, les pèlerins chrétiens sont une source de revenus considérable pour les musulmans de Jérusalem et des autres lieux saints. Pour les chrétiens, la Terre sainte est unique par le lien tangible qu'elle offre avec la vie et la mort de Jésus. Tout au long de l'occupation musulmane, le nombre de pèlerins continue donc d'augmenter.

Atteindre le Jourdain est un but spécial pour les pèlerins, car c'est là qu'ils peuvent reconstituer le baptême de Jésus par Jean-Baptiste (Évangile selon saint Matthieu 3:16-17). Les affligés sont particulièrement attirés, car ils se souviennent que Jésus reprochait notamment aux prêtres du Temple de Jérusalem de rejeter les estropiés, les aveugles, les difformes et les malades, considérés comme imparfaits et indignes, estimant que le signe extérieur de la maladie illustre la corruption de

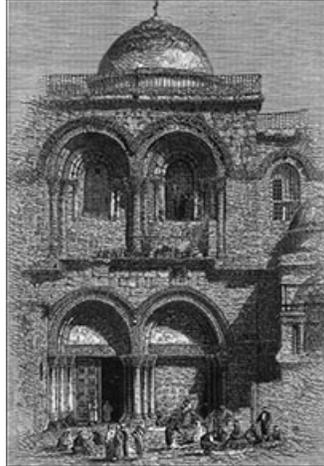
l'âme. En réaction contre les prêtres du Temple, Jésus procède à des baptêmes. Tout le monde y est le bienvenu car, dans son sermon, il tient à sauver tous les êtres. Les pèlerins se rendant en Terre sainte se font baptiser dans les eaux du Jourdain afin de bénéficier d'une purification spirituelle. Parmi eux se trouvent de nombreuses personnes affligées pour lesquelles la purification de l'âme pourrait entraîner une guérison physique.

Mais le lieu de pèlerinage le plus prisé est l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem, construite à l'endroit où Jésus a été crucifié, enterré, et où il a ressuscité. Les évangiles placent la colline du calvaire (ou Golgotha) et la tombe offerte pour l'enterrement de Jésus par Joseph d'Arimatee à l'extérieur des remparts de Jérusalem. Pourtant, l'église du Saint-Sépulcre se trouve au cœur même de la ville. En fait, Jérusalem a été agrandie et reconstruite par l'empereur Hadrien et, en 135, se dressait à cet endroit un temple de Vénus.

Mais la vieille tradition est demeurée suffisamment solide pour que l'empereur Constantin fasse démolir le temple en 326 afin de chercher la tombe censée se trouver dans le sous-sol. On y a trouvé une tombe taillée dans la roche, désignée comme celle de Jésus, ainsi que l'affleurement du Golgotha, à proximité.

Constantin ordonne immédiatement la construction de l'église du Saint-Sépulcre, vaste complexe constitué de deux éléments : la basilique (ou Martyrium) sur le site du Golgotha, consacrée en 335, et l'église d'Anastasis (qui signifie résurrection), en forme de rotonde, surmontée d'un grand dôme qui surplombe la tombe de Jésus et consacrée en 340. Circulant à l'intérieur de l'église du Saint-Sépulcre, qui renferme les sites les plus

sacrés de la chrétienté, les pèlerins revivent très nettement ce premier Pâques qui a vu Jésus mourir sur la Croix et ressusciter le troisième jour.



Selon la tradition, l'église du Saint-Sépulcre se situe sur le Golgotha, là où Jésus a été crucifié et au-dessus de la tombe d'où il a ressuscité le troisième jour.

À la suite de la conquête de Jérusalem par les Arabes en 638, la population de la ville, à majorité chrétienne, profite d'une longue période de bonnes relations avec les musulmans. Au ^x^e siècle, ces derniers sont devenus plus agressifs et, en 938, ils attaquent les chrétiens de Jérusalem lors de la procession du dimanche des Rameaux, mettent le feu au Martyrium et endommagent sévèrement l'église d'Anastasis. En 966, une foule de musulmans attaque cette église et met le feu au toit du Martyrium. Le patriarche, qui s'est caché dans un bac rempli d'huile, est brûlé vif. Les musulmans marquent de leur empreinte ces actes en s'emparant d'une partie de l'entrée est de l'église du Saint-Sépulcre, où ils construisent une mosquée.

Mais le pire est à venir. En 1004, le calife fatimide al-Hakim,

qui règne sur l'Égypte, l'Afrique du Nord, la Palestine et le sud de la Syrie, lance une campagne de fanatisme antichrétien. Les chrétiens sont persécutés et visés par des ordonnances. Ils sont privés de la propriété des églises, dont les croix sont saisies et brûlées. De petites mosquées sont érigées sur le toit des églises et ces dernières finissent par flamber. En 1014, le nombre d'églises détruites s'élève à plus de 30 000 et de nombreux chrétiens sont contraints de se convertir à l'islam, au moins en apparence, afin d'échapper à la mort, tandis que d'autres fuient vers le territoire byzantin. Mais le tournant dans l'attitude des chrétiens envers les musulmans se situe en 1009. Cette année-là, al-Hakim ordonne la destruction totale de l'église du Saint-Sépulcre. L'entreprise se déroule avec une telle violence que même la tombe de Jésus, pourtant taillée profondément dans la roche, est démolie à coups de pioche et pratiquement anéantie.

Après la mort d'al-Hakim en 1021, son successeur permet à l'empereur byzantin de reconstruire l'église du Saint-Sépulcre, selon des conditions draconiennes et à ses propres frais. Les pèlerinages sont de nouveau autorisés, même si les séjours en Terre sainte restent imprévisibles et souvent dangereux. En 1056, pendant une période, les musulmans empêchent les pèlerins d'entrer dans Jérusalem et en expulsent 300 de la ville. En 1064, un grand pèlerinage allemand, avec à sa tête Gunther, évêque de Bamberg, se fait attaquer par les musulmans, qui pillent le groupe et massacrent des centaines de personnes devant Jérusalem. Des pirates musulmans s'en prennent aussi aux pèlerins sur les eaux, soit en les attaquant directement, soit en exigeant de l'argent, leurs possessions et leurs offrandes. Les pèlerins sont contraints de payer pour être

protégés (*khafara*) quand ils sont sur les routes. Il faut aussi garder à l'esprit les sensibilités et les préjugés des musulmans : les pèlerins ne peuvent entrer dans les mosquées, ni dans les villes, sauf à pied, certains vêtements leur sont interdits, ils n'ont pas le droit de regarder les femmes musulmanes, ni de se divertir, ni de rire, car les musulmans se sentent visés par leur comportement.

Les pèlerinages sont tributaires de l'ordre que font régner les autorités musulmanes. Les voyageurs chrétiens sans défense doivent pouvoir se déplacer et pratiquer leur religion en toute sécurité, mais le Moyen-Orient, mal administré, est en proie aux divisions, à l'exploitation, au fanatisme et à la violence, ce qui rend les pèlerins vulnérables. Une nouvelle menace apparaît lors du dernier tiers du XI^e siècle, pas seulement pour les pèlerins, mais aussi pour Byzance et les Arabes. Il s'agit d'une invasion turque par l'est.

L'invasion turque : Byzance en appelle à l'Occident

Les Seldjoukides, tribus nomades turques, commencent à arriver par l'est dans les territoires du califat abbasside vers 970. Rapidement converties à l'islam sunnite, elles deviennent très précieuses pour les Arabes en raison de leurs qualités martiales, notamment pour leurs archers à cheval et la vitesse de déplacement de leur cavalerie. Mais le califat n'est plus une entité unifiée. L'Espagne, l'Afrique et l'Égypte mènent depuis longtemps leur politique indépendamment du calife de Bagdad.

Ainsi, l'autorité arabe affaiblie constitue une invitation et, en 1055, les Seldjoukides prennent Bagdad et imprègnent le califat de leur hégémonie. Sous les Seldjoukides, l'islam sunnite a de nouveau le vent en poupe en Iran, en Irak et en Syrie. En 1071, les Seldjoukides battent l'armée byzantine à Manzikert, dans l'est de l'Anatolie, ouvrant toute l'Asie Mineure aux Turcs et menaçant même Constantinople. Cette année-là, les Seldjoukides mettent également le cap au sud, prenant le nord de la Syrie aux Byzantins et Jérusalem aux Fatimides.

Avec Byzance soudain réduite à sa capitale Constantinople et aux régions avoisinantes, l'empereur byzantin Michel VII Doukas sollicite l'aide du pape Grégoire VII. Son désespoir est illustré par sa volonté de fermer les yeux sur le schisme de 1054, point culminant des siècles de dissensions doctrinales souvent violentes entre les Églises latine et orthodoxe. Malgré ce schisme, l'appel a des chances d'être entendu car, en 1063 déjà, la papauté avait donné sa bénédiction pour une croisade contre les musulmans en Espagne. Il peut donc en être de même. Mais le moment n'est pas idéal pour prier les forces laïques d'Europe de partir en croisade à l'est. Grégoire VII est alors en pleine controverse sur l'investiture avec nombre de ces autorités laïques. Il s'agit de savoir s'il revient à ces dernières ou à l'Église de nommer les représentants influents de l'Église et donc d'avoir la mainmise sur des richesses et des pouvoirs conséquents.

Pendant ce temps-là, les Seldjoukides resserrent l'étau sur la Syrie et la Palestine. En 1076, ils s'emparent de Damas au détriment des Fatimides et, lorsque ces derniers reprennent

brièvement Jérusalem la même année, les Seldjoukides remettent la main sur la ville après un siège de plusieurs mois et massacrent l'intégralité de la population musulmane, soit 3 000 personnes environ, ainsi qu'un grand nombre de juifs ayant soutenu les Fatimides. Les chrétiens sont pour leur part épargnés.

Tout au long de ces soubresauts, les pèlerinages ne cessent jamais réellement, même si le périple est désormais bien plus difficile qu'auparavant. Non seulement des combats font rage entre les Turcs et les Égyptiens en Palestine et en Syrie, mais l'Asie Mineure, autrefois un point de passage sûr quand elle faisait partie de l'Empire byzantin, ne peut plus être traversée sans escorte armée à cause de vauriens membres de tribus turques. Même bien accompagné, l'aventure n'est pas sans danger. Partout en Anatolie et au Moyen-Orient rôdent des brigands sur les routes. Dans la moindre petite ville du parcours, le petit chef du coin essaie d'extorquer de l'argent aux personnes de passage. Les pèlerins parvenant à surmonter tous ces dangers et harcèlements repartent vers l'Occident appauvris et épuisés, avec des récits sur les conditions épouvantables régnant en Orient.

Dans les années 1080, l'empereur byzantin Alexis I^{er} Comnène entame une contre-offensive contre les Seldjoukides en réclamant des territoires en bordure de mer Noire et autour des côtes de la mer de Marmara. Mais, pour infliger une pression plus grande aux Turcs, il recherche des mercenaires occidentaux et, en mars 1095, il en appelle au pape Urbain II. Alexis obtient une réponse totalement inattendue et stupéfiante.

Sa fille, l'historienne Anne Comnène, décrit une foule de gens s'approchant de Constantinople par l'ouest en 1096, en route pour l'Orient : « Il parvint en effet à rassembler de partout les Celtes qui arrivaient les uns à la suite des autres avec des armes, des chevaux et le reste de l'équipement militaire. Ces hommes avaient tant d'ardeur et d'élan que tous les chemins en furent couverts ; ces soldats celtes étaient accompagnés d'une multitude de gens sans armes, plus nombreux que les grains de sable et que les étoiles, portant des palmes et des croix sur leurs épaules. Il y avait aussi des femmes et enfants qui avaient quitté leur pays. À les voir on aurait dit des fleuves qui confluèrent de partout. »⁴

L'appel d'Urbain II

Le concile de Clermont est convoqué par le pape Urbain II lors de la deuxième quinzaine de novembre 1095. Il traite largement de la Trêve de Dieu, dispositif par l'intermédiaire duquel l'Église a essayé, pendant un demi-siècle, de limiter des guerres féodales ayant un effet dévastateur sur la terre. La croissance démographique, la pénurie de terres et des guerres civiles mineures ont généré un sentiment d'insécurité et de désespoir à tous les niveaux de la société. 1094 est marquée par des inondations et des épidémies de peste. Puis viennent la sécheresse et la famine de 1095. Une pluie de météorites en avril de la même année est censée annoncer une grande migration et confère une dimension apocalyptique aux problèmes sociaux et économiques.



Illustration du ^{xv}^e siècle d'Urban II à Clermont en train de proclamer la première croisade.

Pendant ce temps, le pape Urban II a pris une mesure en réponse à l'appel de l'empereur byzantin Alexis I^{er} Comnène. L'objectif d'Urban II est de fournir à l'Empire byzantin les renforts nécessaires pour repousser d'Asie Mineure les Turcs seldjoukides, dans l'espoir qu'en retour l'Église orthodoxe reconnaisse la suprématie de Rome et que l'unité chrétienne s'en trouve restaurée. Il souhaite également donner à la noblesse belliqueuse, surtout celle de sa France natale, un autre exutoire pour laisser s'exprimer ses élans martiaux. La controverse de l'investiture a renforcé la papauté. Non seulement elle a désormais toute autorité pour les nominations au sein de l'Église mais, en canalisant l'opinion publique, elle a également affirmé la piété du peuple. Cela semble donc le moment propice pour inaugurer une nouvelle ère de ferveur religieuse en Occident et prendre Jérusalem. Urban II fait savoir qu'en réponse à l'appel à l'aide de la chrétienté orientale, il va prononcer un discours l'avant-dernier jour du

concile, soit le mardi 27 novembre. Il espère qu'outre les hommes d'Église les membres de la noblesse française seront dans l'assistance, car il envisage l'expédition en Orient comme un pèlerinage armé de chevaliers.

Trois cents ecclésiastiques assistent au concile au sein de la cathédrale de Clermont, mais la foule de religieux et de laïcs rassemblée en ce mardi est énorme. Le trône papal est donc installé sur une plateforme dans un champ, devant la porte orientale de la ville. Une fois la foule réunie, Urbain II se lève pour s'adresser à elle. Les comptes-rendus de quatre chroniqueurs présents sur les lieux existent encore, mais, ayant été écrits plusieurs années après, ils sont faussés par des événements postérieurs et divergent considérablement de l'un à l'autre. Nous ne pouvons donc avoir qu'une idée très approximative de ce qu'Urbain II a vraiment dit.

Il a, semble-t-il, commencé par raconter à ses auditeurs que les Seldjoukides s'enfonçaient au cœur des terres chrétiennes, maltraitant la population et profanant les lieux saints et les églises. L'empereur de Byzance a appelé à l'aide et il incombe à l'Occident de réagir. Il parle de récupérer le territoire byzantin et insiste également sur le caractère saint de Jérusalem, racontant comment les pèlerins ont souffert sur place. C'est alors qu'il lance son grand appel, pour que l'Occident vole au secours de l'Orient. La noblesse doit cesser ses luttes intestines pour mener une guerre justifiée. Les morts sur le champ de bataille bénéficieront d'une rémission des péchés. Ce pèlerinage armé (le terme « croisade » n'est employé qu'au XIII^e siècle, une fois ces croisades terminées)

débutera en été, à la fête de l'Assomption, le 15 août, une fois les moissons terminées. Les armées doivent se rassembler à Constantinople.

Des cris *Deus le volt !* (Dieu le veut !) interrompent le discours du pape Urbain II et se font entendre une fois celui-ci terminé. Adhémar de Monteil, évêque du Puy, s'agenouille immédiatement devant le trône et demande la permission de se joindre à l'expédition sainte. Ce geste, en apparence spontané, a été probablement prémédité, car Urbain II est resté au Puy au mois d'août. L'enthousiasme n'en demeure pas moins plus marqué qu'escompté. Chevaliers et paysans, riches et pauvres, s'empressent de suivre l'exemple de l'évêque. Ils sont nombreux à éclater en sanglots et à être pris de convulsions. Toute l'assistance est bouleversée par des émotions d'une force incroyable.

La manipulation du discours du pape

Quatre chroniqueurs contemporains, Foucher de Chartres, Baudry de Dol, Robert le Moine et Guibert de Nogent, ont écrit des récits de la première croisade qui comprennent des versions du discours du pape Urbain II prononcé à Clermont. Leurs comptes-rendus datent tous de plusieurs années après la date du discours papal et ne peuvent être considérés comme exacts et objectifs. Chacun s'est servi du discours du pape pour avancer un point de vue reflétant sa perception de la croisade.

Foucher de Chartres a été le premier à rédiger son récit. C'est aussi le seul chroniqueur à avoir effectivement pris part à la croisade. Il a écrit tout de suite après, en 1100-1101. Son compte-rendu donne l'impression qu'il se trouvait à Clermont. Foucher présente le pape comme un stratège pragmatique qui considère les Turcs et les Arabes comme une menace, non seulement pour l'Orient, mais aussi pour l'Occident : « Que si vous souffrez qu'ils commettent quelque temps encore et impunément de pareils excès, ils porteront leurs ravages plus loin, et écraseront une foule de fidèles serviteurs de Dieu. »⁵

Baudry de Dol rédige son compte-rendu peu de temps après la première croisade, mais il n'était cependant pas présent à Clermont, tout en en donnant l'impression. Dans sa version, les références à l'Ancien et au Nouveau Testament soulignent l'appel du pape à une guerre sainte de libération, Jérusalem incarnant le paradis : « Laissez-nous pleurer la dévastation la plus monstrueuse de la Terre sainte ! Cette terre que nous avons justement appelée sainte, dans laquelle il n'y a même pas un pas que le corps ou l'esprit du Sauveur n'a pas rendu glorieux et béni, qui a accueilli la sainte présence de la mère de Dieu, et les réunions des apôtres, et qui a bu le sang des martyrs versé là-bas. Heureuses sont les pierres qui vous couronnaient, vous Étienne, le premier martyr ! Quel bonheur, ô Jean-Baptiste, les eaux du Jourdain, qui vous ont servi à baptiser le Sauveur ! Les enfants d'Israël, qui ont été conduits hors d'Égypte, ils ont chassé les Jébuséens et les autres habitants et ont eux-mêmes habité Jérusalem terrestre, l'image de la Jérusalem céleste. Vous devez frémir, mes frères, vous devriez frémir à lever la main violente contre les chrétiens, il est moins méchant de brandir votre épée contre les Sarrasins. »⁶

Robert le Moine n'était pas de la première croisade et, bien qu'il soit le seul chroniqueur à annoncer explicitement sa présence à Clermont, cela demeure contestable. Il a indubitablement mis beaucoup de temps à produire son récit, ne l'achevant qu'en 1106, soit onze ans après le discours du pape Urbain II, qu'il présente avec moult détails choquants. Si Urbain II a parlé de la persécution des chrétiens en Orient, les atrocités que Robert attribue aux musulmans n'apparaissent pas dans les autres comptes-rendus du discours :

« Ils circoncent les chrétiens, et font couler le sang des circoncis ou sur les autels ou dans les vases baptismaux ; ceux qu'ils veulent faire périr d'une mort honteuse, ils leur percent le nombril, en font sortir l'extrémité des intestins, la lient à un pieu ; puis, à coups de fouet, les obligent de courir autour jusqu'à ce que, leurs entrailles sortant de leur corps, ils tombent à terre, privés de vie. D'autres, attachés à un poteau, sont percés de flèches ; à quelques autres, ils font tendre le cou, et, se jetant sur eux, le glaive à la main, s'exercent à le trancher d'un seul coup. Que dirai-je de l'abominable pollution des femmes ? Il serait plus fâcheux d'en parler que de s'en taire. »⁷

Guibert de Nogent, qui n'était pas à Clermont et n'a pas non plus participé à la première croisade, a terminé en 1108 son récit au ton apocalyptique. Il y dépeint un pape Urbain II jouant la carte du drame médiéval classique de l'Antéchrist et des Derniers Jours. « Avec la fin du monde déjà proche, il faut d'abord, en fonction de leur prophétie, que l'empire chrétien soit renouvelé dans ces régions, soit par vous, ou d'autres, dont il plaira à Dieu d'envoyer avant la venue de l'Antéchrist, de sorte que la tête de tous les maux, qui est à y occuper le trône du royaume, doit trouver un certain appui de la foi pour lutter contre lui. »⁸

Il s'agit d'une guerre stratégique, guerre sainte, guerre hystérique ou guerre des Derniers Jours selon l'un ou l'autre des chroniqueurs. Mais il est très improbable que le pape Urbain II ait parlé du sujet en termes apocalyptiques et se soit abaissé à l'incitation à la violence en des termes crus. Il n'a jamais eu l'intention de provoquer une marche paysanne collective vers l'Orient. Son instrument de prédilection était la chevalerie et c'est à celle-ci qu'il a promis des récompenses, une rémission des péchés pour la mort sur le champ de bataille et la perspective implicite de bénéficier de propriétés en Terre sainte, comme cela était le cas en Espagne.

La meilleure preuve de ce qu'Urbain II a dit en ce jour de fin novembre dans un champ en périphérie de Clermont tient peut-être dans cette lettre de consignes d'une grande sobriété écrite par le pape lui-même un mois plus tard, à Noël 1095, à l'attention des chevaliers qui se réunissent. « Votre confrérie, nous le pensons, est depuis longtemps au fait des nombreux récits de la furie barbare ayant déplorablement touché et dévasté les églises de Dieu dans les régions de l'Orient. Pire et blasphématoire, les églises et la Terre sainte du Christ, glorifiée par sa passion et sa résurrection, sont aujourd'hui en proie à une servitude intolérable. Pieusement éplorés par cette calamité, nous avons visité les régions de France et nous nous sommes dévoués à prier instamment les princes de la terre et leurs sujets de venir libérer les églises de l'Orient. Lors du concile de Clermont, nous les avons solennellement invités à s'engager dans une telle entreprise en leur promettant la rémission de tous leurs péchés. »

La prise de la Croix

Le pape Urbain II nomme Adhémar de Monteil, évêque du Puy, représentant et chef spirituel de l'expédition. Il a déjà effectué un pèlerinage à Jérusalem neuf ans auparavant. Suivant l'exemple d'Adhémar, tous les participants de l'expédition arborent une croix rouge cousue sur leur vêtement pour symboliser le port de la croix, à l'instar de Jésus. Les ecclésiastiques et les moines ne peuvent emporter la croix sans

l'autorisation de leur évêque ou supérieur. Les personnes âgées et les infirmes sont dissuadés, les jeunes mariés doivent avoir la permission de leur épouse et personne ne peut partir sans consulter son conseiller spirituel. Sinon, quiconque prenant la croix fait le serment d'aller jusqu'à Jérusalem. S'il ne part pas ou fait demi-tour, il sera sanctionné d'excommunication.

Le premier grand noble laïc à se joindre à l'expédition est le comte Raymond de Toulouse, à la tête des chevaliers de Provence. Très vite, d'autres lui emboîtent le pas. Robert, duc de Normandie et fils de Guillaume le Conquérant, est à la tête des chevaliers du nord de la France. Bohémond, prince de Tarente, dirige les chevaliers italo-normands du sud de l'Italie, parmi lesquels son neveu Tancrède de Hauteville. Et Godefroy de Bouillon mène les chevaliers de Lorraine. Théoriquement sous les ordres d'Adhémar de Monteil, représentant du pape, ces barons sont devenus les meneurs laïcs de la campagne. En impliquant leurs partisans, proches et amis, ils enrichissent l'expédition de nombre des combattants les plus courageux, expérimentés et redoutables d'Europe.

Mais l'ampleur du mouvement dépasse ce qu'avait escompté Urbain II. Croyant que l'apocalypse est imminente, des milliers de paysans, artisans et autres gens ordinaires, souvent très pauvres, prennent la croix et entament cette marche vers l'Orient destinée à libérer la Terre sainte. Cependant, sur tous ceux qui partent (riches, pauvres, humbles et nobles), seul un sur vingt verra Jérusalem.

La première vague : la croisade du peuple

Bien que le pape Urbain II ait demandé à ses évêques de prêcher la croisade vers la Terre sainte, ce sont les modestes évangélistes qui parviennent le mieux à enflammer les pauvres de France et de Germanie avec leur version du message papal. Parmi eux se démarque Pierre l'Ermite, qui a essayé de faire ce pèlerinage quelques années auparavant, mais a été maltraité par les Turcs et contraint de rebrousser chemin. Il vit pieds nus et en haillons, mais il sait persuader les hommes et, comme l'a dit Guibert de Nogent, qui le connaît personnellement, « Quoi qu'il fît ou dît, cela semblait à moitié divin ».



Des agitateurs tels que Pierre l'Ermite ont déformé l'appel du pape.

Pendant qu'Adhémar de Monteil et les armées princières de chevaliers se préparent à l'expédition, les prêches de Pierre l'Ermite ont permis de rassembler 15 000 Français et Françaises qui ont quitté leur maison pour le suivre en Germanie où les effectifs continuent d'enfler. Dans le nord de la France, cet agitateur de la croisade a déjà commencé à attaquer les communautés juives, leur donnant le choix entre la conversion et la mort car, selon la prophétie de l'Apocalypse, il ne peut y avoir de Second Avènement tant que ceux qui ont

renié le Christ ne se sont pas repentis et ont été sauvés ou détruits.

La pire violence s'exerce quand la croisade de Pierre parvient à hauteur du Rhin, l'une des plus grandes routes commerciales d'Europe, là où des juifs vivent depuis des siècles en grand nombre, dont l'utilité économique a toujours été reconnue par les évêques des villes épiscopales qui les ont encouragés et protégés. En mai et juin 1096, des quartiers juifs sont attaqués, des synagogues mises à sac, des maisons pillées et des communautés entières massacrées. Les évêques et citoyens font leur possible pour protéger les juifs mais sont souvent débordés. À Worms, par exemple, l'évêque abrite les juifs dans son château, mais il ne peut résister à la force combinée des croisés et de ses propres citadins qui exigent qu'ils soient tués ou convertis. Et lorsque l'évêque propose de baptiser les juifs pour leur sauver la vie, toute la communauté juive opte pour le suicide. Pendant ces mois de mai et juin, 8 000 juifs sont massacrés ou décident d'en finir alors que les croisés traversent la Germanie.

Bien loin de l'esprit et des intentions du concile de Clermont, les acteurs de cette croisade populaire traversent l'Europe en parcourant la France, la Germanie et la Hongrie, mais seul le flux chaotique de Pierre l'Ermite, connu dans l'histoire sous le nom de croisade populaire, parvient en Asie Mineure, où il est annihilé en octobre 1096 par les Seldjoukides, même si Pierre l'Ermite, qui est resté en arrière à Constantinople, a pu prêcher pendant une journée supplémentaire.

L'armée officielle de la croisade, à la tête de laquelle se trouvent Adhémar de Monteil et les grands nobles laïcs, ne joue

aucun rôle dans ces massacres. Se rassemblant en Occident, surtout en France, ils effectuent leurs préparatifs et, une fois les moissons rentrées, ils partent libérer Jérusalem.

Du pèlerinage à la croisade : le cœur du sujet

Le terme « croisade » n'apparaît qu'au XIII^e siècle, une fois les croisades terminées et la Terre sainte perdue. Les personnes que nous appelons aujourd'hui croisés portaient à l'époque divers noms, tels que chevaliers du Christ, et se considéraient comme des pèlerins, sauf que les pèlerins n'étaient normalement pas autorisés à porter des armes. À l'origine, le terme « pèlerin » signifie étranger ou voyageur. Pour les chrétiens, il s'agissait d'un pèlerinage vers le paradis dans un univers troublé situé loin de leur patrie.

Avant d'entamer cette expédition pour reconquérir la Terre sainte, les participants ont cousu sur leurs habits un morceau de tissu rouge en forme de croix (*crux*, en latin) pour imiter Jésus qui a dit : « Et celui qui ne prend pas sa croix et ne vient pas après moi, n'est pas digne de moi » (Évangile selon saint Matthieu 10:38). Cette « prise de la croix » finit par donner le terme de *croisade* en français (*crusade* en anglais, *crociata* en italien, *Kreuzzug* en allemand et *cruzada* en espagnol et en portugais). Bien que ces croisades aient pour théâtre l'Espagne, l'Afrique du Nord et d'autres lieux, la croisade suprême devait libérer ou défendre Jérusalem, considérée comme le territoire de Jésus.

La seconde vague : les princes à la tête de l'expédition vers l'Orient

Une fois la moisson estivale terminée, l'armée officielle d'Adhémar de Monteil se met en route par groupes et les grands seigneurs arrivent à Constantinople entre octobre 1096 et avril 1097. Mais, sur les 40 000 croisés parvenant à approcher la ville, seuls 4 500 sont des nobles ou des chevaliers. Dans leur sillage se trouve une autre foule de pauvres et humbles, artisans et paysans, pas si différente de la populace qui a causé tant de morts et de dégâts l'année précédente le long du Rhin. Cette horde non entraînée et indisciplinée, qui comprend des femmes, d'autres non-combattants, ainsi qu'un grand nombre de fanatiques religieux, rend très anxieux les responsables de la croisade comme

Alexis I^{er} Comnène, l'empereur byzantin, car elle est imprévisible et il faut la nourrir. Mais, dans la mesure où la croisade est également un pèlerinage, il est pratiquement impossible de les empêcher de se joindre à la marche.

Alexis I^{er} Comnène fait traverser le Bosphore aux croisés et, en mai, ils assiègent Nicée, la capitale seldjoukide. Ayant exprimé clairement son objectif en Asie Mineure, l'empereur a fait promettre aux chefs de la croisade qu'ils « restitueraient à l'Empire romain les villes, pays ou forts conquis en ayant fait partie ». Et, quand Nicée tombe en juin 1097, il veille particulièrement à ce que ce soit les forces impériales et non les croisés qui reçoivent la reddition. Pour les Byzantins, lutter contre les infidèles n'a rien de nouveau, car ils le font depuis cinq cents ans. Mais leur souci est désormais de sécuriser l'Asie Mineure plutôt que de se ruer comme des fous sur les infidèles. Cela les rend donc suspects aux yeux de chevaliers latins zélés.

C'est dans ce climat agité qu'Alexis I^{er} Comnène guide et ravitaille habilement les croisés dans toute l'Asie Mineure. De Nicée, la première croisade fait route vers le sud et Dorylée (Eskişehir) où, avec le concours des Byzantins, elle remporte une grande victoire sur les Seldjoukides, puis descend encore plus au sud, jusqu'à Philomélion (Akşehir), puis Iconium (Konya). Un détachement passe par les portes de Cilicie pour atteindre Tarse, mais le gros des troupes monte vers la Cappadoce et Césarée (Kayseri) et les deux groupes se rejoignent de nouveau à Maras, avant de poursuivre vers le sud, le long des flancs est des monts Amanus. Ainsi, à

l'automne 1097, ils se trouvent devant les remparts d'Antioche. C'est après la prise de la ville, l'année suivante, que la route des croisés et des Byzantins se sépare car, au lieu de rendre Antioche à Alexis I^{er} Comnène, Bohémond de Tarente se l'accapare et en fait sa principauté.

Les Tafurs

Les chevaliers et les nobles pensent peut-être qu'ils sont à la tête de la croisade, mais les pauvres dans leur sillage se considèrent comme des élites, choisis par Dieu. La plupart des gens ordinaires ayant participé à la première vague de la croisade périssent au cours de ce long voyage à travers l'Europe ou sont écrasés par les Seldjoukides à peine le Bosphore franchi.

Ceux qui ont survécu et se joignent alors à la seconde vague de la croisade - dirigée par Adhémar de Monteil, évêque du Puy, et les grands seigneurs francs, normands et provençaux - sont connus sous le nom de Tafurs. On les décrit comme des êtres vivant pieds nus, portant des vêtements en grosse toile, sales et couverts de plaies et se nourrissant de racines et d'herbes et parfois des cadavres rôtis de leurs ennemis. Ils dévastent tout sur leur passage. Trop pauvres pour s'offrir des épées, ils combattent armés de massues, couteaux, pelles, hachettes, catapultes et bâtons pointus. Leur férocité est légendaire. Les chefs de la croisade se montrent incapables de les contrôler et ne vont jamais les voir sans être armés. Les musulmans sont pour leur part terrifiés par les Tafurs.

Bien que ces derniers considèrent la pauvreté comme une vertu, ils sont en fait très cupides. Ils pillent toutes les villes dont s'emparent les croisés, violent les femmes musulmanes et se livrent à des massacres systématiques. Le pape Urbain II et les princes ont prévu une campagne aux objectifs limités, mais les gens ordinaires n'en font qu'à leur tête et la croisade devient une guerre destinée à exterminer « les fils de putains », comme les Tafurs appellent les musulmans.

La reconquête de Jérusalem

Après un périple de près de trois ans et 4 800 kilomètres parcourus, les pèlerins arrivent en vue de Jérusalem le 7 juin 1099. Nombre d'entre eux versent des larmes tant il leur semble miraculeux d'avoir survécu. Ils ont contribué à la restitution de l'Asie Mineure à l'Empire byzantin. Et maintenant, se dresse devant eux la Jérusalem terrestre, pour bon nombre passage obligé pour accéder à la Jérusalem céleste.

Les Fatimides ont vu les Seldjoukides s'octroyer Jérusalem en

1076, mais l'ont récupérée une fois de plus en 1098. Pour priver les croisés de toute aide à l'intérieur de la ville, le gouverneur fatimide chasse tous les chrétiens, orthodoxes et hérétiques, dont le nombre s'élève à plusieurs milliers malgré les persécutions d'al-Hakim et l'époque troublée ayant suivi la conquête seldjoukide. Jérusalem est l'une des grandes forteresses de l'univers médiéval et le gouverneur commande alors une garnison fournie d'Arabes et de Soudanais récemment renforcée par 400 cavaliers égyptiens. Il a également empoisonné tous les puits situés à l'extérieur de la ville, sûr de pouvoir compter, à l'intérieur même de la ville, sur les nombreux réservoirs souterrains d'eau potable. Il sait que les croisés sont à plusieurs centaines de kilomètres d'Antioche et que, dans leur précipitation, ils n'ont pas essayé de s'emparer du port de Jaffa, pourtant situé à proximité. Ils se retrouvent en pleine terre étrangère, isolés et privés d'approvisionnement. Leur destruction totale ne semble être qu'une question de temps.



Godefroy de Bouillon est réputé pour son immense force physique. On dit qu'il a terrassé un ours en Cilicie et, comme le montre cette miniature du XIV^e siècle, décapité un chameau d'un coup d'épée.

Les croisés comptent environ 1 200 chevaliers et 15 000 hommes valides. Il s'agit là d'une force insuffisante pour encercler efficacement la ville, mais ils affichent une conviction inébranlable en la victoire grâce à la protection divine dont ils bénéficient. Le 13 juin, ils lancent un assaut total avec une ferveur incroyable et submergent les défenses extérieures. Mais ils ne disposent pas d'un nombre suffisant d'échelles pour escalader simultanément les remparts en plusieurs endroits et, après une longue matinée d'un combat désespéré, ils se replient. Les croisés ont besoin de plus d'engins de siège et d'échelles, mais manquent de barres de bois, de cordes et de mangonneaux et les alentours de Jérusalem sont très pauvres en arbres. C'est alors que la chance s'en mêle : les musulmans ont laissé Jaffa sans protection et six navires sont entrés dans le port, deux en provenance de Gênes et quatre d'Angleterre, renfermant armes, vivres et tout le matériel nécessaire pour construire des engins.

Dans la nuit du 13 au 14 juillet, les croisés reprennent leur assaut, simultanément depuis le nord et le sud. Les combats durent toute la journée puis la nuit suivante car, face à une terrible résistance, les croisés parviennent à rapprocher leurs engins des remparts. Le 15 juillet, vers midi, Godefroy de Bouillon enfonce les remparts nord et, très vite, Tancrède et ses hommes déferlent dans les rues de la ville pour se diriger vers le Mont du Temple, à savoir Haram al-Sharif, surmonté du dôme du Rocher et de la mosquée al-Aqsa, dans laquelle les musulmans se réfugient et en font leur dernière redoute. Au sud, le gouverneur fatimide offre à Raymond de Toulouse un immense trésor pour avoir la vie sauve ainsi que celle de ses

gardiens. Ils sont alors escortés jusqu'aux remparts et mis à l'abri avec la garnison musulmane à Ascalon. Ils sont les derniers musulmans à être épargnés. Ceux situés sur le Mont du Temple se rendent à Tanocrède, lequel accepte leur reddition et leur offre sa protection, mais le lendemain matin, les Tafurs les tuent tous, 10 000 personnes selon l'une des versions. Quand Tanocrède l'apprend, il est scandalisé. Les Tafurs mettent ensuite le feu à la synagogue dans laquelle les juifs ont trouvé refuge, les accusant d'avoir été les alliés des musulmans.

Raymond d'Aguilers, chroniqueur accompagnant Raymond de Toulouse et qui est entré avec les croisés dans Jérusalem, livre ce récit, souvent repris : « À travers les rues et les places, on voyait des têtes amoncelées, des mains et des pieds coupés ; hommes et chevaux couraient parmi les cadavres. Mais cela n'était rien encore : parlons du Temple de Salomon, où les Sarrasins avaient l'habitude de célébrer leurs cérémonies religieuses. Que s'y était-il passé ? Si nous disions la vérité, nous ne serions pas crus : disons seulement que dans le Temple et dans le portique de Salomon, on avançait avec du sang jusqu'à hauteur des genoux et des mors des chevaux. Et c'était par juste jugement divin que ce lieu, qui avait supporté si longtemps les injures contre Dieu, recevait leur sang. »



La Tour de David, dernière forteresse du gouverneur fatimide de Jérusalem.

Mais les historiens modernes ne prennent pas très au sérieux Raymond d'Aguilers. C'était un apocalyptique naïf qui décrivait toutes sortes de visions et miracles. Ses récits du massacre indéniable réalisé à Jérusalem sont peut-être excessifs. En outre, les lettres rédigées à l'époque par des juifs vivant dans les régions orientales de la Méditerranée disent clairement que tous les juifs et musulmans de la ville n'ont pas péri. Ainsi, l'écrivain arabe contemporain Ibn al-Arabi a évalué le nombre de morts musulmans à seulement 3 000.

Une fois la prise de la ville terminée, les chevaliers « se sont réjouis et ont pleuré » dans l'église du Saint-Sépulcre pour remercier Dieu sur le site même de la mort et de la résurrection de Jésus.



Partie 2

L'ascension

1099-1150



Les origines des Templiers

La nouvelle chevalerie

Le christianisme repose sur un idéal pacifiste et des voix continuent de s'élever avec vigueur au sein de l'Église contre l'usage de la violence en toutes circonstances. Mais, au lieu de poursuivre l'idéal utopique d'une abolition totale de la violence, la papauté passe une grande partie du XI^e siècle à essayer de la contrôler et de la canaliser, en tentant par exemple de limiter la guerre féodale grâce à la promotion d'un ensemble de règles appelé la Trêve de Dieu. La décision du pape Urbain II de lancer la première croisade repose en partie sur une volonté d'externaliser à dessein cette violence en la réorientant contre la menace musulmane.

L'usage de la force contre un ennemi dangereux et au service du Christ a déjà été justifié au V^e siècle par un personnage, et non des moindres, saint Augustin, qui, dans *La Cité de Dieu*,

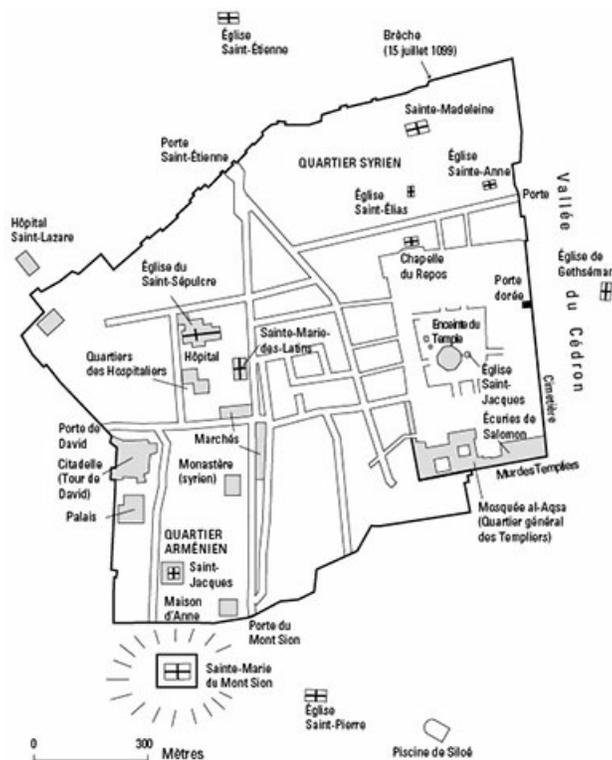
décrit la nécessité de repousser l'invasion barbare païenne d'Italie. De même, les chrétiens voient dans la première croisade une guerre juste. Mais la première croisade a beau avoir répandu la notion de guerre au nom de Dieu, ce qui est nouveau et exceptionnel, c'est que la nécessité de protéger les pèlerins se rendant à Jérusalem a donné naissance à un corps de chevaliers armés qui sont également moines.

Le royaume de Jérusalem

Le 17 juillet 1099, deux jours après la reconquête de Jérusalem, les barons croisés se réunissent pour choisir un chef, démarche allant à l'encontre des souhaits des Tatars, qui attendent à tout moment le Second Avènement et ne veulent aucun gouvernement. Parmi les barons, le candidat préféré aurait été Adhémar de Monteil, l'évêque du Puy, mais il est mort de maladie l'année précédente, à Antioche. À sa place, c'est le nom de Raymond de Toulouse qui est retenu. Son âge, sa richesse, son expérience et sa proximité avec Bohémond de Tarente et l'empereur byzantin Alexis I^{er} Comnène rendent ce choix presque inévitable. Mais Raymond de Toulouse sait qu'il n'est pas aimé et ses propres soldats souhaitent rentrer chez eux. Il refuse donc, à contrecœur. Parmi les autres candidats, Bohémond de Tarente s'est déjà autoproclamé prince d'Antioche après avoir attaqué la ville. Tancrède est considéré comme un vulgaire appendice de son oncle et Robert de Normandie a fait savoir qu'il préférerait rentrer en Europe. La couronne est donc proposée le 22 juillet à Godefroy de

Bouillon, qui répond avec délicatesse qu'il ne portera aucune croix là où Jésus a porté une couronne d'épines et ne se permettra pas de porter le titre de roi dans la ville sainte du Christ, mais qu'il accepterait des pouvoirs sous le titre d'*Advocatus Sancti Sepulchri*, Avoué du Saint-Sépulcre.

Certains, et Godefroy de Bouillon en fait peut-être partie, souhaitent que Jérusalem devienne une théocratie sous l'autorité d'un patriarche nommé par le pape de Rome. Mais, dans l'année qui suit, Godefroy de Bouillon meurt et son frère lui succède,



Carte de Jérusalem du temps des croisés.

n'ayant lui aucun scrupule à gouverner un royaume de Jérusalem laïc sous le titre de Baudouin I^{er}. Il utilise comme palais la mosquée al-Aqsa, censée se situer à l'endroit où était

érigé le Temple de Salomon, tandis que le dôme du Rocher, qui occupe bien le lieu, devient une église chrétienne, le *Templum Domini*, le Temple du Seigneur, surmonté d'une croix, et sert de résidence au patriarche latin de Jérusalem.

L'Outremer et ses voisins musulmans

Les États croisés, collectivement appelés Outremer, forment une série de territoires contigus reliés à l'Europe par l'Asie Mineure byzantine et s'étendant au sud jusqu'à l'Égypte et la mer Rouge.

Le royaume de Jérusalem présente une superficie semblable à celle du royaume de David et Salomon, à savoir ce qui correspond aujourd'hui à l'État d'Israël, avec, en plus, la rive est du Jourdain, l'ouest de la Jordanie, le sud du Liban et le sud-ouest de la Syrie, dont le plateau du Golan.

Les États féodaux des croisés d'Antioche, d'Édesse et de Tripoli dépendent de Jérusalem. Bohémond a établi la principauté d'Antioche en 1098 alors que les croisés progressaient toujours vers Jérusalem, tandis que, la même année, Baudouin de Boulogne (futur Baudouin I^{er} de Jérusalem) a découpé à l'intérieur le comté d'Édesse. Raymond de Toulouse entame la conquête du nord du Liban et du littoral syrien en 1102, laquelle, une fois achevée par ses successeurs en 1109, aboutit à la fondation du comté de Tripoli.

Les soldats et souverains de l'Outremer sont européens, majoritairement d'origine française, tandis que les

commerçants sont surtout italiens. Pendant les premières décennies, nombre de ces Francs, conquérants, commerçants, colons et pèlerins se mêlent aux autochtones, adoptent leurs coutumes et codes vestimentaires, se montrent tolérants envers les musulmans et se marient avec les chrétiens du cru.

Foucher de Chartres, chroniqueur de la première croisade et mort à Jérusalem en 1127, est alors un observateur privilégié : « Nous qui étions occidentaux, nous sommes devenus orientaux ; celui qui était romain ou franc est devenu galiléen ou palestinien, l'habitant de Chartres ou de Reims, tyrien ou antiochien. Nous avons oublié les lieux de notre origine ; plusieurs d'entre nous les ignorent, ou même n'en ont jamais entendu parler. Un tel possède ici des maisons en propre et des domestiques comme par droit d'héritage, tel autre a épousé une femme non parmi ses compatriotes, mais syrienne, arménienne, parfois même une Sarrasine baptisée. Le colon est maintenant devenu presque un indigène ; qui était étranger s'assimile à l'habitant. »⁹

Les divisions existant dans le monde islamique, pas seulement la rivalité entre les Fatimides d'Égypte et le califat de Bagdad pris par les Seldjoukides turcs, mais les divisions entre les Seldjoukides, se traduisent par la fragmentation du Moyen-Orient en nombreux émirats musulmans. Les États croisés se fondent dans cette mosaïque et, du point de vue musulman, ils ne perturbent pas plus qu'un autre émirat. Les Francs se battent contre les musulmans mais font également des alliances avec eux. Les luttes, d'une ampleur modeste, ne sont pas plus importantes que celles des siècles récents entre musulmans. Le

fait que les chrétiens soient impliqués n'a pas une grande importance dans une région où une grande partie des chrétiens a toujours constitué un élément parmi d'autres. L'Outremer est plutôt une source d'échanges fructueux de biens et d'idées entre l'Europe latine et l'Orient musulman.

Les croisés et Byzance

Avec l'aide des croisés, l'empereur Alexis I^{er} Comnène a réintégré l'Asie Mineure au sein de l'Empire byzantin. Il pense que, si les Occidentaux se calment, il récupérera également la Syrie. Mais Antioche, prise aux Byzantins par les Seldjoukides en 1085, est revendiquée par Bohémond de Tarente. Ce dernier est normand et les Normands ont depuis longtemps des visées sur Constantinople, souhaitant l'ajouter à leur collection de conquêtes en Angleterre, dans le sud de l'Italie et en Sicile. Le reste des croisés ne souhaite pas non plus partager leurs conquêtes en Syrie et Palestine.

Là-dessous se trouve la fracture religieuse, politique et économique de longue date entre l'Europe occidentale et l'Empire romain oriental. Cela contrarie énormément Alexis I^{er} Comnène et empêche la formation d'un front chrétien uni contre les musulmans, comme il en existe un en Occident pour s'opposer à l'occupation arabe de l'Espagne. Comme mentionné précédemment, les croisés sont arrivés au Moyen-Orient à une époque où les musulmans sont profondément divisés, et pas seulement les sunnites et les chiites. Les Arabes subissent la domination des Turcs, qui

viennent d'arriver, lesquels sont également de plus en plus en désaccord entre eux. Mais, si cette situation vient à changer, les États croisés se retrouveront seuls, dépendants de leur contrôle de la mer, de leurs canaux d'approvisionnement occidentaux et des défenses qu'ils mettront en place contre une puissance musulmane unie.

Peur et massacres sur les routes

Nombre des participants à la première croisade sont revenus chez eux une fois la croisade terminée et quelques-uns des pèlerins les ayant suivis ont choisi de s'installer en Terre sainte. En raison d'une immigration franque insuffisante, les États croisés manqueront toujours de combattants. Le roi de Jérusalem, le prince d'Antioche et les comtes d'Édesse et de Tripoli ne peuvent disposer en tout que de 2 000 chevaliers. Les villes sont sécurisées, mais les voyageurs restent vulnérables sur les routes, s'exposant aux attaques-surprises de bandits et d'ennemis.

Saewulf de Canterbury, qui se rend en Terre sainte en 1102, décrit comment les groupes de pèlerins débarquant à Jaffa et empruntant la route de montagne menant à Jérusalem se font attaquer. Les pèlerins épuisés qui s'arrêtent en route ou les groupes dont la taille modeste les rend vulnérables sont des proies idéales pour les bandes de Bédouins nomades qui vivent dans le désert avoisinant. Les bandits n'hésitent pas à tuer pour s'emparer de l'argent cousu dans les vêtements des voyageurs. Les pèlerins laissent les cadavres de leurs compagnons le long

de la route menant à Jérusalem, car il est trop dangereux de prendre le temps de procéder à un enterrement chrétien dans les règles.

Le danger provient non seulement des bandits, mais également des forces turques au nord et des Égyptiens au sud. Un Russe narrant son pèlerinage en 1106-1107 fait référence aux Égyptiens fatimides qui tiennent Ascalon, au sud de Jaffa, lorsqu'il décrit sa visite de l'église Saint-Georges, à Lydda, sur la route reliant Jaffa à Jérusalem : « L'endroit regorge de sources. Les voyageurs se reposent au bord de l'eau, mais dans un climat de terreur car il s'agit d'un lieu désert. À proximité se trouve la ville d'Ascalon d'où les Sarrasins sortent volontiers pour venir tuer les voyageurs empruntant ces routes. »

Le voyage de ce Russe en Galilée, qui l'a amené près de la ville de Baisan, n'est pas moins dangereux : « Sept rivières partent de cette ville. De grands roseaux poussent le long de ces rivières et la ville est bordée de nombreux palmiers formant une forêt dense. L'endroit est terrible et difficile d'accès car de féroces Sarrasins païens vivent là, n'hésitant pas à attaquer les voyageurs au niveau des gués. » Une attaque particulièrement épouvantable se déroule à Pâques 1019. Un groupe de 700 pèlerins non armés, constitué d'hommes et de femmes, est parti de Jérusalem en direction du Jourdain. Aux dires d'un chroniqueur allemand, ils voyageaient « dans la joie, le cœur léger » quand des Égyptiens sont sortis d'Ascalon pour les attaquer. 300 pèlerins ont péri et 60 ont été capturés pour servir d'esclaves.

Les Pauvres Chevaliers du Christ et du Temple de Salomon

L'ordre des Templiers naît de ces conditions d'insécurité sur les routes et des meurtres, des viols, de l'esclavagisme et des vols dont sont victimes les pèlerins non armés. Ce n'est que peu de temps auparavant qu'un groupe de neuf chevaliers français, dont en particulier Hugues de Payns, chevalier de Champagne qui a combattu lors de la première croisade, et Geoffroy de Saint-Omer, en Picardie, propose au patriarche de Jérusalem, Gormond de Picquigny, et au roi Baudouin II, qui a succédé à son cousin en 1118, de former, afin de sauver leurs âmes, une communauté laïque, voire de se retirer dans un monastère pour adopter une vie méditative. Mais Baudouin II, sensible à l'urgence des dangers auxquels sont confrontés les voyageurs dans son royaume, parvient à persuader Hugues de Payns et ses compagnons de sauver leur âme en protégeant les pèlerins sur les routes ou, comme l'a dit un chroniqueur, de faire vœu de pauvreté, chasteté et obédience, mais également de « défendre les pèlerins contre les bandits et violeurs ». Le massacre de Pâques sur la route menant au Jourdain a pour effet de mettre en avant le point de vue du roi et, à Noël 1119, de Payns et ses compagnons prononcent leurs vœux devant le patriarche en l'église du Saint-Sépulcre, se surnommant les *Pauperes commilitones Christi*, les Pauvres Chevaliers du Christ.



Hugues de Payns, fondateur et premier maître des chevaliers templiers.

Le roi et le patriarche ont probablement vu en la création d'une garde permanente pour les voyageurs une mesure complémentaire à la contribution des Hospitaliers qui prennent soin des pèlerins à leur arrivée à Jérusalem. En 600 déjà, le pape Grégoire le Grand a commandé la construction d'un hôpital à Jérusalem pour soigner les pèlerins et, deux cents ans plus tard, Charlemagne, empereur du Saint-Empire romain, l'a agrandi pour le doter d'une auberge et d'une bibliothèque. Mais, en 1005, il a été détruit lors des violentes persécutions antichrétiennes du calife fatimide Hakim. En 1170, des marchands d'Amalfi obtiennent des Fatimides l'autorisation de reconstruire l'hôpital, dirigé par des moines bénédictins et dédié à saint Jean l'Aumônier, charitable patriarche d'Alexandrie du VII^e siècle. Mais, après la première croisade, l'hôpital est déchargé de l'autorité des Bénédictins et crée son propre ordre, les Hospitaliers de Saint-Jean, reconnu par le pape en 1113 et placé sous la seule juridiction de ce dernier.



Dans cette illustration du XIII^e siècle, le roi Baudouin II de Jérusalem octroie la mosquée al-Aqsa du Mont du Temple aux Pauvres Chevaliers du Christ, représentés par Hugues de Payns et Geoffroy de Saint-Omer. Ils seront ensuite connus sous le nom de Templiers.

L'acceptation officielle de ce nouvel ordre intervient en janvier 1120, à Naplouse, lorsque les neuf membres des Pauvres Chevaliers du Christ sont officiellement présentés à une assemblée de dirigeants laïcs et spirituels d'Outremer. Cette année-là, ils attirent l'attention d'un puissant visiteur en Outremer, Foulque, comte d'Anjou, qui, de retour chez lui, leur accorde un revenu annuel, mesure vite adoptée par d'autres nobles français, ce qui s'ajoute à l'allocation qu'ils reçoivent déjà des chanoines de l'église du Saint-Sépulcre. Le revenu global n'en demeure pas moins modeste. Pris individuellement, les Pauvres Chevaliers sont réellement pauvres et ne s'habillent que des vêtements qu'on leur donne. Ils ne possèdent donc pas d'uniforme distinctif (le blason en forme de croix rouge sur la tunique blanche n'apparaîtra que plus tard). Leur sceau fait allusion à cette fraternité dans la pauvreté en représentant deux chevaliers, peut-être Hugues de Payns et Geoffroy de Saint-Omer, chevauchant un même cheval.

Ils reçoivent également un autre don. Après la conquête de Jérusalem en 1099, le roi a fait de la mosquée al-Aqsa son

palais. Mais, maintenant qu'il s'est fait construire un nouveau palais à l'ouest, il cède l'ancienne mosquée aux Pauvres Chevaliers, dans laquelle ils installent leur quartier général. Ils y résident, y stockent des armes, des vêtements et de la nourriture et ils transforment en écurie une grande cave souterraine située dans le coin sud-est du Mont du Temple. On croyait que ces caves étaient les Écuries de Salomon et que la mosquée al-Aqsa était connue sous le nom de mosquée du *Templum Solomonis* parce qu'elle était censée avoir été bâtie sur le site du Temple de Salomon. Les chevaliers ont très vite repris cette association dans leur nom : *Pauperes Commilitones Christi Templique Solomonici*, les Pauvres Chevaliers du Christ et du Temple de Salomon ou, en un mot, les Templiers.



Le sceau des Templiers est destiné à symboliser la fraternité dans la pauvreté à travers l'image de deux chevaliers sur un même cheval.

Plongée dans les secrets

Des ouvrages tels que *Da Vinci Code* et *L'Énigme sacrée* défendent la thèse selon laquelle l'ordre des Templiers n'a pas été créé pour protéger les pèlerins ou défendre la Terre sainte, mais pour entreprendre des fouilles secrètes sous le Mont du Temple. Cette thèse spéculé sur les vides et les incertitudes dans les archives historiques, transformant les éléments inconnus en mystères, voire en complots. Pourquoi n'y avait-il que neuf Templiers ? Parce qu'ils avaient un secret à garder. Dans ces conditions, moins il y avait d'individus au courant, mieux cela valait. Pourquoi en savons-nous si peu sur les activités militaires des Templiers dans les premières années de leur existence ? Parce qu'ils creusaient sous le Mont du Temple. Pourquoi les Templiers sont-ils devenus si puissants ? Parce qu'ils ont découvert un immense trésor ou un secret explosif sous le Mont du Temple, dont ils se sont servi pour faire chanter l'Église. Pourquoi les Templiers ont-ils été anéantis ? Parce qu'ils en savaient trop.

Il existe en effet beaucoup de cavités, citernes, chambres et tunnels sous le Mont du Temple, dont certains sont très vieux et remontent même avant l'époque de Salomon et d'autres datent des années où les Templiers étaient présents. Au fil des siècles, les pèlerins et voyageurs ont consigné leurs propres explorations et découvertes et, à l'époque moderne, le Mont du Temple a été étudié par des archéologues. La dernière partie de ce livre, intitulée « Lieux », vous

La mission des Templiers en Occident

À l'automne 1127, Baudouin II envoie des émissaires en Occident afin de résoudre des problèmes fondamentaux auxquels fait face le royaume de Jérusalem, à savoir sa faiblesse militaire et son manque d'héritiers masculins. Baudouin II a quatre filles mais aucun fils. Pour assurer sa succession, lui et ses barons ont décidé d'offrir la main de Mélisende, sa fille aînée, à Foulque V, comte d'Anjou. En l'occurrence, la mission d'approche de Foulque V est un succès total. Le comte est d'accord pour retourner en Outremer et épouser Mélisende, garantissant ainsi la succession et renforçant les liens du royaume avec l'Occident.

Baudouin II envoie également au même moment Hugues de Payns, maître des Templiers, en Occident, par la mer, avec pour mission de solliciter des dons et d'enrôler des recrues. Le roi a préparé le terrain à Hugues de Payns en écrivant à Bernard, abbé du monastère cistercien de Clairvaux, pour lui expliquer que les Templiers recherchent la reconnaissance de leur Ordre par le pape. Il espère obtenir de l'argent pour financer la bataille contre les ennemis de la foi, lesquels menacent l'existence même du royaume de Jérusalem. Baudouin connaît bien l'homme. Bernard de Clairvaux a déjà écrit au pape pour s'opposer à la proposition d'un autre abbé qui souhaite diriger une mission de Cisterciens en Orient, en disant que la Terre sainte a plutôt besoin de « chevaliers

combattants et non de moines chanteurs qui gémissent ».

Bernard de Clairvaux, sanctifié vingt ans après sa mort, était l'un des personnages les plus charismatiques et influents de l'Église médiévale. Jeune homme versatile et passionné, issu d'une famille d'aristocrates, il a sciemment choisi l'ordre cistercien, connu pour son austérité. En 1113, il entre au monastère de Cîteaux. Trois ans plus tard, à l'âge de 26 ans, il fonde une nouvelle maison cistercienne et en devient l'abbé. Il le baptise monastère Clairvaux, qui signifie vallée de la lumière. Quand le pape Honorius II est élu en 1124, Bernard de Clairvaux est déjà considéré comme l'un des ecclésiastiques les plus remarquables de France. Il assiste à des assemblées ecclésiastiques importantes et les légats du pape sollicitent régulièrement son avis.

Il est significatif que Clairvaux ait été bâti sur une terre donnée à Bernard par Hugues, comte de Champagne, dont le vassal est Hugues de Payns, futur maître fondateur des Templiers. Lorsque Hugues de Payns part en bateau vers l'est en 1127, de Clairvaux est déjà bien informé sur l'Orient et sur ce qu'il est nécessaire là-bas. Le frère de sa mère est André de Montbard, l'un des neufs Templiers des débuts. Le premier protecteur de Bernard de Clairvaux, le comte de Champagne, s'est déjà rendu trois fois en pèlerinage en Terre sainte. La dernière fois, en 1125, il a renoncé lui aussi à ses biens matériels et rejoint les Templiers.



Gravure sur bois du XVI^e siècle représentant Bernard de Clairvaux en train de prêcher depuis sa chaire.

Pratiquement dès l'arrivée d'Hugues de Payns en France, à l'automne 1127, les Templiers bénéficient de concessions, d'argent, de chevaux et d'armures. L'été suivant, le maître se rend en Angleterre, où il est reçu avec tous les honneurs par le roi Henri I^{er}. Ce dernier offre de l'or et de l'argent à l'Ordre. De Payns ouvre la première Maison du Temple à Londres, à l'extrémité nord de Chancery Lane, et il se voit offrir plusieurs autres sites dans tout le pays. Il bénéficie d'autres dons lorsqu'il va plus au nord, en Écosse. En septembre, Hugues de Payns retransverse la Manche pour être reçu par Geoffroy de Saint-Omer. Ensemble, ils récoltent d'autres concessions et trésors, tous donnés pour la défense de la Terre sainte et le salut de l'âme des donateurs.

La tournée d'Hugues de Payns atteint son apogée en janvier 1129 à Troyes, capitale des comtes de Champagne, quand Théobald, successeur d'Hugues de Champagne, accueille un rassemblement de responsables religieux qui se caractérise par la présence de Bernard de Clairvaux. Hugues

s'adresse à l'assemblée et décrit la fondation de l'ordre du Temple, présentant leur règle, adaptée des préceptes suivis par les chanoines de l'église du Saint-Sépulcre. Cette règle stipule la présence aux offices en compagnie des chanoines, la prise de repas en commun, le port de vêtements d'une même couleur, une apparence simple et aucun contact avec les femmes. Dans la mesure où leurs devoirs les font sortir de l'église, ils peuvent remplacer leur présence aux offices par la récitation du Notre-Père. Ils bénéficient d'un cheval et de quelques serviteurs. Bien que l'Ordre soit sous la juridiction du patriarche de Jérusalem, ils obéissent individuellement au maître. Ce règlement constitue la base à partir de laquelle, après un examen minutieux et de nombreuses discussions de la part des ecclésiastiques réunis, Bernard de Clairvaux va établir la Règle primitive, constituée de 72 clauses.

La Règle primitive de Bernard de Clairvaux ordonne aux Templiers de renoncer à leurs volontés, de rester modestes en matière de questions matérielles et de ne pas avoir peur de se battre, mais d'être toujours prêt à mourir, à prendre le calice du salut et à accepter le repos éternel. Les chevaliers doivent s'habiller tout de blanc, pour signifier qu'ils ont abandonné la vie ténébreuse et sont entrés dans un état de chasteté éternelle. Ils doivent avoir les cheveux courts, mais tous porter la barbe car ils n'ont pas le droit de se raser. Ils ont l'interdiction de mal parler, de se mettre en colère et d'évoquer leurs conquêtes sexuelles passées. Les questions de propriété, les conversations informelles et les lettres et cadeaux offerts ou reçus doivent faire l'objet de l'approbation préalable du maître. La discipline est renforcée par un système de pénitences, parmi lesquelles

l'expulsion, sentence prononcée dans les cas les plus extrêmes.

Les Templiers sont donc soumis comme des moines à des règles strictes, mais, en matière de conseils militaires, Bernard de Clairvaux se contente de quelques ordres pratiques. Il est cependant bien conscient qu'en créant « un nouveau type d'ordre dans les lieux saints », associant chevalerie et religion, les Templiers ont besoin de posséder des terres, des édifices, des serfs, de percevoir des dîmes et d'être habilités à bénéficier d'une protection légale contre ce que la Règle primitive appelle « les persécuteurs sans nombre de la Sainte Église ».

Les rituels journaliers des chevaliers templiers

Malgré leur réputation de guerriers, les chevaliers templiers sont avant tout des moines dont la vie monacale, comme le montre le descriptif suivant, est réglée sur les heures canonicales.

- **4 h 00** Lever pour les Matines et s'occuper des chevaux, puis retour au lit.
- **6 h 00 à midi** Présence aux offices, Laudes (vers 6 heures), Tierce (vers 9 heures) et Sexte (vers midi). Entre ces offices, faire travailler et panser les chevaux.
- **Midi** Déjeuner à base de viande cuite, dans un silence complet, pendant que le chapelain lit la Bible.
- **15 h 00** Présence à la None, office de l'après-midi.
- **18 h 00** Présence aux Vêpres, suivies du souper.
- **21 h 00** Présence aux Complies, après lesquelles les chevaliers reçoivent un verre de vin et d'eau. Puis viennent les ordres pour le lendemain. Soins des chevaux.
- **Minuit** Coucher dans le silence complet jusqu'à 4 heures

Les sauveurs de l'Orient et les défenseurs de la chrétienté

La ratification de l'ordre du Temple par le concile de Troyes est ensuite confirmée par le pape Honorius II. Ce succès est en grande partie dû à l'investissement de Bernard de Clairvaux, prestement sollicité par Hugues de Payns pour l'écriture d'une solide défense de l'ordre du Temple destinée à une large

diffusion.

De Laude Novae Militiae est le nom du panégyrique de Bernard de Clairvaux, *Éloge de la nouvelle chevalerie*, dans lequel il désigne les Templiers comme les champions d'une lutte supérieure au cours de laquelle l'homicide, mal aux yeux des chrétiens, consiste à tuer la malice, à savoir le diable, acte jugé comme faisant le bien. La Terre sainte, écrit Bernard de Clairvaux, renferme la marque de la vie de Jésus - Bethléem, Nazareth, le Jourdain, le Mont du Temple et l'église du Saint-Sépulcre qui recouvre les lieux de la crucifixion, de l'enterrement et de la résurrection de Jésus. Les Templiers sont les protecteurs de ces lieux saints, voire servent de guide aux pèlerins. Mais, par leur proximité et familiarité quotidienne avec cette immersion dans la vie de Jésus, les Templiers ont aussi l'avantage et le devoir de rechercher la pure vérité et la signification spirituelle de ces lieux saints. Grâce à l'*Éloge de la nouvelle chevalerie* de Bernard de Clairvaux, les Templiers sont renforcés dans leur mission, cernant pleinement leur rôle, lequel va au-delà du maintien de l'ordre sur les routes du pèlerinage et consiste désormais à défendre la Terre sainte proprement dite.



Des pèlerins escortés par les Templiers aperçoivent Jérusalem.

Après la mort d'Hugues de Payns en 1136, son successeur, Robert de Craon, deuxième maître, consolide les éléments obtenus à Troyes grâce à une série de bulles pontificales (du latin *bullum*, sceau, qui correspond à un décret officiel) bénéficiant aux Templiers. En 1139, le pape Innocent II publie *Omne Datum Optimum*, qui fait des Templiers un ordre indépendant et permanent au sein de l'Église catholique. Ils rendent des comptes au seul pape et deviennent les défenseurs de l'Église et les agresseurs des ennemis du Christ. Le maître doit être choisi parmi les chevaliers templiers libres de toute ingérence extérieure. Ils obtiennent également leur propre clergé, qui rend des comptes au maître, même si celui-ci n'est pas ordonné. L'Ordre est donc indépendant des évêques des diocèses d'Outremer et d'Occident. Ils ont le droit de disposer de leurs propres rhétorique et cimetières. Les Templiers sont exemptés de toute dîme, mais peuvent en collecter sur leurs domaines. Les butins récupérés lors de batailles contre les infidèles leur sont acquis de droit et les dons reçus sont placés sous la protection du Saint-Siège.

Ces privilèges ont ensuite été confirmés et étendus par deux autres bulles, *Milites Templi*, publiée par le pape Célestin II en 1144, et *Militia Dei*, par le pape Eugène III en 1145. Avec *Omne Datum Optimum*, elles mettent les Templiers à l'abri des reproches et constituent les fondations de leurs richesses et succès futurs. C'est également sous Eugène III que les Templiers obtiennent le droit de porter le célèbre habit de tissu blanc orné d'une croix rouge, qui signifie qu'ils sont prêts à souffrir le martyre en défendant la Terre sainte.

Malgré le soutien massif dont les Templiers bénéficient en

Occident, il est surprenant qu'ils aient laissé si peu de traces de leurs activités en Outremer pendant les trois premières décennies qui ont suivi la création de l'Ordre en 1119. Cela contraste avec l'importance flagrante qu'ils ont acquise dans la péninsule Ibérique.

En Espagne, le roi Alphonse I^{er} d'Aragon a repris de grands territoires aux musulmans et est attiré par le recours aux ordres militaires pour les conserver. Lorsqu'il meurt, sans enfants, en 1134, il lègue l'intégralité de son royaume, à parts égales, aux Templiers, aux Hospitaliers et à l'église du Saint-Sépulcre. Bien que son testament soit contesté et ajusté, un accord est conclu avec les Templiers en 1143, qui leur accorde dix grands châteaux en Aragon, un dixième des recettes royales et un cinquième des terres qui seront conquises à l'avenir au détriment des musulmans. Les Templiers deviennent donc une force d'envergure de la *Reconquista* contre les forces de l'islam ; les Templiers sont arrivés les premiers dans la péninsule Ibérique, suivis, vers 1150, par les Hospitaliers.



Une histoire française de l'Ordre du XVIII^e siècle décrit les Templiers en tenue de combat et de prière.

Les souverains chrétiens de la péninsule Ibérique peuvent mobiliser des troupes de chrétiens du cru plus conséquentes

que leurs homologues d'Outremer, où la population a été convertie à l'islam ou chassée par les musulmans. Les Templiers y jouent donc un rôle militaire moins important qu'au Moyen-Orient. Leur principale mission est de construire des châteaux le long des frontières pour empêcher les incursions musulmanes. La défense d'Aragon et de la Catalogne incombe donc largement aux Templiers et Hospitaliers, mais, dans le centre de la Péninsule, les rois de Castille et León s'appuient sur des ordres militaires du pays fondés pour la plupart pendant le troisième quart du XII^e siècle. Les Templiers n'en exercent pas moins une influence considérable sur ces ordres espagnols dont le mode de création est une imitation de leur propre Ordre. Les rois de Castille et León font également confiance aux Templiers pour leur capacité à imposer leur suzeraineté sur de vastes étendues de terres sous-peuplées récupérées lors de la *Reconquista*.

Les Templiers jouent un rôle similaire dans l'ouest de la péninsule Ibérique, région au sein de laquelle une nouvelle nation est en train d'émerger dans la lutte contre les musulmans. L'engagement des Templiers dans la croisade contre l'islam en font des alliés idéaux. Sans grever les ressources portugaises existantes, on leur octroie des terres par anticipation. Par conséquent, lorsque les frontières s'agrandissent au détriment des musulmans, pendant les années 1130 et 1140, les Templiers obtiennent leur part des terres récemment reconquises et prennent en charge les châteaux frontaliers.

Cependant, en Outremer, où les troupes chrétiennes locales

sont moins fournies qu'en Ibérie, ce qui veut dire que les ordres militaires ont peut-être joué un rôle plus prépondérant dans la lutte, des sources médiévales rapportent qu'ils n'ont participé qu'à trois engagements militaires entre 1119 et l'arrivée de la deuxième croisade, en 1148. Ils sont du siège avorté de Damas en 1129, prennent part à une campagne destinée à défendre un avant-poste du comté de Tripoli qui se solde par une défaite en 1137, et ils se font battre lors d'une escarmouche à Hébron en 1139. Les Templiers prennent la responsabilité de surveiller les cols menant à Antioche depuis l'Asie Mineure par les monts Amanus, où ils récupèrent l'administration du château de Baghras, vers 1136. Sinon, les archives qui existent encore ne disent rien des premières décennies passées par les Templiers en Orient, même si ce mystère s'explique probablement plus par la perte et la destruction des sources que par un manque d'activité réelle. Selon le chroniqueur Richard de Poitiers, moine de Cluny qui écrit en 1153, une partie de l'opinion occidentale est convaincue que les Francs auraient perdu depuis longtemps Jérusalem sans le concours des Templiers.

L'historique des origines des Templiers

Les chevaliers templiers deviendront l'une des organisations militaires et financières les plus riches et puissantes du Moyen Âge, même s'il demeure des vides dans les récits historiques sur leur origine, ainsi que des contradictions. Quand l'ordre du Temple a-t-il été fondé ? Combien étaient-ils ? Que dit-on de leur ascension fulgurante ? Une partie de la difficulté de trouver les réponses à ces questions tient à la nature des sources proprement dites.

Le premier chroniqueur de l'histoire des Templiers est Guillaume, archevêque de Tyr. Né vers 1130 dans une famille française ou italienne installée à Jérusalem, il étudie le latin et probablement le grec et l'arabe avant de poursuivre ses études entre 1146 et 1165 environ, en France et en Italie. Une fois de retour en Outremer, il écrit, entre autres, une histoire du Moyen-Orient en 23 volumes, à partir de la conquête de Jérusalem par Omar. Il commence cette *Historia Rerum in Partibus Transmarinis Gestarum*, ou *Histoire d'Outremer* (titre français), vers 1175. À sa mort, vers 1186, l'ouvrage n'est pas achevé. La majeure partie de cette œuvre concerne la première croisade et des événements historiques ultérieurs au sein du royaume de Jérusalem, événements auxquels Guillaume de Tyr n'est pas totalement étranger. En effet, il a été impliqué dans les plus hautes affaires du royaume et de l'Église. En tant qu'archevêque et prétendant à la charge de patriarche de Jérusalem, il est naturellement jaloux de toute réduction de l'autorité ecclésiastique et accepte donc mal l'indépendance des Templiers et leur accession à la richesse et au pouvoir.

Deux autres chroniqueurs parmi les plus anciens sont Michel le Syrien, patriarche jacobite d'Antioche, mort en 1199,

et Gautier Map, archidiacre d'Oxford, qui décède vers 1209. Michel le Syrien a des lacunes sur les questions étrangères à sa propre expérience et à son époque, tandis que Gautier Map préfère une bonne histoire à une solide enquête historique. En outre, ses préjugés à l'encontre des Templiers sont essentiels car il est radicalement opposé à la notion d'ordre de moines combattants. Malgré ses *a priori* sur les Templiers, Guillaume de Tyr est considéré comme le chroniqueur le plus fiable des trois. Il a passé au crible, avec diligence, les sources à sa disposition pour glaner des faits sur les événements survenus avant son époque et a mis un point d'honneur à interroger les témoins directs encore en vie.

Guillaume de Tyr n'a cependant commencé à écrire son histoire que vers la moitié des années 1170, soit cinquante-cinq ans après la fondation de l'ordre du Temple, et il n'existe aucune source antérieure. Les chroniqueurs de la première croisade, comme Foucher de Chartres, Baudry de Dol, Robert le Moine et Guibert de Nogent, ont tous terminé leurs travaux dans la décennie ayant suivi la reconquête de Jérusalem de 1099 et bien avant la création de l'ordre du Temple, en 1119 - ou en 1118 ? Selon Guillaume de Tyr, c'est plutôt 1118, mais il avait la réputation de manquer de précision sur les dates, tout en faisant preuve de méticulosité dans d'autres domaines. Dans l'ensemble, les experts fixent la naissance de l'ordre du Temple à 1119. Quelle que soit l'année exacte de sa création, personne n'a semble-t-il rédigé un récit direct de la cérémonie de fondation de l'ordre du Temple au sein de l'église du Saint-Sépulcre, le jour de Noël. À l'époque, elle n'a pas été considérée comme un événement important.



Page manuscrite de la chronique de Guillaume de Tyr qui décrit Baudouin I^{er} de Jérusalem recevant une délégation arménienne.

Nous ne connaissons même pas le nombre précis de membres fondateurs. Guillaume de Tyr dit qu'ils étaient neuf et cite Hugues de Payns et Geoffroy de Saint-Omer comme les deux plus importants. D'autres sources mentionnent également Archambaud de Saint-Aignan, Payen de Montdidier, André de Montbard, Geoffrey Bissot, un chevalier du nom de Rossal ou peut-être Roland, un autre chevalier dont le nom est Gondemar et deux autres dont le nom n'a pas été retrouvé. En outre, Guillaume de Tyr soutient que même au moment du concile de Troyes, en 1129, il n'y avait toujours que neuf chevaliers templiers. Mais pourquoi neuf hommes ont-ils attiré autant l'attention du concile et du pape et pourquoi Bernard de Clairvaux aurait-il consenti autant d'efforts pour louer leur valeur et promouvoir leur réputation ? Dans ce cas précis, Michel le Syrien semble en effet être plus fiable quand il dit que trente chevaliers ont créé l'ordre du Temple. Et, une décennie plus tard, ils étaient sans doute beaucoup plus nombreux.

Si nous devons à Guillaume de Tyr l'hypothèse selon laquelle les Templiers n'étaient qu'au nombre de neuf jusqu'en 1129, il revendique également l'état de pauvreté et de simplicité de l'Ordre dans les premières décennies de son existence. Les Templiers se sont certainement penchés sur leur passé avec ce même idéal, de sorte qu'en 1167, alors qu'ils étaient très riches, ils ont adopté ce sceau montrant deux chevaliers sur un même cheval. Cette représentation provenait peut-être aussi de leur fondateur cistercien ascète d'Occident, Bernard de Clairvaux. Aussi humble que soit la vie des chevaliers sur le plan individuel, l'Ordre en tant que tel n'a jamais été indigent, même au départ quand il recevait un revenu de la part des chanoines de l'église du Saint-Sépulcre ainsi que des dons conséquents de puissants barons français.

Mais le fait, pour Guillaume de Tyr, de décrire des Templiers aussi pauvres, humbles et peu nombreux les premières années a ensuite été bien pratique pour les égratigner dans son histoire critique. Dans les années 1170, selon Guillaume de Tyr, « Avec peine, pourrait-on trouver, d'un côté ou de l'autre de la mer, une terre de chrétiens où cet ordre n'ait aujourd'hui ni maisons, ni frères, ni grandes rentes »¹⁰. Cela contraste avec la précédente simplicité des Templiers, laissant entendre qu'ils se sont trahis d'une manière ou d'une autre. Mais il semble plutôt qu'il se plaigne de ce que le soutien dont ils jouissent en Occident les rend indépendants de tout pouvoir en Outremer, et plus particulièrement de celui de l'Église représenté par Guillaume, archevêque de Tyr et patriarche de Jérusalem en puissance :

« Au commencement, ils se conduisirent sagement, avec beaucoup d'humilité, comme des gens qui avaient quitté le

monde pour Dieu. Mais ensuite, quand affluèrent les richesses, pour commencer, ils s'émancipèrent du patriarche de Jérusalem. Ils obtinrent du pape que celui-ci n'eût aucun pouvoir sur eux, alors qu'au début, c'est lui qui les avait établis et fondés avec les biens même de son église. Ils se mirent à prendre, aux autres religieux et aux églises qui leur avaient donné tant de belles aumônes, les dîmes, les prémices et autres rentes qu'elles avaient possédées jusqu'alors.

Ils nuisirent à leurs voisins, et leur firent des procès de maintes façons, comme ils font encore. »¹¹

Cela marque le début des critiques à l'encontre des Templiers formulées par certains dont les intérêts se trouvent contrariés. Certains les appellent les sauveurs de l'Orient et les défenseurs de la chrétienté, tandis que d'autres trouvent qu'ils « nuisent » et les accusent d'être arrogants, avides, secrets et coupables d'escroquerie. Leur destruction est écrite. Quand il n'y aura plus d'Orient à sauver, les Templiers seront voués à la disparition.



La deuxième croisade

Les Templiers émergent en marge de l'Histoire

Après la première croisade, les États chrétiens d'Outremer bénéficient de près d'un demi-siècle de sécurité grâce aux divisions régnant entre leurs voisins musulmans, les Fatimides d'Égypte et les nombreux mini-États de Syrie et d'Irak contrôlés par les Turcs, qui se livrent souvent des combats. Des dissensions se produisent parfois entre les Francs et les musulmans, mais sur des sujets mineurs qui ne menacent pas l'existence de l'Outremer. C'est ainsi que les princes musulmans s'allient aux chrétiens contre leurs ennemis communs.

Le plus important de ces ennemis est Zengi, Seldjoukide turc, qui débute sa carrière en 1127 en s'autoproclamant *atabeg* (gouverneur) de Mossoul, dans le nord de l'Irak, au nom du moribond califat abbasside de Bagdad. À coup de guerres et

d'intimidations, Zengi étend très vite son autorité sur une grande partie de la Syrie musulmane et il n'est pas loin de s'emparer également de Damas, mais le souverain turc de Damas et le roi Foulque de Jérusalem s'allient.

La plus grande victoire de Zengi est tout de même la conquête du comté d'Édesse en 1144. Le premier État fondé par les croisés est également le premier à tomber. Par la suite, les chroniqueurs arabes se sont penchés sur ce triomphe et ont souligné qu'il marque le début du *djihad* qui chassera les Francs d'Orient. En Occident, la perte d'Édesse lance la deuxième croisade, grande campagne maritime et terrestre dirigée par deux rois européens. Cette croisade n'aurait peut-être jamais atteint la Terre sainte sans les Templiers. Et lorsqu'elle a échoué de manière inattendue, ils sont devenus les boucs émissaires idéaux. Face au regroupement des forces musulmanes du *djihad*, l'Outremer n'aurait pas survécu cent cinquante ans supplémentaires sans la conviction religieuse et les prouesses militaires des confréries des guerriers chrétiens.

Les amis et alliés des musulmans

En 1138, le diplomate et chroniqueur arabe Oussama Ibn Munqidh est dépêché à Jérusalem par le gouverneur turc de Damas, Mu'in ad-Din Unur, pour évoquer avec le roi Foulque la possibilité d'une alliance contre Zengi, l'*atabeg* de Mossoul. Le chroniqueur chrétien Guillaume de Tyr dit de Zengi qu'il s'agit d'« un homme vicieux » et les habitants de Damas sont du même avis. Ils ont fait l'expérience de sa brutalité lors du

siège infructueux de leur ville en 1135. À Jérusalem, la mission bénéficie donc du soutien populaire. Pendant deux ans, Oussama Ibn Munqidh va et vient pour négocier une alliance et se faire des amis. Zengi menace de nouveau Damas en 1140, mais sa peur d'être pris en tenailles le force à battre en retraite, événement célébré plus tard cette même année quand Oussama Ibn Munqidh accompagne Mu'in ad-Din Unur dans le cadre d'une visite d'État dans le royaume de Jérusalem.

Pendant son séjour à Jérusalem, Oussama Ibn Munqidh observe de près les Francs et leur comportement et les mentionne dans sa chronique. Il les considère comme les ennemis de Dieu et gratifie chaque récit d'imprécations de ce genre : « Que Dieu purifie le monde de ces gens-là »¹². Mais il s'agit plus d'une réaction doctrinaire face à leur religion que d'une attitude envers le peuple qu'ils constituent. « Un chevalier [de l'armée du roi Foulque], venu en pèlerinage, noue avec Oussama des relations suivies, l'appelle “mon frère”. »¹³ Il admire la médecine occidentale et est frappé par la grande liberté octroyée aux femmes par les Francs : « Les Francs n'ont pas la moindre bribe d'honneur ni de jalousie. Chez eux, un homme se promène avec sa femme ; s'il en rencontre un autre, celui-ci la prend à l'écart et s'entretient avec elle, tandis que le mari reste planté à côté, attendant qu'elle ait fini de causer. S'il trouve que l'entretien se prolonge, il la laisse parler avec l'autre, et va son chemin. »¹⁴

À la longue, Oussama Ibn Munqidh a appris à très bien connaître les Templiers. Il souligne qu'ils n'ont pas manqué de lui trouver un endroit pour prier. « Lors d'une visite à

Jérusalem, j'entrai dans la mosquée al-Aqsa, sur le côté de laquelle il y avait un petit oratoire que les Francs avaient converti en église. Quand j'allais à la mosquée al-Aqsa, où se trouvaient mes amis les Templiers, ils laissaient libre pour moi ce petit oratoire, et j'y faisais mes prières. »¹⁵ Bien entendu, Oussama Ibn Munqidh s'est arrangé pour prier en direction de La Mecque, qui se trouve au sud de Jérusalem, alors que les églises chrétiennes, où qu'elles se trouvent, sont orientées vers l'est. Un Franc a remarqué la façon dont se tournait Oussama pour prier et lui a indiqué sèchement l'est en lui disant « C'est de cette façon-là que tu dois prier ! »¹⁶. Les amis templiers d'Oussama se sont précipités pour éloigner l'homme, mais lorsque leur attention fut attirée par autre chose, l'homme revint à la charge en lui répétant « C'est de cette façon-là que tu dois prier ! ». Les Templiers sont de nouveau intervenus pour emmener le Franc, s'excusant auprès de leur ami musulman et ajoutant que l'importun venait d'arriver d'Occident et n'avait jamais vu quelqu'un prier de cette façon. Oussama en a conclu que « tous les nouveaux arrivés en terre franque ont un comportement plus inhumain que ceux qui y sont acclimatés et ont fréquenté les musulmans »¹⁷.

La chute d'Édesse

Malheureusement pour les Francs, ils s'embarquent souvent dans des querelles insignifiantes et, lorsque la puissante et nombreuse armée de Zengi porte son attention sur Édesse en 1144, l'Outremer est divisé. Jocelyn II, comte d'Édesse, est

alors en désaccord avec le prince d'Antioche, le comte de Tripoli ne s'intéresse que vaguement à ce qui se déroule à l'est et le roi Foulque vient tout juste de mourir, laissant les affaires aux mains de la reine Mélisende, régente de Baudouin III, leur fils de 13 ans. Lors de son attaque, Zengi ne se voit donc opposé qu'aux forces négligeables d'Édesse.

Les autres États croisés bordent la Méditerranée, mais Édesse n'a pas d'accès à la mer, se trouvant à l'est, à un jour de cheval de l'Euphrate. Sa population est constituée de chrétiens orientaux, de Chaldéens et d'Arméniens, qui ont la fibre plus commerciale que guerrière. Les Occidentaux visitent rarement la ville et les Francs qui vivent là ont majoritairement épousé des chrétiennes du cru. La défense a donc surtout été confiée à des mercenaires. Lorsque Zengi assiège la ville, il se heurte aux redoutables remparts, mais, aux dires de Guillaume de Tyr, « tout cela aurait dû être une grande sécurité pour la ville, à la condition qu'il y eût des gens pour défendre ces forteresses. Mais, puisqu'il n'y avait personne pour les défendre, ce n'était pas un avantage ; et la ville était affaiblie par les tours qu'on ne gardait pas. Sanguin [Zengi] connaissait toute la situation. Il avait bon espoir de prendre la cité, à cause du manque de défenseurs »¹⁸. Jérusalem et Tripoli ont envoyé trop tardivement de l'aide, tandis qu'Antioche n'a pas du tout réagi. La veille de Noël 1144, les forces de Zengi creusent des brèches dans les remparts et déferlent dans les rues et maisons de la ville. « Ils tuent à coups d'épée les gens qu'ils croisent, sans distinction d'âge, d'état ou de genre », écrit Guillaume de Tyr. Ils réduisent ensuite les survivants en esclavage.

Bernard de Clairvaux lance la deuxième croisade

Au départ, l'Occident met du temps à réagir à la chute d'Édesse. À l'automne 1145, le pape Eugène III demande dans une lettre au roi Louis VII de France d'entreprendre une nouvelle croisade vers l'Orient. À Noël, Louis VII convoque ses barons, leur dit qu'il prend la croix et les invite à faire de même. Mais leur réaction n'est pas à la hauteur. Louis VII est jeune, puisqu'il n'a que 25 ans, considéré comme fougueux, faible et cupide. Il vient de provoquer la colère de ses barons en saisissant des terres du comte de Champagne. Mais les barons décident de se réunir de nouveau à Pâques 1146, à Vézelay, en Bourgogne.

En attendant, Louis VII s'arrange pour que Bernard de Clairvaux intervienne à Vézelay. De Clairvaux est non seulement l'ami des papes et des rois (Eugène III a été moine à Clairvaux et le frère du roi a récemment rejoint les Cisterciens, également à Clairvaux), mais son ascétisme, sa conviction et son éloquence en font également le personnage spirituel incontournable de l'époque. En apprenant que Bernard de Clairvaux va prendre la parole, une foule d'aristocrates et d'admirateurs de toute la France se rend à Vézelay. À tel point que, comme à Clermont quand le pape Urbain II a appelé à la première croisade, la cathédrale n'est pas assez grande pour accueillir tout le monde. Une plateforme est donc montée dans un champ, en dehors de la ville.



Le roi Louis VII s'agenouille devant Bernard de Clairvaux, à Vézelay, illustration de Gustave Doré.

C'est une époque exceptionnelle, dit à la foule Bernard de Clairvaux. Dieu a trouvé de nouveaux moyens de sauver les fidèles. La chute d'Édesse est un cadeau de Dieu. C'est le moyen qu'il a trouvé de sauver l'âme des hommes. « Regardez avec quelle habileté il vous sauve. Considérez toute la profondeur de son amour et soyez stupéfaits, pauvres pécheurs. C'est un projet qui n'émane pas d'un homme, mais du cœur de l'amour divin. » Au cri de « *Deus le volt !* », les membres de l'assistance s'avançant pour prendre la croix sont si nombreux que Bernard de Clairvaux doit déchirer lui-même son habit pour y tailler des croix. Le roi Louis VII est l'un d'entre eux, suivi de ses barons, dont bon nombre sont fils et petits-fils de croisés de la première heure. De Clairvaux écrit au pape quelques jours plus tard : « Vous avez ordonné, j'ai obéi. J'ai ouvert la bouche et j'ai parlé, et aussitôt [les croisés] se sont multipliés. Les villes et les châteaux sont déserts, et vous trouveriez difficilement un homme pour sept femmes. On ne voit partout que des veuves dont les maris sont encore vivants. »¹⁹

Bernard de Clairvaux diffuse son message ailleurs, se rendant dans le nord de la France et en Flandres. Il envoie également une lettre au peuple d'Angleterre, dans laquelle il explique que Jésus, fils de Dieu, est en train de perdre la terre qu'il a foulée pendant plus de trente ans parmi les hommes. Bernard de Clairvaux dit ceci aux Anglais : « C'est à vous maintenant, peuple riche et fécond en jeunes et valeureux guerriers, à vous dont le monde entier connaît la gloire et célèbre le courage, c'est à vous, dis-je, de vous lever comme un seul homme. Je vous offre aujourd'hui, peuple aussi belliqueux que brave, une belle occasion de vous battre sans vous exposer à aucun danger, de vaincre avec une véritable gloire et de mourir avec avantage. Si, au contraire, vous êtes adonné au négoce, si vous recherchez les spéculations avantageuses, je ne saurais vous indiquer une plus belle occasion de trafic fructueux, ne la laissez point passer. Croisez-vous, mes frères, et vous êtes assurés de gagner l'indulgence de tous vos péchés après que vous les aurez confessés avec un cœur contrit. Cette croix d'étoffe ne vaut pas grand-chose si on l'estime à prix d'argent, mais, placée sur un cœur dévoué, elle ne vaut rien moins que le royaume des cieux. »

La nouvelle de la croisade atteint même la Germanie, où elle déclenche des pogroms antisémites le long du Rhin. De Clairvaux s'empresse d'aller sur place condamner ces atrocités. « Au lieu de persécuter les juifs et de les mettre à mort, vous ne devez pas même, selon l'Écriture, les chasser du milieu de vous. Ne sont-ils pas pour nous le témoignage et le memento vivant de la passion de Notre Seigneur ? » Puis, pour contrôler et orienter les sentiments du peuple, Bernard de Clairvaux

prêche la croisade au réticent roi Conrad III de Germanie, le persuadant finalement de prendre la croix à Noël 1146.

Au printemps suivant, le pape Eugène III donne sa bénédiction à la campagne d'Alfonso VII de Castille contre l'occupation musulmane de l'Espagne, la qualifiant de croisade. À l'automne, une flotte de croisés d'Europe du Nord aide les Portugais à reprendre Lisbonne aux Arabes. En grande partie grâce à l'énergie de Bernard de Clairvaux, la deuxième croisade devient rapidement une croisade internationale contre les forces de l'islam, aussi bien sur le front oriental qu'occidental.

Marie-Madeleine à Vézelay

Vézelay est un lieu particulièrement symbolique d'où lancer la deuxième croisade car c'est là que se trouvent les reliques de Marie-Madeleine. Leur présence est d'abord revendiquée par l'abbaye de Vézelay dans les années 1050, puis confirmée par un acte pontifical du 27 avril 1058. Les occupants musulmans du Moyen-Orient rendent depuis peu les pèlerinages en Terre sainte particulièrement difficiles et cela contribue à l'émergence de sites de pèlerinage en Europe. On découvre soudain que divers personnages bien connus de l'Ancien Testament ont voyagé en Occident et y sont morts, leurs ossements étant mis au jour par des églises pleines d'initiative. Glastonbury a déjà revendiqué la présence de Joseph d'Arimathie. À Paris, on annonce la découverte des restes de saint Denis, converti et disciple de saint Paul. De leur côté, saint Jacques est apparu en Espagne, à Compostelle, pour aider à la reconquête, et saint Marc est arrivé à Venise. Malheureusement, la grande église romane du IX^e siècle de Vézelay est déjà dédiée à la Vierge Marie et, comme elle est physiquement montée au ciel lors de son assomption, il n'est pas question de trouver ses reliques. Mais Vézelay se situe sur la route de pèlerinage très lucrative allant de Germanie à Compostelle. Et les profits à glaner du commerce de passage, sans parler du prestige et de la protection, rendent presque inévitable la découverte heureuse de quelques restes appropriés. Et Marie-Madeleine est la candidate idéale.

Dans les évangiles, Marie-Madeleine est présente aux moments les plus cruciaux de l'histoire de Jésus, à savoir sa mort et sa résurrection. Quand Jésus est crucifié, ses disciples se cachent par peur, mais Marie-Madeleine est présente devant la Croix et la tombe et c'est elle qui annonce aux disciples incrédules la résurrection de Jésus. Ses apparitions dans les évangiles sont brèves mais révélatrices. C'est comme si elle avait joué le rôle de ces déesses de l'Antiquité dont la vie entoure la mort et la renaissance de leurs hommes.

Le tombeau de Marie-Madeleine, à Vézelay, devient immensément populaire, mais les fidèles se demandent comment ses restes sont arrivés en Bourgogne. Il circule une histoire pieuse selon laquelle ses reliques se sont d'abord trouvées en Provence, puis, face à la menace d'attaques de la part des Sarrasins, ont été mises en lieu sûr à Vézelay. Mais comment ses restes ont-ils d'abord atterri en Provence ? On a inventé une autre légende, expliquant que Marie-Madeleine et ses compagnons ont fui la Terre sainte par la mer et ont débarqué, aux dires de certains, à Marseille ou, selon d'autres personnes, aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Elle a ensuite progressé à l'intérieur des terres et est morte à Saint-Maximin-la-Sainte-Baume. C'est là qu'un moine de Vézelay a déterré ses restes pour les ramener en Bourgogne.



Ce retable du *xvi^e* siècle montre Marie-Madeleine et ses compagnons prenant la mer depuis la Terre sainte à destination de la France.

Pendant ce temps-là, les reliques de Marie-Madeleine font des miracles. Elle est associée à la libération de prisonniers, à la fécondité et aux accouchements, à des guérisons spectaculaires, voire à des résurrections. Il faut faire circuler plus largement ces histoires merveilleuses et c'est un écrivain dominicain du *xiii^e* siècle qui s'en charge, Jacques de Voragine. À son récit sur Marie-Madeleine dans son compendium sur la vie des saints, *Legenda Aurea* (*La Légende dorée*), il ajoute la pléthore de nouveaux miracles colportés par Vézelay. L'ouvrage a beaucoup de succès et est très vite traduit du latin dans presque toutes les langues européennes, dont le néerlandais et le tchèque.

Cependant, le roi Charles d'Anjou (1226-1285) est en train d'établir un empire méditerranéen, basé à Naples, en Sicile et dans les territoires de Provence nouvellement acquis. Apprenant grâce à l'ouvrage *Legenda Aurea* que les reliques de Marie-Madeleine ont été associées à Saint-Maximin-la-Sainte-Baume, il décide de s'y rendre. Et que découvre-t-il ? Les ossements de Marie-Madeleine. L'église de Vézelay s'est manifestement trompée. Charles d'Anjou installe alors l'ordre des Dominicains pour prendre soin du tombeau de Marie. Les Dominicains amplifient ensuite l'importance de leur mission en fabriquant le livre *Miracles de Sainte Marie-Madeleine* décrivant toutes les interventions et guérisons miraculeuses opérées par la sainte dans son sanctuaire provençal. Le succès de cette publication se mesure au fait que Vézelay, centre névralgique des miracles, est frappé par un certain déclin. Ainsi, les pèlerins se rendent toujours aux Saintes-Maries-de-la-Mer pour voir où Marie-Madeleine a débarqué et à Saint-Maximin-la-Sainte-Baume pour se prosterner devant ses reliques.

Le rôle des Templiers lors de la croisade

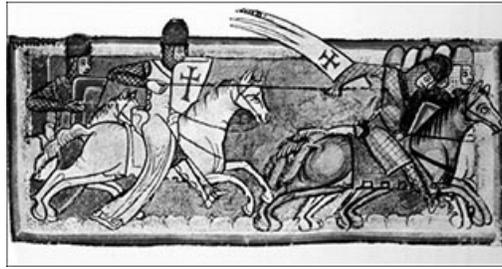
L'importance grandissante des Templiers se mesure au fait que, le 27 avril 1147, le roi Louis VII et le pape Eugène III se rendent à la Maison du Temple de Paris, devenue le quartier général européen de l'Ordre, pour évoquer l'organisation de la deuxième croisade. Sont également présents quatre archevêques et 130 chevaliers templiers, accompagnés d'au moins autant de sergents et d'écuyers.

Lors de cette réunion, on convient que les Templiers accompagneront l'armée de France en Orient. C'est probablement à cette occasion que le pape accorde aux Templiers le droit d'arborer la croix rouge sur leurs tuniques blanches, indiquant ainsi qu'ils sont prêts à mourir pour défendre la Terre sainte. Le pape habilite également le trésorier de l'ordre du Temple à percevoir la taxe portant sur tous les biens de l'Église afin de financer la croisade. C'est le début d'une relation décisive, qui va durer plus d'un siècle et demi, avec la Maison du Temple de Paris, véritable trésorerie de la France.

Évrard des Barres, maître des Templiers de France, est envoyé par le roi en éclaireur à Constantinople afin de négocier avec l'empereur byzantin Manuel I^{er} Comnène le passage des armées de France et de Germanie. Cette fois-ci, ils n'ont pas été invités et, à Constantinople, leur approche rend sceptique et inquiète. En outre, les Byzantins sont en guerre avec Roger II, roi normand de Sicile et, pour couvrir leurs arrières, ils viennent de négocier un traité avec les Seldjoukides. Dans l'esprit des Occidentaux, ce compromis avec l'infidèle a tout de la trahison, attitude qui génère des soupçons dans les deux camps.

Néanmoins, tout semble correct en septembre 1147 quand l'armée de Conrad III arrive à Constantinople et traverse le Bosphore, suivie, un mois plus tard, de l'armée de Louis VII. Pour cette deuxième croisade, deux armées empruntent le territoire byzantin et une immense flotte du nord de l'Europe se dirige vers la Méditerranée après avoir ravi Lisbonne aux

musulmans.



Templiers à la poursuite de l'ennemi dans cette illustration du XII^e siècle.

Le premier désastre se produit à la fin octobre. Conrad III mène son armée à travers l'Asie Mineure, en empruntant un trajet direct, jusqu'à la frontière du territoire seldjoukide où, le 25 octobre, les Germains sont battus à plate couture par les Turcs. Les survivants, dont l'empereur Conrad III, battent en retraite vers Nicée et rejoignent les Français, qui ont choisi pour leur part l'itinéraire plus sûr passant par le littoral. À Éphèse, Conrad III tombe malade et retourne à Constantinople avec ses troupes, tandis que les Français, insuffisamment approvisionnés par les Byzantins, marchent vers l'est à travers la vallée du Méandre et affrontent l'hiver. Franchissant péniblement les cols étroits du mont Cadmus, début janvier 1148, les chevaliers français aux lourdes armures représentent des proies faciles pour la cavalerie légère seldjoukide, douée pour tirer des flèches en plein galop.

Avec une armée proche de la désintégration, le roi Louis VII abandonne ses responsabilités à Évrard des Barres, maître templier, qui divise ses forces en unités, chacune sous le commandement d'un chevalier templier, auquel elles jurent obéissance. Grâce à l'audace et au sens de l'organisation des

Templiers, l'armée est mise à l'abri à Attali (aujourd'hui Antalya), sur la Méditerranée. Mais ils ne sont pas encore au bout de leur supplice car la flotte byzantine attendue est trop modeste pour les emmener en Terre sainte. Par conséquent, seuls Louis VII et une partie de son armée mettent les voiles vers l'est, tandis que le restant tente d'emprunter les voies terrestres, traversant les territoires seldjoukides. La majeure partie périt en cours de route.

Lorsque Louis VII arrive à Antioche, début mars, le coût de l'approvisionnement et du transport est si élevé qu'il doit emprunter de l'argent pour pouvoir poursuivre la croisade. Abandonnant son intention de reprendre Édesse, Louis VII conduit son armée vers le sud jusqu'à Jérusalem, via Tripoli, où il respecte son serment de pèlerin tout en dépêchant Évrard des Barres à Saint-Jean-d'Acre, où ce dernier lève suffisamment d'argent, grâce aux ressources des Templiers, pour couvrir le coût de l'expédition française. Cette somme représente plus de la moitié des impôts perçus annuellement par la France.

Fiasco à Damas

Malgré les pertes françaises en Asie Mineure, les forces croisées qui arrivent enfin en Terre sainte sont loin d'être négligeables, sans compter les survivants de l'armée de Germanie arrivés en provenance de Constantinople par la mer, avec Conrad III. Le 24 juin 1148, les seigneurs et chefs militaires se trouvant alors en Outremer assistent à un grand

concile à Saint-Jean-d'Acre. Baudouin III, le roi de Jérusalem âgé de 17 ans, préside l'assemblée, constituée d'Hospitaliers, de Templiers et des rois de Germanie et de France.



La citadelle d'Alep, base du pouvoir musulman dans le nord de la Syrie.

Zengi est mort, mais son fils Nur al-Din contrôle Alep dans le nord de la Syrie, sur la route d'Édesse, et Raymond d'Antioche souhaite attaquer dans ce secteur. D'autres parlent de l'Égypte, mais la route au sud est bloquée par Ascalon, ville puissamment fortifiée toujours aux mains des Fatimides. La troisième possibilité est Damas, le pouvoir musulman de la région souhaitant s'allier aux Francs contre Nur al-Din, situation qui pourrait dissuader certains en Outremer, mais pas les nouveaux arrivants occidentaux. De toute façon, pour les États francs d'Outremer, dangereusement accolés à la côte méditerranéenne, il demeure toujours stratégiquement nécessaire de gagner en profondeur, de conquérir Alep, Damas ou Le Caire. Damas est une ville riche et vénérable dont la conquête offrirait aux Francs le contrôle des carrefours du commerce et des communications en Orient. Après des débats animés sur les différents plans d'action, l'assemblée décide finalement de concentrer toutes les forces disponibles de la

croisade sur Damas.

La deuxième croisade part d'un pas énergique de Galilée à destination de Damas fin juillet 1148. Bien approvisionnée au milieu des vergers et à proximité d'un cours d'eau, l'armée campe devant les remparts ouest et se prépare au siège. Mais les vergers sont également utiles aux détachements damascènes, qui s'en servent pour mener régulièrement des attaques contre les croisés. Louis VII et Conrad III répondent en choisissant d'attaquer les remparts est, devant lesquels un grand espace ouvert leur permet de mieux déployer leur cavalerie lourde. Mais les remparts de la ville sont plus hauts dans cette partie du désert sans eau et, lorsque le siège s'éternise, les croisés n'ont pas d'autre choix que de se replier. La deuxième croisade est donc un échec sans même que les croisés aient livré bataille, se terminant en fiasco retentissant. Six ans plus tard, Damas tombe face à Nur al-Din et l'encerclement de l'Outremer par un pouvoir musulman uni commence.

L'importance stratégique de Damas

Si la deuxième croisade s'avère une calamité par son incapacité à prendre Damas, l'erreur manifeste a été commise un demi-siècle plus tôt lorsque la première croisade ne s'est pas emparée de la ville. À ce moment-là, les Francs avaient l'avantage et les hommes nécessaires pour mener la mission à bien, mais leur fixation idéologique sur Jérusalem éclipse la réalité stratégique. Les États croisés forment une longue bordure étroite le long du littoral méditerranéen, des monts Amanus au nord au golfe d'Aqaba au sud. Mais ils n'ont aucune profondeur. Les croisés n'ont jamais contrôlé l'arrière-pays à l'est, où se trouve Damas, en bordure du désert. À l'est de cet arrière-pays se trouve uniquement un désert aride difficile à traverser pour de grandes armées. Si la première croisade avait capturé Damas, l'univers musulman se serait retrouvé coupé en deux. Mais là, pour les forces musulmanes, l'arrière-pays est plutôt une voie royale de Bagdad au Caire en passant par Alep et Damas. Elles peuvent ainsi librement harceler l'Outremer le long de son flanc désertique et veiller à ce que les forces chrétiennes demeurent constamment étirées.

Un arrière-goût amer

Le retrait de Damas refroidit les relations entre l'Outremer et l'Occident qui durent depuis une génération. Du point de vue de l'Orient, les rois Louis VII et Conrad III ne sont pas parvenus à récupérer Édesse, ni à compenser ce revers en prenant Damas ou n'importe quelle autre ville. Ce gâchis dont ils sont responsables fragilise considérablement l'Outremer par rapport à la situation régnant avant le début de la croisade.

En Occident, cet échec provoque un choc car les opérations ont été menées par les puissants rois de Germanie et de France et la croisade prêchée par Bernard de Clairvaux, le plus grand personnage spirituel de l'époque. Certains incriminent les Francs d'Orient, auparavant alliés au souverain de Damas. Certains chroniqueurs désireux de protéger Conrad III rejettent la faute sur les Templiers, disant qu'ils ont délibérément organisé la retraite. Le chroniqueur anonyme de Würzburg écrit sur la cupidité des Templiers et leur trahison par l'acceptation d'un énorme pot-de-vin. Les Français ne portent pas les mêmes accusations car ils ont toujours été soutenus par les Templiers. Il n'existe en fait aucune preuve de leur trahison, mais le fait qu'ils soient mis sur la sellette est d'une grande portée. C'est le premier signe d'une longue histoire aux sentiments ambigus à propos de la création d'un ordre de moines se battant pour Dieu et qui pourrait déboucher sur des griefs précis et prononcés ouvertement.

Le problème, c'est que plus les Francs d'Outremer comptent sur l'approvisionnement et l'aide militaire de l'Occident, plus ce dernier se montre critique lorsque les choses tournent mal.

L'enthousiasme n'est de mise que pour des victoires faciles aux coûts modestes. Désormais, la défense de la Terre sainte dépend de son réseau de châteaux, en grande partie bâti et ordonné par les chevaliers des ordres militaires.



Partie 3

Le pouvoir

1150-1291



Les châteaux des croisés

La défense de la Terre sainte

Les croisés ont commencé à construire des châteaux dès leur arrivée au Moyen-Orient lors de la première croisade. Comme en Europe, ces édifices servent de résidences et de centres administratifs, tout en ayant une fonction militaire. Mais, après la deuxième croisade, les Francs d'Outremer se retrouvent sur la défensive et la nature militaire de ces châteaux prend de l'importance. Souvent imposants, sophistiqués et constamment améliorés grâce aux dernières innovations en matière de science militaire, ils sont au nombre de 50 en Outremer. La géographie, la main-d'œuvre et le système féodal expliquent cet investissement d'envergure dans la pierre.

Les États croisés sont étroits et tout en longueur et manquent donc de profondeur pour être bien défendus. La principauté

d'Antioche, le comté de Tripoli et le royaume de Jérusalem s'étendent sur plus de 700 kilomètres du nord au sud, mais font rarement plus de 80 à 120 kilomètres de large, le comté de Tripoli se limitant dangereusement à la largeur de la plaine littorale, de quelques kilomètres seulement, entre Tortose (aujourd'hui Tartous) et Jeble. À l'intérieur des terres, les villes d'Alep, Hama, Homs et Damas sont toutes contrôlées par les musulmans, tandis que la Mésopotamie et l'Égypte représentent des terres propices au recrutement pour la contre-offensive musulmane, comme le prouveront les campagnes de Saladin et des Mamelouks. Les croisés bénéficient quant à eux d'une ligne de défense naturelle, les montagnes, et ils construisent des châteaux afin de sécuriser les cols.

La pierre est donc plus cruciale que le soldat, car l'Outremer affiche une pénurie chronique d'hommes. Après la conquête de Jérusalem en 1099, la plupart des croisés retournent en Europe. Le royaume de Jérusalem est ensuite défendu par 300 chevaliers montés. Malgré des croisades successives, à aucun moment de leur histoire les États croisés ne se sont montrés capables de disposer de plus de 2 600 chevaux sur le terrain. En outre, on compte certes une population chrétienne locale conséquente, mais il s'agit d'orthodoxes, tandis que les croisés appartiennent à la minorité latine.

En infériorité numérique et menacés, les Francs s'installent par nécessité dans des villes fortifiées ou des châteaux. Cependant, pour survivre, les États croisés doivent faire en sorte que les affaires soient florissantes. Les Francs se mettent donc à organiser leurs propriétés selon les principes féodaux européens. Les châteaux sont des centres de production et

d'administration, mais aussi des places fortes militaires. Les maisons de campagne sont protégées par des remparts, renferment des moulins à grains et des pressoirs à olives et sont entourées de jardins, de vignobles, de vergers et de champs. Dans certains cas, les terres couvrent des centaines de villages et abritent des dizaines de milliers de paysans. Les exportations de bois vers l'Égypte, d'herbes, d'épices et de sucre vers l'Europe sont essentielles. Tout au long des XII^e et XIII^e siècles, l'approvisionnement de l'Europe en sucre est assuré par l'Orient latin.

Mais, en temps de guerre, la première victime est toujours l'agriculture. Sans les subventions occidentales et les taxes imposées sur le commerce entre l'Orient musulman et l'Europe transitant par les États croisés, l'effondrement serait plus rapide. Les souverains latins sont toujours à court d'argent, la majeure partie de leurs recettes étant allouée à l'entretien des mercenaires, chevaliers et châteaux. C'est un véritable cercle vicieux. Le manque de terres et d'effectifs rend la construction de forts indispensable et le coût représenté par les chevaliers et les châteaux est supérieur aux fruits de la production des terres.

Dans cette situation, les ordres militaires se font une place car ils disposent des ressources, de l'indépendance et du dévouement nécessaires, autant d'éléments qui expliquent leur pouvoir grandissant.

La structure de l'ordre du Temple

- **Les cinq premiers personnages** des chevaliers de l'ordre du Temple sont le maître, le sénéchal, le maréchal, le commandeur du royaume de Jérusalem et le frère drapier. L'Ordre ne doit allégeance qu'au pape et à aucune autre autorité, spirituelle ou temporelle.
- Le **maître** Personnage le plus éminent de l'Ordre, le maître est élu par 12 Templiers confirmés, chiffre

représentant les 12 apôtres, ainsi qu'un chapelain qui prend la place de Jésus-Christ. Le maître a des pouvoirs considérables mais non autocratiques.

- **Le chapitre général** Structure composée de membres chevronnés. Pour prendre les décisions importantes (par exemple, partir faire la guerre, décider d'une trêve, aliéner des terres ou acquérir un château), le maître doit consulter le chapitre général.
- **Le sénéchal** Adjoint et conseiller du maître.
- **Le maréchal** Responsable des décisions militaires telles que l'achat d'équipement et de chevaux. Il exerce également une autorité sur les commandeurs régionaux.
- **Le frère drapier** Gardien des habits, le frère drapier fournit les vêtements et la literie, confisque des objets aux chevaliers considérés comme nantis et distribue les cadeaux offerts à l'Ordre.
- **Les commandeurs régionaux** Il s'agit du commandeur du royaume de Jérusalem, qui joue le rôle de trésorier de l'Ordre et possède, au sein du royaume, les mêmes pouvoirs que le maître, du commandeur de la cité de Jérusalem, qui, au sein de la ville, possède les mêmes pouvoirs que le maître, et les commandeurs de Saint-Jean-d'Acre, de Tripoli et d'Antioche, chacun avec les pouvoirs du maître au sein de leur domaine respectif.
- **Les maîtres provinciaux** La France, l'Angleterre, l'Aragon, le Poitou, le Portugal, les Pouilles et la Hongrie disposent chacun d'un maître provincial qui rend des comptes au maître de l'Ordre.
- **Les chevaliers, sergents** et autres **hommes en armes** obéissent à ces divers officiers et à leurs adjoints.

Un pouvoir interne

Après la deuxième croisade, les Hospitaliers et les Templiers deviennent l'ossature de la résistance aux musulmans, mais l'élan militaire est imprimé par les Templiers. Les Hospitaliers sont encore un ordre entièrement pacifique lorsque naît l'ordre des Pauvres Chevaliers du Christ. Cependant, dans les années 1120, les Hospitaliers étoffent leur rôle en ne prenant plus seulement soin des pèlerins, mais en les protégeant par la force si besoin est. Ils deviennent les chevaliers de l'Hôpital de Saint-Jean ou chevaliers hospitaliers. Saint Jean n'est plus leur saint patron, il est remplacé par un personnage plus imposant, saint Jean-Baptiste. La première participation des Hospitaliers au combat remonte à 1128, huit ans environ après la création de l'ordre du Temple. C'est l'exemple des Templiers qui a contribué à faire des Hospitaliers un ordre militaire.

Les ordres militaires prennent possession en temps utile des

grands châteaux, tâche qui leur convient parfaitement. Les châteaux frontaliers sont des endroits reculés qui n'attirent pas la chevalerie laïque d'Outremer. Mais, en raison des vœux monastiques prononcés par les ordres militaires, la vie austère au sein des châteaux leur convient bien. Ce sont des lieux où les fortifications intérieures servent de monastères aux frères. Leurs membres sont célibataires et donc plus faciles à contrôler. Ils n'ont en outre aucun intérêt privé extérieur. Superbement entraînés et très disciplinés, les Hospitaliers et les Templiers sont dirigés par des chefs d'une grande habileté militaire. Les capacités de ces ordres contrastent particulièrement avec les institutions laïques d'Outremer.

Ces ordres rendent directement compte à la papauté, ce qui les place au-dessus des querelles féodales locales, mais également des antagonismes des nations et de leur roi. En tant qu'entités, ils sont éternels, leurs effectifs à l'abri des fluctuations dues aux maladies ou aux décès. Ils sont capables de drainer en permanence de jeunes nobles européens désireux de remplir les obligations morales et religieuses de la chevalerie. Les Templiers et les Hospitaliers se voient offrir des propriétés en Europe, qui contribuent ainsi à leur enrichissement. Chaque ordre lève ses propres taxes, dispose de son service diplomatique et possède sa flotte de navires. Les Hospitaliers et les Templiers sont en fait un État dans l'État. Très rapidement, les États croisés en sous-effectif et en manque de finances vendent ou cèdent des forteresses frontalières à ces ordres. En 1166, seuls trois châteaux du royaume de Jérusalem échappent à leur contrôle.

Ce que coûtent les Templiers

Chaque templier est un chevalier monté extrêmement bien entraîné qui coûte cher. Dans la France de la seconde moitié du XII^e siècle, il faut à un chevalier monté 750 acres pour s'équiper et s'entretenir. Un siècle plus tard, ce coût a été multiplié par 5, pour atteindre 3 750 acres.

Pour un templier opérant en Terre sainte, la facture est même supérieure, car il faut importer beaucoup de choses et notamment des chevaux. Chaque chevalier templier a trois chevaux et comme ces derniers sont touchés par la guerre et la maladie et ne vivent que vingt ans, il faut les renouveler plus fréquemment que l'élevage local ne le permet. Entre le XII^e et le XIII^e siècle, le prix des chevaux est multiplié par 6. De plus, ces animaux mangent cinq à six fois plus qu'un homme et il faut les nourrir même s'ils ne font rien. En cas de mauvaise récolte en Orient, il faut expédier en urgence de la nourriture pour les hommes et pour les bêtes.

Chaque templier dispose également d'un écuyer chargé de s'occuper des chevaux. Il ne faut pas oublier les sergents, moins lourdement armés que les chevaliers, mais qui ont un cheval, même s'ils jouent aussi le rôle d'écuyer. Les sergents sont souvent recrutés localement et portent une tunique marron ou noire, et non blanche. En fait, chaque templier est entouré d'environ neuf personnes qui l'aident. Ce n'est guère différent de la guerre moderne, pour laquelle chaque soldat de première ligne est assisté de quatre ou cinq militaires qui ne voient pas l'ombre d'un combat, sans parler des milliers de civils produisant les armes, le matériel, les vêtements, la nourriture et se chargeant des transports.

Les responsabilités grandissantes augmentent considérablement le coût des Templiers. Dans l'incapacité d'entretenir et de défendre leurs châteaux et fiefs, les seigneurs laïcs confient ces missions aux ordres militaires. Selon Benoît d'Alignan, abbé bénédictin qui se rend en Terre sainte dans les années 1240, les Templiers ont dépensé 1 100 000 besants sarrasins en deux ans et demi pour reconstruire leur château de Saphet (Safed), et ce à une époque où un chevalier de Saint-Jean-d'Acre peut vivre confortablement avec 500 besants sarrasins par an, et ils continuent de dépenser 40 000 besants sarrasins chaque année pour le fonctionnement quotidien du château. Saphet dispose de 50 chevaliers templiers, 30 sergents montés, 50 archers montés, 300 arbalétriers, 820 ingénieurs et autres hommes chargés de certaines missions, sans compter 400 esclaves, soit au total 1 650 personnes, effectif passant à 2 200 en temps de guerre. Tous sont logés, nourris, armés et approvisionnés de diverses manières.

Seules les vastes propriétés d'Outremer et plus particulièrement d'Occident permettent aux Templiers de fonctionner à une telle échelle et de se remettre des pertes et échecs afin de continuer à défendre la Terre sainte.

Les châteaux des Templiers

À son entrée au Moyen-Orient, la première croisade a franchi le col de Belen, à environ 25 kilomètres au nord d'Antioche, itinéraire déjà emprunté par Alexandre le Grand dans les monts Amanus mille quatre cents ans auparavant, après avoir écrasé l'armée perse de Darius III lors de la bataille d'Issos. Connue également sous le nom de Porte de la Syrie, le col de Belen permet d'entrer en Syrie et constitue aussi la frontière nord d'Outremer. Dans les années 1130, la défense du col incombe aux Templiers. Leur principale forteresse est Baghras, qui

s'élève au-dessus du col. Les Templiers en ont construit plusieurs autres dans les monts Amanus. Ces châteaux forment un rideau le long de la frontière nord, région dans laquelle les Templiers évoluent comme de véritables seigneurs, en toute indépendance vis-à-vis de la principauté d'Antioche.

Les Templiers prennent également en charge la frontière sud du royaume de Jérusalem avec l'Égypte lorsqu'ils prennent les rênes de Gaza pendant l'hiver 1149-1150. Gaza est alors inhabitée et en ruine, mais les Templiers reconstruisent une forteresse au sommet d'une petite colline et les Francs font lentement revivre la ville qui l'entoure. C'est le premier grand château dont héritent les Templiers. Son rôle est de compléter le blocus d'Ascalon, petit territoire à 16 kilomètres au nord, sur la Méditerranée, toujours détenu par les Fatimides. Ascalon a pendant longtemps été une base à partir de laquelle les musulmans lançaient leurs attaques contre les pèlerins venant à Jérusalem par la route de Jaffa ou descendant le Jourdain. En 1153, la ville tombe finalement aux mains de Baudouin III, roi de Jérusalem. Les Templiers ont joué un rôle clé dans ce triomphe puisqu'ils sont les premiers à s'engouffrer dans la brèche lorsqu'une section des remparts s'écroule, même si Guillaume de Tyr s'est montré prévisible en retournant cet événement contre eux. Il a en effet affirmé dans sa chronique que l'impatience des Templiers était due à leur avidité pour les butins. En fait, les Templiers ont perdu environ 40 chevaliers dans l'opération et leur maître est même mort lors de l'attaque.

Tortose (aujourd'hui Tartous), sur la côte syrienne, était un autre site stratégique vital et un lieu important pour les pèlerins. Considérée comme l'endroit où l'apôtre Paul a dit sa

première messe, une chapelle dédiée à la Vierge Marie y a été construite au III^e siècle, bien avant que le christianisme soit officiellement toléré au sein de l'Empire romain. Elle renferme une icône de la Vierge Marie qui aurait été peinte par saint Luc. Pour aider les pèlerins venant y prier, les croisés ont exploité cette histoire en construisant la cathédrale Notre-Dame-de-Tortose en 1123, édifice élégant qui marque architecturalement le passage du style roman au style gothique. Mais, en 1152, Nur al-Din capture et brûle la ville, la laissant déserte et détruite. Et, comme le comté de Tripoli manque de moyens pour la restaurer, Tortose est confiée aux bons soins des Templiers, qui améliorent considérablement ses défenses en érigeant un énorme donjon et des couloirs au sein d'un triple serpentin de remparts, avec une poterne dans la digue permettant à la cité d'être approvisionnée par la mer.



Ces croquis de T. E. Lawrence montrent le système de défense des châteaux, à l'aide de tours, d'où les défenseurs peuvent déclencher un feu de flanquement. Les Byzantins et les Arabes bâtissent généralement des tours carrées, mais les croisés ont introduit la tour ronde, plus solide et mieux défendable. Les flèches indiquent les lignes de feu. Une tour ronde ne laisse guère à l'ennemi d'endroit où s'abriter du feu des défenseurs et ne lui permet pas d'escalader les remparts ou de les miner.

Tortose tient son importance stratégique d'une ouverture dans la chaîne de montagnes qui s'étend vers l'intérieur jusqu'à la ville musulmane d'Homs. Vers l'extrémité orientale de cette

trouée d'Homs, l'imposant Krak des Chevaliers, récupéré par les Hospitaliers en 1144, surplombe la route reliant l'intérieur des terres à la mer. Dans les montagnes entre le Krak et Tortose se trouve la forteresse de Chastel Blanc, désormais connue sous le nom de Safita, déjà aux mains des Templiers peu avant 1152. Du sommet du donjon de Chastel Blanc, on peut voir à la fois le Krak des Chevaliers à l'est et le château des Templiers d'al-Arimah à l'ouest, sur le littoral méditerranéen, au sud de Tortose. En bref, les Templiers, avec les Hospitaliers, contrôlent entièrement la route entre l'intérieur de la Syrie et la mer. Ils disposent en outre d'une souveraineté absolue sur leurs territoires, avec une autorité totale sur la population, le droit de se partager les trésors de guerre et la liberté de traiter avec les puissances musulmanes voisines.

Dans les années 1160, les Templiers s'emparent d'autres châteaux, cette fois-ci sur le Jourdain, à Ahamant (aujourd'hui Amman) et en Galilée, à Saphet (également appelée Safed), auxquels vient s'ajouter la forteresse du Chastelet, en 1178. Gaza, Ahamant, Saphet et Chastelet appartiennent toutes au royaume de Jérusalem, mais sont situées au niveau de ses frontières et revêtent donc un caractère défensif. Chastelet couvre le Gué de Jacob, gué le plus au nord du Jourdain, ancien point faible emprunté par Saladin en provenance de Damas pour attaquer facilement les chrétiens. Saladin est si alarmé par l'installation des Templiers au Chastelet qu'il lance immédiatement une attaque, qui se solde par un échec en juin 1179. Mais, deux mois plus tard, il prend d'assaut le château, fait 700 prisonniers, qu'il massacre ensuite. Le chef

des Templiers se jette pour sa part dans le vide pour éviter d'être capturé.



Le donjon des Templiers, à Safita. Les maisons avoisinantes sont disposées selon les murailles concentriques originales.

Avec son emplacement plus central au carrefour de la route menant de Jérusalem à Saint-Jean-d'Acre via la Galilée, se trouve La Fève. Château acquis par les Templiers vers 1170, c'est un important dépôt d'armes, d'outils et de vivres qui abrite une garnison imposante. Il deviendra le point de départ de l'expédition qui aboutira à la défaite désastreuse de la bataille de la Fontaine du cresson, le 1^{er} mai 1187, présageant la catastrophe de Hattin.

Outre la défense du royaume de Jérusalem, les Templiers continuent de remplir leur mission originale de protection des pèlerins venant des ports de Saint-Jean-d'Acre, d'Haïfa et de Jaffa visiter les lieux saints ou descendant de Jérusalem pour se rendre sur le Jourdain. Le chef des Templiers de Jérusalem dispose toujours en réserve de dix chevaliers pour accompagner les pèlerins sur le Jourdain et d'un troupeau d'animaux destinés à transporter les vivres et les voyageurs épuisés. Sur le Jourdain, les Templiers ont un château qui surplombe le site où Jésus a été baptisé. L'édifice sert non

seulement à protéger les pèlerins, mais également les moines locaux suite à l'assassinat gratuit de six d'entre eux par Zengi.

Ils acquièrent des châteaux, mais aussi des terres autour de Baghras, Tortose et Saphet. Dans ces régions, les Templiers détiennent de nombreux villages, moulins et terres agricoles. Le détail précis de ces possessions n'est pas connu, car les archives des Templiers ont été détruites à Chypre par les Turcs ottomans au ^{xvi}^e siècle. Mais, de ce que l'on a pu recueillir, il semble que les ordres (Hospitaliers et Templiers) aient détenu près d'un cinquième des terres d'Outremer vers la moitié du ^{xii}^e siècle et, en 1188, l'année de la bataille de Hattin, environ un tiers.



Les banquiers d'affaires

Les premiers financiers européens

Les Templiers sont devenus les premiers banquiers en Europe, évolution involontaire et imprévue, mais naturelle au regard de leur situation. Depuis leurs débuts, les Templiers sont une organisation internationale tournée vers la Terre sainte, mais dont le soutien provient d'Europe, où ils possèdent des terres, perçoivent la dîme et reçoivent des dons de la part des fidèles. Ils organisent des marchés et des foires, administrent leurs domaines et font le commerce de tout, de la laine aux esclaves, en passant par le bois et l'huile d'olive. Avec le temps, ils se constituent une formidable flotte marchande en Méditerranée, capable de transporter des pèlerins, des soldats et des vivres entre l'Espagne, la France, l'Italie, la Grèce et l'Outremer.

Disciplinés, honnêtes et indépendants, les Templiers inspirent confiance dans toute la société médiévale et leur expérience en matière de commerce et de finance en fait les banquiers idéaux pour les papes et les rois. C'est cependant dans leur réussite en tant que banquiers et financiers que réside l'une des causes essentielles de leur chute. À l'instar de l'Église et des croisades, les Templiers ont une dimension internationale, mais, aux ^{XIII}^e et ^{XIV}^e siècles, les rois européens, surtout de France, créent des États-nations. Si les Templiers lèvent des fonds afin de défendre la Terre sainte avec leurs armes, ils financent également le nouveau nationalisme émergent en Occident. Mais la France en tant qu'État-nation doit à son tour « nationaliser » les Templiers et les détruire.

Les ports des Templiers et le commerce en Méditerranée

La plupart des produits qu'importent les Templiers, tels que les chevaux, le fer et le blé, leur parviennent par la mer. Dans un premier temps, les Templiers passent des accords avec des transporteurs et agents commerciaux, mais, au début du ^{XIII}^e siècle, ils commencent à se constituer leur propre flotte. Ils sont présents en masse dans tous les ports importants d'Outremer : Césarée, Tyr, Sidon, Gibelet (qui s'appelait Byblos dans l'Antiquité, et aujourd'hui Jbeil), Tripoli, Jebel et Port Bonnel, au nord d'Antioche. Mais leur port d'attache est Saint-Jean-d'Acre, ville fortifiée bâtie sur une langue de terre

offrant une excellente protection pour son double port.

Les principaux pouvoirs du royaume de Jérusalem sont représentés à Saint-Jean-d'Acre, mais, en 1191, après la prise de Jérusalem par Saladin, la ville devient le nouveau quartier général des Templiers en Terre sainte. Selon le chroniqueur du XIII^e siècle connu sous le nom de Templier de Tyr, « Le temple était l'endroit le plus solide de la ville, dont une grande partie était au bord de la mer, comme un château. À l'entrée figurait une grande tour robuste dont les murs faisaient 8 mètres d'épaisseur. » Il mentionne également une autre tour, bâtie si près de la mer que les vagues déferlaient contre elle, « dans laquelle était conservé le trésor du Temple ».

Après 1218, les Templiers agrandissent leurs infrastructures à Saint-Jean-d'Acre en se dotant d'une nouvelle forteresse, à une cinquantaine de kilomètres au sud. Aujourd'hui connue sous le nom d'Atlit, les Templiers l'appellent Chastel Pèlerin car elle a été construite sur un promontoire rocheux avec l'aide de pèlerins. Selon un pèlerin germain qui la visite au début des années 1280, ce château « est situé au cœur de la mer, fortifié par des murs, remparts et barbicanes si solides et crénelés que le monde entier ne suffirait pas pour le prendre ».



Saint-Jean-d'Acre, aujourd'hui Akko, ville israélienne. Le quartier des

Templiers occupait une grande partie du promontoire (dont une portion a depuis disparu dans la mer), formant le port au premier plan, où l'on peut encore voir les restes des structures des Templiers.

Depuis leurs ports d'Outremer, les navires des Templiers voguent vers l'ouest. En France, leur principal port d'attache est Marseille, où ils chargent pèlerins et marchands avant de mettre le cap vers l'est. Les ports italiens de l'Adriatique sont également importants, surtout Brindisi, qui présente l'avantage d'être proche de Rome. À Bari et Brindisi, on trouve du blé, des chevaux, des armes, des vêtements, de l'huile d'olive, du vin et des pèlerins. Messine, en Sicile, sert à la fois de circuit d'exportation depuis le continent et d'entrepôt pour les cargaisons provenant de Catalogne et de Provence. Les Templiers construisent également des navires dans les ports européens, partout entre l'Espagne et la côte dalmate.

Le commerce des esclaves blancs

Autre chargement des Templiers, les esclaves blancs, transportés en très grand nombre de l'est vers l'ouest, où ils participent au fonctionnement des maisons de l'ordre du Temple, surtout en Italie et en Aragon. Les Hospitaliers exploitent également des esclaves et s'adonnent à ce commerce florissant pour tous, même les pouvoirs maritimes italiens, plus particulièrement à Gênes, et surtout dans les États musulmans orientaux.

À la fin du XIII^e siècle, la plaque tournante du commerce des esclaves est le port d'Ayas du royaume arménien de Cilicie, sur la Méditerranée. Marco Polo débarque à Ayas en 1271 afin d'entamer son périple vers la Chine, à peu près au moment où les Templiers y ouvrent un comptoir. Les esclaves, qui sont turcs, grecs, russes et circassiens, ont été récupérés suite à des luttes intertribales, parce que des parents pauvres ont décidé de vendre leurs enfants ou parce qu'ils sont enlevés. Ils sont acheminés à Ayas par des marchands d'esclaves turcs et mongols.

Les jeunes hommes robustes des steppes russes du sud ou du Caucase, sélectionnés, sont généralement envoyés en Égypte, où ils sont convertis à l'islam et servent de soldats esclaves d'élite appelés Mamelouks. En 1250, les Mamelouks prennent le pouvoir en Égypte et mènent le *jihad* final qui boute les Francs hors d'Outremer.

Le réseau de banques des Templiers

En Outremer et dans la péninsule Ibérique, les Templiers offrent des services d'ordre militaire, mais en Angleterre, en France et en Italie, leur contribution première est financière. On met traditionnellement en lieu sûr les documents et objets précieux dans les monastères, mais à une époque se caractérisant par des déplacements d'ampleur en raison des croisades et de la croissance du commerce et des pèlerinages en Occident, le réseau de commanderies (à savoir les maisons et domaines) de l'ordre du Temple est capable d'offrir un meilleur service. Les Templiers développent un système d'avoirs permettant de retirer de l'argent dans une autre commanderie que celle dans laquelle il a été déposé, à condition de présenter l'avoir. Cette procédure exige une tenue des comptes honnête et scrupuleuse, ce en quoi les Templiers excellent.

Que ce soit à Paris, à Saint-Jean-d'Acre ou ailleurs, les Templiers consignent quotidiennement les détails des transactions, avec le nom du déposant, le nom du caissier de service, la date et la nature de la transaction, le montant déposé et le compte sur lequel le dépôt doit être effectué. Ces écritures quotidiennes sont ensuite transférées sur un registre général faisant partie d'immenses archives définitives. Les Templiers publient également des relevés plusieurs fois par an récapitulant les crédits et les débits, l'origine et la destination de chaque élément.

Avec leurs agences, si l'on peut dire, aux deux extrémités de la Méditerranée et avec les importants bastions des temples de Paris et de Londres, ils peuvent non seulement encaisser les dépôts mais également mettre à disposition les fonds à

l'étranger si besoin.

Des services financiers internationaux

L'extension logique de l'activité consistant à garder les documents et l'argent des croisés est de rendre ces fonds disponibles lors des expéditions proprement dites. Les Templiers disposent de navires qui recèlent de précieux trésors, proches du littoral, où les chevaliers, nobles et rois en campagne peuvent procéder à des retraits en urgence. Les Templiers accordent également des prêts, par exemple au roi de France Louis VII pendant la deuxième croisade. Cela marque le début de l'étroite collaboration financière entre les Templiers et la monarchie française puisqu'ils deviennent ainsi ses trésoriers.

Du financement des croisades à l'entrée dans le système financier européen, il n'y a qu'un pas pour les Templiers. Le roi Jean d'Angleterre emprunte au maître du Temple de Londres à peu près au moment où il signe la Grande Charte, en 1215. Après la quatrième croisade, au cours de laquelle les Latins renversent les empereurs byzantins et placent un Franc sur le trône, l'empereur latin de Constantinople Baudouin II emprunte une énorme somme garantie contre la Vraie Croix. Dans le cadre de leur participation au système financier européen, les Templiers prennent part à la toile qu'ont tissée les marchands et banquiers italiens dans toute l'Europe et le Levant.

En échange de ces services, les Templiers bénéficient de

divers privilèges et concessions. Ils reçoivent ainsi par l'intermédiaire d'une bulle pontificale et des décrets des rois français et anglais la juridiction pleine et entière sur leurs terres et les habitants qui l'occupent. Ils décrochent également le consentement royal pour l'organisation de marchés agricoles hebdomadaires et de foires annuelles mettant en valeur le commerce local et rapportant à l'Ordre des revenus conséquents, tant grâce aux droits versés par les participants qu'à la dynamisation de l'économie locale en général. En associant l'agriculture et le capital, les Templiers rencontrent un succès considérable dans l'exploitation commerciale de leurs domaines, mais aussi par le biais de l'élevage de moutons en Angleterre, par exemple. Dans cette activité, leurs capacités en matière de crédit font d'eux des fournisseurs de laine de tout premier plan. Parmi les avantages dont ils bénéficient figure notamment l'exportation en toute liberté de biens et de fonds de l'Occident vers l'Outremer.

En outre, les Templiers réalisent des bénéfices avec le change de monnaies et leurs services sont payants. Bien que cela n'apparaisse pas clairement sur les documents, ils font payer des intérêts sur les prêts, parfois sous forme de dépenses, afin de contourner les réticences médiévales envers les intérêts, même s'il leur arrive aussi de les mentionner courageusement en toute transparence. En 1274, par exemple, Édouard I^{er} d'Angleterre rembourse aux Templiers la somme de 27 974 livres tournois ainsi que 5 333 livres, 6 sous, 8 deniers, pour « administration, dépenses et intérêts », le coût total du prêt avoisinant les 20 pour cent.

Les Temples de Paris et de Londres

La Maison du Temple de Paris est le quartier général des Templiers en France. Bâtie sur une terre que les Templiers ont acquise dans les années 1140, il n'en reste aujourd'hui que le nom de la rue, dans le quartier du Temple, dans la partie nord du quartier du Marais de la capitale. Mais, du XII^e au XIV^e siècle, elle est l'un des principaux centres financiers du Nord-Ouest de l'Europe.

La Maison du temple est alors située dans le nord de la ville et est entourée de murailles dotées de tourelles. L'intérieur est constitué d'un ensemble impressionnant de bâtiments et, vers la fin du XIII^e siècle, les Templiers ajoutent un majestueux donjon d'une cinquantaine de mètres de haut, soit près de deux fois la hauteur de la Tour Blanche située au centre de la Tour de Londres. Ce donjon de l'Ordre est le cœur de la banque des Templiers et la trésorerie des rois de France. Pendant la Révolution française, il servira de prison et c'est là que seront enfermés Louis XVI et Marie-Antoinette et d'où ils partiront pour être guillotiner.



L'énorme complexe de la Maison du Temple de Paris était l'un des principaux centres financiers européens.

Le Temple de Londres ou le Nouveau Temple, comme on l'appelle, serait comparable à celui de Paris, mais seule reste aujourd'hui l'église du Temple, sacrée en 1185, au milieu des Inns of Court au sud de Fleet Street. La nef de l'église du Temple est ronde, comme c'est la tradition dans les églises des Templiers, respectant les plans de l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Le roi Jean réside en fait au Nouveau Temple quand est signée la Grande Charte, en 1215. Le maître du Temple de Londres l'accompagne pour la célèbre réunion avec les barons, à Runnymede. Mais, si les rois d'Angleterre mandatent les Templiers sur les plans militaire, diplomatique et financier, ils prennent toujours soin de conserver le trésor royal dans la maison royale, où il est géré par des fonctionnaires royaux. Le Nouveau Temple n'est donc qu'une chambre forte supplémentaire.

Les relations sensibles avec les rois

L'expérience des Templiers les rend utiles à la monarchie française et à la papauté, toutes deux souhaitant empêcher un maximum de recettes par le biais des taxes et réformer l'administration de leurs finances. Par exemple, pendant les trente-trois ans du règne de Philippe II, de la fin du XII^e siècle au premier tiers du XIII^e, ses recettes augmentent de 120 pour

cent grâce à la gestion mise en place par les Templiers.

Cependant, les biens en possession des Templiers ne sont jamais complètement à l'abri. Seule la Maison du Temple de Paris présente une formidable garantie contre une attaque. Ailleurs en France, les maisons du Temple subissent les assauts du roi. Le Temple de Londres est attaqué par les rois d'Angleterre aux XIII^e et XIV^e siècles lorsqu'ils ont des besoins impérieux. Et, en Espagne, les rois d'Aragon en font autant. Mais il s'agit à chaque fois d'événements ponctuels lorsque la situation est désespérée et le butin est ensuite restitué. En définitive, la meilleure protection n'est pas les murs de pierre de leurs trésoreries mais des contraintes pratiques et morales. Les rois ont trop besoin des Templiers et de leurs services pour se les aliéner. Ils ne peuvent pas non plus se permettre de pencher du mauvais côté d'une cause spirituelle, tout du moins pas jusqu'à la rafle des Templiers ordonnée par Philippe le Bel en octobre 1307.



L'hérésie médiévale

Les apparences sont trompeuses

Bernard de Clairvaux dit des Templiers qu'ils se couvrent le corps d'une armure de fer et l'âme d'une armure de foi. L'orthodoxie religieuse est considérée comme un accessoire au même titre que les épées et les armures. C'est heureux car, à cette époque, l'Outremer est un vivier de croyances hétérodoxes et hérétiques, à la fois chrétiennes et musulmanes, tout comme le Sud de la France, où l'Ordre obtient une grande partie de son soutien. La cuirasse a joué son rôle. Pendant près de deux siècles, les Templiers sont considérés comme des parangons de foi et rien n'indique que leur âme soit contaminée. En outre, un siècle après la fondation de l'ordre du Temple, dans l'esprit des Occidentaux, c'est un idéal de chevalerie et les Templiers sont les gardiens du Saint-Graal.

Voilà qui rend d'autant plus ironique l'arrestation des Templiers en 1307 pour hérésie et blasphème. Ces charges, ainsi que les poursuites et le procès qui leur est intenté, sont traités plus loin. Le présent chapitre brosse la situation générale : la découverte de systèmes religieux étranges dont les doctrines remontent aux toutes premières croyances chrétiennes en Orient. À la base de ces croyances, qui se sont répandues en Europe pendant les croisades, figurent l'idée radicale selon laquelle l'homme habite un monde illusoire dans lequel les apparences sont trompeuses.

Les Templiers et les Cathares

Pendant les XII^e et XIII^e siècles, le Languedoc est le centre d'une vie religieuse riche et complexe marquée par l'essor de l'orthodoxie et de l'hérésie chrétiennes. Guillaume de Puylaurens, chroniqueur du XIII^e siècle vivant dans cette région, écrit sur les communautés hérétiques des Ariens, Vaudois et Manichéens. Les Ariens sont les survivants d'une hérésie vieille de neuf cents ans née à Alexandrie, et dont le courant de pensée tend à fragiliser la divinité de Jésus-Christ. Pour leur part, les Vaudois sont un nouveau mouvement du XII^e siècle tourné vers la pauvreté qui appelle à la distribution des biens aux pauvres, rejette l'autorité du clergé et affirme que tout le monde peut prêcher. Ils sont convaincus que leur lecture littérale de la Bible suffit au salut. Selon Pierre des Vaux de

Cernay, autre chroniqueur du XIII^e siècle, les Vaudois « étaient mauvais ; mais, comparés aux autres hérétiques, ils étaient beaucoup moins pervers, car ils s'accordaient en beaucoup de choses avec nous, ne différant que sur quelques-unes »²⁰. Les « autres hérétiques » sont les Manichéens, également connus sous le nom de Cathares, terme qui vient du grec *katharos*, « pur ».

Le Languedoc est une source importante de revenus et de recrues pour les Templiers. Ces derniers doivent leur expansion d'envergure dans la région au soutien de la noblesse à laquelle ils sont étroitement liés. L'association des terres des nobles et du capital des Templiers favorise l'établissement de nouvelles communautés et le développement de territoires précédemment non cultivés. Certains de ces protecteurs des Templiers sont réputés être favorables aux Cathares.

Le catharisme apparaît pour la première fois dans le sud de la France quelques années après la première croisade. Ses adeptes sont devenus nombreux et sont très bien organisés, élisant des évêques, levant des fonds et distribuant de l'argent aux pauvres. Mais ils n'acceptent pas le fait que, s'il n'y a qu'un dieu, que Dieu est le créateur et qu'il est bon, il demeure malgré tout de la souffrance, des maladies et la mort au sein de son univers. La solution des Cathares à ce problème du mal dans le monde est de dire qu'il existe deux créateurs et deux mondes. Ils sont dualistes, en ce sens qu'ils croient au principe du bien et du mal, le bien étant le créateur du monde invisible et spirituel, et le mal le créateur de notre monde matériel. Tout ce qui est matériel est mal parce que c'est l'œuvre du diable,

mais le renoncement idéal à ce monde s'avère difficilement applicable. Par conséquent, bien que les Cathares vivent une vie apparemment normale, s'engageant à ne renoncer à l'univers du mal que sur leur lit de mort, quelques-uns adoptent la vie austère des *parfaits*.



Montségur a été la dernière redoute des Cathares. 200 de ses défenseurs ont été brûlés sous le château pour hérésie.

Dans la mesure où les créations humaine et animale perpétuent de la matière, les *parfaits* s'abstiennent de consommer des œufs, du lait, de la viande et d'avoir des relations avec les femmes. Mais, ordinaires ou *parfaits*, les Cathares partagent activement la croyance selon laquelle le Christ ne fait pas partie de l'univers du mal. Il n'est donc pas vraiment l'enfant de la Vierge Marie, n'est pas un être de chair et de sang et n'a pas ressuscité. Le salut ne provient pas de sa mort et de sa résurrection, lesquelles ne sont qu'une mise en scène. En revanche, la rédemption est obtenue en suivant les enseignements de Jésus.

En 1200, l'hérésie cathare est si répandue qu'elle éveille des craintes au sein de la papauté. Le pape Innocent III dit que les Cathares sont « pires que les Sarrasins », car le catharisme remet non seulement en question l'Église, mais menace également la survie même de la race humaine en condamnant

la procréation. En 1209, une croisade est lancée contre eux (la croisade contre les Albigeois ; puisque de nombreux Cathares vivent alors dans la région d'Albi), puis une inquisition. Cette année-là, le noyau de la résistance cathare se replie dans le château de Montségur, au sommet d'une grande colline, dans les Pyrénées orientales, où ils résistent aux assauts et aux sièges jusqu'à leur capture en 1244. 200 Cathares refusent toujours d'abjurer leurs croyances religieuses. Ils sont attachés ensemble et placés dans un enclos, sous le château, pour y être brûlés sur un énorme bûcher funéraire. Les Templiers ne jouent aucun rôle dans la croisade contre les Albigeois, laquelle est destinée à attaquer certains de leurs protecteurs, qui protègent aussi les Cathares.

Les gnostiques

Le dualisme cathare prend sa source en Orient et remonte aux gnostiques chrétiens qui prospéraient aux II^e et III^e siècles avant Jésus-Christ tout autour des côtes orientales de la Méditerranée, en Égypte, en Syrie et en Palestine, voire en Asie Mineure et en Grèce. *Gnosis* veut dire connaissance en grec et les gnostiques pensent que le salut réside dans la compréhension de la vraie nature de la création. Ils croient qu'il existe deux mondes, le monde matériel décadent créé par un démiurge mauvais, l'ennemi de l'homme, et le monde de lumière où réside le dieu primordial.

L'un des plus éminents maîtres gnostiques est Valentin, qui rayonne à Alexandrie et Rome aux alentours de 140 av. J.-C. Il

affirme savoir précisément comment le monde a été construit et comment le mal est apparu, histoire qu'il présente à ses adeptes sous la forme d'un mythe cosmique. Il conçoit un dieu primordial, centre d'une harmonie divine qui se manifeste sous la forme de couples composés d'un homme et d'une femme. Chaque couple est inférieur à celui qui le précède et Sophia, la femme du trentième couple, est la moins parfaite de toutes. Elle a montré son imperfection, non pas comme l'ange Lucifer en se rebellant contre Dieu, mais en souhaitant trop ardemment être unie à lui. C'est ainsi qu'elle s'enfonce dans l'abîme à cause de cet amour, et l'univers se forme à partir de son agonie et de ses remords. Elle porte en elle un fils, le Démon, qui dirige ce monde de tristesse et de confusion, bien qu'il soit incapable de réaliser quoi que ce soit.

L'homme contient une catastrophe qui n'est pas l'œuvre de Dieu, mais les gnostiques disent qu'ils connaissent le secret du salut. Au moment de la faute cosmique, des étincelles de la lumière divine ressemblant à des éclats de verre brisé se sont retrouvées emprisonnées dans une partie du genre humain. Ces personnes sont les élus et le but des gnostiques est de les ramener vers Dieu. Cependant, la rédemption cosmique, et non simplement le salut personnel, est nécessaire, car la création dans son intégralité est une erreur. Elle n'a rien à voir avec Dieu, qui n'a jamais eu l'intention de créer l'univers ni d'engendrer l'homme. La création est un projet défectueux et l'homme vit donc dans un monde dénué de sens ou sous le contrôle implacable des puissances du mal. En tout cas, l'homme est pris au piège du monde matériel écarté de l'esprit de Dieu.

Valentin a enseigné à ses disciples qu'ils doivent se libérer en tentant de réprimer leurs désirs et en pratiquant l'abstinence sexuelle. La polarité homme-femme reflétant la division, la dualité de l'univers, le Jugement dernier et la rédemption du monde se produiront, comme le dit Jésus dans l'évangile (gnostique) des Égyptiens, « lorsque les deux deviendront un seul, que le mâle avec la femelle ne sera ni mâle ni femelle ». D'autres gnostiques ont leur propre histoire et certains, au lieu de prôner l'abstinence, autorisent les rapports sexuels, même si le but est le même, à savoir unir l'homme et la femme afin d'obtenir l'unité souhaitée du monde. La crucifixion et la résurrection ne figurent pas dans ces histoires gnostiques. Jésus descend plutôt du dieu primordial et transmet à ses disciples la tradition secrète de la gnose.

Le dualisme islamique

Le dualisme est profondément ancré en Orient et ne se limite pas au christianisme. En fait, le terme manichéen, attribué par certains chroniqueurs français aux Cathares, est employé par les Byzantins pour décrire les conceptions dualistes de Mani, Perse du III^e siècle, qui ont engendré le zoroastrisme, le bouddhisme et le mandéisme babylonien, ainsi que le christianisme. Plusieurs sources ont ainsi favorisé l'émergence du dualisme dans l'islam. Bien que le dualisme soit à la base incompatible avec l'islam, selon lequel Dieu est seul, unique et bon, l'unité politique du monde musulman est depuis longtemps en déclin, autorisant l'émergence de nouveaux

courants religieux.

Le Moyen-Orient est divisé en dynasties locales et sujet à des pressions de la part du califat abbasside, des Turcs seldjoukides et des Fatimides d'Égypte, sans parler des Byzantins, mais comprend également de nombreuses sectes. Parmi les chrétiens figurent les jacobites, les maronites, les coptes et les orthodoxes et, parmi les musulmans, on trouve les sunnites et de nombreux groupes hétérodoxes issus du chiisme qui comprennent les qarmates, les alawites, les druzes et les ismaéliens, qui sont non seulement des courants de croyance mais également des sociétés secrètes initiatrices avec des objectifs politiques à tendance apocalyptique.

Les ismaéliens ont perpétué certaines croyances pré-musulmanes, en particulier le dualisme, à travers lequel ils considèrent le mal non pas comme l'absence du bien mais comme un élément du monde et de son créateur, lequel pourrait être une émanation d'un dieu ultime et inconnaissable. À l'instar des gnostiques, ils pensent que l'homme possède des éclats de l'étincelle divine qui, en raison de la possession de la connaissance secrète, peuvent réunir l'homme avec le dieu inconnu. Les ismaéliens revendiquent cette connaissance.

Mais, après la conquête d'Édesse par Zengi en 1144 et l'abandon de Damas au profit de son fils Nur al-Din, la dynastie zengide impose l'islam sunnite à toute la population musulmane de Syrie, refoulant les sectes chiites dans des régions inaccessibles.

Les Assassins

Les ismaéliens se retirent dans la région montagneuse du littoral, le djebel Ansarieh, encerclés par les forteresses des Templiers et des Hospitaliers de Tortose, Chastel Blanc, Margat et Krak des Chevaliers, où le mouvement assume sa forme militante et meurtrière connue sous le nom d'Assassins. Des forteresses d'al-Ullayqa, Qadmus, Qalaat al-Kahf et surtout Masyaf, quartier général du chef des Assassins, le cheikh al-Jebel (Vieil Homme de la montagne), ils appliquent une stratégie reposant sur les assassinats afin d'asseoir leur influence, surtout sur les sunnites, mais parfois aussi sur les chrétiens, susceptibles de menacer leur indépendance.

Marco Polo, qui a rencontré une branche des Assassins à Alamut, en Perse, donne un aperçu de leur connaissance divine. Les Assassins utilisent des drogues (dont du haschisch, d'où est tiré le mot « assassin ») pour convaincre les novices destinés à devenir des *fedayin* (qui se sacrifient) qu'ils vont entrer dans un jardin rempli de joie où des fontaines coulent du lait, du miel et du vin et où les *houris*, ces vierges du paradis, sont facilement accessibles. On dit alors aux initiés revenus dans leur état normal qu'ils ont bien visité le paradis, dans lequel ils séjourneront éternellement s'ils obéissent aux ordres de l'imam des Assassins.

Selon les comptes-rendus de chroniqueurs européens, les chefs des Assassins dominant totalement leurs adeptes en leur ordonnant de se jeter dans un précipice, saut aboutissant à une mort certaine. Leur volonté de se sacrifier rend les attaques des *fedayin* très déroutantes. Leur mission est de semer la peur de la secte tout en affaiblissant la détermination de leurs ennemis en tuant des personnages importants. Les Assassins infiltrent

les rangs de leurs adversaires et, quand ils ont gagné leur confiance, ils les tuent, toujours à l'aide d'un couteau. Il s'agit d'attaques-suicides car, apparemment, ils périssent eux-mêmes lors de l'opération.



Le château de Masyaf, dans le djebel Ansarieh, est le quartier général des Assassins sous les ordres du Vieil Homme de la montagne.

Parmi les victimes chrétiennes des Assassins figurent Raymond II, comte de Tripoli, en 1152, Conrad de Montferrat, roi de Jérusalem, en 1192, et un autre Raymond, héritier des trônes d'Antioche et de Tripoli, qui, en 1213, est poignardé à mort devant la cathédrale Notre-Dame-de-Tortose. Mais la plus célèbre tentative de meurtre des Assassins vise Saladin, en 1176. Chantre de l'orthodoxie sunnite et chef de la résurgence musulmane, Saladin a déjà renversé les Fatimides chiites d'Égypte et s'acharne désormais contre les croisés et les Assassins. Il pénètre dans le djebel Ansarieh pour assiéger Masyaf, mais ses soldats lui rapportent de mystérieux pouvoirs, tandis que lui-même est en proie à des cauchemars terribles. Une nuit, il se réveille subitement et trouve sur son lit des pains que les Assassins sont les seuls à cuisiner, accompagnés d'un poignard empoisonné et d'un verset menaçant. Convaincu que

Rashid al-Din Sinan, le Vieil Homme de la montagne, est entré en personne dans sa tente, Saladin craque. Il envoie un message à Sinan, implorant son pardon et lui promettant de mettre un terme à sa campagne contre les Assassins à condition qu'il dispose d'un sauf-conduit. Saladin est pardonné et s'empresse de retourner au Caire.

Les Templiers et le Vieil Homme de la montagne

La seule organisation efficace contre les Assassins est celle des Templiers. En tant qu'entité éternelle, l'ordre du Temple ne peut être intimidé par la mort de l'un de ses membres. Les Assassins avouent n'avoir jamais tué un maître parce qu'ils savent que quelqu'un prendra immédiatement sa place.



Hassan ibn Sabbah est le fondateur perse d'une secte ismaélienne qui s'étend jusque dans les montagnes de Syrie, où elle devient connue sous le nom d'Assassins.

Dans l'expression de leur haine des sunnites, les Assassins se retrouvent parfois alliés aux chrétiens et, même dans des circonstances éprouvantes, ils sont tolérés par les États croisés et les Templiers. Après que les Assassins ont tué Raymond II,

comte de Tripoli, en 1152 (pour une raison inconnue, à moins que la femme de Raymond II ait commandité son assassinat), les Templiers menacent de les attaquer, mais les Assassins achètent facilement leur protection en acceptant de verser un tribut annuel de 2 000 besants. Les Assassins et les chrétiens ont un ennemi commun et il est dans l'intérêt des deux camps de rester en paix.

Mais, en une occasion significative, la méfiance des Templiers vis-à-vis des Assassins les pousse à s'opposer à la politique du roi Amalric de Jérusalem, entré en pourparlers avec le Vieil Homme de la montagne. Les ismaéliens ont toujours considéré leur chef comme l'incarnation du Dieu inconnaissable, mais, en 1164, à un moment apocalyptique, Rashid al-Din Sinan renonce ouvertement à l'islam et déclare que la résurrection s'est produite. Le chroniqueur syrien contemporain Kamal al-Din décrit des scènes de frénésie dans le djebel Ansarieh, au cours desquelles « des hommes et des femmes se mélangeaient lors de beuveries, aucun homme ne s'abstenait face à sa sœur ou sa fille, les femmes portaient des vêtements d'homme et l'une d'elle déclara que Sinan était Dieu ». En fait, selon le voyageur espagnol musulman Ibn Jubayr, tout le monde accorde ce statut divin au Vieil Homme de la montagne car tous ses disciples le considèrent comme Dieu.

C'est neuf ans après ces événements, en 1173, qu'Amalric de Jérusalem tente de négocier une alliance avec Sinan. L'une des conditions est que les Assassins se convertissent au christianisme. Mais, alors que l'émissaire de Sinan repart de Jérusalem à destination de Masyaf, portant un sauf-conduit du

roi Amalric, il tombe dans une embuscade tendue par des chevaliers templiers, qui le tuent. Amalric ne parvient que très difficilement à convaincre Sinan qu'il n'a rien à voir avec cette attaque. Dans l'intervalle, il accuse les Templiers de trahison et de mener le royaume au bord de la ruine en réduisant à néant l'espoir d'une alliance prometteuse. Pour le chroniqueur Guillaume de Tyr, ce meurtre a un mobile financier, car la paix aurait signifié la fin du tribut versé par les Assassins aux Templiers. Un autre chroniqueur, Gautier Map, écrit que les Templiers ont tué l'émissaire pour la raison suivante : « Si la paix s'installe, que deviendra le glaive ? Pour cette raison on dit qu'il leur est déjà arrivé d'éviter la paix. »²¹ Autrement dit, la guerre justifie l'existence des Templiers, lesquels craignent que la paix ne s'installe.

L'argument de la cupidité des Templiers est caractéristique de Guillaume de Tyr, l'Ordre n'ayant pas besoin du tribut payé par les Assassins. Cependant, les Templiers s'inquiètent vraisemblablement que le roi Amalric de Jérusalem ne se fasse berner. Ils ont conscience que, quelle que soit la religion prônée par les Assassins, il ne s'agit que d'une apparence, comme l'a été l'islam. Les Assassins voient ce monde comme une simple illusion et, même s'ils se convertissent au christianisme, leurs croyances intérieures et secrètes resteront. Les Templiers contrôlent des châteaux importants à proximité immédiate de l'enclave des Assassins, châteaux qui dominent les cols donnant sur l'intérieur des terres contrôlé par les sunnites, encore plus dangereux. Baisser la garde face au discours d'une telle secte serait particulièrement irresponsable et coûterait aux

Templiers leur crédibilité en Occident. En l'occurrence, les négociations n'ont jamais repris. Après la mort d'Amalric de Jérusalem en 1174, Raymond III, comte de Tripoli, est nommé régent et, comme son père a été tué par les Assassins, il partage la méfiance des Templiers.



Saladin et les Templiers

Vue depuis le Mont du Temple

Dans les décennies qui suivent la deuxième croisade, les personnes se rendant sur le Mont du Temple sont impressionnées par les aménagements réalisés par les chevaliers templiers. Après avoir prié dans l'église du Saint-Sépulcre, dotée de chapelles associées à la crucifixion et à l'enterrement de Jésus et à la découverte de la Vraie Croix, les pèlerins marchent jusqu'au Mont du Temple, où ils empruntent la porte ouest près du flanc sud du dôme du Rocher, le *Templum Domini* ou Temple du Seigneur, église servie par les chanoines de l'ordre des Augustins. Dans la cour extérieure, les chanoines et les Templiers ont bâti des maisons et créé des jardins.

Selon Theoderich, pèlerin germain qui a relaté par écrit son

séjour en Terre sainte, en 1172, le Temple du Seigneur porte une inscription qui dit : « C'est ici la Maison du Seigneur, solidement bâtie. Elle est fondée sur la pierre ferme. » Mais, comme les pèlerins avaient l'habitude d'emporter des morceaux du rocher sacré, sa surface a été recouverte de marbre et entourée d'une grande protection finement décorée en fer forgé dressée entre les colonnes.

Du Temple du Seigneur, poursuit Theoderich, les pèlerins se dirigent vers le sud jusqu'au quartier général des Templiers, à l'intérieur de la mosquée al-Aqsa ou plutôt ce qu'il appelle le palais de Salomon :

[...] qui est oblong et soutenu à l'intérieur par des colonnes, comme une église, et en fin de compte rond comme un sanctuaire et coiffé d'un grand dôme rond. Cet édifice, avec toutes ses dépendances, est tombé aux mains des chevaliers templiers qui résident à l'intérieur et dans d'autres bâtiments reliés. Ils y disposent de nombreux magasins d'armes, de vêtements et de nourriture et sont sans cesse aux aguets pour protéger le pays. Dessous se trouvent des écuries bâties jadis par Salomon en personne, adjacentes au palais, extraordinaire bâtiment complexe reposant sur des colonnes et doté de tout un réseau d'arcs et de voûtes. Selon nos calculs, les écuries peuvent accueillir dix mille chevaux avec leurs palefreniers. Aucun homme ne peut tirer une flèche avec un arc d'un bout à l'autre de l'édifice, que ce soit dans le sens de la longueur ou de la largeur. Au-dessus se trouvent une multitude de pièces, chambres solaires et bâtiments adaptés à tous les usages. Ceux qui marchent sur le toit tombent sur de nombreux jardins, cours, antichambres, vestibules et bassins d'eau de pluie. En contrebas on découvre un nombre incroyable de bains, entrepôts, greniers et magasins pour le stockage du bois et d'autres provisions indispensables.

La partie sud du Mont du Temple est donc devenue le centre

administratif, militaire et religieux des Templiers, avec une vaste écurie en dessous. Le maître y a ses quartiers, ainsi que son entourage, constitué d'un chapelain, de deux chevaliers, d'un ecclésiastique, d'un sergent, d'un scribe musulman qui sert d'interprète, ainsi que de serviteurs et d'un cuisinier. Le sénéchal, le maréchal, le commandeur du royaume de Jérusalem et le frère drapier sont aussi présents avec leurs serviteurs. Le royaume de Jérusalem compte également



Carte du mont du Temple (Haram Al-Sherif)

dans les 300 chevaliers et 1 000 sergents, ainsi que la cavalerie légère syrienne - les Turcoples - employée par l'Ordre, sans oublier de nombreux auxiliaires, à savoir des palefreniers, maréchaux-ferrants, armuriers et tailleurs de pierres. Nombre de ces personnes sont peut-être logées sur le Mont du Temple.

Le Mont du Temple est un endroit qui grouille de monde, même si, à l'instar de n'importe quel monastère, son centre demeure des plus silencieux. En effet, les Templiers respectent les heures canoniales comme n'importe quel moine cistercien ou bénédictin. Ils se lèvent à 4 heures pour les Matines et se couchent après les Complies, assistent aux offices et prières traditionnels dans la journée, prennent leurs repas sans parler tout en écoutant la lecture de passages de la Bible. Sinon, ils s'occupent de leurs chevaux.



Les Écuries de Salomon du Mont du Temple, situées dans les sous-sols du quartier général des Templiers.

Les Écuries de Salomon sont en fait une sous-structure de voûtes et d'arcs bâtie par Hérode afin d'agrandir la plateforme du Mont. Par la suite, les Umayyades et les Templiers ont entrepris des travaux de reconstruction. Les Templiers s'en sont servi pour leurs écuries, mais Theoderich exagère quand il dit qu'elles pouvaient héberger 10 000 chevaux. D'autres voyageurs évaluent leur capacité à 2 000 chevaux, avec de la place pour les écuyers, les palefreniers. Des pèlerins y dorment même peut-être. Le nombre de chevaux présents en même temps dans ces écuries était plus de l'ordre de 500.

Ces moines guerriers constituent une force considérable en

cette Terre sainte dont la défense leur incombe de plus en plus depuis la deuxième croisade. Contrairement à la croyance populaire, les Templiers ne sont pas des fanatiques cherchant en permanence à combattre l'infidèle. En règle générale, ils se montrent pragmatiques, avec une approche conservatrice de la politique et de la guerre, en tout cas plus que les comtes et rois d'Outremer obnubilés par leurs ambitions dynastiques et personnelles du moment. En devenant chevalier templier, chaque homme se voue corps et âme à l'Ordre, comme l'attestent les paroles d'une recrue : « Je renonce à la vie laïque et à son faste, abandonnant tout. Je me donne au Seigneur et au royaume du Temple de Salomon de Jérusalem, que je servirai toute ma vie suivant ma force dans la pauvreté pour Dieu. »

À la volonté personnelle se substitue une mise au service de l'Ordre et de ses objectifs. Les Templiers se vouent à la défense permanente de la Terre sainte. Au Moyen Âge, les conflits se résument plus à des sièges de villes et de châteaux qu'à des batailles rangées, plus imprévisibles et risquées, même dans les circonstances les plus favorables. En Outremer, la patience porte ses fruits, car les coalitions musulmanes contre les chrétiens finissent toujours à la longue par péricliter. C'est donc avec une certaine confiance que les Templiers contemplent Jérusalem et l'avenir depuis leur quartier général perché sur le Mont du Temple.

Les tunnels et chambres sous le dôme du Rocher

Dans son récit du Mont du Temple, le pèlerin du XII^e siècle Theoderich mentionne de curieux aménagements souterrains. Après avoir grimpé sur le Mont, les pèlerins arrivent dans la cour inférieure du *Templum Domini*, le Temple du Seigneur, anciennement dôme du Rocher, érigé sur le site du Temple de Salomon. « On monte de la cour inférieure à la cour supérieure en empruntant 22 marches, écrit Theoderich, et c'est depuis la cour supérieure que l'on pénètre dans le Temple. Devant cet escalier de la cour inférieure se trouvent pas moins de 25 marches qui descendent

vers un grand bassin, d'où part soi-disant un souterrain menant à l'église du Saint-Sépulcre par l'intermédiaire duquel le feu sacré, qui illumine miraculeusement l'église la veille de Pâques, est acheminé jusqu'au Temple du Seigneur. »



La caverne située sous le dôme du Rocher. Selon certaines traditions juives, c'est là que se trouvait l'Arche d'alliance.

La première mention d'une ouverture dans le rocher est attribuée à un voyageur connu sous le nom de Pèlerin de Bordeaux, en 333 apr. J.-C., mais on doit la première référence documentée à la grotte sous le rocher à Ibn al-Faqih, en 903 : « Sous le rocher se trouve une caverne dans laquelle viennent prier les gens et qui peut contenir 62 personnes. » Un Perse, Nasir-i Khusraw, qui a visité le dôme du Rocher en 1407, a décrit cette grande caverne « où ils brûlent des cierges » - peut-être la tradition ayant poussé Theoderich à faire le lien avec le feu de Pâques miraculeux de l'église du Saint-Sépulcre. Ali d'Herat, qui a visité le Mont du Temple en 1173, époque où Jérusalem est gouvernée par les chrétiens, nous fait part de sa description : « Sous le rocher se trouve la Grotte des âmes. Ils disent qu'Allah va rassembler en cet endroit les âmes de tous les vrais croyants. 14 marches permettent de descendre dans cette grotte. La Grotte des âmes est haute comme un homme et fait 11 pas d'est en ouest et 13 pas du nord au sud. »

Les musulmans disent que l'on peut y entendre les âmes des défunts attendant le Jour du jugement. Et, selon la tradition musulmane et le Talmud des juifs, le rocher représente le centre du monde. Dessous se trouve l'abysse où coulent les eaux du paradis selon les musulmans. Pour sa part, le Talmud dit que ce sont les eaux du Déluge.

Dans certaines traditions juives, cette grotte est également considérée comme l'endroit où se trouvait l'Arche d'alliance, où elle a été cachée lors de la destruction du Temple de Salomon en 587 av. J.-C. et où elle demeure toujours.

Les campagnes égyptiennes d'Amalric de Jérusalem

La garnison fatimide d'Ascalon a pris le contrôle de la route menant au delta du Nil et au Caire, ligne d'attaque également prise par les Arabes lorsqu'ils ont envahi l'Égypte en 640, après avoir conquis la Syrie et la Palestine. Lorsque le roi Baudouin III s'est emparé d'Ascalon avec le concours des

Templiers en 1153, cela a ouvert la porte de l'Égypte aux Francs. Mais cette opportunité n'a été mise à profit qu'après la mort de Baudouin III en 1162, par son frère Amalric, âgé de 25 ans. Ce dernier est entré à trois reprises en Égypte, en 1164, 1167 et 1168, afin d'empêcher que le pays ne tombe aux mains de Nur al-Din.

Le régime fatimide du Caire est devenu faible et instable, deux vizirs jouant de rivalité afin de contrôler les califes affaiblis. Chaque vizir recherche du soutien en dehors d'Égypte, attirant dans leur différend Amalric de Jérusalem et Nur al-Din de Damas. Le bénéfice potentiel est énorme pour les Francs : en installant un gouvernement allié au Caire, le royaume de Jérusalem aurait non seulement accès aux ressources exceptionnelles de l'Égypte, mais protégerait également son flanc sud. Mais la perspective n'est pas moins prometteuse pour Nur al-Din : en s'emparant de l'Égypte, il contrôlerait la route commerciale allant de Damas au Caire, tout en encerclant complètement les États chrétiens.

Chaque camp a des raisons d'espérer. Amalric a compris que pour les Fatimides, qui sont à la fois chiites et arabes, le plus grand ennemi n'est pas le royaume chrétien, mais Nur al-Din, qui est sunnite et turc seldjoukide. Toutefois, bien que les deux siècles de règne fatimide signifient que les influences chiites sont fortes en Égypte, Nur al-Din sait que la majorité des Égyptiens demeurent sunnites et il compte sur le lien musulman entre Le Caire et Damas. La lutte entre Amalric et Shirkuh, le général kurde à la tête de l'armée de Nur al-Din, dure cinq ans. Parvenir à rallier l'Égypte peut s'avérer décisif pour l'un des deux rivaux.

Amalric dispose au sein de son armée de contingents conséquents de Templiers lorsque, à deux reprises, en 1164 et 1167, il force Shirkuh à partir d'Égypte et se retire lui-même. Un chef templier joue également un rôle dans la négociation du traité d'alliance entre Amalric et Shawar, vizir fatimide, avant l'intervention militaire des Francs en 1167. Mais, à l'époque, l'importante faiblesse du régime fatimide saute aux yeux de Nur al-Din et d'Amalric. Ce n'est qu'une question de temps avant que l'un d'eux porte le coup de grâce. Amalric frappe le premier en entrant en Égypte en 1168 avec l'intention d'annexer carrément le pays, sans le soutien des Templiers. Les Fatimides se retirent à l'intérieur du Caire et brûlent ses faubourgs. Ils envoient ensuite demander de l'aide à Nur al-Din. Cette fois-ci, c'est Amalric qui est contraint de se replier et le général kurde Shirkuh de Nur al-Din entre au Caire, décapite Shawar et s'installe comme vizir. Son règne sera de courte durée. En mars 1169, Shirkuh meurt et c'est son neveu Salah al-Din (plus connu sous le nom de Saladin) qui lui succède.

Les relations des Templiers avec le royaume de Jérusalem

La capture de l'Égypte par les forces de Nur al-Din est une calamité stratégique pour les Francs. Les raisons du refus des Templiers de participer à l'invasion opérée par Amalric en 1168 font débat. La première et principale source d'information concernant ces événements est une nouvelle fois

Guillaume de Tyr, chargé par Amalric d'écrire son histoire du royaume de Jérusalem. On aurait pu s'attendre à ce qu'il condamne sans ménagement les Templiers. Pourtant, Guillaume de Tyr n'est lui-même pas d'accord avec cette campagne et dit que les Templiers se sont élevés contre cette opération pour des raisons morales. « Il semblait contre leur conscience » de rompre le traité qu'ils avaient contribué à négocier avec Shawar en 1167.

Ce que Guillaume de Tyr ne mentionne pas, bien que ce soit vrai, c'est que les Templiers sont financièrement liés aux musulmans et aux marchands italiens, qui commercent bien plus avec l'Égypte qu'avec tous les ports croisés réunis. Guillaume de Tyr se borne à citer la supposée jalousie des Templiers vis-à-vis des Hospitaliers, qui ont été les premiers à pousser Amalric à organiser cette expédition et qui ont déjà réclamé Péluse, située à l'extrémité du delta du Nil. L'éternelle rivalité entre les deux ordres pose problème. Il est rare que l'on puisse les persuader de mener campagne ensemble et chacun suit sa propre ligne de conduite, quelle que soit la politique officielle du royaume de Jérusalem.

Malgré toute l'importance stratégique de l'Égypte, les Templiers ont pris en compte d'autres positions. En 1164, lorsque le gros des troupes des Templiers bat la campagne en Égypte avec Amalric, Nur al-Din en profite pour attaquer au nord, infligeant de lourdes pertes à l'armée du prince d'Antioche. 60 chevaliers templiers et de nombreux sergents et Turcoples périssent, précisément dans la zone où ils tiennent les rênes de châteaux situés à des emplacements stratégiquement essentiels puisqu'ils constituent le dernier

rempart de l'Outremer. L'expérience a peut-être fait prendre conscience aux Templiers de la nécessité de bien gérer leurs ressources et de les concentrer là où le besoin se fait le plus sentir.

Il existe à coup sûr des différences marquées en matière de stratégie militaire entre Amalric et les Templiers. Guillaume de Tyr décrit ainsi un incident dramatique survenu en 1166. Apprenant qu'une garnison de Templiers est assiégée derrière le Jourdain, Amalric s'en va les relever avec une force d'envergure. Mais, lorsqu'il atteint le fleuve, on lui apprend qu'une « grotte imprenable », comme l'appelle Guillaume de Tyr, est déjà tombée aux mains du général de Nur al-Din, Shirkuh. Les Templiers ont peut-être pensé que leur garnison était trop isolée. Mais, outré et déconcerté par la nouvelle, Amalric fait pendre 12 des Templiers qui se sont rendus à Shirkuh. Ajoutez à cela l'histoire de l'émissaire des Assassins tué par les Templiers en 1173, événement qui, d'après Guillaume de Tyr, a précipité le royaume au bord d'une « ruine irrévocable », car il a coûté à Jérusalem un allié face à l'encerclement opéré par le pouvoir sunnite, et se dessine chez les Templiers une tendance à l'obstination sur les plans militaire, politique et religieux. Les Hospitaliers sont indépendants de l'autorité laïque, mais leur image est adoucie par la charité et les soins qu'ils prodiguent aux pèlerins, alors que celle des Templiers repose exclusivement sur leurs prouesses militaires et leur implication dans les affaires financières. L'indépendance de ces ordres risque d'être source de ressentiment et, dans le cas des Templiers, elle génère des critiques, selon lesquelles l'ordre est surtout axé sur la

protection et le développement de ses propres intérêts.

D'excellents soldats et d'humbles moines

Un pèlerin anonyme visitant Jérusalem quelque temps après la moitié du XII^e siècle fait la description suivante des Templiers :

Les Templiers sont d'excellents soldats. Ils portent une cape blanche ornée d'une croix rouge et, lorsqu'ils partent à la guerre, ils sont précédés d'un étendard à deux couleurs appelé baussant. Ils progressent en silence. Leur première attaque est la plus terrible. Ce sont les premiers à arriver et les derniers à repartir. Ils attendent les ordres de leur maître. Lorsqu'ils s'estiment prêts à faire la guerre et que la trompette a sonné, ils chantent en chœur le Psaume de David « Non pas à nous », s'agenouillant dans le sang et sur le cou de l'ennemi, à moins qu'ils ne l'aient forcé à battre en retraite ou carrément taillé en pièces. Si l'un d'eux, pour quelque raison que ce soit, tourne le dos à l'ennemi, revient vivant [d'une défaite] ou emploie son arme contre les chrétiens, il est sévèrement puni. La cape blanche avec la croix rouge, signe de sa chevalerie, lui est retirée avec ignominie. Il est rejeté de la confrérie et mange à même le sol, sans serviette, pendant un an. Si les chiens l'attaquent, il n'ose pas les chasser. Mais, au bout d'un an, si le maître et la confrérie pensent qu'il a suffisamment fait pénitence, ils lui redonnent son ancienne ceinture de chevalier. Ces Templiers vivent selon des règles religieuses très strictes, obéissent avec humilité, n'ont aucun bien personnel, mangent frugalement, se vêtent modestement et vivent dans des tentes.

L'ascension de Saladin

En 1171, alors que le calife fatimide al-Adid est mourant, des prières s'élèvent des mosquées du Caire, pas pour le dernier souverain chiite d'Égypte, mais pour le fantoche Nur al-Din, calife sunnite de Bagdad. Le règne abbasside fantasque revient en Égypte. En réalité, al-Adid est le dernier souverain arabe du Moyen-Orient. Les Arabes autrefois impériaux sont désormais gouvernés par les Turcs et les Kurdes. Saladin conserve ses fonctions de vizir, soi-disant à la tête de l'Égypte au nom de Nur al-Din, mais en fait pour son propre compte. Pour consolider sa position, Saladin entame la construction de la citadelle du Caire et l'extension des remparts de la ville. Lorsque Nur al-Din meurt en 1174, Saladin s'autoproclame sultan d'Égypte et s'empresse de s'emparer de Damas. Les

chrétiens paient désormais les conséquences de leur incapacité à prendre l'Égypte. Pour la première fois, ils sont cernés par une puissance musulmane unie. En outre, le très compétent Amalric meurt en 1174 et lui succède son fils cadet Baudouin IV, atteint de la lèpre.

Fin 1177, Saladin est prêt à attaquer. En novembre, il franchit la frontière égyptienne. Les Templiers envoient tous les chevaliers disponibles défendre Gaza, mais Saladin va directement à Ascalon. Rassemblant un maximum d'hommes en armes, Baudouin IV s'empresse de le contrer. Avec la



Saladin était admiré pour sa chevalerie mais trouvait les Templiers dangereux. Il les craignait parce qu'ils n'étaient pas attachés aux choses matérielles de ce monde. Lorsqu'il capturait des Templiers, il n'hésitait pas à les tuer de sang-froid.

Vraie Croix et le chef de son armée, Renaud de Châtillon, il parvient à franchir les remparts d'Ascalon avant l'arrivée de Saladin. Mais, au lieu de lancer une attaque, Saladin laisse une modeste force faire le siège d'Ascalon et, avec 30 000 hommes, chiffre probablement exagéré, il met le cap sur une ville de Jérusalem non défendue. Baudouin IV envoie un message aux Templiers leur disant d'abandonner Gaza et de le rejoindre. Lorsqu'ils approchent, Baudouin IV s'échappe

d'Ascalon et prend en chasse Saladin, se dirigeant vers le nord le long de la côte, puis à l'intérieur des terres. Le 25 novembre, l'armée de Saladin est en train de traverser un ravin à Montgisard, près de Ramla et à proximité de la route Jaffa-Jérusalem, quand Baudouin IV et les Templiers fondent sur elle et la prennent par surprise. Le roi est lui-même à l'avant-garde. Renaud de Châtillon et Balian d'Ibelin l'aident à triompher et certains voient saint Georges, dont l'église est à proximité, à Lydda, combattre en personne à leur côté.

Les forces chrétiennes sont constituées de 450 chevaliers, dont 80 Templiers, et quelques milliers de fantassins. Les pertes s'élèvent à 1 100 hommes. Mais ils infligent à Saladin une cuisante défaite, décimant 90 pour cent de son armée, lui-même parvenant de justesse à s'échapper en Égypte, où il s'accroche au pouvoir à coups de mensonges sur une prétendue défaite des chrétiens au cours de cette bataille.

La bataille de Montgisard s'avère une grande victoire qui permet de sauver pour l'heure le royaume de Jérusalem, sans pour autant altérer la situation fondamentale. Face aux énormes ressources de l'Égypte sur lesquelles Saladin peut compter, les Francs manquent d'hommes et il est dangereux pour leur armée de mener des offensives. Si Baudouin IV avait les forces nécessaires pour poursuivre l'ennemi jusqu'au Caire ou lancer une attaque éclair sur Damas, il aurait peut-être infligé à Saladin un coup terrible. Il décide plutôt de renforcer ses défenses le long de la frontière syrienne et, sur l'insistance des Templiers, il construit le château de Chastelet afin de contrôler un gué sur le Jourdain, là où Jacob de l'Ancien Testament aurait lutté avec l'ange (Genèse 32:24). Mais, ne

manquant ni de ressources ni de solutions, Saladin maintient la pression sur le front de Damas, assiège la forteresse de Chastelet en juin 1179, puis de nouveau en août, parvient à miner les remparts du château, exécute enfin ses 700 défenseurs et rase l'édifice.

En raison d'une extrême sécheresse qui menace les moissons en Syrie et en Outremer, en mai 1180 Baudouin IV et Saladin concluent une trêve de deux ans. Cette décision sied à Saladin, car elle lui permet de poursuivre son siège d'Alep, ville aux mains du fils de Nur al-Din. Quant à Baudouin IV, il peut ainsi gagner du temps. Pour ce qui est des marchands chrétiens et musulmans, la trêve leur offre la possibilité de traverser librement le territoire de chacun. Mais Renaud de Châtillon, soldat talentueux, courageux et seigneur d'Outre-Jourdain (territoire à cheval sur l'axe de communication de Saladin entre Le Caire et Damas), rompt la trêve l'année suivante. Depuis son château de Kerak, il voit les riches caravanes musulmanes se rendre à Médine et La Mecque et attaque l'une d'elles pour s'enfuir avec ses biens. Saladin se plaint alors à Baudouin IV et exige réparation, mais Renaud de Châtillon refuse de restituer le butin. En 1182, Châtillon va même plus loin en lançant une flotte de navires dans le golfe d'Aqaba pour descendre la mer Rouge, où ils attaquent des ports d'Égypte et d'Arabie, dont ceux de La Mecque et de Médine. Mais une force navale sous la direction du frère de Saladin les refoule.

Chevalerie et réalisme

La notion de chevalerie apparaît en Europe occidentale lors du siècle ayant mené à la première croisade. Code social, moral et religieux, la chevalerie met l'accent sur les vertus du courage, du service et de l'honneur. Associée à la piété et à la foi, la chevalerie s'exprime dans les croisades. Godefroy de Bouillon, chef de la première croisade, est considéré comme l'incarnation des vertus de la chevalerie, et les chroniqueurs ont glorifié Baudouin, son frère et successeur, pour les qualités chevaleresques affichées après avoir capturé la femme d'un prince musulman.

Découvrant qu'elle était enceinte, il l'a immédiatement renvoyée auprès de son mari, lui témoignant le plus grand respect.

Saladin finit par admirer le code chevaleresque des chevaliers francs et se comporte en retour avec courtoisie, montrant parfois une certaine clémence, comme en témoigne son siège du château de Kerak de Raymond de Châtillon. On célèbre un mariage dans l'enceinte du château et, lorsque la femme de Raymond de Châtillon envoie des plateaux du repas festif à Saladin, cantonné à l'extérieur, ce dernier demande, plein de délicatesse, dans quelle chambre le couple est logé afin qu'il ne les bombarde pas pendant leur nuit de noces. C'est pour ce genre de geste que Saladin est devenu une légende dans tout l'univers chrétien, adversaire de valeur et honorable. Certains ont naïvement expliqué ce phénomène en supposant que sa mère devait être anglaise. En fait, Saladin respecte les préceptes de la version islamique de la chevalerie, la *futuwwa*, terme que l'on pourrait traduire par noblesse.

Mais, en réalité, les relations chevaleresques sont rarement la règle entre croisés et musulmans. Le massacre perpétré par les croisés lors de la chute de Jérusalem en 1099 est honteux, mais n'a rien d'exceptionnel. Les populations qui ne se rendent pas sont condamnées à mort ou à l'esclavage, à l'image des actes de Zengi lorsqu'il s'empare d'Édesse en 1144, ou comme le montrent les Mamelouks lorsqu'ils prennent d'assaut Saint-Jean-d'Acre en 1291 et décapitent jusqu'au dernier habitant de la ville. La capitulation n'est pas pour autant une garantie : ainsi, malgré sa promesse, le sultan mamelouk Baybars tue près d'un millier de prisonniers après la chute de Saphet en 1266.

Saladin peut se montrer impitoyable et, si la politique l'exige, il ne recule devant aucun carnage. C'est un fervent musulman qui abhorre les libres-penseurs, et il a beau avoir de nombreux amis chrétiens, il pense que leur âme est destinée à la damnation. Sa célèbre magnanimité tient en partie à son humanité, mais elle n'est pas dénuée de tout calcul. Il ne recule pas devant un peu de cruauté quand sa politique de la terreur destinée à asseoir sa domination sur l'adversaire l'exige. Au Caire, il ordonne la crucifixion d'opposants chiites et il ne répugne pas à mutiler et exécuter ses prisonniers. Ainsi, après la bataille de Hattin, il massacre de sang-froid ses prisonniers hospitaliers et templiers. En 1187, il semble que seule la menace proférée par les défenseurs francs de Jérusalem de détruire tous les lieux sacrés situés au sommet du Mont du Temple pousse Saladin à préférer une capitulation négociée à son intention première de purifier la ville en versant le sang chrétien.

Les factions en Outremer

Derrière ces événements se cache une division grandissante au sein de l'Outremer entre ceux qui souhaitent mener une politique agressive contre Saladin et ceux qui sont désireux de trouver un compromis. Parmi les premiers figure Renaud de Châtillon, tandis que parmi les adeptes de la seconde solution se trouvent le comte Raymond III de Tripoli et le roi mourant. Mais Saladin a sa propre politique, qui consiste à annihiler les États chrétiens, États dont les luttes internes rendent leur destruction plus facile. Pour l'heure, les forces d'Outremer se montrent capables de faire front contre Saladin, lequel, en mai 1182, à l'expiration de la trêve, part du Caire à cheval

avec une armée d'invasion. Baudouin IV, à ce stade pratiquement aveugle et que l'on doit transporter sur une civière, attend avec son armée sur la rive ouest du Jourdain, accompagné d'Héraclius d'Auvergne, patriarche de Jérusalem, et de la Vraie Croix. À la suite d'une bataille acharnée, Saladin est repoussé mais pas battu et les deux camps revendiquent la victoire.

Cependant, en juin, Saladin s'empare finalement d'Alep et contrôle ainsi toute la Syrie. Cela faisait deux siècles qu'il n'y avait pas eu un souverain musulman aussi puissant. Ses territoires s'étendent de l'Afrique du Nord au Tigre. Saladin est désormais prêt à lancer son *djihad* contre les chrétiens. Après l'encerclement de l'Outremer, les maîtres hospitaliers et templiers appareillent ensemble en 1184, en compagnie d'Héraclius, pour aller chercher de l'aide en Occident. Les rois de France et d'Angleterre et le Saint Empereur romain les reçoivent avec tous les honneurs et débattent des plans d'une grande croisade, mais ils fournissent des motifs purement internes pour ne pas aller eux-mêmes en Orient et décident de donner suffisamment d'argent pour couvrir l'entretien de quelques centaines de chevaliers pendant une année. Pendant son séjour à Londres début 1185, Héraclius d'Auvergne en profite pour consacrer la nouvelle église du Temple, qui est encore présente aujourd'hui. Quant au maître templier, il n'ira pas jusque-là puisqu'il tombe malade en cours de route et meurt à Vérone.

À peu près au moment où Héraclius d'Auvergne consacre la nouvelle Église du Temple à Londres, Gérard de Ridefort est élu maître par les Templiers de Jérusalem, sa nomination

coïncidant avec le point culminant des conflits entre les factions du royaume.

Baudouin IV meurt en mars 1185 et est enterré à l'église du Saint-Sépulcre. Son successeur, l'enfant-roi Baudouin V meurt en 1186 alors qu'il n'a pas 9 ans. Raymond III de Tripoli, chef du camp recherchant un compromis avec Saladin, est alors le régent du petit garçon, conformément au testament du père, lequel stipulait que si l'enfant mourait avant ses 10 ans, c'est Raymond qui devait demeurer régent en attendant le choix d'un nouveau roi grâce à l'arbitrage du pape, du Saint Empereur romain et des rois de France et d'Angleterre.

Mais la mère du garçon, Sibylle, la sœur du roi lépreux, revendique le trône pour elle-même et son mari Guy de Lusignan. Appuyés par le camp en faveur d'une politique agressive à l'encontre de Saladin, au sein duquel figurent Renaud de Châtillon, seigneur d'Outre-Jourdain, Gérard de Ridefort, maître des Templiers, Héraclius d'Auvergne, patriarche de Jérusalem et amant de la mère de Sibylle, Sibylle et Guy sont rapidement couronnés à Jérusalem. Tous les barons d'Outremer acceptent ce qui se révèle être un coup d'État, à l'exception de Raymond de Tripoli, qui se sent injustement privé de la royauté, et son proche allié Balian d'Ibelin.

La Fontaine du cresson

Passant de la rivalité entre factions à la trahison, le comte Raymond de Tripoli conclut un accord secret avec Saladin, qui

s'applique non seulement à la ville de Tripoli mais aussi à la principauté de Galilée de sa femme, bien que ce territoire fasse partie du royaume de Jérusalem, lequel va bientôt être en guerre contre les musulmans. Saladin promet également de soutenir le projet de Raymond de Tripoli consistant à renverser Sibylle et Guy de Lusignan et à s'autoproclamer roi. En avril 1187, Guy de Lusignan répond en convoquant ses fidèles barons pour se diriger vers le nord et tenter d'obtenir la soumission de la Galilée avant que ne débute l'attaque attendue des musulmans. Mais, craignant les conséquences d'une guerre civile, Balian d'Ibelin persuade de Lusignan de le laisser emmener une délégation sur le lac de Tibériade pour essayer de négocier une réconciliation entre Raymond de Tripoli et le roi. Cette délégation serait formée des maîtres des Hospitaliers et des Templiers et d'Ibelin les rencontrerait au château des Templiers de La Fève, le 1^{er} mai.

Pendant ce temps, Saladin a demandé à Raymond de Tripoli l'autorisation d'envoyer ce même jour en reconnaissance des troupes d'esclaves mamelouks en Galilée. Et, bien que cela tombe mal, de Tripoli est obligé de donner son aval en vertu de l'accord secret. Mais il impose des conditions : les musulmans doivent traverser son territoire de jour et en être sortis à la nuit tombée, sans attaquer aucun village. Raymond de Tripoli fait passer l'information selon laquelle le camp musulman traversera son territoire et invite la population à rester chez elle. Mais, quand il arrive à La Fève en milieu de matinée du 1^{er} mai, d'Ibelin n'est pas au courant et s'attend à y retrouver les membres de la délégation. Le château est vide et, après

avoir attendu en silence pendant une ou deux heures, il s'apprête à partir vers Tibériade, pensant que les autres sont partis devant, quand un chevalier templier ensanglanté surgit soudain au galop et hurle qu'un grand désastre s'est produit.

Le message de Raymond de Tripoli à propos du groupe musulman est parvenu à La Fève la veille au soir, le 30 avril, où Gérard de Ridefort a appris la nouvelle. Il convoque alors immédiatement les Templiers des alentours et, à la tombée de la nuit, 90 hommes le rejoignent. Dans la matinée, ils partent vers le nord, par Nazareth, où 40 chevaliers laïcs se joignent à la chasse menée contre le groupe de reconnaissance ennemi. Mais, lorsqu'ils franchissent la colline située derrière Nazareth, ils voient une expédition d'envergure comptant peut-être 7 000 cavaliers d'élite mamelouks faisant boire leurs montures dans la Fontaine du cresson située plus bas dans la vallée. Le maréchal templier et le maître hospitalier conseillent alors de se replier, mais Gérard de Ridefort, le maître templier, insiste pour lancer une attaque. Les 130 chevaliers descendent donc furieusement la colline pour se heurter à la cavalerie musulmane massive. Ils se font tailler en pièces et seuls 3 Templiers, dont Gérard de Ridefort, parviennent à prendre la fuite.

C'est en tout cas le récit fourni par un chroniqueur anonyme qui a obtenu la majeure partie de ses informations de la chronique perdue d'Ernoul, membre de l'entourage de Balian d'Ibelin. Mais ni d'Ibelin ni Ernoul n'ont assisté à cette bataille. Tout récit émanant du camp de Balian d'Ibelin est susceptible d'offrir la pire description de l'adversaire de leur faction, Gérard de Ridefort. Une autre chronique, l'*Itinerarium*

Regis Ricardi, reposant apparemment sur le journal perdu d'un chevalier anglais rédigé vers 1191, contredit l'histoire selon laquelle de Ridefort s'est imprudemment précipité sur l'ennemi. Ce journal dit, de manière plus plausible, que les Templiers se sont fait prendre au dépourvu et ont essuyé une attaque des musulmans. Quoi qu'il en soit, l'expédition de Saladin a tenu l'engagement passé avec Raymond de Tripoli car ses cavaliers sont rentrés bien avant la tombée de la nuit et n'ont attaqué aucun village ou ville de Galilée. Mais, accrochées à la pointe des lances mameloukes, se trouvaient bien des têtes de chevaliers templiers.

Les Cornes de Hattin

Honteux de cette tragédie, dont il est en quelque sorte à l'origine, Raymond de Tripoli rompt son accord avec Saladin et se rend à Jérusalem pour faire la paix avec le roi. Devant cet immense péril, Guy de Lusignan ne peut qu'accueillir favorablement la loyauté retrouvée envers le royaume de Raymond de Tripoli car, au même moment, Saladin est en train de rassembler une grande armée à la frontière. De Lusignan mobilise tous les hommes valides à Saint-Jean-d'Acre, vide les villes et châteaux de tous les combattants. Forte de 12 000 hommes, dont 1 200 chevaliers montés, cette armée est tout ce que l'Outremer peut offrir. De son côté, Saladin compte sur les occupants turcs et kurdes d'Égypte, d'Irak et de Syrie, ainsi que sur ses troupes d'esclaves mamelouks et sur quelques Arabes. Sa force d'invasion est

donc constituée de 18 000 hommes. Le 1^{er} juillet 1187, il traverse le Jourdain à Senabra, à l'extrémité sud du lac de Tibériade, là où le fleuve ressort du lac.

Le lendemain, alors que Saladin assiège Tibériade, l'armée croisée adopte une solide position défensive, bien alimentée en eau et disposant de nombreux pâturages pour les chevaux, à 25 kilomètres à l'ouest de Séphorie. Les Templiers et les Hospitaliers sont présents, ainsi que le comte Raymond de Tripoli, Renaud de Châtillon, Balian d'Ibelin et de nombreux autres seigneurs avec leurs aides, sans oublier l'évêque de Saint-Jean-d'Acre qui porte la Vraie Croix. Leur plan, auquel adhère le roi, est d'attendre, assurés que Saladin ne pourra maintenir très longtemps sa grande armée dans la campagne aride sous cette chaleur estivale. Mais, ce soir-là, arrive un message de la femme de Raymond de Tripoli, Echive, comtesse de Tripoli, disant qu'à Tibériade elle doit faire face à une attaque de Saladin. Le roi Guy de Lusignan tient une assemblée dans sa tente où bon nombre de chevaliers sont émus par la situation désespérée de la comtesse et souhaitent partir à son secours. Mais Raymond de Tripoli se lève pour prendre la parole et avance qu'il serait imprudent d'abandonner leur position favorable actuelle pour se livrer à une marche dangereuse dans une région aride sous la terrible chaleur de juillet.

« Tibériade est ma cité et ma femme s'y trouve », dit de Tripoli, selon la chronique *De Expugnatione Terrae Sanctae per Saladinum* :

Aucun de vous n'est aussi féroce ment attaché, sauf au christianisme, que moi à cette ville. Aucun de vous n'est aussi désireux que moi de secourir

ou d'aider Tibériade. Mais nous et le roi ne devons pas nous éloigner de l'eau, de la nourriture et des choses indispensables pour mener un si grand nombre d'hommes à la mort à cause du désert, de la faim, de la soif et d'une chaleur accablante. Vous êtes bien conscients que puisque la chaleur brûle et que le nombre d'hommes est grand, ils ne peuvent survivre une demi-journée sans de l'eau en abondance. En outre, ils ne pourraient atteindre l'ennemi sans subir une pénurie d'eau qui se traduirait par la perte d'hommes et de bêtes. Restez par conséquent à mi-chemin, près des denrées et de l'eau car la fierté des Sarrasins est telle que, lorsqu'ils prendront la cité, ils ne nous mettront pas de côté et fileront droit vers nous à travers ce vaste désert pour nous livrer bataille. Alors nos hommes, frais et ravitaillés en pain et en eau, lèveront le camp avec enthousiasme pour le combat. Nous serons frais ainsi que nos chevaux et nous serons aidés et protégés par la croix du Seigneur. Nous nous battons ainsi avec vigueur contre des incrédules affaiblis par la soif et ne disposant d'aucun endroit où se rafraîchir. Vous voyez donc que si, en vérité, la grâce de Jésus-Christ nous accompagne, les ennemis de la croix du Christ seront capturés ou tués par l'épée, la lance ou la soif avant de pouvoir rejoindre la mer ou le fleuve.

Lorsque l'assemblée se sépare, à minuit, les participants ont décidé de rester à Séphorie. Mais l'accord précédemment passé par de Tripoli avec Saladin a suscité amertume et méfiance chez certains et ses motivations paraissent désormais suspectes. Plus tard dans la nuit, le maître templier Gérard de Ridefort se rend dans la tente du roi Guy de Lusignan pour lui dire que de Tripoli est un traître et qu'abandonner Tibériade, pourtant si proche, entacherait son honneur, mais aussi celui des Templiers, s'ils ne vengent pas la mort de tant de leurs frères à la Fontaine du cresson. Le roi décide alors de revenir sur la décision de l'assemblée et annonce que l'armée prendra la route à l'aube.

Il existe deux moyens de se rendre à Tibériade : celui qu'a emprunté Saladin, à savoir passer par Senabra, le long des rives du lac de Tibériade, ou bien emprunter les collines desséchées au nord. En ce matin du 3 juillet, l'armée chrétienne laisse derrière elle les jardins de Séphorie et marche à travers les collines arides en direction du soleil levant. La journée est très chaude et l'air irrespirable. Les hommes et les chevaux souffrent terriblement car cet itinéraire ne comporte aucun point d'eau. Guy de Lusignan est au centre de la colonne et les Templiers ferment la marche. Dans la mesure où c'est Raymond de Tripoli qui tient le fief de Galilée, il lui revient d'ouvrir la voie. Certains ont vu dans l'itinéraire une marque de trahison, car c'est lui qui l'a choisi. C'est possible, car Saladin découvre rapidement la ligne d'avancée des Francs, averti, aux dires de certains, par plusieurs chevaliers laïcs. Il envoie alors des hommes harceler et user l'avant-garde et l'arrière-garde à coups de volées de flèches, pendant qu'il fait parcourir à son armée les 8 kilomètres qui séparent Tibériade de Hattin, village bien approvisionné en eau et situé en plein milieu des prés, au carrefour des routes descendant des collines vers le lac. Dans l'après-midi, l'armée chrétienne a atteint le plateau au-dessus de Hattin et Raymond de Tripoli dit qu'ils devraient camper là car il y a selon lui de l'eau, mais la source s'avère asséchée. Selon une version des faits, les Templiers ont dit qu'ils ne pouvaient aller plus loin et que le roi devait prendre la décision de dresser le camp. Raymond s'écrie alors : « Hélas, Seigneur Dieu, la bataille est terminée ! Nous avons été trahis et la mort est notre destin. Le royaume est fini ! » Entre les Francs et le village d'où l'on descend vers le lac se

trouve une colline dotée de deux sommets et baptisée les Cornes de Hattin.

C'est sur ce plateau rocailleux sans eau que l'armée chrétienne passe la nuit, son supplice rendu plus grand encore par la fumée et les flammes faisant rage, les musulmans ayant mis le feu aux broussailles à flanc de coteau. Profitant de l'obscurité, les forces de Saladin s'approchent en rampant. Les Francs qui s'éloignent pour aller chercher de l'eau se font tuer. À l'aube, l'armée chrétienne est cernée de toutes parts. Le 4 juillet 1187, peu après le lever du jour, Saladin porte son attaque. L'infanterie chrétienne charge avec l'énergie du désespoir pour enfoncer les lignes ennemies et atteindre l'eau, mais les hommes sont tués ou repoussés. C'est le récit d'une chronique. Mais une autre dit que les chrétiens se sont enfuis et ont refusé de combattre. Tous les récits font part du combat terrible livré par des chevaliers qui parviennent à contenir les attaques de la cavalerie de Saladin, mais leur véritable ennemi est la soif et leurs effectifs diminuent au même rythme que leurs forces.



La bataille de Hattin se solde par la défaite désastreuse des croisés, mais rend les Templiers plus que jamais indispensables car eux seuls ont l'unique objectif de défendre et de préserver la Terre sainte.

Les Templiers et les Hospitaliers se rassemblent autour du roi

et de la Vraie Croix. C'est la confusion au cœur de la bataille. *L'Expugnacione* décrit des chrétiens « amassés et mélangés aux Turcs ». Cet écrit poursuit en racontant comment le roi, voyant que la cause est entendue, s'écrie que ceux qui le peuvent doivent s'échapper avant qu'il ne soit trop tard. Raymond de Tripoli et Balian d'Ibelin chargent avec leurs hommes, dans l'espoir d'enfoncer l'ennemi. « Dans cet espace confiné, la vitesse de leurs chevaux fait que ces derniers piétinent les chrétiens, formant une sorte de pont et offrant aux cavaliers un chemin plan. De cette manière, ils parviennent à sortir de cet espace réduit en passant par-dessus leurs propres hommes, les Turcs et la croix. » Alors qu'ils foncent sur la ligne de Saladin, celle-ci s'ouvre, les laisse passer, puis se referme. Ils sont les derniers à s'échapper. La bataille se termine très vite. La Vraie Croix tombe aux mains des musulmans. Le roi Guy de Lusignan et ceux qui l'entourent cèdent à l'épuisement et sont capturés.

La tente de Saladin est érigée sur le champ de bataille et accueille le roi et les barons ayant survécu pour être présentés à leur conquérant. Saladin fait asseoir le roi près de lui et lui tend une coupe remplie d'eau pour qu'il puisse étancher sa soif. C'est un signe, car donner à manger et à boire à un prisonnier signifie généralement qu'il aura la vie sauve. Mais, lorsque le roi passe l'eau à Renaud de Châtillon, Saladin lui dit : « C'est vous qui avez donné la coupe à cet homme, pas moi. » Il se tourne alors vers de Châtillon, lui rappelant ses brigandages et ses attaques sur le littoral de la mer Rouge contre les ports de Médine et La Mecque et l'accusant de blasphème. Lorsque Saladin propose à Renaud de Châtillon le choix entre la

conversion à l'islam et la mort, ce dernier répond que c'est Saladin qui devrait se convertir au christianisme afin d'éviter l'enfer éternel qui attend les incroyants. Ce à quoi Saladin répond en lui tranchant la tête. Les autres sont enfermés à Damas. Ceux valant une rançon appréciable sont bien traités, tandis que les autres sont vendus comme esclaves.

Saladin n'est pas très clément vis-à-vis des ordres militaires. Si Gérard de Ridefort, le maître des Templiers, figure parmi les prisonniers emmenés à Damas, les autres moines chevaliers connaissent un sort différent. Al-Hawari, auteur d'un traité militaire pour le compte de Saladin, écrit que les nobles sont « irresponsables, manquent d'égards, sont mesquins et avides », ce qui les rend manipulables en fonction des buts de Saladin. Mais les Templiers et les Hospitaliers sont dangereux, car « ils affichent une grande ferveur religieuse et ne prêtent pas attention aux choses de ce monde ». Deux jours après sa victoire, écrit son secrétaire Imad al-Din, qui a assisté à l'événement, Saladin « a cherché après les Templiers et Hospitaliers capturés et a dit : “Je dois purifier la terre de ces deux races impures.” Il promet 50 dinars à quiconque fait prisonnier l'un d'eux. Immédiatement, l'armée en amène au moins une centaine. Il ordonne qu'ils soient décapités, les préférant morts que captifs. À ses côtés se trouve tout un groupe de savants et de soufis, ainsi qu'un certain nombre d'individus pieux et d'ascètes. Chacun implore qu'on le laisse en tuer un, sort son épée et retrousse ses manches. Saladin, le visage enjoué, est assis là sur son estrade. Les infidèles affichent un sombre désespoir. »

La bataille des chroniques

Que s'est-il déroulé précisément lors des batailles de la Fontaine du cresson et de Hattin et que s'est-il passé lors du siège de Jérusalem orchestré par Saladin ? Il existe plusieurs sources, dont certaines sont un témoignage direct, tandis que d'autres sont des récits écrits par la suite. Toutes sont tendancieuses et souvent carrément contradictoires. En lisant ces écrits, il est possible de décrire les Templiers comme des êtres irréflectifs et irresponsables ou des héros rebelles, de voir Raymond de Tripoli comme un sage conseiller ou un traître envers le roi et d'imaginer Balian d'Ibelin non pas comme le défenseur courageux de Jérusalem mais comme quelqu'un ayant collaboré avec Saladin. Alors que l'Outremer fait face à l'attaque de Saladin, il existe clairement deux factions, ce qui constitue une grave faiblesse.

L'un des documents les plus importants est la *Chronique d'Ernoul*. En fait, l'intégralité de la chronique a été perdue, mais plusieurs manuscrits similaires semblent issus du récit original d'Ernoul, écuyer de Balian d'Ibelin. Certains considèrent Ernoul comme l'apologiste de Balian d'Ibelin, car on s'est demandé comment il avait fait pour sortir indemne de la bataille de Hattin. Ernoul reproche à Raymond de Tripoli d'avoir choisi un site pour camper dont la source s'est avérée asséchée. Mais il défend également de Tripoli ainsi que d'Ibelin pour avoir foncé sur les lignes musulmanes et s'être échappés du champ de bataille à Hattin, disant qu'ils ont agi sous les ordres du roi. Ernoul se montre le plus critique envers Gérard de Ridefort, le maître des Templiers, pour son imprudence à la Fontaine du cresson et pour avoir incité l'armée à se diriger vers les Cornes de Hattin dans un environnement caniculaire et dépourvu de points d'eau. Cette version des événements présente sous un jour très favorable la faction d'Outremer qui s'est opposée à l'accession au trône de Guy de Lusignan.

En revanche, l'anonyme *De Expugnatione Terrae Sanctae per Saladinum* montre une certaine admiration pour les ordres militaires tout en décrivant de façon très peu flatteuse la fuite de Balian d'Ibelin, de Raymond de Tripoli et d'autres personnages du champ de bataille de Hattin. Cette chronique n'en demeure pas moins bienveillante à l'égard de Raymond de Tripoli, le présentant comme un conseiller avisé à la veille de la bataille. Il est très probable que son auteur a été un homme de Raymond de Tripoli, de nationalité anglaise. *L'Expugnatione* livre également un témoignage direct du siège de Jérusalem, suggérant que d'Ibelin a été dépêché dans la ville par Saladin en personne, sa mission étant de convaincre les habitants de parvenir à une capitulation négociée.

Une autre œuvre, *l'Itinerarium Regis Ricardi*, repose peut-être sur le journal perdu d'un templier anglais et ne critique pas du tout les ordres. Elle montre un Gérard de Ridefort, maître des Templiers, loin d'être irréflectif et qui a toujours refusé de chercher un compromis avec les musulmans. Mais il a été affaibli par Raymond de Tripoli, à qui *l'Itinerarium* reproche le désastre de Hattin, disant qu'il a berné l'armée en raison du pacte secret qu'il avait avec Saladin. Cette accusation de trahison proférée à l'encontre de Raymond de Tripoli dédouane le roi et la faction l'entourant de responsabilité dans la perte ultérieure de Jérusalem. Côté musulman, le récit du secrétaire de Saladin, Imad al-Din, est digne de foi. Témoin au cœur des événements, il n'en était pas moins peu au fait des arcanes francs.

Saladin s'empare de Jérusalem

Les villes et châteaux se sont vidés pour défendre la Terre sainte contre l'invasion musulmane. Après la bataille de Hattin, l'Outremer est quasiment sans défense contre Saladin. Saint-Jean-d'Acre capitule sans combattre le 10 juillet, c'est ensuite le tour de Sidon le 29, puis de Beyrouth le 6 août. Jaffa refuse de céder. En juillet, la ville est prise d'assaut et toute sa population est tuée ou envoyée vers les marchés aux esclaves et

harems d'Alep. Ascalon offre une brève résistance mais capitule le 4 septembre. Quelques jours plus tard, Saladin amène Gérard de Ridefort devant les remparts de Gaza pour qu'il dise aux Templiers installés dans la ville de se rendre, ce qu'ils font immédiatement par obéissance envers leur maître. Dans le sud, seule Tyr résiste à la capture. Dans le nord, le sort de Tripoli, Tortose et Antioche sera réglé plus tard. Le plus urgent pour Saladin est de prendre Jérusalem.

Les réfugiés affluent dans Jérusalem, mais parmi eux figurent très peu de combattants et on compte, dit-on, un homme pour cinquante femmes et enfants. Le patriarche Héraclius et les représentants des ordres militaires tentent d'organiser la défense de la ville, mais Jérusalem manque d'un meneur, jusqu'à l'apparition de Balian d'Ibelin. Après la bataille de Hattin, sa femme et ses enfants ont trouvé refuge dans la ville et d'Ibelin est venu à Jérusalem pour les emmener à Tyr, sur la côte. Mais les habitants de Jérusalem lui demandent à cor et à cri de rester. Finalement, d'Ibelin accepte la mission de préparer Jérusalem à l'attaque de Saladin. Le plus urgent est de remonter le moral des habitants. Il ne reste que deux chevaliers dans la ville et d'Ibelin fait donc chevalier tous les garçons nobles de plus de 16 ans ainsi que 30 citoyens. Pour financer la défense, il s'empare du trésor royal et dépouille même le dôme de l'église du Saint-Sépulcre de son argent. Il envoie des groupes chercher des vivres dans les alentours avant l'arrivée des musulmans et fournit des armes à tous les hommes valides.

Le 20 septembre, Saladin dresse son campement en dehors de la ville. Il se renseigne sur l'emplacement de la mosquée al-Aqsa et demande quel est l'itinéraire le plus court pour s'y

rendre, disant qu'il s'agit aussi du chemin le plus court pour atteindre le paradis. Puis il met à l'œuvre ses soldats du génie, chargés de miner la section des remparts nord par laquelle Godefroy de Bouillon est entré dans Jérusalem quatre-vingt-huit ans auparavant. Le 29 septembre, une énorme brèche est ouverte dans le rempart défendu avec ténacité et ce n'est ensuite qu'une question de temps avant que les hordes de Saladin ne submergent les défenseurs. Avec le soutien du patriarche de Jérusalem, Balian d'Ibelin décide de négocier des conditions et, le 30 septembre, il se rend dans la tente de Saladin.

Saladin se montre intransigent. Il répète ce que ses saints hommes lui ont dit : Jérusalem ne peut être nettoyée que par le sang chrétien. Il a donc fait le serment de prendre la ville par la force. Seule une capitulation sans conditions lui ferait retenir son épée. Mais d'Ibelin l'avertit que si les défenseurs n'obtiennent pas des conditions de reddition honorables, ils détruiront tout au sein de la ville : « Nous tuerons nos fils et nos filles, nous brûlerons la ville, nous abattons le Temple et tous les sanctuaires, qui sont aussi vos sanctuaires. » Saladin consent alors à ce que 20 000 chrétiens quittent la ville s'ils versent dix dinars pour un homme, cinq pour une femme et un pour un garçon de moins de sept ans. Mais les plus pauvres ne pourront pas payer leur rançon et d'Ibelin sort donc 30 000 dinars des fonds publics pour obtenir la libération de 7 000 personnes.

Dernier regard vers le Mont du Temple

Le 2 octobre 1187, 27^e jour du Rajab selon le calendrier islamique et anniversaire du voyage nocturne du prophète Mahomet, les musulmans occupent de nouveau Jérusalem. Le Mont du Temple est abandonné à Saladin et les Templiers sont chassés de leur quartier général de la mosquée al-Aqsa. La croix érigée par les croisés sur le dôme du Rocher est jetée au sol devant l'armée de Saladin et en présence de la population franque. Quand elle tombe, les chrétiens poussent un grand cri d'anxiété, tandis que les musulmans hurlent « Allah est grand » et la traînent dans les rues de la ville pendant deux jours en la frappant à l'aide de massues.

L'euphorie initiale de la victoire est suivie d'une semaine chargée au cours de laquelle les nombreuses structures érigées par les Templiers sur le Mont du Temple et les aménagements effectués dans la mosquée al-Aqsa sont démolis. Saladin supervise en personne les travaux, s'assurant que la mosquée al-Aqsa et le dôme du Rocher retrouvent leur caractère islamique d'avant. Finalement, les deux bâtiments sont arrosés d'eau de rose pour veiller à faire disparaître la pollution chrétienne. Le 9 octobre, Saladin se joint à la grande congrégation qui se réunit pour les prières du vendredi à la mosquée al-Aqsa, où le cadî d'Alep prononce son sermon. Ce dernier compare la victoire de Saladin à la conquête de la ville par Omar et à d'autres triomphes musulmans remontant aux batailles de Mahomet à Badr contre les Mecquois et à Khaybar, laquelle entraîna l'expulsion des Juifs de la péninsule arabique. « Jérusalem, poursuit-il à l'attention des musulmans, est la résidence de votre père Abraham, l'endroit où votre

prophète est monté au ciel, la terre où ont été enterrés les messagers et le lieu où sont descendues les révélations. C'est sur cette terre que les hommes ressusciteront et c'est à la Terre sainte qu'Allah fait référence dans le Coran. »

Deux grandes colonnes de réfugiés chrétiens sont conduites hors de Jérusalem, l'une composée de futurs esclaves, l'autre étant libre. Les réfugiés dont la rançon a été payée sont ensuite répartis dans trois groupes. Balian d'Ibelin et le patriarche Héraclius prennent en charge un groupe, le deuxième est confié aux Hospitaliers et le troisième aux Templiers. Après un dernier regard vers Jérusalem et le sommet du Mont du Temple, les réfugiés sont conduits vers la côte, d'où ils partent vers Antioche, Tyr et Tripoli.

Le royaume de Jérusalem a essuyé une défaite totale dont aucune monarchie féodale ne pouvait sortir intacte. Mais les ordres militaires, en raison de leurs fonctions précisément militaires et de leur financement externe, prennent alors beaucoup plus d'importance et d'indépendance qu'auparavant. C'est particulièrement vrai pour les Templiers, dont la politique unique est de préserver, défendre et dorénavant reconquérir Jérusalem et la Terre sainte.



Tenir bon

L'exercice du pouvoir face à l'adversité

La défaite lors de la bataille de Hattin et la perte de Jérusalem n'ont pas entaché la cause des croisés. En effet, la notion de croisade s'est développée sur fond de désastre et a bénéficié d'un nouvel enthousiasme. Après la capture des ports chrétiens et de Jérusalem en 1187, Saladin se tourne vers le nord de la Syrie où, pendant sa campagne de 1188, il prend d'assaut les châteaux les uns après les autres et s'empare de la ville de Lattaquié. Mais il se dérobe face aux châteaux clés des Hospitaliers de Margat et Krak des Chevaliers et à la ville fortifiée des Templiers de Tortose et leur château de Safita. L'Outremer compte plus que jamais sur les châteaux et les ordres militaires à leur tête, et le pouvoir de ces derniers s'accroît. C'est à cette période du XII^e siècle, après que les chrétiens ont pratiquement tout perdu en

Terre sainte au profit de Saladin, que le pouvoir des Templiers atteint son apogée.

L'Occident est choqué face à la perte de Jérusalem et réagit en lançant la troisième croisade en 1190. Par une remarquable série de victoires, Philippe II de France et Richard I^{er} d'Angleterre, surnommé « Cœur de Lion », reconquière Saint-Jean-d'Acre en juillet 1191, puis Richard I^{er} s'empare de Jaffa et d'Ascalon après avoir battu Saladin à Arsouf en septembre 1191, bataille au cours de laquelle les ordres militaires ont joué un rôle crucial. Richard Cœur de Lion a en vue Jérusalem, mais les maîtres hospitaliers et templiers lui disent que, même s'il parvient à prendre la ville, il ne pourra la défendre sans contrôler également l'arrière-pays, surtout une fois que son armée aura quitté l'Outremer. Richard I^{er} suit alors leur conseil et parvient à un accord avec Saladin. Les Francs démoliront les remparts d'Ascalon et Saladin reconnaîtra les positions chrétiennes sur le littoral. Chrétiens et musulmans pourront librement circuler sur le territoire des deux camps et les pèlerins chrétiens auront le droit de se rendre à Jérusalem et dans les autres lieux saints.

Le nombre et le nom des États croisés demeurent inchangés, mais leur superficie a diminué. On compte le royaume de Jérusalem, dont la capitale est cependant Saint-Jean-d'Acre et où les Templiers ont installé leur nouveau quartier général. Au nord, se trouve le comté de Tripoli. Mais les musulmans ont gardé pendant quelque temps le contrôle de la côte syrienne autour de Lattaquié. La principauté d'Antioche, plus au nord,

n'est donc plus limitrophe des autres États croisés. Néanmoins, la troisième croisade, au cours de laquelle Richard Cœur de Lion s'appuie beaucoup sur les Templiers, a sauvé la Terre sainte et grandement contribué à remettre en selle les Francs. Accompagné d'une escorte de Templiers, Richard I^{er} quitte la Terre sainte en 1192 et Saladin meurt l'année suivante. La paix est conclue en Outremer et son futur immédiat semble assuré.

Richard Cœur de Lion et les Templiers

Le maître templier Gérard de Ridefort, capturé par Saladin puis relâché en 1187, est salué une dernière fois par un chevalier anglais anonyme dans son journal perdu, l'*Itinerarium Regis Ricardi*. Cette chronique consigne la mort de Gérard de Ridefort en 1189, lors d'une tentative avortée de reconquête de Saint-Jean-d'Acre. Elle dit que le maître est devenu un martyr, « ce qu'il a mérité dans de nombreuses guerres ». Le journal perdu a très bien pu être écrit par un templier au service de Richard I^{er} d'Angleterre pendant la troisième croisade. En tout cas, la nouvelle croisade a certainement scellé l'étroite collaboration entre les Templiers et le roi anglais.



C'est un Richard Cœur de Lion triomphant qui quitte la Terre sainte. Avec les Templiers, ses alliés, il inflige une défaite cuisante à Saladin à Arsouf et redore le blason des croisés en Outremer.

Robert de Sablé devient maître de l'ordre du Temple en 1191, presque à coup sûr grâce à l'influence du souverain anglais, dont il a été le vassal. Sur le chemin menant à la Terre sainte, Richard Cœur de Lion s'arrête pour prendre Chypre aux Byzantins. Mais, comme il manque de moyens pour contrôler l'île, il la vend aux Templiers, transaction sans doute due aux liens étroits que l'Ordre a déjà tissés avec le souverain anglais. L'avenir des Templiers aurait sans doute été différent s'ils avaient consacré plus de ressources à cette île, mais ils ne placent que 20 chevaliers sur Chypre et 100 hommes en armes. Cela s'avère insuffisant pour la sécuriser et ils redonnent donc l'île à Richard Cœur de Lion. S'ils avaient possédé leur territoire, les Templiers auraient anticipé l'avènement des chevaliers hospitaliers, qui fondent leur propre État indépendant sur l'île de Rhodes en 1309. Le sort des Templiers reste donc lié à la Terre sainte et, quand celle-ci est tombée, la chute de l'ordre du Temple n'a ensuite pas tardé.

En attendant, les Templiers ont une valeur inestimable pour Richard Cœur de Lion, surtout lors de sa grande victoire sur Saladin à la bataille d'Arsouf, le 7 septembre 1191, au cours de laquelle il peut compter sur leur sérieux et leur discipline. Alors que Richard I^{er} part vers le sud sur le littoral depuis Saint-Jean-d'Acre, son armée est alors vulnérable sur ses flancs aux attaques de la cavalerie turque de Saladin. Et c'est grâce aux Templiers et aux Hospitaliers

que les Turcs sont battus et que la colonne chrétienne reste soudée. Cela ressemble beaucoup à ce que les Templiers ont accompli pour Louis VII lors de sa traversée de l'Asie Mineure pendant la deuxième croisade.

Sur le champ de bataille proprement dit, Richard I^{er} place les Templiers en première ligne de son armée, tandis que les Hospitaliers ferment la marche. Richard I^{er} a pour objectif de résister pendant que les forces de Saladin s'épuisent à attaquer. Et c'est ainsi que cela se déroule. Dans un premier temps déferlent des vagues de fantassins noirs et bédouins légèrement armés, suivies de cavaliers turcs qui font virevolter leurs cimenterres et haches. Les chevaliers tiennent toujours bon, Richard Cœur de Lion attendant que les musulmans montrent les premiers signes de fléchissement. Les Templiers résistent à toutes les attaques. Les Hospitaliers sont les premiers à rompre les rangs. Excédés par les assauts successifs, ils foncent vers l'ennemi et toute l'armée leur emboîte le pas. Le secrétaire de Saladin, Imad al-Din, qui observe la bataille depuis une colline avoisinante, a le souffle coupé à la vue de la cavalerie de Richard Cœur de Lion fendant l'air, le roi, au centre de l'action, restaurant l'ordre et dirigeant la bataille. Arsouf est une victoire moralement exceptionnelle pour les Francs et une véritable humiliation publique pour Saladin, petite revanche suite au massacre des Templiers après la bataille de Hattin. Cette victoire a en partie ressuscité le royaume de Jérusalem.

De nouveau Jérusalem

Après la mort de Saladin, son empire s'effondre. Des factions rivales de sa dynastie, les Ayyubides (Ayyub étant le nom du père de Saladin), règnent au Caire et à Damas, mais le restant de l'empire est perdu. Des escarmouches occasionnelles se produisent entre l'Outremer et les pouvoirs musulmans, mais, dans l'ensemble, les relations sont apaisées par des trêves successives, tandis qu'en Occident l'enthousiasme pour les croisades contre l'Orient musulman décline momentanément. La quatrième croisade, lancée contre l'Égypte dans le but de reconquérir Jérusalem, est détournée par les Vénitiens, qui approvisionnent les navires et mettent le cap vers Constantinople, mise à sac en 1204. Les chrétiens latins reprennent le pouvoir aux empereurs chrétiens orthodoxes jusqu'à ce que les Byzantins reconquièrent la ville en 1261. Comme mentionné précédemment, la France et la papauté ont un œil sur l'ennemi intérieur quand ils lancent la croisade contre les Albigeois en 1209. Aucune de ces croisades

n'améliore la position de l'Outremer.

Revenant à l'objectif de reconquête de Jérusalem, la papauté lance en 1217 la cinquième croisade, la stratégie adoptée consistant cependant à attaquer l'Égypte. Dès le départ, les Templiers sont partie prenante de cette croisade. Le trésorier de Paris des Templiers supervise les dons destinés à financer l'expédition. Les forces dirigées par André II de Hongrie et Léopold, duc d'Autriche, sont rejointes par des hommes de Jean de Brienne, roi de Jérusalem, dont font partie des Templiers, des Hospitaliers et des chevaliers teutoniques. Ces derniers appartiennent à un nouvel ordre militaire fondé, selon les mêmes principes que l'ordre du Temple, par des Germains ayant participé à la troisième croisade.

Sans meneur d'envergure à la tête de cette force mixte, la cinquième croisade est placée sous l'autorité du légat pontifical Pélage d'Albano, qui n'a aucune expérience militaire. Cependant, au début de l'année 1219, les croisés s'emparent du port de Damiette, sur le delta du Nil, en grande partie grâce aux Templiers, qui combattent non seulement admirablement à cheval, mais se montrent également des plus novateurs. Ils adaptent ainsi leur matériel et tactiques prévus pour l'aridité d'Outremer à l'environnement aquatique du delta, où ils commandent des navires et construisent des pontons flottants afin de remporter la victoire.

La perte de Damiette perturbe tellement le sultan d'Égypte al-Kamil, neveu de Saladin, qu'il propose de l'échanger contre Jérusalem. Mais le maître de l'ordre du Temple rétorque qu'il est impossible de tenir Jérusalem sans les terres au-delà du Jourdain. Les croisés rejettent donc son offre et poursuivent

leur campagne en Égypte. Pour l'heure, ils attendent l'arrivée à Damiette d'une autre armée, menée par le Saint Empereur romain Frédéric II. Bien qu'il se soit abstenu de paraître, le légat pontifical Pélage d'Albano insiste avec une certaine impatience pour que les croisés remontent le Nil vers Le Caire. Unie sous le commandement d'un chef expérimenté, la cinquième croisade aurait pu être un succès. Mais, à Mansourah, al-Kamil coupe l'arrière-garde des croisés, ouvre les vannes des canaux d'irrigation et force ainsi l'armée ennemie à se rendre en l'inondant. En 1221, Pélage d'Albano consent à abandonner Damiette, non pas en échange de Jérusalem, mais pour épargner la vie des croisés, lesquels évacuent immédiatement l'Égypte et font route vers Saint-Jean-d'Acre.

Frédéric II finit par arriver en Orient, mais seulement huit ans plus tard, époque où il est ouvertement à couteaux tirés avec l'Église. Couronné Saint Empereur romain à Francfort en 1212, Frédéric II est également roi de Germanie et de Sicile. Il préfère diriger les affaires depuis Palerme, où il a accédé à la cour sicilienne sous les influences normandes, byzantines, juives et arabes. Il a appris l'allemand, l'italien, le français, le latin, le grec et l'arabe et a étudié les mathématiques, la philosophie, l'histoire naturelle, la médecine et l'architecture. C'est également un poète particulièrement doué. Tout ceci lui a permis de développer une palette de talents très large, une culture exceptionnelle et un caractère plutôt singulier qui lui ont valu le titre de *Stupor Mundi*, Stupeur du monde. Mais cela a également fait naître la suspicion. Ainsi, une rumeur court selon laquelle Frédéric II ne croit pas en Dieu. On dit

qu'il se moque de l'Immaculée Conception de Jésus et qu'il décrit Mahomet, Jésus et Moïse comme « les trois imposteurs ou escrocs du monde ».

Il s'agit peut-être d'une propagande noire orchestrée par la papauté de Rome, laquelle craint d'être encerclée et est également troublée par la revendication de l'autorité suprême de la part de Frédéric II. Ce dernier se vante de faire revivre l'Empire romain et la papauté réplique en disant que l'Église a une plus grande autorité envers Dieu.

Frédéric II a été couronné Saint Empereur romain et a fait le serment de prendre la croix à l'âge de 21 ans. Mais il s'est montré incapable de se rendre en Égypte pendant la cinquième croisade et a reporté à maintes reprises son départ pour l'Orient. Toutefois, en 1225, alors que Jean de Brienne, le roi âgé de Jérusalem, vient en Occident afin de trouver un mari pour sa fille de quatorze ans, Yolande, qu'il a faite reine de Saint-Jean-d'Acre, Frédéric saisit sa chance. Frédéric II l'épouse à Brindisi et ne tient pas sa promesse de conserver Jean de Brienne comme régent. Il affirme qu'en tant que mari de Yolande il a le droit de devenir roi, titre qui ferait de lui, s'imagine-t-il, le souverain suprême du monde chrétien.

En 1228, à l'âge de 36 ans, Frédéric II part finalement pour la Terre sainte, mais tombe malade en cours de route et se repose quelque temps en Italie avant de poursuivre son voyage. Le pape Grégoire IX, qui se méfie des intentions impériales de Frédéric II en Italie, l'excommunie immédiatement, sous prétexte qu'il s'agit d'une illustration supplémentaire de l'incapacité de l'empereur à respecter son serment de partir en croisade. Quand Frédéric II finit par arriver à Saint-Jean-

d'Acre en septembre, le pape fait une nouvelle fois respecter son autorité, l'excommunie de nouveau, cette fois-ci pour avoir tenté de partir en croisade sans avoir obtenu l'absolution pontificale pour sa précédente excommunication. Frédéric II n'est pas du tout impressionné, contrairement aux barons et au clergé d'Outremer, ainsi qu'aux Templiers et Hospitaliers, qui doivent allégeance au pape. Seuls les chevaliers teutoniques bravent le courroux du pape et soutiennent leur compatriote.

Cependant, avant même de quitter la Sicile, Frédéric II a entamé des négociations secrètes sur les objectifs de cette sixième croisade. Il veut s'emparer de Jérusalem, ne serait-ce que parce que cela lui permettrait de se poser en meneur suprême en Occident. Al-Kamil est prêt à rendre service si Frédéric II l'aide à s'emparer de Damas. Le temps que Frédéric II arrive en Outremer, al-Kamil a changé d'avis. Déterminé à conquérir Jérusalem, Frédéric II feint de se tourner vers l'Égypte en déplaçant en novembre son armée de Saint-Jean-d'Acre vers Jaffa. Les Templiers et les Hospitaliers suivent un jour plus tard, ne souhaitant pas que l'on croie qu'ils font partie d'une croisade dirigée par un excommunié. Mais, lorsque Frédéric II place l'expédition sous l'autorité symbolique de ses généraux, les ordres abandonnent leurs scrupules et se joignent à la force principale. Cette marque d'unité ne dure cependant pas longtemps.

La progression de Frédéric II suffit à inquiéter al-Kamil et ce dernier abandonne le siège de Damas pour passer rapidement un accord avec lui : une trêve de dix ans et l'abandon de Jérusalem aux chrétiens. Il s'agit d'un résultat soudain et sensationnel, satisfaisant pour Frédéric II, mais qui scandalise

le patriarche et les ordres militaires. Les remparts de Jérusalem ont été démolis pendant la cinquième croisade. Si on la leur concède, c'est avec l'intention qu'ils ne puissent pas défendre la ville. Aujourd'hui court encore l'idée selon laquelle une partie de l'accord consistait à laisser la ville non fortifiée, le seul lien avec la côte devant être une étroite langue de terre. En outre, les ordres n'ont pas le droit d'agrandir leurs châteaux de Margat et Krak des Chevaliers des Hospitaliers, de Tortose et de Chastel Blanc des Templiers. Vient ensuite la condition exaspérante (indispensable pour qu'al-Kamil sauve la face) selon laquelle le Mont du Temple doit demeurer sous contrôle musulman et les Templiers ont l'interdiction formelle de reprendre leur ancien quartier général au sein de la mosquée al-Aqsa.

Le 29 mars 1229, Frédéric II est couronné roi de Jérusalem en l'église du Saint-Sépulcre. Le patriarche a placé un interdit sur la ville, refusant toute cérémonie religieuse pendant que Frédéric II est présent dans Jérusalem. Par conséquent, sans prêtre pour le couronner et avec des Templiers et des Hospitaliers à distance, il ne lui reste plus qu'à coiffer lui-même la couronne de Jérusalem. S'autoproclamant vicaire de Dieu sur terre, titre généralement réservé au pape, Frédéric II prête serment en présence des chevaliers teutoniques, jurant de défendre le royaume, l'Église et son empire. Il effectue ensuite le tour de la ville et se rend sur le Mont du Temple. Il entre à l'intérieur du dôme du Rocher par une porte en bois en treillis, précise qu'on lui a dit de ne pas laisser entrer les moineaux. Déchargeant ses sentiments à l'égard de ses ennemis de la papauté, à qui il a redonné la ville sainte, Frédéric II dit alors :

« Dieu vous a maintenant envoyé des cochons. »

Frédéric II ne reste que deux jours à Jérusalem. Il est parvenu à ses fins et a hâte de rentrer en Europe pour s'attacher à y étoffer son pouvoir. Mais il craint aussi que les Templiers n'attendent à sa vie pendant son séjour dans la ville. Des chroniqueurs de Sicile, de Damas et d'Angleterre font part de cette histoire reflétant l'intensité de la rancune et de la suspicion entre l'empereur et le pape, inimitié dans laquelle les Templiers sont désormais impliqués. Lorsque Frédéric II rentre en Sicile, il saisit la propriété des ordres militaires, libère leurs esclaves musulmans sans verser de compensation et emprisonne les frères templiers. Le pape l'excommunie une nouvelle fois et Frédéric II continue de l'ignorer. Cela présage ce qui peut se passer quand les Templiers se mettent en travers de la route d'un prince laïc.

L'ascension des Mamelouks

En 1239, la trêve de dix ans a pris fin, mais l'Outremer n'est pas immédiatement menacée. Al-Kamil est mort depuis un an, l'Égypte est divisée par les factions, tandis que l'amertume entre les branches du Caire et de Damas de la famille ayyubide s'est accrue. Les Templiers demeurent cependant opposés au rapprochement entre l'Outremer et l'Égypte proposé par Frédéric II, et à juste titre : les émissaires des Templiers envoyés au Caire en 1243 sont retenus prisonniers pendant six mois et les Égyptiens ne rendent toujours pas Gaza, Hébron et Naplouse en vertu des accords de trêve.

Les Templiers voient en cette attitude du nouveau sultan égyptien al-Salih Ayyub une tactique pour gagner du temps afin de ravir Damas et de triompher d'autres souverains musulmans avant d'écraser l'Outremer. La politique de l'ordre du Temple consiste à favoriser Damas et elle a porté ses fruits : le royaume chrétien a obtenu après négociation toutes les terres à l'ouest du Jourdain, à l'exception d'Hébron et de Naplouse. Les Francs peuvent maintenant célébrer en toute liberté des offices chrétiens dans toutes les anciennes églises de Jérusalem, expulser les musulmans du Mont du Temple et retransformer en édifices chrétiens la mosquée al-Aqsa et le dôme du Rocher..

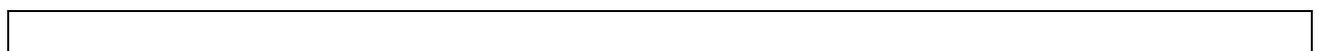


Quatre Mamelouks brandissant sabres et boucliers illustrent les talents de cavaliers médiévaux et une pratique militaire en vigueur en Syrie et en Égypte.

Lorsque la guerre éclate de nouveau entre Le Caire et Damas au printemps 1244, les Templiers persuadent les barons d'Outremer d'intervenir aux côtés du souverain de Damas Ismail. L'alliance est scellée par la visite à Saint-Jean-d'Acree d'al-Mansur Ibrahim, prince musulman d'Homs qui, au nom d'Ismail, offre aux Francs une partie de l'Égypte suite à la défaite d'al-Salih Ayyub. En raison de la poursuite des querelles intestines au Caire, al-Salih ne peut compter sur

l'armée régulière, mais il a pris des mesures pour remédier à cela en achetant des Mamelouks en très grand nombre.

Ces esclaves militaires sont majoritairement des Turcs kiptchak des steppes du sud de la Russie. Achetés, entraînés et convertis à l'islam, ils deviennent les membres de la puissante armée privée d'al-Salih. En outre, ce dernier a acheté l'aide de Turcs khorezmiens, mercenaires féroces alors implantés à Édesse et déplacés de Transoxiane et de régions d'Iran et d'Afghanistan en raison de l'expansion des Mongols. En juin, les cavaliers khorezmiens, à hauteur de 12 000 hommes, progressent rapidement au sud et entrent en Syrie. Mais, dissuadés par les formidables remparts de Damas, ils mettent le cap sur la Galilée, s'emparent de Tibériade et enfoncent les piètres défenses de Jérusalem le 11 juillet. Ils y massacrent tous ceux ne parvenant pas à se réfugier dans la citadelle. Six semaines plus tard, les défenseurs émergent après qu'on leur a promis de pouvoir se rendre sur la côte en toute sécurité. La garnison et l'intégralité de la population chrétienne, soit 6 000 hommes, femmes et enfants, quittent la ville, mais sont terrassés par les épées khorezmiennes. Seules 300 personnes atteignent Jaffa. Pour faire bonne mesure, les Khorezmiens pillent l'église du Saint-Sépulcre, déterrent de leurs tombes les ossements des rois de Jérusalem, mettent le feu à l'endroit et brûlent toutes les autres églises de la ville. Ils mettent à sac les maisons et boutiques, puis abandonnent les décombres fumants de Jérusalem pour rejoindre l'armée mamelouke d'al-Salih à Gaza.



Les Mamelouks

Les Mamelouks vus à travers le regard d'Ibn Khaldun, historien nord-africain du XIV^e siècle :

Par sa bienveillance, Dieu a sauvé la foi en la ranimant et en restaurant l'unité des musulmans dans l'univers égyptien, en préservant l'ordre et en défendant les remparts de l'islam. Il a accompli cette mission en envoyant aux musulmans, depuis cette nation turque et ses nombreuses tribus exceptionnelles, des souverains pour les défendre et des aides tout à fait fidèles de la maison de la guerre à la maison de l'islam en esclavage, qui renferme une bénédiction divine. L'esclavage leur permet d'apprendre la gloire et la bénédiction et les expose à la providence divine. Guéris par l'esclavage, ils entrent dans la religion musulmane avec la résolution absolue des vrais croyants, mais avec des vertus nomades préservées d'une nature dépréciée, purs de tout plaisir sale, sans être souillés par le mode de vie civilisé et armés d'une ardeur intacte de toute pollution luxueuse. Les marchands d'esclaves les amènent en Égypte en groupes, comme des gangas se rendant vers des lieux riches en points d'eau. Les acheteurs du gouvernement les alignent pour l'inspection et font une offre pour se les procurer... Les recrues se succèdent donc, génération après génération, et l'islam se réjouit des avantages qu'il en tire. Les branches du royaume fleurissent grâce à la fraîcheur de la jeunesse.

Cité en anglais par Bernard Lewis, *Islam from the Prophet Muhammed to the Capture of Constantinople*, Oxford University Press, 1987.

La catastrophe de La Forbie et la septième croisade

Les forces franques éparpillées dans tous les châteaux d'Outremer se réunissent à Saint-Jean-d'Acre. La dernière fois qu'une armée chrétienne si nombreuse a été rassemblée remonte à la bataille de Hattin. On compte plus de 300 chevaliers templiers, au moins 300 chevaliers hospitaliers, quelques chevaliers teutoniques, 600 chevaliers laïcs, ainsi qu'un nombre proportionnel de sergents et fantassins. Il faut ajouter des forces légèrement armées encore plus nombreuses de leur allié damascène sous le commandement d'al-Mansur Ibrahim et un contingent de la cavalerie bédouine.

Le 17 octobre 1244, cette armée christo-musulmane s'arrête devant la plus modeste armée égyptienne avec son corps d'élite de Mamelouks et les Khorezmiens, en dehors de Gaza, sur une plaine sablonneuse, en un lieu appelé La Forbie. Les Francs et

leurs alliés attaquent, mais les Égyptiens tiennent bon sous le commandement du général mamelouk Baybars. Et, pendant que les Francs sont cloués sur place, les Khorezmiens frappent le flanc des troupes d'al-Mansur Ibrahim. Les forces damascènes font demi-tour et s'enfuient. Les Francs poursuivent courageusement le combat, mais, au bout de quelques heures, leur armée est intégralement réduite à néant. 5 000 Francs au moins meurent dans la bataille, dont entre 260 et 300 Templiers, tandis que plus de 800 chrétiens sont capturés et vendus comme esclaves en Égypte, parmi lesquels le maître templier, que l'on ne reverra ensuite plus jamais. La catastrophe est comparable à celle de Hattin. Et quand Damas tombe aux mains d'al-Salih l'année suivante, c'est comme si le temps tirait à sa fin pour l'Outremer.

Mais la septième croisade vient au secours de l'Outremer. Elle est dirigée par le roi Louis IX, qui deviendra ensuite plus connu sous le nom de Saint Louis en raison de son combat incessant contre les ennemis de la vraie foi, à savoir les musulmans ou les Cathares ; c'est d'ailleurs pendant le règne de Louis IX que les Cathares seront finalement vaincus et mis sur le bûcher. À l'été 1249, il débarque avec son armée française sur le port de Damiette avec l'intention avouée de retourner le régime ayyubide du Caire. Al-Salih Ayyub souffre d'un cancer et, lorsqu'il s'éteint en novembre, sa femme Shagarat al-Durr dissimule son cadavre et préserve le moral ambiant en faisant semblant de transmettre les ordres du sultan à son armée d'esclaves mamelouks dirigée par Baybars.

En février 1250, les Francs avancent dans le delta vers Le Caire, cependant, à cause de l'impétuosité du frère du roi, le

comte d'Artois, ils essuient de lourdes pertes à Mansourah. Ce dernier a poussé les chevaliers croisés à prendre la ville d'assaut. Mais ils se laissent piéger dans les rues étroites. À cette occasion, les seuls Templiers perdent 280 chevaliers montés, cuisant échec juste après La Forbie. C'est alors l'impasse et les croisés sont affaiblis par le scorbut et la peste. En avril, ils battent en retraite, mais sont capturés par les Mamelouks, en compagnie du roi Louis IX en personne, qui est libéré après le versement d'une énorme rançon, à laquelle les Templiers, banquiers et membres de la croisade ayant un galion au large des côtes, ont refusé de contribuer.

Cette même année, Shagarat al-Durr s'autoproclame sultane publiquement, se basant sur le fait qu'elle a donné à al-Salih un fils, même si ce dernier est mort avant son père. Le calife abbasside refuse de la reconnaître et elle épouse donc Aybek, l'un de ses guerriers esclaves mamelouks. Elle règne par son intermédiaire, puis l'assassine en 1257 lorsqu'elle le soupçonne de courtiser une autre femme. Achetée comme esclave par al-Salih, puis devenue l'une de ses concubines, Shagarat al-Durr finit par être sa femme, puis est la première et dernière femme à régner sur l'Égypte depuis Cléopâtre. Son courage et son ingéniosité lui ont permis de sauver l'Égypte de la septième croisade, mais elle s'avère la dernière de la lignée ayyubide. Les partisans d'Aybek la tuent et jettent son corps dénudé par-dessus les remparts de la citadelle du Caire, qui sera ensuite dévoré par les chiens. Les Mamelouks s'autoproclament les maîtres de l'Égypte, avec leur premier sultan Qutuz.



Toile du xv^e siècle représentant l'invasion de l'Égypte par Louis IX, qui se solde par un désastre en 1250 à Mansourah, les Templiers perdant à eux seuls 280 chevaliers.

Mais c'est le choc de l'invasion mongole du Moyen-Orient qui fait des Mamelouks le dernier rempart légitime de l'islam contre les infidèles d'Orient et d'Occident. En février 1258, les Mongols, emmenés par Hulagu, petit-fils de Gengis Khan, s'emparent de Bagdad, mettent à mort le calife abbasside, puis pillent et détruisent la ville. Ils prennent Alep en janvier 1260, puis c'est au tour de Damas de chuter en mars. Les Mongols semblent irrésistibles. Les Francs envoient de toute urgence des lettres en Occident pour implorer de l'aide. « Le monde va rapidement subir une terrible annihilation », dit un message transporté par un templier à Londres. Toutefois, ce sont les Mamelouks qui répondent à la menace. Cet été là, lorsque les ambassadeurs mongols arrivent au Caire pour exiger la soumission de l'Égypte, ils tombent sur un adversaire plus féroce qu'eux. Qutuz les fait exécuter sur-le-champ. Et, en septembre, après avoir bénéficié d'un corridor pour traverser les terres chrétiennes, une armée mamelouke, avec à sa tête

Qutuz, inflige une sévère défaite aux Mongols lors de la bataille d'Aïn Jalout, au sud-est de Nazareth.

Mais, chez les Mamelouks jaloux, la victoire n'est pas un gage de succès et, un mois plus tard, Qutuz est assassiné par un groupe de compatriotes, parmi lesquels figure Baybars, le général d'al-Salih à La Forbie, qui devient ensuite sultan. Avec la Syrie et l'Égypte sous le joug de Baybars, l'Outremer se retrouve encerclé et les Francs confrontés à l'une des plus formidables machines de guerre au monde.

Abandonnés par Dieu

Les chrétiens du Moyen Âge croient que le jugement de Dieu s'exprime à travers l'histoire et qu'il manifeste souvent sa volonté en décidant de l'issue d'une bataille. Comme l'a écrit saint Bernard de Clairvaux dans son panégyrique *Éloge de la nouvelle chevalerie*, un templier est un chevalier du Christ et « ce n'est pas en vain qu'il porte l'épée ; il est le ministre de Dieu, et il l'a reçue pour exécuter ses vengeances, en punissant ceux qui font de mauvaises actions et en récompensant ceux qui en font de bonnes. Il exécute à la lettre les vengeances du Christ sur ceux qui font le mal, et s'acquiert le titre de défenseur des chrétiens ». Une défaite lors d'une bataille peut signifier que les chrétiens paient le prix d'un péché. La confession, la prière et la pénitence lavent leur âme et les mènent à la victoire finale. Mais que doivent faire maintenant les chrétiens après ces défaites à répétition en Terre sainte ? Après que Baybars a capturé Césarée et Haïfa en 1265, un troubadour provençal du nom de Bonomel, peut-être un templier, chante que, dans cette situation, « Oui, bien est fou qui cherche querelle aux Turcs puisque Jésus-Christ lui-même ne leur refuse rien... Chaque jour ils l'emportent sur nous car Dieu, qui jadis veillait, maintenant dort, et Mahomet peut mettre en œuvre toute sa force, car il sait faire agir pour lui son sultan »²². Un autre poète provençal écrit que, parce que Dieu et Notre Dame souhaitent que les troupes chrétiennes soient tuées, il va devenir musulman. À mesure que s'enchaînent les défaites, il devient impossible d'attribuer les victoires musulmanes aux péchés de la plupart des chrétiens. Les ordres militaires, et surtout les Templiers, attirent de plus en plus les soupçons et le ressentiment d'un monde chrétien qui a perdu ses illusions.

Les plans des Templiers pour défendre la Terre sainte

Lors d'une série de campagnes dévastatrices, Baybars s'empare de Césarée et d'Haïfa en 1265, du château templier de Saphet en 1266, de Jaffa et du château templier de Beaufort

en 1268. Puis il frappe à Antioche, au nord, qu'il prend la même année, infligeant à ses habitants des violences meurtrières qui ont même choqué les chroniqueurs musulmans. Le château de Baghras, le premier que les Templiers se sont offert, dans les monts Amanus, se retrouve alors complètement isolé. Ils n'ont d'autre choix que de le quitter. Chastel Blanc des Templiers est abandonné en 1271, en même temps que le grand château des Hospitaliers Krak des Chevaliers. Baybars marche ensuite sur Montfort, entre Saint-Jean-d'Acre et le lac de Tibériade, cédé à son tour aux musulmans par sa garnison de chevaliers teutoniques.

Avec toutes ces grandes forteresses prises dans l'arrière-pays, les Francs se retrouvent cloués au niveau de leurs défenses côtières restantes, dont les sites vitaux de Saint-Jean-d'Acre et de Tripoli, villes toutes deux fortifiées, et la forteresse de Tortose, qui a résisté à Saladin, ainsi que le château d'Athlit, au sud d'Haïfa. Pendant ce temps, les Francs obtiennent un peu de répit lorsque le prince Édouard, futur Édouard I^{er} d'Angleterre, conduit une nouvelle croisade vers l'Orient et persuade Baybars, en 1272, de conclure une trêve de dix ans.

Saint-Jean-d'Acre, capitale du royaume de Jérusalem et quartier général des ordres militaires, est la ville la mieux défendue d'Outremer. Selon le Templier de Tyr, qui la connaît bien, « Le Temple était le lieu le plus fort de la ville, en grande partie situé sur le rivage, comme un château. À l'entrée se trouvait une tour haute et robuste, dont le mur faisait 28 pieds de haut. De chaque côté de la tour se trouvait une tour plus petite sur laquelle on voyait un lion passant doré, aussi grand

qu'un bœuf... De l'autre côté, près de la rue de Pise, il y avait une autre tour et, près de celle-ci sur la rue Sainte-Anne, se trouvait un grand et noble palais, celui du maître... Il y avait une autre tour ancienne sur le rivage que Saladin avait construite cent ans auparavant, dans laquelle le Temple conservait son trésor. Elle était si proche de la mer que les vagues déferlaient contre elle. Dans le voisinage du Temple figuraient d'autres belles et nobles maisons, que je ne décrirai pas ici. »



Vue aérienne de Saint-Jean-d'Acre et des remparts entourant la ville.

En 1273, les Templiers élisent un nouveau maître, Guillaume de Beaujeu, homme de grande expérience en matière de combat en Orient et d'administration de l'ordre. L'une de ses premières missions est d'assister au concile de Lyon, convoqué par le pape en 1274 dans le but principal de lancer une nouvelle croisade. De Beaujeu s'élève à l'occasion contre la proposition d'envoyer 500 chevaliers et 2 000 fantassins en Terre sainte comme avant-garde d'une levée de masse comparable à celle de la première croisade. Il avance que des hordes d'enthousiastes indisciplinés ne répondront pas aux

besoins de l'Outremer. Il faut plutôt une garnison permanente à renforcer de temps en temps par de petits contingents de soldats professionnels. Il plaide également en faveur d'un blocus économique de l'Égypte, pays d'influence des Mamelouks.

Un tel blocus s'avère cependant impossible à mettre en place tant que l'Outremer reste tributaire des navires des républiques maritimes italiennes, lesquels appartiennent à ces marines marchandes qui dégagent des bénéfices considérables dans leurs transactions avec l'Égypte. Les Vénitiens, par exemple, fournissent le métal et le bois dont Baybars a besoin pour ses armes et engins de siège. Les Génois l'approvisionnent même en esclaves mamelouks. Les chrétiens ont pour leur part plutôt besoin de prendre un ascendant naval dans l'est de la Méditerranée. Le conseil de Guillaume de Beaujeu est accepté et le concile ordonne aux Templiers et aux Hospitaliers de bâtir leur propre flotte de navires de guerre.

Guillaume de Beaujeu est arrivé à ses fins entre autres parce qu'il a reconnu la contribution déjà consentie par la monarchie française à la survie de l'Outremer. Le propre oncle de Guillaume de Beaujeu s'est battu avec Louis IX en Égypte et il est parent avec les Capétiens, la famille royale française, par l'intermédiaire de sa grand-mère paternelle. Les rois de France financent déjà une force permanente de chevaliers et d'arbalétriers à Saint-Jean-d'Acre, et l'ambitieux Charles d'Anjou, qui est roi de Sicile et frère cadet de Louis IX, participe à l'extension du pouvoir français dans toute la Méditerranée. Mais les plans de Guillaume de Beaujeu sont compromis en 1282 par un soulèvement populaire, connu sous le nom de Vêpres siciliennes, qui contraint Charles d'Anjou à

quitter la Sicile pour Naples.

Le pape Martin IV, lui aussi français, lance alors une croisade contre les rebelles siciliens et leurs partisans, la Maison d'Aragon, en Espagne. Pire, il ordonne que les fonds détenus à la Maison du Temple de Paris et destinés à l'Outremer soient alloués à la Maison d'Anjou pour financer la guerre destinée à reprendre le contrôle de la Sicile. Dans toute l'Europe, les chrétiens, et particulièrement les Templiers, sont scandalisés. Quelques années plus tard, après la chute de Tripoli, un templier dit au successeur de Martin IV, le pape Nicolas IV : « Vous auriez pu secourir la Terre sainte grâce au pouvoir des rois et à la force des autres fidèles... mais vous avez préféré attaquer un roi chrétien et les Siciliens chrétiens, armant les rois contre un autre roi pour reprendre l'île de Sicile », autre exemple de la tendance grandissante à placer les intérêts laïcs au-dessus des idéaux religieux.

Les ambitions de Charles d'Anjou de bâtir un empire méditerranéen et d'associer son royaume de Sicile au royaume de Jérusalem ont quelque peu contenu celles de Baybars. Mais, en 1277, Baybars est mort et, après une brève lutte pour le pouvoir, le plus compétent des Mamelouks est élevé au rang de sultan. Il s'agit de Qala'un, brillant commandant de Baybars. Les Vêpres siciliennes, suivies de la mort de Charles d'Anjou en 1285, lèvent chez les Mamelouks les dernières hésitations à poursuivre la destruction des États chrétiens d'Orient.

Des avant-postes isolés

La chute des châteaux croisés au profit des Mamelouks mérite quelques explications. Comment ces structures magnifiques, dont la construction a coûté si cher et a demandé tant d'efforts, faisant appel aux toutes dernières conceptions militaires de l'époque et défendues par des hommes d'un courage à toute épreuve, ont-elles si rapidement

capitulé ou été capturées ? Les réponses sont multiples, car il s'agit d'une combinaison de facteurs.

Le château templier de Beaufort, qui surplombe l'extrémité sud de la vallée de la Bekaa, au Liban, tombe en 1268 aux mains de Baybars, aidé par des ingénieurs militaires de tout premier plan. Ces derniers assemblent dans les 26 engins de siège, à savoir des béliers, des tours de siège, ainsi que des catapultes. Les cadres en bois et les pièces métalliques achetés à des marchands vénitiens arrivent par bateau dans les ports égyptiens. Dans ce cas précis, les Templiers ont été dépassés par la technologie. Mais, deux ans auparavant, Baybars s'est emparé du château templier de Saphet (Safed) à cause d'une trahison.



Le château de Beaufort, avant-poste templier, occupe toujours une position stratégique puisqu'il surplombe le sud Liban et le nord d'Israël. Il a été occupé par l'OLP, le Hezbollah et les forces de défenses israéliennes.

Saphet est le château du nord de la Galilée dont la reconstruction a coûté une fortune aux Templiers moins de trente ans plus tôt. Le jeu en vaut la chandelle car l'édifice leur permet de se protéger contre les attaques des bédouins et des Turcs qui franchissaient auparavant le Jourdain impunément. Les commerçants peuvent acheminer en toute sécurité leurs bêtes de somme et chariots entre Saint-Jean-d'Acre et la Galilée, les fermiers cultiver leurs terres sans danger et les pèlerins se rendre librement sur les sites associés à Jésus. Les sources musulmanes reconnaissent son efficacité en décrivant Saphet comme « une obstruction dans la gorge de la Syrie et un blocage dans la poitrine de l'islam », jusqu'à ce que Baybars provoque sa chute en 1266. Il y parvient non pas en lançant une attaque (stratégie qu'il a adoptée en vain à trois reprises cette année-là), mais en semant la zizanie entre la petite garnison de Templiers et le groupe, beaucoup plus étoffé, de serviteurs et soldats syriens chrétiens en poste à l'intérieur. Il promet la liberté de passage à ces derniers, dont un si grand nombre souhaite s'enfuir, que la défense du château est mise à l'épreuve. Les Templiers acceptent de négocier et un sauf-conduit est mis en place pour les chevaliers templiers et les locaux. Mais, lorsque les portes s'ouvrent, Baybars capture tous les enfants et les femmes pour les vendre comme esclaves et décapite tous les chevaliers et autres hommes.

La volonté de la garnison de Templiers de Saphet de négocier illustre un autre facteur. Ce sentiment d'être isolés et pris en étau semble avoir joué un rôle crucial dans la chute, orchestrée par Baybars, de Chastel Blanc (Safita) et du Krak des Chevaliers des Hospitaliers, à deux mois d'intervalle, en 1271. Ces deux châteaux se trouvent dans le djebel Ansarieh, chaîne de montagnes située entre la mer et l'intérieur des terres. Mais ces deux édifices se sont retrouvés de plus en plus isolés face à la progression musulmane. Le maître templier de Tortose juge peut-être également préférable de concentrer ses forces sur la côte. Toujours est-il qu'il ordonne l'évacuation de Chastel Blanc.

De même, le Krak des Chevaliers n'est pas pris mais abandonné. Les Hospitaliers ne trouvent plus suffisamment d'hommes pour peupler les rangs de la garnison. En raison de maigres renforts en chevaliers hospitaliers, l'attente se mue en un terrible enfermement. Après un mois de siège, Baybars envoie un faux message, prétendument envoyé par leur maître de Tripoli, les pressant de se rendre. Leurs défenses et provisions pourraient leur permettre de tenir pendant des années, mais ils ont peut-être l'impression que le Krak part à la dérive face à une marée musulmane irrésistible. Usés, abattus et découragés, les Hospitaliers acceptent le 8 avril 1271 l'offre de sauf-conduit jusqu'à la mer proposée par Baybars.

Les possessions des Templiers le long de la côte tomberont également dans les vingt années qui suivent, marquant la fin d'une aventure de deux cents ans en Terre sainte.

La chute de Saint-Jean-d'Acre

La trêve avec les Francs a permis aux Mamelouks de se concentrer sur la recrudescence de menaces mongoles, mais, avant qu'il ait fini de traiter ce danger et avant même la fin de la trêve, le sultan Qala'un reprend son agression contre les Francs. Les villes et châteaux côtiers commencent à subir le même sort que les défenses de l'intérieur des terres. En 1285, Qala'un s'empare du château des Hospitaliers de Margat, perché sur une saillie du djebel Ansarieh surplombant la mer. En 1287, il n'a aucune difficulté à prendre la ville portuaire de Lattaquié après que ses remparts ont été endommagés par un séisme.



Représentation du XIX^e siècle des Mamelouks enfonçant les défenses de Saint-Jean-d'Acre en 1291.

Mais, en 1286, au beau milieu de ces campagnes, les Francs célèbrent avec une extraordinaire insouciance la visite du roi Henri II de Chypre, venu prendre la tête du royaume de Jérusalem. Le Templier de Tyr relate les festivités de Saint-Jean-d'Acre : le roi « tient une fête d'une durée de quinze jours à l'auberge de l'hôpital de Saint-Jean. Et ce fut la plus

splendide fête jamais vue depuis cent ans... Ils jouèrent les contes de la Table ronde et de la reine de Femenie, dans lesquels des chevaliers sont habillés en femmes et se livrent à des joutes. Ensuite, ceux qui devaient être en moines ont revêtu des habits de religieuses et ont jouté ensemble. »

Mais, derrière les remparts de Saint-Jean-d'Acre, les perspectives sont sombres. En 1289, Qala'un écrase Tripoli : « La population recula vers le port, d'où certains s'enfuirent par bateau », se souvient l'historien Abu al-Fida. « Concernant les autres, les hommes furent tous mis à mort et les femmes et enfants faits esclaves. Les musulmans amassèrent un énorme butin. Juste derrière le cap se trouvait une petite île dotée d'une église. Lorsque la ville fut prise, de nombreux Francs y trouvèrent refuge avec leurs familles. Mais les troupes musulmanes traversèrent à la nage afin de massacrer les hommes et de ramener femmes et enfants. Je suis moi-même allé sur l'île par bateau après le carnage, mais je n'ai pas pu rester tellement l'odeur des cadavres était forte. » Une fois le massacre et les pillages terminés, Qala'un rase littéralement la ville.

Faisant le serment de ne pas laisser un seul chrétien en vie dans la ville, Qala'un part du Caire à destination de Saint-Jean-d'Acre en novembre 1290, mais il tombe malade et meurt en chemin. Son fils al-Ashraf Khalil s'engage alors à poursuivre la guerre contre les Francs et, au début du printemps 1291, ses armées de Syrie et d'Égypte convergent vers Saint-Jean-d'Acre, équipées de plus d'une centaine d'engins de siège, dont diverses sortes de catapultes. Le 5 avril, le sultan al-Ashraf Khalil arrive en personne et le siège débute.

Les Francs sont tout au plus en mesure de rassembler dans les 1 000 chevaliers et 14 000 fantassins. La population de Saint-Jean-d'Acre s'élève à 40 000 personnes et tous les hommes valides prennent place sur les remparts. Le 15 avril, Guillaume de Beaujeu, maître des Templiers, dirige une attaque nocturne contre une section des lignes musulmanes. L'effet de surprise leur permet de prendre l'avantage dans un premier temps, mais les chevaux des chrétiens s'emmêlent dans les cordages des tentes de l'ennemi et ils sont finalement repoussés. Grâce à une pluie de flèches et à un bombardement de pierres orchestré par les catapultes, les ingénieurs mamelouks parviennent à s'approcher des murs et à saper les défenses, faisant s'écrouler les tours les unes après les autres dans les semaines qui suivent.

Le 15 avril, après six semaines d'un pilonnage permanent, la Tour Neuve, point de défense crucial de la zone nord-est des remparts de la ville, est finalement prise par les Mamelouks. Guillaume de Beaujeu est grièvement blessé en essayant de repousser l'ennemi. Il est placé sur un bouclier et transporté vers la commanderie du Temple, mais il succombe. Il est alors enterré devant le maître-autel tandis que les combats épouvantables se poursuivent à l'extérieur. Les habitants de la ville se pressent alors sur les quais pour monter au hasard à bord d'un navire afin de fuir la ville condamnée. Des capitaines de la marine marchande se font ainsi des fortunes en extorquant de l'argent aux riches prêts à tout pour s'enfuir, à l'instar, pense-t-on, de Roger de Flor, capitaine d'une galère de l'ordre du Temple, *Le Faucon*, qui se servira de son argent pour devenir plus tard corsaire. Lorsque les Mamelouks déferlent dans les rues, ils tuent tous ceux qu'ils croisent, dont

des femmes et des enfants. Ceux qui se cachent à l'intérieur des habitations sont faits prisonniers et vendus sur le marché des esclaves de Damas, où les femmes et les filles abondent et ne valent donc qu'une seule drachme.



La forteresse du Château de la Mer de Sidon, sur la côte du sud Liban. Les Templiers y ont amené le trésor de l'Ordre avant la chute de Saint-Jean-d'Acre, puis l'ont emporté à Chypre.

Dans la soirée du 18 mai, tout Saint-Jean-d'Acre est aux mains des Mamelouks, à l'exception de la forteresse des Templiers, située tout au bout de la ville, sur la mer. Les Templiers s'accrochent, dirigés par leur maréchal et accompagnés de civils cherchant un refuge, et ils sont toujours approvisionnés de Chypre par la mer. Le 25 mai, le maréchal des Templiers accepte de se rendre à condition que les personnes abritées dans la forteresse puissent sortir en toute sécurité de Saint-Jean-d'Acre. Mais, lorsque les musulmans entrent dans la forteresse, ils commencent à molester femmes et garçons, poussant les Templiers à reprendre les armes. Cette nuit-là, le commandeur des Templiers, Thibaud Gaudin, sort de la forteresse avec le trésor de l'Ordre et remonte la côte en bateau jusqu'au Château de Mer, situé derrière la côte, à Sidon. La forteresse des Templiers de Saint-Jean-d'Acre tombe trois jours plus tard et, sur l'ordre du sultan al-Ashraf Khalil,

tous les survivants sont emmenés à l'extérieur des remparts pour y être décapités. La ville est ensuite dévastée jusqu'à ce que plus rien ne tienne debout. Quarante ans plus tard, un voyageur allemand se rend sur les lieux et ne tombe que sur quelques paysans vivant seuls au sein de ce qui était la splendide capitale de l'Outremer.

Les derniers Templiers en Orient

De Sidon, Thibaud Gaudin se dirige en bateau vers Chypre avec le trésor des Templiers. Son intention est de rapporter des renforts à Saint-Jean-d'Acre, mais il n'y reviendra jamais. Un message des Templiers arrive de Chypre priant les frères de Sidon d'abandonner leur château. Ils prennent la mer dans la nuit du 14 juillet. Chypre a longtemps été un royaume franc. Un siècle plus tôt, Richard Cœur de Lion l'a pris aux Byzantins, et après que les Templiers l'ont détenu pendant une brève période, Richard Cœur de Lion l'a revendu à Guy de Lusignan, ancien roi de Jérusalem, dont la dynastie devait régner sur Chypre pendant près de trois cents ans. Pendant ce temps-là, les Templiers et les Hospitaliers ont construit des châteaux sur Chypre. L'île devient maintenant un refuge pour les deux ordres militaires car les Francs sont chassés des côtes d'Outremer.

En Terre sainte, après la chute de Saint-Jean-d'Acre et de Sidon, seules Tortose et Athlit demeurent dans le giron chrétien. Il s'agit de deux bastions des Templiers, mais lorsque les Mamelouks se rassemblent pour donner le coup de grâce,

les chevaliers partent discrètement pour Chypre depuis Tortose le 3 août 1291, puis onze jours plus tard depuis Athlit. « Cette fois-ci, écrit le Templier de Tyr, tout était perdu, les chrétiens ne détenaient plus une parcelle de terre en Syrie. » Lorsque les Templiers se retournent sur ce continent dont ils s'éloignent, la dévastation a déjà débuté. Pendant les mois suivant la chute de Tortose en 1291, les troupes mameloukes ravagent la plaine côtière. Les vergers sont abattus et les systèmes d'irrigation détruits, tandis que les chrétiens autochtones s'enfuient dans le djebel Ansarieh. Les seuls châteaux encore debout sont ceux très éloignés de la mer, et Margat, perché en haut de la montagne. Tout ce qui peut avoir de la valeur aux yeux des croisés est détruit au cas où ils tenteraient un nouveau débarquement.

Même quatre siècles après que les Francs ont été chassés de cette côte, la dévastation opérée par les Mamelouks est encore visible. En 1697, le voyageur anglais Henry Maundrell évoque « plusieurs vestiges de châteaux et de maisons qui témoignent qu'aussi négligé que puisse être ce pays-là aujourd'hui, il a été autrefois entre les mains d'un peuple qui en connaissait la valeur et avait pris soin de le fortifier »²³.



Partie 4

La chute

1291-1314



Exil de Terre sainte

Des âmes en peine

Inattendue, la chute de Saint-Jean-d'Acre est perçue comme un véritable choc en Occident. On reproche aux habitants d'Outremer d'avoir péché, aux responsables de la chrétienté européenne leur incapacité à fournir une aide d'envergure et opportune. On en veut également aux États marchands italiens qui ont commercé avec les Mamelouks d'Égypte, tout comme aux ordres militaires, tels que les Templiers et les Hospitaliers. Personne n'est épargné.

Mais ce sont les Templiers qui sont les plus touchés par cette perte. La défense de la Terre sainte et la protection des pèlerins étaient leur raison d'être. Pour les Hospitaliers, la priorité était la philosophie de l'entreprise caritative. Ils n'ont jamais abandonné leurs fonctions originales, consistant à prendre soin des malades. Par contre, les Templiers sont un ordre de chevalerie, avec pour rôle de combattre les infidèles et à ce titre

de prendre part aux croisades et de gérer les finances des papes et des rois. Chassés de Terre sainte, les Templiers se retrouvent désormais dans une impasse.

Rêves et nouvelle réalité

Bien entendu, le rêve de récupérer la Terre sainte n'a pas complètement disparu, sûrement pas dans l'esprit de Jacques de Molay, qui devient le nouveau maître de l'ordre du Temple en 1293. Il a passé plus de trente ans dans l'Ordre, dont la majeure partie en Outremer et, à ses yeux, l'Ordre doit prendre la tête d'une nouvelle croisade. La chute de Saint-Jean-d'Acres ne semble pas constituer une fin irrémédiable, mais plutôt un intermède et pourquoi pas une reconquête. Les Templiers ont installé leur nouveau quartier général à Chypre et détiennent toujours la minuscule île de Rouad (Arwad), située à moins de 4 kilomètres de la côte syrienne, en face de Tortose, et depuis laquelle Jacques de Molay envisage de lancer la contre-attaque contre les Mamelouks.



L'intronisation de Jacques de Molay comme maître de l'ordre du Temple, représentée par le peintre du XIX^e siècle François-Marius Granet.

En attendant, le continent oriental est l'objet de nombreuses insurrections locales contre le règne mamelouk, brutal et répressif. Déjà en 1291, pendant que le sultan al-Ashraf Khalil est occupé à combattre les croisés à Saint-Jean-d'Acre et en d'autres endroits de la côte, les musulmans chiites vivant dans le nord de la vallée de la Bekaa ainsi que dans les montagnes au nord-est de Beyrouth se sont alliés aux Druzes à l'occasion d'un soulèvement contre les Mamelouks sunnites, qui ne sera totalement réprimé qu'en 1308.

En Palestine, en Syrie et au Liban, les dénominations chrétiennes ont survécu, mais les effectifs ont grandement diminué. Les musulmans persiflent les autochtones chrétiens, disant que l'incapacité du Christ à les sauver de l'attaque des Mamelouks prouve que ce n'est qu'un humain. De nombreux chrétiens d'Orient sont si démoralisés qu'ils se convertissent à l'islam. La situation est particulièrement difficile pour les maronites, condamnés pour hérésie par l'Église au VII^e siècle car ils ne croyaient pas en la nature unique du Christ (monophysisme) mais en la volonté unique du Christ (monothélisme). Cependant, en 1182, les croisés ont contribué à leur rapprochement avec l'Église catholique de Rome. On dit que plus de 50 000 maronites sont morts en combattant aux côtés des croisés aux XII^e et XIII^e siècles afin de défendre l'Outremer contre les musulmans. Lorsque les croisés partent pour Chypre, certains maronites les accompagnent, mais ceux qui restent ne rompent pas leurs liens avec Rome malgré la persécution opérée à leur encontre par le *djihad* des Mamelouks. Ils s'enfuient dans les montagnes du nord du

Liban, à une époque où les surnoms de *Franjeh*, qui veut dire Franc, et *Salibi*, qui signifie croisé, sont monnaie courante.

Les Mongols ne sont pas non plus partis. Depuis leur défaite face aux Mamelouks, en 1260, ils se sont montrés intéressés par une alliance avec les chrétiens d'Occident. La conversion de deux émissaires mongols au concile de Lyon de 1274 fait naître l'espoir que les Mongols pourraient se convertir en masse au christianisme. À deux reprises, en 1281 et 1299, les Mongols progressent dans le nord de la Syrie. Lorsqu'en 1300 on apprend d'Occident qu'une nouvelle croisade s'annonce, les Mongols proposent aux chrétiens la Terre sainte si ces derniers les aident à vaincre les Mamelouks.

Dans l'attente des Mongols

Impatient de prendre l'initiative de la reconquête de la Terre sainte, Jacques de Molay se rend de Chypre en Occident pour « vendre » le rôle d'avant-garde des Templiers lors d'une nouvelle croisade. Il reçoit les encouragements du pape Boniface VIII à Rome et du roi Édouard I^{er} à Londres. Il bénéficie également d'une assistance matérielle, car le pape et le roi facilitent la levée de fonds des Templiers en Europe afin de reconstituer leurs forces après les terribles pertes récentes enregistrées à Saint-Jean-d'Acre et ailleurs en Outremer. Des denrées alimentaires et de l'argent sont acheminés depuis les ports européens vers Chypre. On procède également à l'achat de galères à Venise, car une partie de la flotte de guerre des Templiers devra lancer des attaques contre les côtes syriennes

et égyptiennes.



Les Mongols, avec à leur tête Hulagu, petit-fils de Gengis Khan, s'emparent de Bagdad et détruisent la ville en 1258. Ils exécutent le calife abbasside. Pendant un moment, l'Occident a considéré les Mongols comme des alliés potentiels contre l'islam.

En 1300, l'Europe se projette avec enthousiasme vers cette nouvelle expédition en Orient. L'atmosphère rappelle l'époque où le pape Urbain II avait prêché la première croisade. Les Mongols se sont enfoncés profondément en Syrie l'année précédente et les Mamelouks se sont retirés. Il court une rumeur selon laquelle Jérusalem serait tombée aux mains des Mongols. S'agissant du 1 300^e anniversaire de la naissance du Christ, le pape déclare 1300 année de jubilé et promet à tous ceux qui se rendent à la basilique Saint Pierre de Rome la rémission de leurs péchés. 200 000 pèlerins répondent à l'appel et sont accueillis par un pape Boniface VIII triomphant, assis sur le trône de Constantin le Grand et tenant les symboles du pouvoir temporel, à savoir l'épée, le sceptre et la couronne. Il hurle à la foule : « Je suis César ! » Dans la lutte bien connue entre l'Église et les revendications laïques des rois, il ne fait aucun doute que le pape proclame la supériorité universelle de l'Église sur les monarques occidentaux et fête la victoire à

venir sur les infidèles orientaux.

À l'été 1300, les Templiers, en compagnie des Hospitaliers et du roi de Chypre, lancent une série d'attaques de reconnaissance sur Alexandrie, Rosetta, Saint-Jean-d'Acre, Tortose et Maraclée. Il s'agit des préliminaires d'une opération conjointe avec les Mongols, suivis en novembre du débarquement sur l'île de Rouad, en face de Tortose, d'une force de 600 chevaliers constituée de Templiers, d'Hospitaliers et d'hommes du roi Guy de Lusignan, en provenance de Chypre. Cette île de Rouad, avec Athlit, a été le dernier bastion abandonné par les Templiers en 1291. Elle sert de base de départ pour d'autres attaques contre Tortose, dans l'attente de l'arrivée des Mongols. Mais, en raison de la menace que font peser les Mamelouks, les croisés abandonnent Chypre et, lorsque les Mongols arrivent enfin, en février 1301, il est trop tard.

Néanmoins, plus tard cette année-là, les Templiers reviennent à Rouad et installent cette fois-ci une force conséquente sur l'île, dont ils renforcent les défenses. Dans l'optique d'un assaut massif en Syrie, ils y rassemblent 120 chevaliers, 500 archers et 400 aides, soit presque la moitié du contingent de chevaliers templiers et auxiliaires affecté à la défense de Jérusalem au XII^e siècle. Ils attendent peut-être le retour des Mongols, mais se retrouvent isolés sur leur minuscule île, qui doit faire face à une flotte de 16 navires mamelouks en 1302. Un siège prolongé et des attaques répétées finissent par venir à bout des Templiers affamés qui capitulent, à condition de bénéficier d'un sauf-conduit. Mais les Mamelouks ne

respectent pas leur promesse et les Templiers sont massacrés ou vendus comme esclaves.



L'île de Rouad, en face de la Syrie, fut la dernière redoute des Templiers en Outremer. On voit leur château légèrement à gauche du centre de l'illustration.

Philippe le Bel, le plus chrétien des rois

Malgré ce revers en Orient, le pape Boniface VIII ne déroge pas à sa volonté de maintenir la suprématie pontificale en Occident, la renforçant même, en 1303, par l'émission d'une bulle, *Unam Sanctam*. Celle-ci affirme qu'il n'existe qu'une seule Église catholique sainte et que, pour obtenir le salut, il est nécessaire de se soumettre au pape sur les plans aussi bien spirituel que matériel. Cette bulle est une réponse à diverses offenses commises contre l'autorité de l'Église par le roi de France Philippe IV, dit Philippe le Bel, toujours en quête d'argent pour financer l'expansion de son royaume et faire la guerre à la Flandre et à l'Angleterre et qui, pour ce faire, taxe le clergé. Pour Philippe le Bel, cela revient à lever des fonds pour une croisade, car il gouverne avec une mission divine en tête. En 1297, il a obtenu la sainteté pour son grand-père, le roi Louis IX, chef de la septième croisade, et il est convaincu que

la France est le royaume de Dieu. En réalité, le conflit oppose l'Église universaliste au nouveau phénomène nationaliste revendiqué par le roi de France, les deux camps affirmant que Dieu est de leur côté. Le pape a beau être le vicaire de Dieu, Philippe le Bel est, aux dires de ses admirateurs, « plus qu'un homme, le plus chrétien des rois de France ».

Voyant que Philippe le Bel ne montre aucun signe de repentance et ne se plie pas à sa volonté, le pape Boniface VIII prépare une bulle d'excommunication contre lui et son ministre, Guillaume de Nogaret. Mais, avant qu'elle ait pu être publiée, une troupe de soldats français emmenée par Guillaume de Nogaret en personne fait irruption dans le palais d'été du pape à Agnani, sur les hauteurs, dans la partie sud-est de Rome, afin de ramener Boniface VIII en France comme prisonnier et de le faire comparaître pour hérésie, sodomie et meurtre de son prédécesseur. Boniface VIII, qui n'est gardé que par une poignée de Templiers et d'Hospitaliers, met au défi ses geôliers de le tuer, leur disant : « Voici mon cou, voici ma tête. ». Mais Boniface VIII est né à Agnani et les citoyens de la ville se rallient à lui. Ses ravisseurs ont à peine le temps de le gifler et de le passer à tabac que la foule vole à son secours et chasse les Français. Cependant, c'est un homme brisé et, avec sa mort à Rome, un mois plus tard, s'envolent avec lui les vellétés de pouvoir universel sur les affaires spirituelles et matérielles de la part de l'Église catholique. Une ère nouvelle est née, celle d'États-nations européens dirigés par des responsables laïcs animés d'intentions laïques, quelles que soient leurs convictions religieuses.

La nouvelle croisade du pape Clément V et le nouvel ordre du roi Philippe le Bel

Après la mort de Boniface VIII, le collège des cardinaux élit un nouveau pape, qui meurt cependant dans l'année. Après de longues délibérations et en raison de la pression établie par Philippe le Bel, le collège désigne un Français qui accède au trône pontifical en 1305 et prend le nom de Clément V. Il ne mettra jamais les pieds à Rome, ni même en Italie, pendant toute la durée de sa papauté. Il passe par Lyon et Poitiers jusqu'à ce qu'il s'installe en mars 1309 en Avignon, région techniquement située à l'époque en dehors de la juridiction des rois de France. Clément V noyaute ensuite le collège des cardinaux en y plaçant des Français. Sans surprise, les six papes suivants résideront en Avignon et seront tous français.

Clément V n'est pas pour autant le fantoche de Philippe le Bel. Le nouveau pape a compris que, pour assouvir ses ambitions pontificales, il ne s'agira pas, contrairement à Boniface VIII et son *Unam Sanctam*, d'essayer de soumettre le roi, mais plutôt de soigner les relations avec lui afin de s'assurer sa coopération. Le pape a pour ambition prioritaire de mettre sur pied une nouvelle croisade, mais il lui faut pour cela obtenir la collaboration et le commandement du roi de France. L'entreprise présente cependant des difficultés, notamment parce que, suite à la chute de Rouad, les Mongols se sont convertis en masse à l'islam et non au christianisme comme on l'avait espéré.

L'autre obstacle est le roi lui-même. Clément V parvient à le persuader de prendre la croix à la fin décembre 1305. Il fait en

sorte que Philippe le Bel ne soit pas distrait par les conflits locaux en négociant une paix entre le roi français et le roi Édouard I^{er} d'Angleterre. Il verse également 10 pour cent des revenus de l'Église en France dans les coffres du roi afin de financer la nouvelle croisade. Mais, dans l'esprit du roi de France, le succès de la croisade passe par la fusion des deux ordres militaires, les Templiers et les Hospitaliers. En outre, Philippe le Bel doit prendre les rênes du nouvel ordre, ce dernier devenant alors l'instrument de la France. Les propagandistes de Philippe le Bel insistent également pour que son commandement soit transmis à l'un de ses fils, qui doit également lui succéder comme roi de Jérusalem.

Là encore, l'hypocrisie est largement de mise dans ces projets français. La reconquête de la Terre sainte n'est pas vraiment une priorité pour Philippe le Bel. Son ambition est plutôt de s'emparer de l'Empire byzantin chrétien et de prendre place sur l'ancien trône impérial de Constantinople.

Les derniers jours

En mai 1307, le pape Clément V reçoit les maîtres templiers et hospitaliers à sa cour de France, rencontre au cours de laquelle ces derniers exposent leurs points de vue sur le projet de croisade et l'unification des ordres. Il n'existe aucune trace des commentaires du maître des Hospitaliers Foulques de Villaret sur la fusion des ordres, mais il semble qu'il y ait été opposé car, dans l'organisation qu'il propose, les Hospitaliers et les Templiers doivent intervenir de manière indépendante. De

Villaret est en faveur d'une première petite expédition en Orient, stratégie que les Hospitaliers mettent en place en juin de cette année-là en s'emparant de l'île de Rhodes, possession byzantine. Cette opération leur offre un État indépendant particulièrement bien fortifié. Selon Foulques de Villaret, il doit s'ensuivre une grande croisade après la mise en place des avant-postes.



Clément V, représenté par la fresque d'Andrea Bonaiuto, Le Triomphe de saint Thomas d'Aquin, à Santa Maria Novella, Florence.

Mais, après l'échec de Rouad connu par les Templiers, Jacques de Molay s'oppose à une expédition modeste et souhaite une croisade totale. Cela suppose de faire appel aux rois d'Angleterre, de Germanie, de Sicile, d'Espagne et de France pour lever une armée de 12 000 à 15 000 chevaliers et 5 000 fantassins. Cette force exceptionnelle doit être rassemblée en secret et transportée sur des navires vénitiens, génois et d'autres régions d'Italie, à destination de Chypre, d'où ils se lanceront à l'assaut des côtes de la Palestine. Le plan de Jacques de Molay repose sur une évaluation sérieuse et réaliste des problèmes militaires posés par une croisade destinée à reprendre la Terre sainte. Mais il sait que le peuple a un avis divergent, souhaitant la rhétorique de la croisade sans l'engagement. Son plan défie en outre les intentions hypocrites

de Philippe le Bel.

Concernant la fusion des deux ordres, Jacques de Molay est également réticent. Il admet qu'elle présente certains avantages, notamment celui d'un renforcement, mais il souligne également que la question a déjà été soulevée et rejetée. Il dit que la concurrence entre les Templiers et les Hospitaliers rend les deux ordres plus efficaces, car chacun se donne pour ambition de l'emporter sur l'autre. Ils se trouvent en outre complémentaires, mettant chacun un accent qui leur est propre sur la charité, le transport maritime des hommes et des provisions, la protection des pèlerins et des croisés, ainsi que la guerre contre les infidèles.

Malheureusement, les Templiers n'ont aucun espoir d'être de la croisade totale envisagée par Jacques de Molay. Les Hospitaliers ont montré une prise de conscience plus fine de la situation en choisissant l'option minimaliste, capable de garantir leur survie grâce à la création d'un État sur l'île de Rhodes. Les Templiers sont de nouveau dans une impasse et désormais de plus en plus souvent victimes d'attaques pour leur inaction apparente.

Rostand Bérenguier, poète marseillais de l'époque, écrit : « Les Templiers gaspillent l'argent destiné à la reconquête du Saint-Sépulcre pour faire bonne figure dans le monde. Ils trompent les gens avec leur insigne inactivité et offensent Dieu. Dans la mesure où, avec les Hospitaliers, ils laissent depuis si longtemps aux faux Turcs la possession de Jérusalem et de Saint-Jean-d'Acre, où ils s'enfuient plus vite que le saint faucon, il est vraiment dommage, à mes yeux, que nous ne nous débarrassions pas d'eux nous-mêmes et pour de bon. »

Après son entrevue avec le pape, Jacques de Molay se rend à Paris où, le 12 octobre 1307, son apparente intimité avec la famille royale est évidente puisqu'on le voit marcher dans une procession à l'occasion des funérailles de la sœur de Philippe le Bel, Catherine de Courtenay, tenant l'un des draps mortuaires. D'autres responsables des Templiers, habituellement basés à Chypre, sont également à Paris ce jour-là. Cependant, le lendemain à l'aube, soit le vendredi 13 octobre, Jacques de Molay est arrêté par les hommes du roi sous les ordres de Guillaume de Nogaret.

L'ordre d'arrestation, publié par Philippe le Bel, des chefs des Templiers à Paris et dans tous les temples de France a été diffusé en secret le mois précédent. Daté du 14 septembre, il commence ainsi : « Une chose amère, une chose déplorable, une chose assurément horrible à penser, terrible à entendre, un crime détestable, un forfait exécrationnable, un acte abominable, une infamie affreuse, une chose tout à fait inhumaine, bien plus, étrangère à toute humanité... »²⁴



Le procès

Une mécanique très bien huilée

Les Templiers tombent des nues quand des officiers de Philippe le Bel viennent les chercher au petit matin de ce vendredi 13 octobre 1307. Environ 2 000 individus sont arrêtés simultanément dans toute la France, des chevaliers aux plus humbles serviteurs et travailleurs agricoles. Ils n'opposent aucune résistance. La plupart des Templiers ne sont pas armés et bon nombre ont la cinquantaine, voire plus, et, à l'exception de la Maison du Temple de Paris, leurs maisons ne sont pas fortifiées. Les arrestations sont effectuées au nom de l'Inquisition et les Templiers sont tous amenés à Paris pour être incarcérés dans leur propre quartier général.

L'efficacité de l'opération est probablement due aux précédentes attaques lancées par le roi Philippe le Bel contre des banquiers italiens résidant en France en 1291 et contre des

juifs en 1306. À chaque fois, leur arrestation était assortie d'une expulsion du pays et d'une saisie de leur propriété et argent. Certains Templiers, 24 apparemment, parviennent à s'échapper, mais seulement un d'importance, Gérard de Villiers, maître de France. Plusieurs sont appréhendés par la suite, bien qu'ayant changé de vêtements et s'étant rasé la barbe. D'autres se sont terrés dans la campagne, l'un d'eux est attrapé dans les rues de Paris où il vivait comme un mendiant, tandis qu'un autre fuit en Angleterre, où il sera capturé plus tard. L'époque médiévale est sans pitié pour les fugitifs et il est très peu probable que beaucoup aient pu survivre longtemps.

Accusations et diffamation



À leur procès, les Templiers sont accusés de profaner l'image du Christ sur la Croix.

Les Templiers sont accusés d'hérésie. À leur entrée dans l'Ordre, les initiés devaient renier le Christ, cracher sur la croix et donner des baisers obscènes sur le corps de leur récepteur. Ils étaient également obligés d'avoir des relations sexuelles avec d'autres membres de l'Ordre si on leur demandait. Ils portaient une petite ceinture qui avait été consacrée en touchant une

étrange idole ressemblant à une tête humaine avec une longue barbe qui s'appelait Baphomet (probablement du vieux français pour Mahomet).

L'arrestation et l'inculpation des Templiers sont inhabituelles en ce sens que, bien qu'autorisée par l'inquisiteur papal de France, l'opération est menée non pas par l'Église mais par le roi. À l'époque, la procédure normale pour les cas d'hérésie consiste pour l'Église à se livrer aux arrestations et à juger les hérétiques selon la loi religieuse. Les accusés sont ensuite confiés aux autorités laïques si le verdict du tribunal est un châtement. Et pourtant, voici un ordre militaire qui a exclusivement juré fidélité il y a près de deux cents ans à la papauté, laquelle l'a totalement protégé. Et soudain, ses frères sont traduits en justice par un pouvoir laïc. Cette seule situation a dû faire un choc aux Templiers arrêtés.

Philippe le Bel a pu arrêter et inculper les Templiers grâce à une faille juridique remontant à l'époque des Cathares et de leurs procès, près de quatre-vingts ans plus tôt. La propagation de l'hérésie cathare prenait de telles proportions qu'en 1230, le pape Honoré III avait accordé des pouvoirs extraordinaires à l'inquisiteur de France, l'autorisant même à frapper les ordres exemptés, les Templiers, les Hospitaliers et les Cisterciens de saint Bernard, en cas de soupçons d'hérésie. Après l'éradication de l'hérésie cathare, ces pouvoirs extraordinaires sont tombés aux oubliettes au sein de la papauté, mais n'ont jamais été abrogés. Les Templiers, en temps normal intouchables, sont donc sous le coup de l'accusation d'hérésie, découverte effectuée par les avocats zélés de Philippe le Bel qui, en son nom, font des ravages.

L'hérésie est la seule inculpation pouvant tenir et le roi ne s'en prive pas. Les avocats royaux recueillent des informations sur la vie au sein de l'ordre du Temple dans le but de choisir et d'extrapoler du contexte les éléments pouvant être présentés comme des crimes contre la religion. Ces arguments sont ensuite mis en forme de façon à donner l'impression qu'il s'agit d'un credo hérétique cohérent. Les avocats présentent ensuite cette preuve à l'inquisiteur français, le franciscain Guillaume de Paris, qui est de connivence avec le roi et dénonce ces Templiers hérétiques.

Les accusations portées contre les Templiers font également en sorte d'exploiter une certaine hostilité résiduelle envers l'Ordre après la chute de Saint-Jean-d'Acre et la perte de la Terre sainte en 1291. Le simple chef d'accusation d'hérésie a pour effet immédiat de salir la réputation de l'ordre du Temple. On ne perd pas de temps à organiser une campagne de propagande contre les Templiers : le ministre du roi Guillaume de Nogaret annonce l'hérésie devant une foule nombreuse à Paris et, sur ordre de l'inquisiteur, le frère Guillaume de Paris, les Franciscains diffusent la nouvelle dans leurs sermons.

Les chefs d'inculpation contre les Templiers

Les charges retenues contre les Templiers lors de leur arrestation le 13 février 1307 peuvent être résumées ainsi :

- Les Templiers organisent leurs cérémonies d'admission et réunions du chapitre en secret et de nuit.

Pendant la cérémonie d'admission, les initiés doivent renier le Christ,

- cracher, uriner sur la croix ou des images du Christ, ou les piétiner,
- échanger des baisers avec celui qui les reçoit sur la bouche, le nombril, le bas du dos et parfois les fesses ou le pénis et
- accepter de se soumettre à des pratiques homosexuelles conformément aux pratiques de l'Ordre, au sein duquel la sodomie est institutionnalisée.
- Les frères ne croient pas dans les sacrements et les prêtres templiers ne pratiquent pas la consécration de l'hostie.
- Les frères vénèrent une idole sous la forme d'une tête ou d'un chat appelé Baphomet.
- Bien que non ordonnés par l'Église, les membres de haut rang de l'Ordre, dont le maître, absolvent les frères de

leurs péchés.

- Les Templiers n'ont pas fait la charité comme il était entendu, ni pratiqué l'hospitalité.

Les motivations du roi

Il est fort possible que Philippe le Bel et son gouvernement croient vraiment aux accusations d'hérésie prononcées contre les Templiers, car les raisons de les soupçonner ne manquent pas. Nous vivons une époque où les gens pensent que le diable essaie en permanence de répandre la corruption dans toute la société chrétienne. En attaquant les points faibles de la structure sociale, le diable souhaite provoquer l'effondrement de l'ensemble de la société. Les fidèles doivent donc se montrer vigilants, démasquer le mal et mettre très vite fin à la corruption avant que ne succombe vraiment la société. Philippe le Bel s'est arrogé le rôle du roi sacré régnant sur un pays saint. Si l'ordre du Temple a des relents d'hérésie, le roi et ses partisans peuvent facilement considérer cela comme un danger à éradiquer sur-le-champ. Il n'existe aucune preuve que les Templiers aient représenté une menace physique pour le roi et cela semble plutôt improbable. Ils n'étaient de mèche avec aucune faction et une grande partie n'était pas armée. Cependant, la protection papale et l'immunité laïque dont ils bénéficiaient ont très bien pu passer pour une offense à la souveraineté absolue visée par Philippe le Bel. Il y avait d'ailleurs déjà eu des heurts en matière de souveraineté entre le roi et le pape Boniface VIII.

Mais la principale motivation immédiate de Philippe le Bel

est son désir, et même son besoin, de mettre la main sur les richesses des Templiers. Il a déjà spolié les banquiers italiens et les juifs, dévalorisé la monnaie, et ses exactions au détriment du clergé sont à l'origine de son premier conflit avec Boniface VIII. Ses guerres contre l'Angleterre et la Flandre lui ont coûté énormément d'argent et celles menées par son père ont généré une énorme dette dont il doit s'acquitter. Les Templiers représentent une cible tentante car, contrairement aux Hospitaliers, dont la richesse n'est que foncière, ils disposent de beaucoup de liquidités de par leurs activités bancaires, trésor dont le roi peut s'emparer facilement et rapidement. En les accusant d'hérésie, Philippe le Bel transforme les Templiers en opposants répréhensibles à la religion, à l'instar des juifs, contre lesquels la persécution se justifie parfaitement.

De nombreux observateurs étrangers, surtout ceux du nord de l'Italie, région où l'on comprend le mieux le pouvoir de l'argent dans cette Europe du ^{xiv}^e siècle, sont convaincus que Philippe le Bel a avant tout attaqué l'ordre du Temple pour avoir la mainmise sur ses espèces et métaux précieux. Dante critique les actes du roi dans *Le Purgatoire*, deuxième livre de *La Divine Comédie*, écrite tout de suite après l'arrestation des Templiers :

*Ce Pilate nouveau, je le vois si cruel
qu'il n'en est pas content et pousse jusqu'au Temple,
sans jugement, la nef de sa cupidité.*

Espions, tortures et confessions

L'ordre de procéder aux arrestations est donné le 14 septembre 1307 et appliqué un mois plus tard, le 13 octobre, mais les préparatifs remontent à plusieurs années en arrière. Les espions du gouvernement français ont infiltré les Templiers afin de découvrir le mode de fonctionnement de l'Ordre et rassembler les éléments destinés à les calomnier. C'est Guillaume de Nogaret qui se trouve derrière cette sinistre machination. En 1303, il a pris part à la tentative de renversement du pape Boniface VIII, complot qui lui a valu d'être excommunié. La famille de Guillaume de Nogaret a été persécutée car son grand-père était cathare. Mais, grâce à son intelligence et à son cynisme, il est parvenu à faire son chemin au sein de la cour de Philippe le Bel. Il est anobli en 1299 et devient le garde des Sceaux et le bras droit du roi. Ces faits sont peut-être à l'origine de son mépris pour la papauté et son ambition sans limite de faire de la France la première puissance du monde.

Nombre des individus arrêtés sont des hommes ordinaires et non des chevaliers templiers endurcis par les batailles. Il s'agit de laboureurs, d'artisans et de serviteurs qui contribuaient au bon fonctionnement de l'Ordre. Ils succombent donc rapidement à la torture, voire à la menace de torture. En revanche, les chevaliers étaient bien préparés au pire en Outremer car, à l'époque, ils risquaient d'être capturés, jetés dans un cachot musulman, torturés ou exécutés s'ils n'abjuraient pas leur religion. Et pourtant, ils parlent presque tous rapidement. Il faut dire que les tortures s'avèrent parfois des plus sauvages : un grand nombre meurent au cours de la « procédure ecclésiastique », qui consiste non pas à briser les

os ou à faire couler le sang, mais à être à l'isolement, au pain et à l'eau, à être écartelé jusqu'à ce que les articulations cèdent, à être suspendu à une poutre par une corde, les poings liés dans le dos, à avoir les plantes de pied enduites de graisse puis placées devant un feu. Un prêtre templier est si gravement brûlé que ses os se sont détachés de ses pieds. Un autre accusé dit qu'il aurait été prêt à « tuer Dieu » pour mettre fin au supplice.



En matière de torture, tout était autorisé, sauf de verser du sang et de briser les os. L'un des Templiers torturés a dit qu'il aurait été prêt à « tuer Dieu » pour mettre fin au supplice.

Mais la torture physique n'est pas le seul moyen d'obtenir des confessions. L'un des pires problèmes pour les Templiers est le renversement de leur univers spirituel et social. Ils ont passé toute leur vie dans le vase clos d'un groupe militaire d'élite auquel ils devaient une loyauté absolue et on leur rappelait constamment que le restant de la société leur apportait tout son soutien. Mais ils sont maintenant vilipendés, traités d'hérétiques et ne bénéficient plus d'aucun soutien. Tout leur univers s'est écroulé et ils sont désormais à nu, perplexes et

perdus. Il n'est donc pas surprenant que, dans ces conditions, le maître Jacques de Molay et Hugues de Pairaud, dont le rang de visiteur fait de lui le personnage de l'Ordre le plus élevé dans la chrétienté occidentale après Jacques de Molay, font tous deux partie de ceux, extrêmement nombreux, à être rapidement passés aux aveux. On n'est d'ailleurs pas certain que le maître ait été torturé.

Il faut ajouter que les confessions sont obtenues rapidement car les Templiers sont accusés de faits qui ont existé et qu'ils peuvent reconnaître, bien qu'ils aient été dénaturés et travestis par l'inquisiteur. C'est le fruit des informations recueillies par les espions du gouvernement.



Jacques de Molay comparaît devant l'Inquisition de Paris.

Le 19 octobre 1307 débutent à la Maison du Temple de Paris les audiences de l'Inquisition. Les 25 et 26 octobre, Jacques de Molay est appelé à témoigner. Sa confession est consignée et envoyée au pape comme preuve de l'hérésie dont s'est rendu coupable l'Ordre. Moins de deux semaines après leur arrestation, l'honneur des Templiers est sali à jamais et la nouvelle de leur culpabilité se répand dans toute la chrétienté.

Les actes du pape

Le pape Clément V est abasourdi quand, le 14 octobre, un message apporté à sa cour de Poitiers lui apprend la nouvelle de l'arrestation des Templiers. Bien que la mesure ait été prise sous l'autorité symbolique de l'Inquisiteur de France, il ne fait aucun doute que les arrestations constituent une attaque de la papauté et de l'Église catholique de la part de la monarchie laïque de France. Il ne s'agit pas seulement des Templiers, car il en va aussi de la survie de la papauté. Le pape Clément V convoque donc immédiatement ses cardinaux à une réunion d'urgence de la Curie, qui débute le 16 octobre et qui dure trois jours.

Un autre pape à une autre époque aurait peut-être excommunié Philippe le Bel. Mais Clément V est doublement vulnérable après le coup de Philippe le Bel contre Boniface V en Italie et en tant que résident sur le sol français. Clément V publie donc une bulle, *Ad Preclarus Sapientie*, qui offre une porte de sortie à Philippe le Bel, car elle dit que le roi a agi de manière illégale et terni la réputation de son grand-père Saint Louis, mais qu'il a la possibilité de se rattraper de son imprudence en remettant les Templiers et leurs biens à l'Église. Pour ce faire, en novembre, le pape envoie à Paris deux cardinaux arrêter les hommes et confisquer les biens de l'ordre du Temple. Mais le roi s'est absenté et ses conseillers leur refusent l'accès aux Templiers et acceptent encore moins de les remettre à l'Église, avançant qu'une intervention pontificale est superflue car il s'agit d'individus avouant être hérétiques.

Lorsque les cardinaux rentrent à Poitiers et annoncent que la

monarchie française refuse catégoriquement d'obéir à un ordre exprès du pape, la Curie plonge dans la crise. Selon un récit, dix cardinaux menacent de démissionner si le pape se révèle être un fantoche du roi de France. Clément V se retrouve dans l'obligation de remplacer les cardinaux, au risque de créer un schisme au sein de l'Église, ou d'excommunier Philippe le Bel et se retrouver victime d'un coup monté royal.

Cependant, le pape trouve une autre piste en faisant preuve d'une belle dextérité au vu des contraintes imposées par sa situation. Il fait son possible pour prendre en main les événements. Tout d'abord, il publie le 22 novembre 1307 une bulle, *Pastoralis Praeeminentiae*, demandant à tous les rois et princes de la chrétienté d'arrêter les Templiers sur leur sol et de confisquer leurs biens pour le compte de l'Église. Des procédures sont donc lancées contre les Templiers en Angleterre, en Ibérie, en Germanie, en Italie et à Chypre, mais au nom de l'Église. Le pape envoie ainsi un ultimatum implicite au roi Philippe le Bel, signifiant que ce qui est valable en Europe vaut aussi pour la France. Il loue le roi de France pour sa foi et son zèle religieux, mais signale sans ambiguïté que l'affaire contre les Templiers n'est pas du ressort du roi mais de celui de la papauté.

Concernant la crise née de la rebuffade dont se sont rendus coupables des représentants officiels du roi à l'encontre des deux cardinaux, le pape fait simplement comme si l'incident n'avait jamais existé. En décembre, il renvoie les deux cardinaux à Paris comme si de rien n'était. Mais ils emportent le pouvoir, accordé par le pape, d'excommunier Philippe le Bel sur-le-champ et de placer la France entière sous le coup d'un

interdit si le roi persiste à refuser de livrer les Templiers. La démarche porte ses fruits car, le 24 décembre 1307, Philippe le Bel écrit au pape qu'il consent à les livrer.

Vers le 27 décembre 1307, les cardinaux rencontrent Jacques de Molay et d'autres responsables de l'ordre du Temple, qui reviennent sur tout ce qu'ils ont précédemment avoué. Selon une source, le maître dit qu'il a avoué sous la torture, insoutenable, montrant ses blessures. Mais il n'est pas certain que cette source soit digne de confiance. Néanmoins, cette rétractation est risquée car, selon les règles de l'Inquisition, les hérétiques relaps doivent être remis aux autorités laïques pour être brûlés. Le fait que le maître et les autres Templiers aient pris ce risque montre qu'ils étaient persuadés qu'une formidable injustice était sur le point d'être réparée. La rétractation de Jacques de Molay marque assurément un tournant dans le procès.

L'impasse entre le pape et le roi

Si l'Église a obtenu un bref accès aux personnages principaux de l'ordre du Temple, Philippe le Bel n'a encore pas transféré à l'Église le contrôle du moindre templier. En février 1308, le pape Clément V suspend l'inquisiteur Guillaume de Paris et toute l'Inquisition de France. En guise de réponse, les représentants officiels du roi tentent de forcer le pape à rouvrir le procès en mobilisant l'opinion théologique et publique française. L'acteur principal de cette mesure est Guillaume de Nogaret. Il orchestre une campagne de diffamation et

d'intimidation physique contre le pape. On menace Clément V de l'obligation de témoigner et également de s'en prendre à sa famille. Mais le pape tient bon contre le roi et, pour régler leurs différends, ils se rencontrent en mai et juin à Poitiers. Ils conviennent que le pape devra mettre en place deux types d'enquête, une commission pontificale pour examiner l'institution de l'ordre du Temple et une série de conciles provinciaux supervisés par l'évêque du diocèse concerné, afin de mener des investigations sur la culpabilité ou l'innocence des Templiers sur le plan individuel. Pour sa part, Philippe le Bel consent à livrer à l'Église un certain nombre de Templiers afin qu'ils puissent être interrogés par le pape.

Philippe le Bel choisit 72 Templiers parmi ceux qui sont prisonniers à Paris et les envoie à Poitiers, dans des chariots, enchaînés les uns aux autres et sous escorte militaire. La plupart sont des renégats ou, au mieux, des sergents sélectionnés pour faire mauvaise impression au pape. Il envoie également le maître et quatre autres officiers supérieurs de l'ordre du Temple. Cependant, lorsque le convoi arrive au château royal de Chinon, les 72 poursuivent leur route jusqu'à Poitiers mais les chefs sont retenus, le roi donnant comme prétexte qu'ils sont trop malades pour continuer le voyage. C'est d'évidence un mensonge, car Chinon n'est pas très éloigné de Poitiers. Le roi craint probablement qu'en interrogeant les responsables des Templiers, le pape ne découvre qu'ils ne sont pas coupables d'hérésie et leur accorde l'absolution.

Le pape entend l'étrange témoignage des Templiers

Le pape ignore les manigances de Philippe le Bel vis-à-vis des responsables de l'ordre du Temple détenus à Chinon. Au lieu de se lancer dans une confrontation destructrice avec le roi, Clément V continue de sonder les Templiers qu'on lui a envoyés. Du 28 juin au 1^{er} juillet 1308, les 72 Templiers sont entendus à Poitiers par une commission spéciale de cardinaux et par le pape en personne. Le 2 juillet, Clément V accorde l'absolution aux Templiers s'étant confessés et ayant demandé le pardon à l'Église. S'ils avaient été jugés coupables, le pape ne leur aurait jamais pardonné. Mais, d'un autre côté, s'ils avaient été déclarés innocents, il les aurait acquittés sans exiger de faire preuve de repentir.

Clément V a statué que les Templiers ne sont pas des hérétiques. Un récit de l'enquête est conservé sous la forme de notes marginales prises à l'époque. Endommagées et égarées dans les archives du Vatican, ces notes n'ont été que récemment retrouvées, déchiffrées et publiées. Connues sous le nom de Parchemin de Chinon, elles montrent comment le pape a cerné la vraie nature des étranges pratiques des Templiers.

Les Templiers assistent à la messe, reçoivent la sainte communion, se confessent et accomplissent leurs obligations liturgiques. Mais ils avouent également au pape que, lors de la cérémonie d'admission, ils renient le Christ et crachent sur la croix, tout en affirmant avec insistance qu'ils le font sans le penser et qu'ils se confessent à un prêtre dès que possible pour

demander à être absous. Le pape trouve ces rituels d'intronisation trop confus pour être pris au sérieux. À un moment, le novice crache sur la croix, mais l'embrasse ensuite en signe d'adoration, puis il renie la divinité du Christ en disant « Je renie Dieu ». Ce n'est pas un vrai reniement. Si les Templiers sont des hérétiques, ce sont les adeptes les plus incohérents et les moins convaincants de l'histoire des hérésies. L'ordre du Temple se laisse aller à des pratiques spéciales et a besoin d'être réformé, mais c'est tout, pense le pape.

En fait, Clément V a déjà eu vent de ces pratiques bizarres grâce à Jacques de Molay en personne quand ils se sont rencontrés à Poitiers en mai 1307, soit cinq mois avant les arrestations. Selon le pape, le maître lui a fait part de « nombreuses choses étranges et incroyables » qui lui ont causé « une grande amertume, une grande anxiété et un grand trouble de cœur ». Le maître craignait que ces cérémonies d'initiation, ayant cours depuis au moins un siècle, n'échappent à tout contrôle. Le pape a alors accepté de mener une enquête pour éradiquer ces pratiques avant qu'un scandale n'éclate. En août 1307, Clément V écrit également au roi Philippe le Bel pour lui faire part de ces histoires, lui disant : « Nous ne pouvions nous décider à croire ce qui nous était dit, tant cela nous paraissait incroyable et impossible. » Mais les espions infiltrés dans l'ordre du Temple ont mis au courant le roi depuis longtemps de ces pratiques, lui fournissant les informations qu'il a manipulées avec cynisme pour un résultat dévastateur.

Aux yeux de Clément V, ces étranges pratiques des Templiers ne sont qu'un rituel d'admission, une coutume répandue, avec

quelques variantes, dans chaque groupe militaire d'élite depuis les débuts de l'Antiquité. C'est un rite de passage secret faisant suite à la cérémonie officielle, une épreuve obligatoire à laquelle doivent se soumettre tous les nouveaux frères templiers, une tradition bizarre (*modus ordinis nostri*) destinée à montrer à l'initié la violence que les Templiers sont susceptibles de subir de la part de leurs ravisseurs musulmans et montrer qu'ils seront contraints de renier le Christ et de cracher sur la croix. Ce rite très réaliste a pour but de renforcer l'âme des recrues. Vient ensuite un autre test consistant pour le novice à embrasser le bas du dos, le nombril et enfin la bouche du maître qui le reçoit, l'objectif étant de lui enseigner qu'il doit une obéissance absolue à ses supérieurs en toutes circonstances. Cela semble avoir été la véritable forme originale de ce rituel, mais les maîtres locaux ont procédé à des modifications et, avec le temps, ce rituel secret est devenu vulgaire et parfois même violent.

Les Templiers ne sont pas des hérétiques, mais ils ne sont pas non plus innocents, car ils ont renié la divinité du Christ, même s'ils faisaient semblant. L'apostasie peut être pardonnée mais les pécheurs doivent se repentir et se soumettre à une sévère pénitence. C'est ainsi que Clément V a traité les 72 Templiers qu'il a interrogés à Poitiers. Toutefois, il ne peut procéder de la même façon avec les responsables sans les entendre. Bien qu'il ait rédigé une convocation officielle pour la comparution de Jacques de Molay et des autres Templiers de premier plan, le roi oppose son veto en répétant à l'envi qu'ils sont malades.

Le mystère de Chinon

À l'été 1308, le pape absout Jacques de Molay et les autres chefs Templiers détenus à Chinon. Apparemment, il n'existait aucun compte-rendu de cette audience et, jusque récemment, on se demandait si cet événement avait bien eu lieu. Mais, en 2001, on a trouvé dans les archives du Vatican le parchemin de Chinon, ensuite publié en 2007. Il montre sans équivoque que, malgré la détention du chef des Templiers par le roi, une audience a été organisée au sein du château royal de Chinon.

Cette opération démarre le 14 août 1308 avec le départ de trois cardinaux de la cour de Poitiers pour une destination inconnue. Il s'agit d'Étienne de Suisy, de Landolfo Brancacci et de Bérenger Frédol, ce dernier, neveu du pape, étant l'un des meilleurs canonistes de son époque. Ils forment ainsi une commission apostolique secrète chargée d'enquêter sous l'autorité de Clément V. Deux ou trois jours plus tard, les cardinaux arrivent à Chinon où, en dehors du geôlier royal, sont présents deux importants représentants royaux, seulement identifiés par leurs initiales dans les archives françaises. Mais on pense qu'il s'agit de Guillaume de Nogaret et d'un juriste agissant en son nom, Guillaume de Plaisians.

On ignore si des négociations secrètes se sont tenues entre les deux parties à Chinon. Il semble s'être passé ensuite des choses au nez et à la barbe des représentants du roi, sans qu'ils le soupçonnent. Selon le parchemin de Chinon, aucun représentant officiel royal n'assiste aux audiences tenues à Chinon du 17 au 20 août. Celles-ci se déroulent rapidement et dans le secret absolu afin d'éviter l'intervention des

représentants officiels du roi. En dehors des trois cardinaux et des Templiers interrogés figurent une poignée de témoins, ecclésiastiques et gens ordinaires, aucun d'eux n'étant proches du roi Philippe le Bel. C'est en fait le procès pontifical des Templiers, entièrement du ressort de l'Église.

Pendant les trois premiers jours du procès, les trois cardinaux interrogent Raimbaud de Caron, maître de Chypre, Geoffroy de Charnay, maître de Normandie, Geoffroy de Gonneville, maître du Poitou et d'Aquitaine, et Hugues de Pairaud, visiteur de France. Le dernier jour, à savoir le 20 août, ils entendent le témoignage du maître de l'ordre du Temple, Jacques de Molay. Les détails varient en fonction des témoignages, mais son audition consiste en une reformulation des pratiques précédemment mentionnées par les 72 Templiers à Poitiers.

Lorsque les cardinaux lui font leur rapport, le pape Clément V accepte l'explication de Jacques de Molay et des autres responsables de l'ordre du Temple selon laquelle les accusations de sodomie et de blasphème sont imputables à une incompréhension des rituels internes de la chevalerie, ces derniers ayant pour origine la lutte contre les musulmans en Outremer. Le reniement du Christ, les crachats sur la croix et les baisers sur le derrière d'autres hommes sont destinés à reproduire le genre d'humiliation et de torture qu'un chevalier est susceptible de vivre s'il est capturé par l'ennemi. On leur demande d'insulter leur religion « en parole seulement et non pas dans l'esprit ».

Notant que les Templiers ont imploré son pardon, le pape écrit : « Nous décrétons par le présent acte qu'ils sont absous par l'Église et peuvent de nouveau recevoir les sacrements

chrétiens. » Concernant Jacques de Molay, le pape consigne après la séance ce qu'il a dit : « Après cela, nous avons décidé d'accorder la miséricorde de l'absolution pour ces actes au frère Jacques de Molay, maître dudit ordre ; dans la forme et la manière décrite plus haut, il a dénoncé en notre présence l'hérésie susmentionnée et toute autre hérésie, et a juré en personne sur les Saints Évangiles du Seigneur, et a humblement demandé la miséricorde de l'absolution. Il est donc réintégré dans l'unité de l'Église et de nouveau admis à la communion des fidèles et aux sacrements de l'Église. »

À ce stade, Clément V tente toujours de sauver l'ordre du Temple, avec pour objectif de le réformer, puis probablement de l'associer aux Hospitaliers. Mais il n'a pas rendu publique son absolution, car le scandale des Templiers déchaîne les passions. Il tient à éviter toute confrontation avec Philippe le Bel et un schisme au sein de l'Église.

Le parchemin de Chinon



Le parchemin de Chinon renferme le verdict du pape, selon lequel les Templiers ne sont pas coupables d'hérésie. Mais il a été égaré dans les archives secrètes du Vatican pour ne réapparaître qu'en 2001.

Tout ce qui a été écrit sur le procès (et les croyances) des

Templiers est devenu redondant depuis la découverte du parchemin de Chinon. Des circonstances incertaines et inexplicables entourant la chute de l'ordre du Temple ont fait naître tout un éventail de théories sur son activité et ses motivations, échafaudées par les participants au procès. Au fil des siècles, les historiens ont tendu à préciser que les Templiers n'étaient pas des hérétiques mais étaient coupables de quelque chose, mais de quoi ? Les historiens considèrent également le pape Clément V comme une créature faible sous l'influence de Philippe le Bel, avec lequel il a comploté pour détruire l'ordre du Temple et s'emparer de sa fortune.

La découverte du parchemin de Chinon offre un nouvel éclairage sur ces mystères et idées fausses. Ce document est le récit d'époque du témoignage de Jacques de Molay et d'autres figures de proue de l'ordre du Temple lors d'une audition papale secrète qui s'est tenue au château royal de Chinon du 17 au 20 août 1308. Il révèle que le pape n'a constaté aucun acte d'hérésie de la part de l'ordre du Temple et qu'il a accordé l'absolution à ses responsables. Concrètement, il s'est battu avec détermination pour protéger les Templiers du roi de France. Mais, erreur fatale, le pape retarde l'annonce publique de cette absolution en raison du climat extrêmement passionné de l'époque. Philippe le Bel a donc pu exécuter Jacques de Molay et les autres responsables de l'ordre du Temple avant la publication du verdict du pape.

Par la suite, le parchemin de Chinon a été mal référencé et rangé dans le labyrinthe de dossiers des archives secrètes, jusqu'à ce que Barbara Frale, chercheuse italienne de l'École de paléontologie du Vatican, mette la main dessus et prenne

conscience de son importance. Elle déchiffra son écriture inextricable et codée, puis publia ses conclusions dans le *Journal of Medieval History*, en 2004. En 2007, le Vatican, indubitablement désireux d'éviter d'autres complots suite aux retombées des machinations imaginaires présentées dans le roman à succès de Dan Brown, *Da Vinci Code*, publia un fac-similé du parchemin.

L'audition menée par le pape

L'audition par le pape de Jacques de Molay au château de Chinon, le 20 août 1308, selon la transcription du parchemin de Chinon :

Puis le vingtième jour du mois, en notre présence et celle des notaires et des mêmes témoins, le frère chevalier Jacques de Molay, maître de l'ordre des Templiers, a comparu en personne après avoir prêté serment comme indiqué ci-dessus. Grâce à un interrogatoire effectué avec diligence, il a déclaré avoir été reçu comme un frère de ladite ordonnance il y a quarante-deux années environ par le beau-frère chevalier Hubert de Perraud, à l'époque Visiteur de France et du Poitou, à Beaune, diocèse d'Autun, dans la chapelle de la commanderie locale des Templiers.

Concernant son initiation dans l'Ordre, il a dit qu'après lui avoir donné le manteau, le récepteur lui montra la croix et lui dit qu'il devait dénoncer le Dieu qu'elle représentait et cracher dessus. Il s'est exécuté, même s'il n'a pas craché directement dessus mais près d'elle, selon ses dires. Il dit aussi que cette dénonciation a été effectuée en parole seulement et non pas dans l'esprit. Diligemment interrogé sur le péché de sodomie, l'idole vénérée et la pratique de baisers illicites, il a déclaré ne rien en savoir.

Interrogé pour savoir s'il avait confessé ces choses à cause d'une demande, d'une récompense, de la gratitude, d'une faveur, de la peur, de la haine ou de la persuasion d'un tiers, ou par crainte d'être torturé, il répondit par la négative. Lorsqu'on lui demanda s'il avait été soumis à la question ou à la torture suite à son arrestation, il répondit par la négative.

Après cela, nous avons décidé d'absoudre pour ces actes le frère Jacques de Molay, maître dudit ordre ; comme décrit plus haut, il a dénoncé, en notre présence, l'hérésie susmentionnée et toute autre hérésie, et a juré en personne sur les Saints Évangiles du Seigneur, puis a humblement demandé la miséricorde de l'absolution. Il est donc réintégré dans l'unité de l'Église et de nouveau admis à la communion des fidèles et aux sacrements de l'Église.

Le ralliement des Templiers

En mars 1309, la cour papale s'installe en Avignon, ville qui ne fait pas partie à l'époque du royaume de France et présente aussi l'avantage de permettre au pape, le cas échéant, de fuir

rapidement en passant la frontière italienne. En novembre 1309, la commission pontificale débute ses séances au sein de l'ordre du Temple. Il s'agit de l'enquête que Clément V a convenu de mettre en place suite à son entrevue avec Philippe le Bel à Poitiers l'année précédente.

Lentement, les Templiers accusés se rallient et, au lieu de se confesser, commencent à organiser leur défense. Début mai 1310, près de 600 Templiers défendent leur Ordre et reviennent sur les précédentes confessions. Contrairement aux Cathares, qui étaient d'authentiques hérétiques et dont les croyances leur ont valu la mort, aucun templier n'est disposé à s'inscrire en martyr pour les hérésies que les membres de l'Ordre sont censés défendre féroce­ment depuis si longtemps, tout simplement parce qu'il n'existe aucune hérésie, mais seulement une interprétation nocive de leurs pratiques formulée par un roi malveillant.

Profondément inquiet de cette confiance grandissante chez les Templiers, Philippe le Bel prend des mesures draconiennes et fait rouvrir l'enquête épiscopale de l'archevêque de Sens, désigné par ses soins, sur certains Templiers. Obéissant à son roi, l'archevêque trouve 54 Templiers hérétiques coupables de relaps et les remet aux autorités laïques. Le 12 mai 1310, dans un champ en périphérie de Paris, les 54 Templiers périssent sur le bûcher. Mais, même après ces exécutions, les Templiers restants ne sont pas pour autant effrayés ni totalement démoralisés, bien que cette intimidation ait porté ses fruits, car ils sont nombreux à se taire ou à renouveler leur confession.

La suppression de l'ordre du Temple

Depuis 1308, le pape Clément V a l'intention d'organiser un concile œcuménique à Vienne, en Rhône-Alpes, portant sur trois grands thèmes : l'ordre du Temple, la Terre sainte et la réforme de l'Église. Programmé à l'origine en octobre 1310, ce concile a été repoussé d'un an, car la lutte entre le pape et le roi de France à propos des Templiers s'éternise. À l'été 1311, Clément V rassemble des informations sur les Templiers, grâce à des investigations menées dans toute la France et à l'étranger, données qu'il peut présenter au concile. Il découvre que les confessions de poids des Templiers n'ont été obtenues qu'en France et dans les régions sous occupation ou influence française, à savoir des endroits où les autorités françaises et leurs collaborateurs se livraient à d'horribles tortures ou déformaient sciemment les témoignages pour transformer les irrégularités tolérées en véritable hérésie. Clément V commence à avoir hâte d'en finir avec la question de l'ordre du Temple avant que les controverses associées ne sèment encore plus le trouble au sein de l'Église.

Clément V possède des conseillers chevronnés affirmant qu'il n'y a pas de temps à perdre en discussions ou argumentaires de défense et qu'il doit se servir de ses pouvoirs exécutifs pour abolir sur-le-champ l'ordre du Temple. On dit que les Templiers ont « déjà provoqué chez les incrédules et infidèles un dégoût pour le christianisme et ont ébranlé la foi de certains des fidèles ». Il ajoute que l'éradication de l'ordre du Temple doit intervenir sans plus tarder au cas où « l'étincelle capricieuse de cette erreur produirait des flammes susceptibles

de mettre le feu au monde entier ». Mais, vers la fin octobre, il se produit un événement dramatique qui contribue grandement à contrer les arguments de ceux qui s'inscrivent en faveur d'une abolition rapide de l'ordre du Temple : 7 Templiers se présentent au concile pour défendre l'Ordre. Le pape réagit promptement en les faisant enfermer.

Mais ce n'est pas un sujet sur lequel l'immense majorité du clergé assistant au concile est prête à fermer les yeux. De retour chez lui, Henry Ffykeis, Anglais assistant au concile, écrit à l'évêque de Norwich, le 27 décembre 1311 : « Concernant le sujet de l'ordre du Temple, il existe un débat nourri sur la possibilité juridique qu'ils soient admis du côté de la défense. La majorité des prélats, l'intégralité en fait, à l'exception de 5 ou 6 du concile du roi de France, les soutiennent. À cause de cela, le pape est radicalement contre les prélats et le roi de France encore plus, entrant dans une rage folle. » Philippe le Bel ne tarde pas à appliquer son habituelle technique d'intimidation en apparaissant en divers endroits en amont de Vienne, donnant au pape le sentiment particulièrement éprouvant qu'il va lui tomber dessus. Le 2 mars 1312, le roi envoie un ultimatum à peine voilé au pape, lui rappelant les crimes et hérésies des Templiers : « Votre Sainteté sait que l'enquête a révélé un tel nombre d'hérésies et de forfaits à la charge des Templiers que l'ordre doit être aboli. Pour ce motif et aussi par l'effet d'un saint zèle pour la foi orthodoxe, nous demandons instamment et humblement son abolition. »²⁵ Au cas où Clément V n'aurait pas compris le message, le roi, ses frères, ses fils et une force armée considérable arrivent à

Vienne le 20 mars.

Le 3 avril, après avoir réduit les membres du concile au silence en les menaçant d'excommunication, et avec le roi de France à ses côtés, le pape rend sa décision publique, déjà consignée par écrit douze jours auparavant sous la forme d'une bulle, *Vox in Excelso*, datée du 22 mars 1312. Bien qu'il ne soit pas condamné, l'ordre du Temple est interdit car il est trop diffamé pour poursuivre ses activités. Dans ces circonstances, c'est probablement ce que Clément V a de mieux à faire. Une autre bulle, *Ad Providam*, datée du 2 mai, attribue aux chevaliers hospitaliers les biens de l'ordre du Temple. Peu de temps après, Philippe le Bel soutire une énorme somme d'argent aux Hospitaliers en raison des frais occasionnés par le procès des Templiers.

Jacques de Molay sur le bûcher

L'Église s'est désormais débarrassée des Templiers. Conformément aux pratiques de l'Église, une fois le sort d'un accusé scellé, il est remis aux autorités laïques qui exécutent la sanction. Dans ce cas précis, presque tous les Templiers sont aux mains de la royauté depuis le début et le transfert des personnes ne s'impose donc pas. Le traitement réservé par les autorités royales aux frères templiers diffère d'un individu à l'autre. Ceux qui se sont confessés reçoivent une pénitence, qui consiste parfois à une lourde peine d'emprisonnement. D'autres, qui n'ont rien avoué ou sont des individus sans importance, sont envoyés dans des monastères pour le restant

de leurs jours.

Les chefs templiers, dont le maître, doivent attendre le 18 mars 1314 pour que l'on statue sur leur cas. Ils espéraient peut-être que l'affaire soit réglée bien avant, à Chinon, lorsqu'ils ont reçu l'absolution du pape, et ils s'attendent certainement à ce qu'il en soit par conséquent de même maintenant. Mais les auditions de Chinon demeurent toujours secrètes et Hugues de Pairaud, Geoffroy de Gonneville, Geoffroy de Charnay et Jacques de Molay sont amenés à Paris devant une petite commission de cardinaux et d'ecclésiastiques français pour recevoir leur jugement. Dans cette commission figure l'archevêque de Sens, qui a volontiers fait brûler 54 Templiers en mai 1310 au nom du roi.

La sentence est rendue. Sur la base de leurs premières confessions, déformées par la couronne, les quatre hommes sont condamnés à une très sévère sanction perpétuelle, à savoir croupir affamés en prison jusqu'à ce qu'ils succombent à une mort lente. Hugues de Pairaud et Geoffroy de Gonneville acceptent leur sort en silence. « Mais voilà, écrit un chroniqueur de l'époque, alors que les cardinaux estiment avoir conclu l'affaire, deux des accusés, le maître de l'Ordre et le maître de Normandie, se défendant avec obstination contre le cardinal ayant fait le sermon et contre l'archevêque de Sens, reviennent sur tout ce qu'ils ont confessé. »



La fin de l'ordre du Temple intervient le 18 mars 1314, lorsque le dernier maître, Jacques de Molay, est emmené sur l'île des Javiaux, sur la Seine, à l'est de la cathédrale Notre-Dame. Il est ensuite mis sur le bûcher et brûlé.

Jacques de Molay a 70 ans. Lui et Geoffroy de Charnay, maître de Normandie, ont passé les sept dernières années dans les cachots du roi. Pendant six de ces années, ils ont espéré que l'absolution du pape prononcée en leur faveur leur permettrait d'être libérés de ce cauchemar et de vivre de nouveau à l'air libre parmi ceux aimés par l'Église et le Christ. Mais, en plein climat de trahison et de désespoir, ils refusent le calvaire de la prison à perpétuité. En clamant haut et fort leur innocence et en affirmant que l'ordre du Temple était pur et saint, Jacques de Molay et Geoffroy de Charnay se dirigent vers Dieu.

Le roi ordonne immédiatement qu'ils soient condamnés comme relaps et, le soir même, aux Vêpres, ils sont emmenés sur l'île des Javiaux, située sur la Seine, à l'est de Notre-Dame, pour être mis sur le bûcher. Le chroniqueur décrit leurs derniers instants. « On les vit si résolus à subir le supplice du feu, avec une telle volonté qu'ils soulevèrent l'admiration chez tous ceux qui assistèrent à leur mort. »²⁶ Les derniers des Templiers ont affronté la mort avec courage, dans la plus pure tradition de l'Ordre.



Partie 5

L'héritage



Vestiges

Les nouveaux ordres

Un pèlerin allemand visitant la Terre sainte en 1340 rencontre deux hommes âgés dans les montagnes surplombant le rivage de la mer Rouge. Ils lui disent qu'ils ont été Templiers et lui rappellent leurs derniers souvenirs de l'Ordre, de leurs compagnons chevaliers massacrés dans des combats épouvantables lors de la chute de Saint-Jean-d'Acre, en 1291. Détenus, ils ont passé près de cinquante ans de leur vie entièrement coupés de la chrétienté occidentale à vivre comme bûcherons. Grâce à l'aide de ce pèlerin, ils sont rapatriés en France où ils apprennent que l'ordre du Temple n'existe plus et que le dernier maître a été brûlé pour hérésie. Malgré tout, ces deux hommes âgés sont reçus avec respect à la cour papale d'Avignon et on leur donne de quoi vivre en paix.

Peu de Templiers sont encore vivants à cette époque. Certains se sont peut-être farouchement accrochés à la vie dans les cachots royaux de France, tandis que d'autres se sont retirés paisiblement dans des monastères ou sont devenus mercenaires et ont pris femme. La durée de vie de l'ordre du Temple a coïncidé presque exactement avec celle de la revendication papale du pouvoir spirituel temporel et universel, mais l'Europe entre à l'époque dans une nouvelle ère caractérisée par l'émergence d'États-nations. Lorsque les deux anciens Templiers quittent le rivage de la mer Morte à destination de la France, leur Ordre et le monde qu'il a côtoyé ne sont plus que de l'histoire ancienne.

La survie des Hospitaliers

Il semble très peu probable qu'aucun rituel étrange comparable à ceux des Templiers ne soit pratiqué au sein de l'Ordre des chevaliers hospitaliers. Et pourtant, ce dernier a survécu à la destruction de l'ordre du Temple et a même bénéficié de sa disparition en devenant propriétaire d'une grande partie de ses biens. Les Hospitaliers échappent peut-être à l'avarice et à l'ambition de Philippe le Bel parce que leur quartier général se situe à Rhodes. Mais cet argument ne peut l'expliquer à lui seul, car la majorité de leurs biens se trouve sur le sol français. En 1312, Philippe le Bel brandit déjà la menace de « réforme » des Hospitaliers et, cette année-là, comme pour confier au camp papal cette initiative, Clément V annonce qu'il va mener sa propre enquête et mettre en place un programme de

réformes. Mais Philippe le Bel et Clément V meurent moins d'un an après Jacques de Molay et c'est peut-être leur décès qui a sauvé la tête des chevaliers hospitaliers.

Toutefois, malgré l'absence d'accusations d'hérésie, de blasphème et de sodomie contre les Hospitaliers, leur réputation est quelque peu ternie par les accusations portées contre les Templiers. Même le pape Clément VI, homonyme du précédent Clément qui s'est battu pour sauver l'ordre du Temple, écrit malencontreusement en 1343 que « le clergé et les laïcs pensent presque unanimement » que les Hospitaliers ne font rien pour faire progresser les intérêts de la chrétienté ou promouvoir sa foi.

Néanmoins, ils s'accrochent à Rhodes jusqu'à ce que l'île tombe aux mains des Turcs ottomans en 1522. Ils se replient ensuite vers Malte, où ils résistent à un siège de cinq mois de la part des Ottomans, en 1565. Six ans plus tard, des navires des Hospitaliers font partie de la grande armada occidentale qui bat la flotte ottomane à Lépante, au large de la côte ouest de la Grèce, bataille qui met un terme définitif à une agression musulmane ayant démarré avec la conquête de la Terre sainte par les Arabes quelque neuf cents ans plus tôt. Mais, bloqué sur l'île de Malte, l'ordre des Hospitaliers s'affaiblit. En 1792, l'Assemblée nationale française confisque ses propriétés et, en 1798, les Hospitaliers n'opposent aucune résistance quand Napoléon arrive à Malte. Après un siège d'une journée, il les expulse de l'île.



Les Hospitaliers s'emparent de Rhodes en 1309 et transforment l'île en formidable forteresse qui résistera pendant deux cents ans aux assauts des musulmans.

Les Hospitaliers sont alors dispersés dans toute l'Europe, même s'ils subissent une réforme en Russie, le tsar devenant le maître, tandis que dans les années 1820 naît le Très Vénérable Ordre de l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem, avec le but de créer une armée de mercenaires pour libérer la Grèce de la domination ottomane. Mais cet ordre devient très vite entièrement pacifique, se consacrant à des œuvres caritatives, comme le font les ramifications et mouvements similaires reprenant leurs concepts en Grande-Bretagne (Henri VIII a confisqué les biens de l'ordre original), en Allemagne et en Italie. Le quartier général de l'ordre souverain de Malte est à Rome. Cet ordre possède aujourd'hui un statut d'observateur (comme un État quasi souverain) au sein des Nations unies. Il est récemment retourné à Malte et le gouvernement lui loue le Fort Sant Angelo.



Aujourd'hui, l'ordre de l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem a son siège à St John's Gate, à Londres.

En Grande-Bretagne, les Hospitaliers modernes (l'ordre de l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem, majoritairement protestant) sont surtout connus pour leur Brigade de l'ambulance Saint-Jean, créée en 1887, même si l'Ordre avait déjà mis sur pied en 1882 l'Hôpital ophtalmologique de Saint-Jean à Jérusalem. Cet ordre reste actif en Grande-Bretagne, au Commonwealth et aux États-Unis. Son siège est situé à Londres, à St John's Gate, dans Clerkenwell, dans ce qui était auparavant le corps de garde du grand prieuré anglais des chevaliers hospitaliers.

Les Templiers en Grande-Bretagne

En 1307, lorsque Philippe le Bel ordonne la suppression de l'ordre du Temple, Édouard II d'Angleterre qualifie de peu vraisemblables les charges retenues contre eux. Malgré l'énorme pression infligée par le roi de France et le pape, Édouard II résiste à l'Inquisition, laquelle n'est pas reconnue par le droit coutumier anglais. Finalement, chaque templier a l'autorisation de faire la déclaration publique suivante : « Je

suis gravement diffamé » par ces accusations. C'est pour cette raison, et non pour une quelconque culpabilité prouvée, que chacun d'eux demande et obtient la réconciliation avec l'Église, puis part vivre paisiblement dans une fondation monastique. Le roi anglais ne tient pas à céder les biens des Templiers à l'Église, disant qu'il s'agit au départ d'un don de la part de la noblesse anglaise, qui est donc habilitée à les récupérer. Bien que les Hospitaliers aient hérité de quelques biens des Templiers, le roi n'hésite pas à en redistribuer une grande partie comme il l'entend. Cette réintégration de biens des Templiers dans le tissu social anglais explique en partie pourquoi le passé des Templiers est aujourd'hui encore bien présent dans les esprits.

Alors que la vie de l'ordre du Temple touche à sa fin, l'Écosse se retrouve impliquée dans une série de guerres. Robert I^{er} d'Écosse a tué son rival John Comyn, Lord de Badenoch, en 1306, événement qui soulève les Écossais les uns contre les autres, même si Robert I^{er} se bat pour débarrasser l'Écosse des armées d'Édouard II. Enfin, la bataille de Bannockburn, en 1314, l'année même où Jacques de Molay périt sur le bûcher, permet aux Écossais d'accéder à l'indépendance pour les siècles à venir. Ces dernières années, les auteurs de l'« histoire alternative » ont attribué aux Templiers un rôle considérable dans ces événements et défendu la thèse d'une survie permanente « souterraine » ou déguisée, à l'instar des francs-maçons. Ces hypothèses sont étudiées dans le chapitre suivant, intitulé « Conspirations ».

Dans la réalité, plus prosaïque, en Écosse comme en

Angleterre, les Templiers n'ont pas été sanctionnés, mais leur ordre a été dissous et leurs terres en grande partie cédées aux Hospitaliers. Mais les propriétaires d'origine de ces terres n'ont pas été oubliés car, aujourd'hui encore, elles sont qualifiées de « *Templarland* » (littéralement, terre des Templiers) dans les transactions.

Espagne : l'ordre de Montesa

Les Templiers ont toujours été accueillis avec enthousiasme en Espagne en raison de l'aide inestimable fournie dans la longue lutte de libération de la péninsule Ibérique contre l'occupation arabe. Si l'ordre du Temple a été jugé coupable d'hérésie et d'autres crimes en France, les Templiers jugés en Aragon ont été reconnus innocents.

Malgré les protestations du roi Jacques II d'Aragon, la bulle du pape Clément V ordonnant la suppression de l'ordre est bien publiée. Toutefois, Jacques II d'Aragon n'a absolument pas l'intention de laisser transmettre les propriétés des Templiers d'Aragon et de Valence aux Hospitaliers. En 1317, il fonde, avec l'autorisation de la papauté, l'ordre de Montesa, organe guère différent de celui de l'ordre du Temple, qui acquiert les anciens biens des Templiers et prend la responsabilité de défendre la frontière. L'existence des Templiers se prolonge donc en Espagne sous un autre nom. Cent soixante-quinze ans passent avant que Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille ne chassent les derniers envahisseurs musulmans et conquièrent le royaume de Grenade en 1492, époque pendant laquelle les

descendants des Templiers continuent de jouer un rôle crucial. Par la suite, l'Ordre décline et, en 1587, Philippe II adopte les fonctions de grand maître et de roi.

L'ordre du Christ au Portugal

Au Portugal, on n'a pas oublié la contribution des Templiers à l'émergence et à l'indépendance du royaume lors de ses guerres contre l'occupant musulman. En 1319, le roi Denis I^{er} réforme, avec l'autorisation du pape, l'ordre du Christ (*Ordem dos Cavaleiros de Nosso Senhor Jesus Cristo*). Après quatre ans de négociations, le pape Jean XXII autorise le roi à doter l'ordre des biens des Templiers. En outre, en 1357, l'ordre du Christ, implanté au départ dans l'Algarve, est transféré à Tomar, au nord-est de Lisbonne, dans l'ancien quartier général des Templiers, lequel est doté d'une magnifique rotonde qui reprend le dessin de Constantin de l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem avec son dôme. L'ordre du Christ est un ordre du Temple avec un autre nom, la différence principale étant qu'outre les vœux de pauvreté et de chasteté, les chevaliers promettent d'obéir au roi. Ils ont été nationalisés et servent maintenant les intérêts de la couronne portugaise.

Les rois du Portugal successifs ont la possibilité d'installer comme grand maître de l'ordre du Christ des princes royaux ou d'autres favoris, le plus célèbre étant le prince Henri le Navigateur, nommé en 1418. Il utilise la richesse de l'Ordre pour monter l'école des navigateurs à Sagres, d'où a été lancée la première grande vague d'explorations, financées par l'Ordre,

qui longent les côtes de l'Afrique, doublent le cap de Bonne-Espérance pour rejoindre ensuite l'Asie. Vasco de Gama, qui découvre la route maritime reliant l'Afrique à l'Inde en 1497, est membre de l'ordre du Christ. La croix des Templiers, très vite adoptée par l'ordre du Christ, vient alors orner les voiles des navires portugais partant pour le Brésil, l'Inde et le Japon. À la fin du xv^e siècle, l'Ordre compte 454 commanderies au Portugal, en Afrique et dans les Indes. La richesse des Templiers, étant donné les nouveaux desseins du prince Henri le Navigateur, est ainsi le point de départ de l'Âge des découvertes qui devait transformer le monde et ouvrir les portes du Nouveau Monde au cours des quatre siècles suivants.



Ce monument de Lisbonne rend hommage au prince Henri le Navigateur et à d'autres personnages de l'Âge des découvertes. Les Templiers, reconstitués au Portugal sous le nom d'ordre du Christ, ont joué un rôle essentiel dans le financement des explorations ayant conduit à la découverte du Nouveau Monde.

L'ordre du Christ est sécularisé en 1789, puis perd tous ses biens en 1834 à cause d'un gouvernement anticléricale. Il a cependant été rétabli et existe de nouveau sous la forme d'un ordre du mérite décerné pour services exceptionnels rendus à la république portugaise.

Le prince Henri le Navigateur, grand maître de l'ordre du Temple reconstitué

Le prince Henri le Navigateur est le fils cadet du roi Jean 1^{er} de Portugal et le petit-fils de Jean de Gand d'Angleterre. Il dirige en 1415, à l'âge de 21 ans, l'expédition qui aboutit à la première conquête outre-mer du Portugal, Ceuta, en Afrique du Nord, au détriment des musulmans. L'héritage des croisades au Portugal a une influence extraordinaire à l'époque d'Henri le Navigateur. L'expulsion des Arabes et des Berbères de l'Algarve est toujours dans la mémoire de la plupart des Portugais et les corps de chevaliers, dont l'ordre du Christ, continuent d'être à la tête des châteaux dans tout le royaume.

Remplissant la mission des Templiers, reconstitués avec l'ordre du Christ dont il est le grand maître, le prince et ses navires poursuivent une guerre de tous les instants contre l'infidèle. Mais, si l'idéal croisé est toujours présent dans son esprit, Henri le Navigateur monte de plus en plus souvent ses expéditions dans le but d'accroître les connaissances, lesquelles débouchent sur une série de découvertes le long des côtes africaines et dans l'Atlantique, dont les îles de Madère en 1418, des Açores et du Cap Vert en 1456.

Si Henri le Navigateur ne participe pas physiquement à ces expéditions, il en est l'instigateur intellectuel et le financier à travers l'ordre du Christ. Il s'installe à Sagres sur un promontoire sauvage battu par les vents qui donne sur l'Atlantique. C'est de là que partent les premières grandes caravelles, révolutionnant la navigation avec leur coque très large, leurs petites voiles très maniables et leur capacité à naviguer au plus près du vent. À Sagres, le prince attire les astronomes, géographes, cartographes et marins, communauté de savants et d'aventuriers qui se lance sous sa direction à l'assaut de l'inconnu.

Henri le Navigateur meurt et est enterré à Sagres en 1460, mais la dynamique instaurée est toujours présente. Les exploits de Vasco de Gama qui découvre en 1498 la première route maritime vers les Indes en contournant l'Afrique, de Ferdinand Magellan qui réalise en 1519 le premier tour du monde, et de Christophe Colomb qui découvre l'Amérique en 1492, sont les fruits des efforts fournis toute sa vie par le prince Henri le Navigateur en tant que grand maître de ce qui a été les Templiers.

Les archives de l'ordre du Temple

Les ordres monastiques veillent scrupuleusement à préserver les documents, les leurs, mais aussi ceux qui leur sont confiés, tels que les actes et les testaments, et les Templiers en font de même. Toutes les archives du système bancaire, avec la tenue de comptes, les avoirs et les relevés, sont gérées au sein des monastères. Les Templiers sont également propriétaires fonciers, commerçants et armateurs, autant d'activités nécessitant la tenue et la conservation de documents sur de longues périodes. L'ordre du Temple a également des activités militaires, religieuses et diplomatiques qui demandent de tenir

des correspondances et de conserver des archives. De nos jours, les seuls documents témoignant de l'existence d'archives de l'ordre du Temple sont des copies de transcriptions des originaux qui étaient conservés en Outremer et concernent les concessions dans ces régions.

Les Templiers conservaient leurs archives au sein de leur quartier général, à Jérusalem, sur le Mont du Temple, à savoir dans la mosquée al-Aqsa, que les croisés associaient au site du Temple de Salomon. Lors de la capture de Jérusalem par Saladin en 1187, les archives auraient été déplacées à Saint-Jean-d'Acre pour y être entreposées dans la tour du bord de mer, où les Templiers conservaient leur trésor, à moins qu'ils n'aient utilisé le château d'Athlit, au sud d'Haïfa, qui était une solution de secours particulièrement sûre. Ces archives avaient au moins autant de valeur que n'importe laquelle de leurs richesses transportables, car elles renfermaient la preuve de leurs emprunts immobiliers, prêts, biens, et même du droit d'existence de l'Ordre accordé par des chartes pontificales. Lors de la chute de Saint-Jean-d'Acre en 1291, les Hospitaliers parvinrent à envoyer leurs archives en Provence. Il n'y a donc aucune raison pour que les Templiers n'y soient pas arrivés. Ils les ont probablement mis à l'abri à Chypre, qui est devenue le nouveau quartier général de l'ordre du Temple.



Kolossi, château des Hospitaliers, fut brièvement le quartier général des chevaliers templiers après la chute de Saint-Jean-d'Acre en 1291. C'est peut-être là qu'ils conservaient les archives et leur trésor.

Jacques de Molay n'avait aucune raison d'emporter les archives de l'ordre du Temple en Occident juste avant son arrestation, car le maître avait hâte qu'une nouvelle croisade soit lancée et que les Templiers reviennent, avec leurs archives, en Terre sainte. Les recherches menées dans les archives royales françaises et de la papauté n'ont fourni aucun indice sur les archives de l'ordre du Temple. L'explication la plus plausible est qu'elles sont restées à Chypre, puis ont été récupérées par les Hospitaliers, comme les biens des Templiers sur l'île, en 1312. Les Hospitaliers ont installé leur quartier général à Malte en 1530, mais les archives de l'ordre du Temple et celles des Hospitaliers spécifiquement liées à Chypre sont restées sur place. Les deux ont probablement été détruites quand les Ottomans ont envahi l'île en 1571. Les documents des Hospitaliers sur Chypre n'ont, eux non plus, jamais été retrouvés.

Cela explique pourquoi tout ce que nous savons sur les Templiers, en dehors de la Règle, provient de sources extérieures, d'entités telles que les chanoines du Saint-

Sépulcre, les communautés commerçantes italiennes, les Hospitaliers et les divers chroniqueurs et pèlerins de la Terre sainte, les archives papales et les documents d'accusation des juristes de Philippe le Bel.

La perte des archives de l'ordre du Temple est une catastrophe pour les historiens sérieux de l'Ordre, mais une aubaine pour ceux préférant que leurs suppositions ne soient pas mises à mal par les faits. La suite au prochain chapitre.



Conspirations

De parfaits coupables

Pour nombre des gens de l'époque et des siècles qui ont suivi, la destruction de l'ordre du Temple demeure inexplicable. Comment une organisation aussi importante et puissante, apparemment dévouée à la défense de la chrétienté et bénéficiant de la protection papale a pu tomber pour blasphème, hérésie et sodomie (charges imposées par le roi de France, avec l'aide des inquisiteurs de l'Église, et apparemment pardonnées par le pape en personne) ?

Depuis la récente découverte du parchemin de Chinon et sa publication en 2004, le mystère a été percé. Les Templiers ont en fait été les victimes d'une lutte titanesque pour le pouvoir entre la France et la papauté, entre le nationalisme européen émergent et les revendications universalistes de l'Église. L'ordre du Temple se livrait en effet à des rituels étranges, assez fréquents au sein des organisations militaires, mais que

l'État français a délibérément travestis pour qu'ils passent pour des pratiques hérétiques. Le pape en personne estimait que ces rituels étaient inoffensifs et a innocenté les Templiers, mais il a gardé son absolution secrète par peur que l'État français s'en prenne à la papauté, puis il est mort avant d'avoir rendu publiques ses conclusions. Dans l'épopée tourmentée du transfert de la papauté d'Avignon à Rome, le parchemin de Chinon s'est égaré dans les archives jusqu'en 2001.

Par conséquent, le grand public et les experts ont été confrontés à des récits pleins de lacunes et d'apparentes contradictions si spectaculaires qu'une explication s'imposait. Le sujet devint la porte ouverte aux spéculations et autres théories du complot. Ces théories ont eu la vie dure. Comme le dit Umberto Eco dans *Le Pendule de Foucault*, « les Templiers y sont toujours pour quelque chose ». La découverte du parchemin de Chinon ne constitue pas pour autant la garantie que ces théories prennent fin.

La réaction immédiate

À l'époque, on note des réactions très sensées aux accusations portées contre les Templiers et à la destruction de l'Ordre. Dante, comme nous l'avons vu, qui a écrit *Le Purgatoire* pendant le procès des Templiers, n'a rien à dire sur la supposée avarice de l'Ordre. Mais il n'a aucun doute sur la cupidité, la soif de pouvoir et la malhonnêteté du roi Philippe le Bel et l'influence pernicieuse de sa dynastie capétienne. Les compatriotes italiens de Dante sont en règle générale du même

avis : les banquiers italiens installés en France, à l'instar des juifs, ont déjà eu à affronter l'avidité de Philippe le Bel, tandis qu'à la génération suivante l'écrivain et poète Boccace, auteur du *Décameron*, défend l'innocence des Templiers et tourne en ridicule l'Inquisition.

Au Portugal, on n'est pas dupe de l'attaque des Français contre les Templiers et, avec le soutien du roi et l'autorisation de la papauté, l'ordre continue de prospérer sous un autre nom. Les Allemands et les Anglais ont eux aussi tendance à être sceptiques face à la culpabilité des Templiers. En fait, il n'y a qu'en France et chez les gens sous l'emprise des Français que l'on gobe l'histoire de l'hérésie des Templiers. Le philosophe et mystique catalan Raymond Lulle en est la parfaite illustration, lui qui attend avec impatience que Philippe le Bel prenne la tête d'une nouvelle croisade en Orient. Au début, il croit en l'honneur et en la bonne foi des Templiers, mais, en 1308, pendant le procès et la gigantesque propagande contre l'Ordre orchestrée par la monarchie française, il change d'avis en se conformant à l'opinion de la cour française. Il estime que la condamnation des Templiers purifierait les chrétiens et déboucherait sur une nouvelle croisade, mais il est déçu.

Pendant ce temps, alors que la flamme de l'idéal croisé vacille et finit même par mourir, l'existence mythique des Templiers est en marche.

Les Templiers dans la littérature

Les chevaliers templiers sont devenus un mythe bien avant la

fin de l'ordre du Temple. La littérature fait mention des Templiers pour la première fois en 1220, par l'intermédiaire du chevalier et poète german Wolfram von Eschenbach et son *Parzival* – basé sur le roman de Chrétien de Troyes, *Perceval, l'histoire du Graal*, qu'il commence en 1181 et qu'il ne peut finir avant sa mort en 1190. Troyes est la capitale des comtes de Champagne, lesquels ont joué un rôle important dans la fondation de l'ordre du Temple et dans la promotion de leur figure de proue, Bernard de Clairvaux. Troyes traduit à l'évidence un lien avec l'Orient par le biais de la protectrice de Chrétien, la comtesse Marie de Champagne, fille d'Aliénor d'Aquitaine. Cette dernière est la jeune femme pleine d'entrain de Louis VII, le chef incompetent de la deuxième croisade. Elle l'a accompagné dans l'expédition et, à son arrivée en Orient, elle entame très vite une liaison avec son oncle, Raymond d'Antioche. Elle épouse par la suite le roi d'Angleterre Henri II. Bernard de Clairvaux n'a pas une très bonne opinion de la très libre d'esprit Aliénor d'Aquitaine, qu'il trouve volage et peu convenable. Mais elle constitue un excellent personnage pour un poète, et l'on imagine facilement Chrétien de Troyes s'en inspirant pour créer le personnage de Guenièvre de son roman *Lancelot ou le Chevalier de la charrette*, qu'il a écrit à la demande de Marie de Champagne.

C'est dans *Parzival*, de Wolfram von Eschenbach, dans lequel les chevaliers templiers sont les gardiens du Graal, qu'apparaît clairement le lien avec les Templiers dans le roman de Chrétien de Troyes. Eschenbach s'est rendu en Outremer vers 1200 et des passages de son poème ont pour cadre l'Orient. Ses Templiers sont de vrais guerriers, défenseurs des territoires

sacrés renfermant le Graal, au moment même où les vrais Templiers défendent la Terre sainte :

[Ils] partent fréquemment à cheval en quête d'aventures. Ces templiers livrent combat afin d'expier leurs péchés et peu leur importe d'être victorieux ou vaincus. Là vit donc une troupe de valeureux guerriers, et je vais vous dire de quoi ils vivent : Leur nourriture ils la reçoivent d'une pierre, qui en son essence est toute purté, et si vous ne la connaissez pas je vais vous dire son nom : on l'appelle « Lapsit Exillis ». C'est par la vertu de cette pierre que le phénix se consume et devient cendre ; mais il renaît de ses cendres.



À l'origine, le Graal est un plat. Dans cette illustration française datant de 1316 environ, Perceval, Galaad et Bohort portent le grand graal en argent vers l'île mystique de Sarras.

Eschenbach explique que *Lapsit Exillis*, le nom donné au Graal, est une pierre qui figurait auparavant sur la couronne de Lucifer mais qui tomba du paradis avec lui. Elle sert d'élixir de vie aux Templiers, notion qui n'est pas totalement incongrue dans une cosmologie dualiste.

La quête du Graal

La Graal est inventé à la fin du XII^e siècle par Chrétien de Troyes. Il n'en a jamais été fait mention auparavant. Curieusement, le Graal de Chrétien de Troyes n'a rien d'explicitement religieux. Il ne s'agit pas de la coupe ou du calice de la Cène. Il ne le décrit donc pas comme une coupe ou un calice, mais comme un plat, signification originale en vieux français du mot *graal*. Mais la première apparition du Graal, dans l'histoire de Chrétien de Troyes, au début de la fête d'un homme riche, a quelque chose de merveilleux. Elle est d'autant plus magnifique et étrange que Chrétien de Troyes n'a jamais terminé son histoire. Voici l'extrait en question :

Deux autres valets suivent avec des chandeliers en or. Puis vient une belle jeune fille richement parée. Elle porte un Graal d'or pur orné de pierres précieuses. Il vint alors une si grande clarté que les chandelles perdirent la

leur, comme les étoiles quand le soleil ou la lune se lève.

Cette apparition du Graal est captivante car Perceval, le héros du roman, sait exactement ce que c'est, mais ne nous le dit pas avant que l'histoire s'interrompe (à la mort de Chrétien de Troyes). Est-ce une allégorie ? Cela fait plus de huit cents ans que l'on débat de cette hypothèse. Et, s'il s'agit d'une allégorie, est-elle religieuse ? Aucune réponse n'a été apportée à cette question non plus. Mais cette image obsédante a très vite incité des écrivains à terminer l'histoire, dont Wolfram von Eschenbach qui, dans *Parzival*, adaptation allemande du XIII^e siècle, fait apparaître les chevaliers templiers en gardiens du Graal.

Chrétien de Troyes est en activité quand la société médiévale occidentale, si attachée à ses traditions, commence à s'ouvrir à un monde plus large, celui de la Méditerranée, celui de l'Orient, celui d'idées et de croyances en train d'être découvertes ou redécouvertes, notamment grâce aux croisades. Mentionner le Graal dans ses écrits signifie aborder cette quête culturelle et spirituelle. Pourtant, aussi étrange que cela puisse paraître, cela a toujours été un genre, malgré ses accents religieux, plutôt adopté par les écrivains laïcs, jamais par l'Église. Libre de toute doctrine et de tout canon, le Graal a pu être réinventé à l'infini jusqu'à aujourd'hui.

Templiers et sorcellerie

Il est curieux que ce soit précisément quand l'Europe sort du Moyen Âge pour entrer dans une ère d'éveil et d'ouverture que les premières mystifications sinistres sur les Templiers naissent parmi le peuple et les érudits. L'histoire commence en 1487 avec la publication du *Malleus Maleficarum*, qui, ironiquement, est l'un des premiers livres imprimés, l'invention de la presse typographique étant généralement située à la fin du Moyen Âge.



Le Malleus Maleficarum, publié par l'Inquisition papale en 1487, était un manuel pour repérer et punir les sorcières. Prétendument hérétiques, les Templiers furent intégrés à ce monde paranoïaque de l'ésotérique.

On a toujours cru aux esprits malins, tout en faisant confiance à l'Église pour qu'elle protège les fidèles de leur influence. Le clergé pratique régulièrement des exorcismes pour faire fuir les esprits maléfiques, tandis que les menaces extérieures telles que les conquêtes musulmanes sont contrées par les croisades et les chevaliers, y compris les ordres militaires. Mais l'échec des croisades et la perte de confiance en l'Église contribuent à faire naître une peur pathologique que les démons ne viennent prendre possession de l'esprit des chrétiens.

À la fin du xv^e siècle, la peur de la sorcellerie s'est muée en épidémie. Cela oblige donc l'Église à intervenir. En 1484, une bulle pontificale, *Summis Desiderantes Affectibus*, légitime la croyance dans les sorcières et autorise les évêques et autorités laïques à les traduire en justice en cas d'absence de représentants de l'Inquisition. Le *Malleus Maleficarum* est publié trois ans plus tard. Écrit par deux chasseurs de sorcières dominicains enthousiastes, il fixe les règles pour les procès en sorcellerie et acquiert rapidement une belle notoriété. Son titre, qui peut se traduire par « Marteau des sorcières », signifie concrètement la persécution des sorcières, qualificatif qui s'applique à n'importe qui, des hérétiques aux vieilles femmes superstitieuses, en passant par les adorateurs du diable, les adeptes de la magie et les prostituées. À cause d'une remarque faite par hasard dans un ouvrage publié une génération plus tard, les Templiers se retrouvent associés à cet univers sombre et paranoïaque de l'ésotérisme.

L'ouvrage en question est l'œuvre d'Henri Corneille Agrippa, intitulé *La Philosophie occulte*. Après sa publication en 1531,

il devient l'ouvrage le plus lu et le plus influent des textes de la Renaissance sur la magie. Agrippa est un savant humaniste sérieux dont les intérêts se portent sur le folklore et le surnaturel. Ce livre a pour objet, dit-il, « de faire la distinction entre, d'une part, la science de la magie sacrée et, d'autre part, les pratiques scandaleuses et impies de la magie noire et de restaurer la réputation de la première ». Ce faisant, il a étudié les diverses manières d'exploiter et de contrôler les pouvoirs émanant des esprits et démons. Il a ensuite écrit ces lignes fatales : « Personne n'ignore que, par des artifices malins et profanes, on peut attirer les esprits, comme Pselse raconte, que les magiciens gnostiques faisaient ordinairement, qui faisaient presque les exécrables et détestables vilainies, que l'on faisait aux sacrifices de Priape ou au service de l'idole nommée Panor, où l'on sacrifiait aux parties honteuses découvertes, et il n'y a point de différence, si c'est quelque chose de vrai, et que ce ne soit pas une fable que ce qu'on raconte de l'horrible secte ou hérésie des Templiers et l'on sait d'autres choses semblables des sorciers, où l'on voit la faiblesse et folie des bonnes femmes paraître en ces sortes de crimes. »

En citant les Templiers et les sorcières comme deux exemples de magiciens chrétiens pervertis, Agrippa plonge l'ordre du Temple dans la fantasmagorie des forces occultes, lesquelles sont les proies de la folie persécutrice dont *Malleus Maleficarum* est le manuel d'instruction. Soudain, les Templiers surgissent de l'oubli pour devenir le centre d'intérêt des plus sombres forces perturbatrices de l'esprit européen. C'est ainsi que les Templiers entrent dans la Renaissance puis dans le siècle des Lumières.

Le Temple de Salomon et les francs-maçons

À l'époque où la plupart des travailleurs sont liés à la terre, les maçons sont indépendants et cherchent du travail là où ils peuvent. Au Moyen Âge, en Écosse et en Angleterre, ils commencent à se regrouper au sein d'associations d'entraide. Il existe deux types de maçons, ceux qui travaillent la pierre plutôt dure, posent des fondations et érigent des murs, et ceux qui sont plus mobiles et sculptent les pierres plus tendres, appelées pierres de taille, des façades des cathédrales. Ces maçons appartenant à l'élite sont appelés francs-maçons. Lorsqu'ils parcourent la Grande-Bretagne, ils séjournent dans des loges et, après la Réforme du ^{xvi}^e siècle, l'une de leurs activités au sein de leur loge consiste à lire la Bible. L'Église catholique a découragé la traduction de la Bible en langue vulgaire, craignant que celle-ci ne supplante la papauté comme expression de l'autorité. C'est précisément ce que les protestants souhaitent ardemment faire en Écosse et en Angleterre, car on a découvert des élans révolutionnaires dans la Bible. Elle évoque par exemple des prophètes ayant renversé les mauvais rois, tout en ne soutenant pas le principe selon lequel l'évêque de Rome, c'est-à-dire le pape, doit être le chef suprême de l'Église universelle.

D'un autre côté, les protestants décident que la Bible est la parole de Dieu et les francs-maçons prêtent une grande attention au Second Livre des Chroniques, qui décrit comment Salomon a demandé à Hiram de bâtir le temple, ainsi qu'aux dimensions précises de ce dernier, que Dieu s'est uniquement donné la peine de mentionner, selon eux, parce qu'elles

renfermaient des vérités théologiques profondes. Les francs-maçons sont également particulièrement impressionnés par l'autre Hiram, pas celui du roi de Tyr, mais le fils de la veuve, qu'ils appellent Hiram Abiff. Hiram Abiff est l'auteur de l'élément le plus remarquable du Temple de Salomon, le moulage de l'énorme bassin appelé Mer d'airain et des deux énormes colonnes en bronze, Jakin et Boaz. Comme le dit la bible, cet Hiram est un homme « habile et doué d'intelligence ».

L'efficacité des associations d'entraide des francs-maçons dépend de leur exclusivité, car elles ne sont ouvertes qu'aux francs-maçons. Est donc né un système de signes et rituels censé provenir de l'Antiquité et destiné à permettre aux adhérents d'assister aux réunions privées. L'un de ces rituels concerne Hiram Abiff, auquel les maçons attribuent une histoire allant bien au-delà de cette brève mention dans la Bible. Ils pensent qu'Hiram Abiff connaît le secret du Temple. Trois bandits le kidnappent et menacent de le tuer s'il ne révèle pas le « mot du maître », secret utilisé par les maçons dans leur métier pour différencier la paye et les affectations des travailleurs, mais qui a une signification plus profonde et mystique, comme le rituel l'implique. Mais Hiram refuse de révéler le secret et ses ravisseurs le tuent.

Lorsque Salomon apprend la nouvelle, il se demande quel peut bien être le secret d'Hiram et il envoie trois maçons chercher son corps, leur disant que s'ils ne trouvent pas le secret, la première chose qu'ils verront à la découverte du corps deviendra le secret du Temple. Les maçons découvrent le cercueil d'Hiram Abiff et, quand ils l'ouvrent, la première

chose qu'ils voient est sa main. Le nouveau secret devient donc la poignée de main et d'autres signes de reconnaissance. Sur la base de cette histoire, les maçons développent le rituel d'avancement par degrés des francs-maçons, le premier degré étant apprenti, le deuxième, compagnon et le troisième, maître. Pour atteindre le troisième degré, il faut que l'initié accepte de vivre les souffrances d'Hiram Abiff si on le force à révéler les secrets des francs-maçons. Si jamais il rompt son serment, les autres francs-maçons ont le droit de découper son cœur, son foie et ses entrailles, de la même façon que le traître est éviscéré quand il est pendu, noyé et écartelé.

Mais ces associations d'artisans francs-maçons connaissent une phase de transition qui altérera leur nature fondamentale. Pour s'offrir plus de confort, les francs-maçons invitent des individus d'influence à devenir parrains. Cela leur donne un intérêt social qui, conjointement à l'étude de la Bible, commence à attirer une élite curieuse constituée de gentilshommes et de savants, de professionnels et de commerçants. Ces 1 700 « maçons admis » ou « spéculatifs » sont plus nombreux que les « francs-maçons opératifs », nom donné aux artisans. En fait, l'institution moderne de la franc-maçonnerie est née lorsque quatre loges londoniennes constituées de maçons opératifs et admis fusionnent en 1717 pour créer une Grande Loge. Ils placent à sa tête, non pas un maçon de métier, mais un gentilhomme. Depuis, aucun tailleur de pierre n'est devenu grand maître.

Lumières et mystère

La signification de l'histoire d'Hiram est obscure, peut-être à dessein, car le but était de relier les francs-maçons à l'Antiquité. Si ces gens instruits du siècle des Lumières ont le regard tourné vers l'avenir, ils se penchent aussi sur le passé, car une grande partie du savoir et de la sagesse de l'Antiquité a disparu et ils estiment que leur mission est de retrouver ce qu'ils peuvent des temps anciens et bibliques. Isaac Newton en fait ainsi une entreprise majeure de sa carrière, tentant pendant des années de déchiffrer la sagesse dissimulée dans la prophétie biblique et l'alchimie. L'ouvrage *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, publié en 1687, décrit la gravité et les lois du mouvement. Il s'agit d'une œuvre centrale de la révolution scientifique qui souligne que des études rationnelles peuvent révéler le fonctionnement de la nature. Cependant, Newton est convaincu qu'il s'agit de connaissances existant déjà dans l'Antiquité.

Bien que Newton (mort en 1727) n'ait jamais été franc-maçon, la franc-maçonnerie attire d'éminents intellectuels, dont plusieurs membres de la Royal Society (académie des sciences britannique), des hommes qui défendent le rationalisme et le déisme tout en trouvant tout à fait légitime que les francs-maçons s'identifient au Temple de Salomon, bâti par Salomon et Hiram Abiff, modèles mystérieux de la sagesse antique.



Gravure à l'encre et à l'aquarelle de William Blake représentant Isaac Newton (1795).

Sir Isaac Newton et le Temple de Salomon

L'un des plus grands personnages du siècle des Lumières, le scientifique et mathématicien Isaac Newton, a écrit quelque 470 ouvrages, dont bon nombre sur des thèmes de théologie et plusieurs sur le Temple de Salomon. Newton est convaincu que Salomon est le plus grand philosophe de tous les temps et pense qu'il doit sa propre formule révolutionnaire de la gravité à sa lecture attentive du Premier Livre des Rois et du Second Livre des Chroniques de la Bible, lesquels donnent en détail les dimensions du Temple de Salomon. Newton voit dans ces chiffres la prophétie des terribles événements qui vont se produire dans les quatre cents ans à venir, dont le Second Avènement du Christ en 1948.

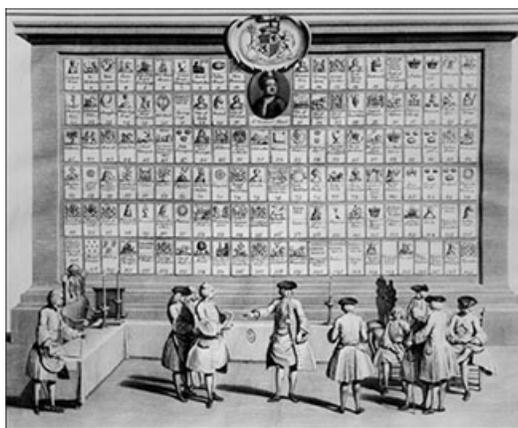
Les francs-maçons et les Templiers

La nouvelle de la formation de la Grande Loge de Londres et des activités des francs-maçons britanniques se répand vite à travers l'Europe. Dans les années 1730, des loges maçonniques voient le jour aux Pays-Bas, en France, en Allemagne et ailleurs, souvent à l'initiative de représentants de la Grande Loge de Londres qui se rendent à l'étranger dans ce but, mais également par le biais d'autochtones inspirés par la Grande Loge mais qui ne sont pas placés sous sa direction. Toutefois, si la franc-maçonnerie connaît un succès certain en Europe, elle

apparaît obscure et inquiétante à certains. Elle n'émerge pas des anciennes associations d'artisans de France, d'Allemagne et d'autres pays continentaux car celles-ci ont disparu depuis longtemps. Elle est importée de Grande-Bretagne, théâtre de la Glorieuse Révolution de 1688, laquelle a définitivement restreint les pouvoirs du roi, divisé l'autorité entre la monarchie, le Parlement et le système judiciaire et institué une certaine dose de tolérance religieuse. La Grande-Bretagne est largement admirée par les peuples d'Europe, considérée comme une nation progressiste et tolérante, mais ses institutions et inventions, notamment la franc-maçonnerie, inspirent la méfiance chez les souverains autocratiques d'Europe et au sein de l'Église catholique.

Bien que constituant une organisation fraternelle inoffensive de la classe moyenne, dont les loges remplissent une fonction sociale similaire à celle du café londonien, les francs-maçons de Grande-Bretagne cultivent un culte du secret lié à un mystérieux savoir en rapport avec le Temple de Salomon. Plus tôt, Agrippa a associé les Templiers à la sorcellerie et aux pouvoirs occultes. Il reste à fondre ces éléments pour en faire un puissant mythe occulte. Cela se produit lorsque les francs-maçons sont directement reliés aux Templiers, non pas en Grande-Bretagne, mais en Europe.

Le premier événement intervient en 1736 ou 1737 quand un Écossais du nom d'Andrew Michael Ramsay, exilé jacobite vivant en France et assurant les fonctions de chancelier de la Grande Loge française, dote le mouvement d'une toile de fond croisée imaginaire et d'une



Une loge des francs-maçons en Angleterre, vers 1730.

dose d'aristocratie. La franc-maçonnerie britannique est par essence démocratique. Parmi ses membres figurent des artisans et des aristocrates, des professionnels, des érudits et des commerçants appartenant à la classe moyenne, tous ravis de se côtoyer. Mais appartenir à une institution aux fondations ouvrières n'attire pas la haute société française. Les personnes de bonne famille et la noblesse de France souhaitent afficher leur réputation et la renforcer par le style, la nostalgie et le romanesque. Ramsay leur offre tout cela à foison en laissant entendre que les tailleurs de pierre ont été des chevaliers combattant en Terre sainte. Il transforme très vite les francs-maçons français en ancienne société secrète internationale chevaleresque. Dans son discours solennel devant la Loge Saint-Jean de Paris, daté du 27 décembre 1736 ou du 21 mars 1737 selon les sources, Ramsay déclare : « Nos ancêtres les Croisés, rassemblés de toutes les parties de la chrétienté dans la Terre sainte, voulurent réunir ainsi dans une seule confraternité les sujets de toutes les Nations. »²⁷

Dans la version de Ramsay, les croisés ont tenté de restaurer le Temple de Salomon dans un environnement hostile et ont

créé un système de signes et rituels secrets pour se protéger de leur ennemi musulman. Sans cela, ce dernier aurait infiltré leurs positions pour les égorger. Ramsay dit également que, lors de l'effondrement de l'Outremer, les croisés sont retournés dans leurs patries respectives en Europe, où ils ont mis en place des loges de francs-maçons. Mais leurs loges et leurs rites ont été progressivement négligés et la franc-maçonnerie n'a gardé toute sa splendeur que chez les Écossais :

*Depuis ce temps-là, la Grande-Bretagne fut le siège de notre ordre, la conservatrice de nos lois et la dépositaire de nos secrets... Des îles Britanniques l'art royal commence à repasser dans la France sous le règne du plus aimable des rois, dont l'humanité anime toutes les vertus, et sous le ministère d'un mentor, qui a réalisé tout ce qu'on avait imaginé de fabuleux. Dans ce temps heureux où l'amour de la paix est devenue la vertu des héros, la nation, une des plus spirituelles de l'Europe, deviendra le centre de l'ordre. Elle répandra sur nos ouvrages, nos statuts et nos mœurs, les grâces, la délicatesse et le bon goût, qualités essentielles dans un ordre, dont la base est la sagesse, la force et la beauté du génie. C'est dans nos loges à l'avenir, comme dans des écoles publiques, que les Français verront, sans voyager, les caractères de toutes les nations et que les étrangers apprendront par expérience, que la France est la patrie de tous les Peuples.*²⁸

À l'époque, Ramsay ne dit rien sur les Templiers, peut-être par crainte d'offenser la monarchie française et l'Église, toujours puissantes. Mais, en 1749, six ans après sa mort, est publiée à Glasgow son œuvre monumentale, *Principes philosophiques de la religion naturelle et révélée, développés et expliqués dans l'ordre géométrique*, dans laquelle il écrit : « Chaque maçon est un chevalier templier »,

remarque qui ne passe pas inaperçue.

Le lien avec les croisés est plus amplement développé en Allemagne vers 1760, quand un Français se faisant passer pour un noble écossais et appeler George Frederick Johnson affirme pouvoir accéder lui-même aux secrets des Templiers. Cela sert également les inclinations locales car l'Allemagne est une société très traditionnelle, attachée à la notion de rang social et qui résiste aux idées égalitaires et rationalistes inhérentes à la franc-maçonnerie britannique. Le lien fallacieux avec les Templiers offre aux francs-maçons allemands une atmosphère gothique et une forte saveur occulte.

Selon la vision historique très personnelle de Johnson, les maîtres templiers passent leur temps en Orient à apprendre les secrets et à s'appropriier le trésor des Esséniens – devenu par la suite célèbre sous le nom de manuscrits de la mer Morte –, peuple avec lequel saint Jean-Baptiste a probablement un lien. Cet apprentissage et ce trésor se transmettent d'un grand maître à l'autre, pour entrer en possession de Jacques de Molay, qui, selon l'histoire, s'appelle également Hiram. Dans la nuit précédant son exécution, Jacques de Molay aurait ordonné à un groupe de Templiers resté en sécurité de pénétrer dans la crypte de la Maison du Temple à Paris pour s'emparer du trésor : un candélabre à sept branches volé au Temple par l'empereur romain Titus, la couronne du royaume de Jérusalem et un linceul. Ces objets sont emmenés vers le port de La Rochelle, d'où 18 galères des Templiers s'enfuient vers l'île de Mull. Une fois là-bas, ils se font appeler francs-maçons. Les francs-maçons écossais, dit le faux Écossais Johnson, sont les héritiers directs des Templiers.

Puis vient la Révolution française de 1789, qui bouleverse les peuples d'Europe. Dans un effort de compréhension des événements dramatiques, nombre de personnes acceptent la fable selon laquelle ces organisations secrètes manipulent les affaires publiques.

Jacques de Molay vengé

Jacques de Molay est brûlé à Paris dans la soirée du 18 mars 1314. Le récit d'un moine, témoin anonyme, dit qu'il est monté sur le bûcher « résolu à subir le supplice du feu, avec détermination et l'esprit libre ». Il n'existe aucune référence de l'époque mentionnant qu'il aurait proféré une malédiction, bien que l'on ait dit depuis que, lorsque les flammes engloutirent le dernier maître de l'ordre du Temple, il hurla à la vengeance et appela le roi et le pape à se présenter dans un an et un jour avec lui devant le tribunal de Dieu. Moins de cinq semaines plus tard, le 20 avril, le pape Clément V meurt d'une longue maladie particulièrement douloureuse dont il a souffert tout au long de son pontificat. Cette même année, le 29 novembre, le roi Philippe le Bel s'éteint également après être tombé de cheval en chassant.



Pendant la Révolution française, on a dit qu'en montant sur le bûcher, Jacques de Molay avait maudit le pape et le roi de France, ce qui est pure invention. Les deux personnages sont morts dans l'année et la malédiction s'est poursuivie, valant au descendant de Philippe le Bel, Louis XVI, de périr sur l'échafaud.

La survie du supposé secret des Templiers à travers les siècles permet aux agents de l'Ordre de prendre leur revanche sur l'exécution de Jacques de Molay. Avec un sens de la prophétie entièrement rétrospectif, on se souvient de Jacques de Molay pour la malédiction qu'il a jeté sur le roi et le pape. La chute de la maison royale des Capétiens et l'humiliation de l'Église catholique de France doit se produire lors de la Révolution, en raison d'une conspiration secrète contrôlée par les Templiers agissant par l'intermédiaire des francs-maçons. C'est ce que croyaient certains extrémistes conservateurs français, parmi lesquels Charles de Gassicourt, auteur de l'ouvrage *Le Tombeau de Jacques de Molay*, publié en 1796. Décrivant la mort par la guillotine de Louis XVI, Gassicourt dit qu'une personne se serait écriée « Jacques de Molay, tu es vengé ! », un franc-maçon détesté ou un templier dont l'organisation subversive avait bousculé l'ordre établi. Gassicourt affirme également que Jacques de Molay a créé quatre loges, dont une à Édimbourg, que les Templiers-francs-maçons étaient associés aux Assassins et au Vieil homme de la montagne, qu'ils soutenaient Oliver Cromwell²⁹ et qu'ils avaient pris d'assaut la Bastille.

D'autres y vont de leur récit. Par exemple, en 1797, l'abbé Augustin Barruel publie ses Mémoires, récit de la Révolution

française dans lequel il explique que la franc-maçonnerie s'est inspirée des Templiers après leur disparition :

Un certain nombre de chevaliers coupables, échappés à la proscription, se réunissent pour la conservation de leurs affreux mystères ; à tout le code de leur impiété, ils ajoutent le vœu de se venger des rois et des pontifes qui ont détruit leur ordre, et de toute la religion qui anathématise leurs dogmes. Ils se font des adeptes qui transmettent de génération en génération les mêmes systèmes d'iniquité, les mêmes serments, la même haine et du Dieu des chrétiens et des rois et des prêtres.

S'adressant directement aux francs-maçons, il poursuit :

*Ces mystères arrivent jusqu'à vous, et vous en perpétuez l'impiété, les vœux et les serments : voilà votre origine. L'intervalle des temps, les mœurs de chaque siècle ont bien pu varier une partie de vos symboles et de vos affreux systèmes ; l'essence en est restée, les vœux et les serments, la haine, les complots sont les mêmes.*³⁰

Quelques années plus tard, Barruel ajoute les juifs à la conspiration, les considérant comme le véritable pouvoir derrière les Templiers, les francs-maçons et les manipulateurs des événements européens. Cette théorie du complot atteindra son apogée avec la mise en service des fours crématoires sous le III^e Reich.

Barruel est en exil à cause de la Révolution française et publie à Londres ses *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, ouvrage dans lequel il se montre suffisamment politique pour remercier le gouvernement britannique de lui avoir accordé l'asile et dans lequel il écrit que ses récriminations sur les activités dangereuses des francs-maçons

ne concernent pas les respectables francs-maçons de Grande-Bretagne. Le gouvernement britannique est d'accord. Inquiet de l'éventuelle propagation du virus de la Révolution française, il fait voter en 1799 l'Unlawful Societies Act³¹, loi qui exclut cependant les francs-maçons.

L'histoire écossaise des chevaliers templiers

Le XVIII^e siècle et le début du XIX^e voient l'explosion des ordres, degrés et sociétés, parmi lesquels figurent des œuvres de bienfaisance qui existent encore aujourd'hui, telles que les Oddfellows³² et le Royal Antediluvian Order of Buffaloes³³, ou bien des groupes spirituels tels que les Druids, qui vénèrent la nature panthéiste comme les druides celtiques de l'âge du bronze. En 1800, la Grande-Bretagne compte plusieurs centaines, voire plus d'un millier, de ces organisations. À l'instar des francs-maçons, elles s'octroient des origines antiques. Les Oddfellows, par exemple, disent avoir des origines spirituelles dans l'exil babylonien des Juifs, en 586 av. J.-C. En dehors de ces organisations, il existe d'autres ordres ou degrés, une trentaine en tout, qui affirment être maçonniques. Ils fonctionnent souvent officieusement à travers des loges locales, parmi lesquelles les chevaliers templiers. La chevalerie et le mysticisme sont très à la mode et, malgré le rejet initial des chevaliers templiers de la part des deux Grandes Loges anglaise et écossaise, affirmant qu'ils représentent une corruption étrangère, cette mode s'avère irrésistible à l'époque du romantisme. C'est ainsi que les

Templiers finissent par être acceptés au sein de la franc-maçonnerie britannique.



L'« histoire traditionnelle » selon laquelle les Templiers aidèrent Robert I^{er} d'Écosse à remporter la bataille de Bannockburn de 1314 est une pure invention des francs-maçons datant de 1843.

En 1843, l'ordre des Chevaliers templiers d'Écosse publie *Historical Notice of the Order*, écrit par les Templiers maçonniques écossais eux-mêmes et qui précise leurs origines : *Tout le monde s'accorde à dire, même les Français, que les Templiers ont rallié la cause de Robert I^{er} d'Écosse jusqu'à ce que l'issue de la bataille de Bannockburn de 1314 l'installe solidement sur le trône. Ce monarque ne se montra pas ingrat.*

Ce récit explique qu'après l'élimination des Templiers en France, des Templiers écossais soutiennent Robert I^{er} d'Écosse pendant sa guerre d'indépendance contre les Anglais et que, le 24 juin 1314, lors de la bataille de Bannockburn, soit trois mois après l'exécution de Jacques de Molay, une troupe de Templiers charge les Anglais à un moment charnière et permet aux Écossais de l'emporter. En signe de reconnaissance, Robert I^{er} d'Écosse protège les Templiers en les intégrant à un nouvel ordre, les francs-maçons.

Rien de ceci n'a été consigné à l'époque. Les écrits datent du XIX^e siècle. Les Templiers maçonniques écossais ont fait ce que les maçons font toujours : inventer une tradition, un lien avec le passé, très flatteur pour les francs-maçons écossais. Ces inventions n'ont rien de factuel, comme l'explique Robert Cooper, franc-maçon et conservateur à la Grande Loge d'Écosse d'Édimbourg dans son livre *Rosslyn : splendeurs, mythes, réalités* :

*Il existe de nombreuses branches dans la franc-maçonnerie, chacune ayant sa propre « fiction », sa propre tradition, qui sous-tend cette part singulière du système de la franc-maçonnerie... Le chapitre de l'Arche royale, est impliqué dans la construction d'un nouveau ou second temple, souvent appelé le « temple de Zorobabel ». Une autre branche de la franc-maçonnerie a pour tradition l'histoire d'Hélène, femme de Constantin, et sa recherche du lieu de crucifixion du Christ... Chaque branche de la franc-maçonnerie a donc sa tradition, sur laquelle elle a bâti son cérémonial. En plus d'une couleur majestueuse (le Temple aurait paru bien exotique aux francs-maçons d'Écosse...), le Temple du roi Salomon apportait une bonne dose de prestige à un groupe d'hommes honnêtes et travailleurs... Les traditions sont donc spécifiques à chaque branche de la franc-maçonnerie, non seulement parce qu'elles fournissent une identité distinctive et une raison d'être à chacune, mais parce qu'elles furent conçues pour communiquer une leçon de morale originale, une attitude ou une perception différente et propre à chacune. En d'autres termes, les traditions maçonniques sont toujours distinctes. Lorsque quelques auteurs téméraires décidèrent de les assembler, ils présentèrent de la franc-maçonnerie une histoire unifiée, laquelle n'existe que dans les livres, et pas dans la franc-maçonnerie.*³⁴

Cependant, de nombreuses personnes, francs-maçons ou non,

ne font pas la part des choses entre fiction et réalité. Par exemple, dans son ouvrage *History of Free Masonry* publié à Édimbourg en 1859, Alexander Laurie, lui-même franc-maçon, écrit : « Il sera nécessaire d'exposer l'histoire des chevaliers templiers, de la fraternité des francs-maçons, dont la richesse et les vertus ont excité l'envie des contemporains et dont la fin malheureuse et imméritée doit avoir souvent suscité la compassion. Prouver que l'ordre des Chevaliers templiers était une branche de la franc-maçonnerie s'avérerait inutile car les francs-maçons l'ont invariablement admis eux-mêmes et personne ne s'est plus empressé de le démontrer que les ennemis de leur ordre. »

Aux yeux de Laurie, apporter des preuves ne s'impose pas. Il affirme qu'il est inutile de prouver que l'ordre des Chevaliers templiers médiéval émane des francs-maçons car ces derniers le savent déjà, tout comme les ennemis de la franc-maçonnerie, tels que l'abbé Barruel.

Le mythe des chevaliers templiers est en train de se moderniser. L'ordre médiéval a survécu, mais sous une autre forme. La bataille de Bannockburn est considérée comme l'événement central du mythe. Il faut également un lieu central et son invention prend corps en 1982 avec la publication de *L'Énigme sacrée* [35](#) et se poursuit avec d'autres « histoires alternatives » telles que *La Clé d'Hiram* [36](#) (écrit par deux francs-maçons) et *La Révélation des Templiers* [37](#), sans oublier *Da Vinci Code* [38](#), synthèse romancée de ces pseudo-histoires qui se sont toutes évertuées à faire entrer dans le mythe la chapelle de Rosslyn, au sud d'Édimbourg, et les

Sinclair, la famille fondatrice.

Les Sinclair sont eux-mêmes templiers et la chapelle de Rosslyn est devenue un entrepôt pour le trésor des Templiers et leurs secrets ou pour des objets emblématiques tels que la tête embaumée de Jésus-Christ, l'Arche d'alliance ou le Saint-Graal. Ou du moins c'est ce que l'on raconte.

Les Templiers découvrent l'Amérique

Les Templiers ont découvert l'Amérique. La preuve se trouve dans la chapelle de Rosslyn, richement sculptée. Parmi ces sculptures, on identifie le maïs, plante originaire d'Amérique du Nord, ainsi que le cactus aloe vera, décrit comme une plante du Nouveau Monde. La chapelle de Rosslyn a été construite en 1446. Quiconque ayant réalisé ces sculptures devait connaître l'Amérique près de cinquante ans avant sa découverte par Christophe Colomb en 1492.

Cette trouvaille donne du sens à une vieille tour de pierre, à Newport, Rhode Island. La tour de Newport est ronde et repose sur des arches arrondies. Certains disent qu'il s'agit d'une église ronde construite par des colons templiers venus en Amérique. Les Templiers seraient arrivés vers 1308 après l'interdiction de leur Ordre en France, fuyant avec leur flotte depuis La Rochelle, certains à destination de l'Écosse et d'autres du Nouveau Monde où ils sont venus en la personne d'Henry Sinclair, comte d'Orkney et fils et héritier de William Sinclair, Lord de Rosslyn. Henry Sinclair était templier et a pris en charge le voyage des frères vénitiens Nicolo et Antonio

Zeno, qui ont par la suite affirmé grâce à des cartes et des lettres, avoir atteint la Nouvelle-Écosse, via le Groenland, en 1389, et avoir exploré une partie du littoral nord-américain plus de cent ans avant l'expédition de Christophe Colomb.

Mais ce récit, proposé pour la première fois par Christopher Night et Robert Lomas dans *La Clé d'Hiram* et développé depuis par d'autres, pose problème à plus d'un titre. Les sculptures censées représenter du maïs ne ressemblent pas vraiment à cette plante, sauf dans l'esprit de leurs auteurs. L'aloë vera de Rosslyn pourrait en fait être n'importe quel type de plante. Une fois encore, les auteurs sont les seuls à l'affirmer. L'aloë vera n'est pas un cactus, c'est une plante succulente originaire d'Afrique et non d'Amérique. Il ne pouvait certainement pas pousser en Nouvelle-Angleterre, où les hivers sont rudes. Et si la chapelle de Rosslyn a bien été construite en 1446, les sculptures n'ont été ajoutées qu'après la fin des travaux de construction. Ce n'est pas la pierre de la structure qui a été sculptée. Il s'agit de sculptures séparées qui ont été « collées » par la suite. On ne peut donc les dater précisément.

Pour sa part, la tour de Newport a été construite au ^{xvii}^e siècle comme moulin afin de moudre les céréales, comme le mentionne le testament du propriétaire, qui désigne « mon moulin en pierre ». Deux excavations archéologiques, l'une en 1951 et l'autre en 2006, ont toutes deux conclu que la construction de la tour pouvait être datée entre 1650 et 1670. Les frères Zeno sont connus pour la publication de leurs prétendues lettres et cartes en 1558, soit cent cinquante ans

après le voyage qu'ils auraient effectué, mais ces documents sont généralement considérés comme des faux. Les lettres ne mentionnent pas Henry Sinclair, mais Zichmni, le chef de l'expédition. Ce n'est que moyennant quelques efforts et une bonne dose d'imagination que ce nom a été transformé en Sinclair. Un article du *New Orkney Antiquarian Journal* de 2002 résume l'affaire :

Henry Sinclair, comte d'Orkney de la fin du XIV^e siècle, n'est jamais allé en Amérique. Ce n'est que cinq cents ans après sa mort que l'on a dit qu'il s'y était rendu. Le texte du XVI^e siècle qui finit par donner naissance à toutes les déclarations sur Henry et l'Amérique ne mentionne assurément pas ce voyage. Il dit explicitement qu'un individu du nom de Zichmni s'est rendu au Groenland avec des amis. Aucun des contemporains ou presque d'Henry Sinclair n'a jamais affirmé qu'il était allé en Amérique, ni aucun des archéologues ayant écrit sur lui, même s'ils ont écrit d'autres absurdités sur son compte. Cette histoire est un mythe moderne reposant sur des lectures bâclées, des vœux pieux et parfois des déformations. Et elle a pris de nouvelles tournures scandaleuses ces cinq dernières années.

Dans une version de cette « histoire alternative », les Templiers effectuent ce voyage en Amérique à bord de bateaux de leur flotte, une partie de celle-ci ayant rallié La Rochelle depuis l'Écosse. Mais cette flotte tant vantée est elle-même un mythe. Les Templiers avaient bien une flotte pour transporter les pèlerins, les vivres et le personnel sur la Méditerranée, entre Marseille et Saint-Jean-d'Acre, mais ces vaisseaux n'étaient pas adaptés aux traversées océaniques et n'avaient pas la capacité d'embarquer de l'eau pour plus de quelques jours. Concernant les bâtiments de guerre, la « flotte » des Templiers

devait se résumer à quatre galères tout au plus. Étant donné que leurs activités se situaient sur la Méditerranée et que le premier port européen était Marseille, il est plus qu'improbable que quelques navires aient pu avoir La Rochelle comme port d'attache.

Néanmoins, cette « flotte des Templiers », quel que soit son port d'attache, a donné naissance à une autre histoire imaginaire. Lorsque l'on a fait disparaître l'Ordre et que la flotte a pris le large, les Templiers ont abandonné la croix rouge et pris comme signe une tête de mort, puis ont poursuivi leur résistance à la papauté et aux têtes couronnées d'Europe, à l'exception des Écossais, en devenant des pirates de haute mer.

Le nouvel ordre mondial

Aux États-Unis, une légende bien ancrée dit que les francs-maçons étaient derrière la révolution américaine. Ils auraient été les instigateurs d'une résistance violente contre les Britanniques et se seraient opposés aux tentatives britanniques d'imposer une taxation sans pour autant être représentés au Parlement en fomentant la Boston Tea Party de 1773. Ils ont écrit la Déclaration d'indépendance de 1776, pris la tête de la guerre d'indépendance et rédigé la Constitution en 1787.

Mais le rôle des francs-maçons a été exagéré. Certains ont peut-être participé à la Boston Tea Party, mais celle-ci a été planifiée et exécutée par un groupe d'artisans radicaux, les Fils de la liberté. Le Comité des Cinq qui rédige la Déclaration d'indépendance ne compte qu'un seul franc-maçon, Benjamin

Franklin, et elle est presque entièrement écrite par Thomas Jefferson, qui n'est pas franc-maçon. Sur les 55 Américains à signer la Déclaration d'indépendance, seuls 9 sont assurément francs-maçons. Et sur les 39 qui approuvent la Constitution, seuls 13 le sont ou le deviendront par la suite. George Washington est devenu franc-maçon à l'âge de 20 ans, mais ne prend pas cette institution au sérieux, considérant sa loge comme un club social et n'assiste qu'à deux réunions en quarante et un ans. Dans les colonies américaines, les hautes sphères de la franc-maçonnerie sont probritanniques et demeurent fidèles à la couronne, à l'instar d'au moins un tiers de la population américaine. Benedict Arnold, qui remporte la première grande bataille de la guerre d'indépendance pour les Américains à Saratoga, puis passe du côté britannique (aux États-Unis, il est considéré comme un traître) est franc-maçon.

Cependant, en 1793, lors de la consécration du Capitole, George Washington, en sa qualité de premier président des États-Unis, place une plaque en argent sur la première pierre et la recouvre des symboles maçonniques du maïs, de l'huile et du vin. L'inscription figurant sur cette plaque en argent rend tout à fait claire l'association de la nouvelle république à la maçonnerie : « dans la treizième année de l'indépendance américaine et dans l'année 5793 de la maçonnerie », nombre d'années généralement admis depuis la création du monde par Dieu. Après la fin heureuse de la guerre d'indépendance, et pendant une génération, la franc-maçonnerie est majoritairement considérée comme étant à l'origine de la création de la république. L'explication réside dans la fondation de l'armée révolutionnaire, dirigée par Washington.

Ses officiers sont issus de diverses origines régionales, religions et classes sociales et héritent d'immenses responsabilités. La franc-maçonnerie est populaire parmi les officiers de l'armée britannique d'Amérique du Nord et l'armée révolutionnaire perpétue le principe des loges militaires, dont elle tire parfaitement parti. Les idéaux d'honneur et de fraternité offrent aux officiers américains des liens pour favoriser la camaraderie nécessaire à la survie de l'armée et donc de la république américaine.



George Washington, avec son tablier de franc-maçon, en train de poser la première pierre du Capitole, à Washington DC.

Mais, pour les affabulateurs, cela ne s'arrête pas là. Le bâtiment monumental érigé pour abriter le Sénat et la Chambre des députés sur Capitol Hill fait partie du grand plan de la ville élaboré en 1791 par Pierre Charles L'Enfant, Français qui a servi, pendant toute la guerre d'indépendance, comme ingénieur militaire au sein de l'équipe de George Washington. Washington a certes désigné L'Enfant pour concevoir les plans de la nouvelle ville, mais ce dernier n'est pas franc-maçon, contrairement à ce qu'affirment les théoriciens du complot, qui disent que la grille rectangulaire des plans superposée à des avenues en diagonale forme une série de motifs maçonniques

qui rappellent les étoiles. L'harmonie entre les cieux et la terre exerce son pouvoir sur les habitants de la ville, capitale de la nouvelle république. Comme le dieu Shalem s'est autrefois manifesté sur l'Ophel sous la forme de l'étoile du berger, confirmant que Jérusalem est un lieu sacré, Washington deviendra la nouvelle Jérusalem, ses activités étant sanctifiées par sa relation avec le monde spirituel, symbolisée par les étoiles.

D'importants symboles maçonniques ont également été décelés dans le Grand Sceau des États-Unis reproduit au verso du billet d'un dollar américain. Ce sceau est commandé par le Congrès le 4 juillet 1776, immédiatement après avoir voté l'approbation de la Déclaration d'indépendance, mais la décision doit être confirmée par trois comités et il faut six ans avant que soit établi le dessin définitif. Benjamin Franklin, membre du premier comité, est le seul franc-maçon impliqué et sa suggestion non maçonnique selon laquelle le sceau devrait représenter les Juifs fuyant la tyrannie des pharaons est rejetée. Le côté face du sceau montre un aigle empoignant treize flèches, une branche d'olivier avec treize feuilles et treize fruits, l'aigle étant défendu par un bouclier doté de treize rayures et présentant, au-dessus de sa tête, treize étoiles disposées pour rappeler le Sceau de Salomon, également connu sous le nom d'étoile de David. Le chiffre 13 représente les 13 colonies américaines d'origine qui se sont soulevées contre la Grande-Bretagne et se sont associées pour former les États-Unis. La devise est *E Pluribus Unum*, ce qui signifie « De plusieurs, un ». La disposition des étoiles a donné lieu à diverses interprétations, mais le symbolisme biblique et

hébraïque est aussi courant aux XVIII^e et XIX^e siècles que le symbolisme classique. Charles Thomson, latiniste et secrétaire du Congrès qui synthétise les différentes idées sur la création du sceau, explique simplement que « la constellation d'étoiles dénote un nouvel État prenant sa place et trouvant son rang parmi d'autres puissances souveraines ».

Le verso du sceau montre une pyramide surmontée d'un œil. Cette pyramide, qui possède 13 rangées, présente l'inscription MDCCLXXVI à sa base. Elle est ornée de deux devises, l'une au-dessus de l'œil et l'autre sous la pyramide. Charles Thomson donne là aussi son explication : « La pyramide symbolise la force et la durée : l'œil qui la surmonte et la devise *Annuit Coeptis* [Il (Dieu) approuve nos entreprises], fait allusion aux nombreuses interventions de la Providence en faveur de la cause américaine. La date en chiffres romains est celle de la Déclaration d'indépendance et l'expression qui se trouve dessous, *Novus Ordo Seclorum* [Un nouvel ordre des âges], signifie le début de la nouvelle ère américaine en 1776. »

Mais les « histoires alternatives » et conspirationnistes voient les choses différemment. Elles affirment que la pyramide et l'œil figurant au verso du Grand Sceau sont maçonniques et correspondent à un code. Les francs-maçons experts contestent cette vision des choses, argumentant que le sceau n'est pas un emblème maçonnique et ne renferme aucun symbole maçonnique caché. Cette pyramide n'est assurément pas maçonnique. Mais, pour sa part, l'œil est bien présent dans l'imagerie maçonnique et figure même sur le tablier de franc-

maçon que porte George Washington.

Cependant, il faut préciser que l'œil, qui fait partie de l'iconographie culturelle des XVII^e et XVIII^e siècles, n'a rien de maçonnique. En 1614, le frontispice de *L'Histoire du monde* de Walter Raleigh montre un œil dans un nuage appelé *Providentia* qui surplombe un globe. Néanmoins, pour ceux qui sont attirés par les théories du complot, la signification est autre. Selon Robert Langdon, le héros du roman de Dan Brown *Anges et démons, novus ordo seclorum*, il signifie « un nouvel ordre séculaire » et, pour d'autres, il préfigure le « nouvel ordre mondial » annoncé par George H. W. Bush avant une réunion du Congrès suite à l'invasion du Koweït par Saddam Hussein et alors que les États-Unis rassemblent une force de coalition pour repousser les forces irakiennes. « De cette période difficile, dit Bush devant le Congrès, notre cinquième objectif, un nouvel ordre mondial, peut voir le jour : une nouvelle ère. » Il prononce ce discours le 11 septembre 1990, onze ans jour pour jour avant l'autre « 11 septembre ».

Les mormons, les francs-maçons et la clé du Temple de Salomon

En 1844, alors que Joseph Smith, fondateur du mormonisme, se fait attaquer par la foule en Illinois, il parvient à crier « Oh Seigneur, mon Dieu » avant d'être tué par balle. C'étaient les premiers mots d'un appel de détresse bien connu chez les francs-maçons : « Ô Seigneur, mon Dieu, n'y a-t-il aucune aide pour le fils de la veuve ? ». Cette expression est tirée du rituel suivi par les francs-maçons admis au troisième degré, celui de maître, qui leur permet de participer pleinement à toutes les activités de la confrérie. Le drame au centre de ce rituel initiatique est le meurtre d'Hiram, « le fils de la veuve » de la Bible, que les francs-maçons appellent Hiram Abiff. L'initié fait un récit mimé des souffrances d'Hiram Abiff qui, alors qu'il jure d'offrir sa vie pour protéger les secrets des francs-maçons, crie : « Ô Seigneur, mon Dieu, n'y a-t-il aucune aide pour le fils de la veuve ? »

Joseph Smith est lui-même franc-maçon, comme son frère et son père et nombre de leurs amis et coreligionnaires. Brigham Young, successeur de Smith à la tête des mormons et qui les amène en Utah où ils ont fondé Salt Lake City, est également franc-maçon. Aux États-Unis, le mormonisme et la franc-maçonnerie ont grandi sur la même terre. Il existe en effet de nombreux parallèles entre le mormonisme et la franc-maçonnerie, parmi lesquels les degrés de progression dans la hiérarchie, les trésors sacrés enterrés, un intérêt pour l'Israël et l'Égypte antiques, la symbolique vestimentaire, des moyens de reconnaissance secrets et la croyance dans le rôle créateur d'un être suprême.

Ces deux organisations ont également fait une utilisation intensive de motifs tels que la ruche, le carré et le compas, l'œil tout puissant, les deux mains droites serrées et le soleil, la lune et les étoiles. En particulier, les légendes

maçonniques d'un mot sacré perdu, une fois gravé sur une plaque triangulaire en or pur, affectent profondément les membres de la famille Smith, qui se forgent une réputation de chasseurs de trésors. C'est sur ce genre de plaques en or, dénichées par Joseph Smith dans le nord de l'État de New York, qu'il découvre selon lui les paroles de l'ange Moroni, qu'il traduit et publie comme le *Livre des mormons*, évangile d'une nouvelle religion dont Smith est le prophète. La mission des mormons est de restaurer la vraie révélation, corrompue après la mort de Jésus. Et, selon les mormons, leurs rituels et symbolisme leur ont été transmis par une révélation divine ayant pour origine le Temple de Salomon.



« Ô Seigneur, mon Dieu, n'y a-t-il aucune aide pour le fils de la veuve ? » est l'appel à l'aide des mormons et fait référence au meurtre d'Hiram Abiff. Joseph Smith, fondateur du mormonisme l'a lancé juste avant d'être tué par balle par la foule en 1844.

Les Skull and Bones

Pour certains, le nouvel ordre mondial (*Novus Ordo Mundi*) signifie une organisation constructive des affaires mondiales grâce à des institutions telles que les Nations unies. Pour d'autres, il s'agit d'une conspiration orchestrée par un petit groupe secret et puissant dont l'objectif est d'éliminer ou de neutraliser les États souverains, de restreindre la liberté individuelle et d'établir un gouvernement mondial n'ayant de comptes à rendre qu'à lui-même. Cette dernière idée a beaucoup de points communs avec les croyances de Charles de Gassicourt et de l'abbé Barruel, qui voyaient en la Révolution

l'apogée d'un vieux complot historique ourdi par les Templiers et francs-maçons qui s'étaient ligués avec tout le monde, des Assassins aux Juifs.

Selon les conspirationnistes, l'infrastructure de ce nouvel ordre mondial est déjà largement en place sous la forme d'organisations telles que le Fonds monétaire international, la Banque mondiale, le Conseil des relations étrangères, la Commission trilatérale, le groupe Bilderberg, l'Otan, l'Union européenne et les Nations unies. Ils attirent l'attention sur la déclaration de David Rockefeller au Conseil économique et social des Nations unies : « Nous sommes à la veille d'une transformation mondiale. Tout ce dont nous avons besoin, c'est d'une crise majeure et les nations accepteront le nouvel ordre mondial. » Mais cette remarque est presque toujours sortie de son contexte, laissant entendre qu'elle fait référence à un événement tel que le 11 septembre, alors que Rockefeller parlait de la nécessité d'une action conjointe pour lutter contre le réchauffement climatique et la surpopulation.

Il n'est pas rare d'entendre parler du 11 septembre 2001 comme d'une conspiration, sous la forme d'une action conjointe de certains éléments du gouvernement américain et du Mossad, les services secrets israéliens. Les francs-maçons sont également montrés du doigt, comme l'atteste cette citation d'un ancien officier de l'armée de l'air des États-Unis et professeur de génie aérospatial :

Ce qui s'est passé le 11 septembre 2001 n'est rien de moins qu'un rituel satanique élaboré, soigneusement réalisé, avec une mise en scène dynamique. Je pense que l'effondrement des tours du World Trade Center est un sacrifice sanglant... Une variante satanique du rituel du

troisième degré de la franc-maçonnerie a été mise en scène (degré du maître), dans lequel le candidat (jouant le rôle d'Hiram Abiff, l'Antéchrist) est allongé dans un cercueil, puis est soulevé par la puissante Patte du Lion. Dans ce rituel, on remarque que les deux colonnes (tours), Jakin et Boaz, sont tombées et doivent être restaurées. Ce qui ressort du 11 septembre, c'est une cérémonie de magie noire destinée à provoquer la restauration du Temple de Salomon de Jérusalem et l'édification des deux colonnes qui sont tombées...

Pour trouver un petit groupe secret mais puissant qui défende le nouvel ordre mondial, il suffit de se rendre sur le campus de l'université de Yale, à New Haven, dans le Connecticut. Sur High Street, un bâtiment sans fenêtre de type gréco-égyptien, la Tombe pour les intimes, abrite les Skull and Bones. Si les membres de cette société secrète sont connus à l'extérieur sous le nom de Bonesmen, entre eux ils s'appellent chevaliers et leur symbole, la tête de mort, est celui que les chevaliers templiers auraient adopté à la place de la croix rouge. Si vous étiez Dan Brown, c'est le genre de détail que vous pourriez intégrer à votre prochain roman.

Les Skull and Bones ont été fondés en 1832 comme rivaux de la fraternité Phi Beta Kappa. Mais il s'agit en fait de deux organisations radicalement différentes. Même dans les années 1830, Phi Beta Kappa avait déjà des branches dans 7 universités (près de 300 aujourd'hui), tandis que les Skull and Bones sont restés une exclusivité de Yale. Phi Beta Kappa recrute ses membres parmi les étudiants qui entrent à l'université. Ils sont un demi-million alors que les Skull and Bones n'ont jamais compté plus de 800 membres et n'acceptent que les étudiants de dernière année. Ils sont ainsi

certains qu'ils occuperont des postes d'importance dans le futur.

Les Skull and Bones seraient à l'origine la branche américaine d'une organisation étudiante allemande, le club Eulogie, Eulogie étant la déesse de l'éloquence. Il est cependant possible que cette histoire soit une couverture. Quelques années auparavant, en 1826, un franc-maçon du nom de William Morgan est assassiné à New York pour avoir révélé des secrets maçonniques. L'indignation et le scandale sont tels que la franc-maçonnerie est pratiquement réduite à néant aux États-Unis. Si l'intention réelle avait été de fonder une loge de francs-maçons, il aurait été prudent de lui faire revêtir une autre apparence. On ignore encore pourquoi ce choix de la tête de mort comme nom et symbole. Le nombre « 322 » figurant sur le papier à en-tête de la société correspondrait à la date de la mort du grand orateur Démosthène, mais « 32 » pourrait faire référence à l'année des débuts de la société, le « 2 » signifiant qu'il s'agit de la seconde section après le club allemand original.



Des Bonesmen, dont le futur président George H. W. Bush (à gauche de l'horloge).

L'invitation à rejoindre les Skull and Bones intervient lors de la troisième année de lycée (*student's junior year*) et se traduit par une tache sur l'épaule lorsque l'horloge indique 8 heures du soir. Un Bonesman demande alors : « Skull and Bones, accepté ou refusé ? » Le président des États-Unis William Howard Taft (1857-1930), divers juges de la Cour Suprême et d'autres éminents membres du gouvernement américain ont été membres des Skull and Bones. Mais on ne sait pas beaucoup de choses sur le fonctionnement de cette société, car tout le monde a juré le secret et ce serment est scrupuleusement respecté. On a interrogé le président George W. Bush sur la période qu'il a passée au sein des Skull and Bones, mais il a seulement répondu : « En dernière année, je suis entré chez les Skull and Bones, société si secrète que je ne peux rien dire de plus. » Et lorsque l'on a demandé au sénateur John Kerry, adversaire de Bush à l'élection présidentielle de 2004, ce que cela signifiait pour lui et Bush d'être des Bonesmen, il a répondu : « Pas grand-chose, parce que c'est secret. » Le père de George W. Bush, George H. W. Bush, chef de la CIA puis président des États-Unis de 1988 à 1992, était également un Bonesman. S'il est faux que l'OSS, qui a précédé la CIA, a été fondé par des Bonesmen, il est avéré que les Skull and Bones peuvent se targuer de disposer d'un nombre disproportionnellement élevé de ses anciens membres au sein des services de renseignement et à des postes clés du gouvernement et du monde des affaires.

Les conspirationnistes voient dans la société secrète des Skull and Bones l'instigatrice d'un nouvel ordre mondial motivé par la philosophie hégélienne. Elle confère à l'État un rôle suprême

et estime que le changement ne peut s'obtenir qu'à coups de conflits. Pour eux, cette société a infiltré toutes les élites des États-Unis. Un journaliste qui essayait de glaner des informations au sein des Skull and Bones a fait la mise en garde suivante : « Ils n'aiment pas les gens qui mettent le nez dans leurs affaires. Le pouvoir des Bones est incroyable. Ils sont présents dans tous les arcanes du pouvoir du pays. Cela revient à essayer d'étudier la mafia. » Mais George W. Bush condamne ce genre de discours, « sorte de tentative pour établir des liens qui sont pratiquement impossibles à réfuter ».

Éternels Templiers

L'histoire des Templiers commence par leur formation à Jérusalem en 1119 et se termine par la destruction de l'Ordre deux siècles plus tard en France. Mais elle remonte dans un certain sens à trois mille ans en arrière, sur l'Ophel, et se poursuit encore. Le caractère secret des Templiers, leur nature hybride de moines armés d'épées, les univers exotiques qu'ils englobent, leur histoire et leur chute brutale, ainsi que les mystères demeurés entiers à cause de la disparition de leurs archives, les ont ancrés dans l'imagination populaire, où ils survivent et prospèrent. Des associations fortes à des lieux tels que l'église du Saint-Sépulcre et le Mont du Temple ont accru la dimension spirituelle de l'Ordre et enrichi l'histoire, la légende et le mythe. Romantiques et francs-maçons, chrétiens, juifs et musulmans ont tous contribué à son histoire.

Si la quête de saintes reliques poursuivie au Moyen Âge a

permis de découvrir les objets les plus improbables dans les endroits idéaux, chaque nouvelle pseudo-histoire ou roman fantaisiste privilégie les intérêts pécuniaires et intègre de nouveaux lieux, événements et concepts. L'Écosse et la Révolution française constituent déjà des acteurs de choix et l'Amérique leur emboîte le pas. Un bond imminent de Rosslyn à Washington DC via Rhode Island, Salt Lake City et New Haven n'aurait rien de surprenant.

Dans *Le Pendule de Foucault* d'Umberto Eco, certains éditeurs imaginent une nouvelle série d'ouvrages pour séduire les universitaires, adeptes des cultes et conspirationnistes, quelque chose permettant « en ces temps si obscurs [d']offrir à quelqu'un une foi, un soupirail sur le surnaturel », pour récolter un peu d'argent. L'un d'eux laisse entendre qu'ils prennent une dizaine de notions puis les mettent dans un ordinateur, « par exemple que les Templiers ont fui en Écosse, ou que le Corpus Hermeticum est arrivé à Florence en 1460 », puis ajoutent « quelques phrases connectives comme *il est évident que* et *cela prouve que* ». Ils commencent au hasard : « Joseph d'Armathie porte le Graal en France » ; « D'après la tradition templière, Godefroy de Bouillon constitue à Jérusalem le Grand Prieuré de Sion » ; « Debussy était un Rose-Croix » ; « Minnie est la fiancée de Mickey ». Non ! Ils ne doivent pas exagérer, avertit un éditeur, mais le premier rétorque : « Exagérons, au contraire. Si nous commençons à admettre la possibilité qu'il existe fût-ce une seule donnée, dans l'univers, qui ne révèle pas quelque chose d'autre, nous sommes déjà hors de la pensée hermétique. » « C'est vrai, dit un autre. Va pour Minnie. Et, si vous permettez, j'ajouterai

une donnée fondamentale : les Templiers y sont toujours pour quelque chose. »



Partie 6

Sur les traces des Templiers



L'Outremer

Les Templiers en Orient

L'Outremer est le nom donné aux États croisés situés le long de la côte est de la Méditerranée, de l'Asie Mineure jusqu'à l'Égypte. Il y avait le royaume de Jérusalem, le comté de Tripoli, la principauté d'Antioche, et le comté d'Édesse. Aujourd'hui, la région englobe Israël, les Territoires palestiniens, la Jordanie, le Liban, la Syrie et une partie de la Turquie. Mais les principaux sites associés aux Templiers visibles aujourd'hui se trouvent en Israël et en Syrie, et surtout dans la vieille ville de Jérusalem.

L'Outremer serait tombé bien plus vite sans la présence des Templiers. Ils ont défendu la Terre sainte sur le champ de bataille, mais aussi dans de nombreux châteaux et villes fortifiées, dont des vestiges sont encore présents dans toute la région. Outre Jérusalem et Saint-Jean-d'Acre, les Templiers étaient également présents à Tortose sur la côte syrienne, sur

l'île de Rouad et à l'intérieur des terres à Safita, qui, avec le Krak des Chevaliers des Hospitaliers, veillait sur la trouée d'Homs, stratégiquement vitale. Tous ces endroits méritent aujourd'hui le détour.

Israël

Jérusalem est au cœur de l'histoire des Templiers. C'est là que le jour de Noël 1119, en l'église du Saint-Sépulcre, les chevaliers fondateurs prêtèrent serment devant le patriarche et le roi. Ils installèrent leur quartier général sur le Mont du Temple, dans la mosquée al-Aqsa. Lorsque Saladin s'empara de Jérusalem en 1187, les Templiers partirent vers Saint-Jean-d'Acre, ville portuaire qui devint la principale métropole d'Outremer. On peut également retracer l'histoire des Templiers à travers les pierres de ses remparts et le tunnel secret menant au port par lequel ils firent disparaître comme par enchantement leur trésor lors de la chute de l'Outremer.

Jérusalem : la vielle ville



Panorama de Jérusalem du guide Baedeker de la Syrie et de la Palestine, 1912. La mosquée al-Aqsa est sur la gauche. À sa droite se

trouve le dôme du Rocher.

Jérusalem fut le centre de la religion juive pendant trois mille ans, après que Salomon eut construit son temple au ^x^e siècle av. J.-C. Site de la crucifixion et de la résurrection de Jésus au ⁱ^{er} siècle apr. J.-C., Jérusalem est la pierre angulaire du monde chrétien. Pour les musulmans, le voyage nocturne que le prophète Mahomet réalisa au ^{vii}^e siècle apr. J.-C. a fait de Jérusalem la troisième ville sainte après La Mecque et Médine. Les sites juifs, chrétiens et musulmans importants sont tous situés au sein de la vieille ville, à l'intérieur des remparts médiévaux.

Les remparts

Les remparts entourant aujourd'hui la vieille ville de Jérusalem ont été reconstruits par le sultan ottoman Soliman le Magnifique entre 1537 et 1541, même s'ils ont été restaurés depuis à de nombreuses reprises. Leur tracé est précisément celui de l'époque de la première croisade, en 1099. Aujourd'hui, les visiteurs peuvent avoir un excellent point de vue de la ville et des alentours en empruntant le circuit pédestre de 4 kilomètres, en partie sur les remparts et en partie à l'extérieur.

Il est possible de marcher sur les remparts de la Porte de Jaffa à l'ouest à la Porte Saint-Étienne à l'est, via la Porte de Damas et la Porte d'Hérode, le long du mur nord. À l'est de la Porte d'Hérode figure l'endroit où, lors de la première croisade

victorieuse, Godefroy de Bouillon s'engouffra, le 15 juillet 1099 vers midi, par les remparts nord, rapidement suivi par Tancrède et ses hommes, qui investirent la ville et se dirigèrent vers le Mont du Temple. Quatre-vingt-huit ans plus tard, Saladin porta son attaque contre la même partie de l'enceinte nord lorsqu'il fit le siège de la ville en 1187, entraînant sa capitulation le 2 octobre. Pour emprunter la moitié sud du circuit, de la Porte Saint-Étienne à la Porte de Jaffa, vous devez descendre des remparts et suivre le mur extérieur de la ville. Cet itinéraire vous amène au niveau des énormes murs de soutènement du Mont du Temple, à l'angle sud-est de la vieille ville.

Depuis l'époque médiévale, la vieille ville située entre ces murs a abrité quatre communautés religieuses, qui se sont rassemblées en quartiers : le quartier musulman au nord-est, le quartier chrétien au nord-ouest (à l'exception des Arméniens, qui ont leur propre quartier au sud-ouest) et le quartier juif dans la partie sud du centre de la ville.

L'église du Saint-Sépulcre

L'église du Saint-Sépulcre est située dans le quartier chrétien, à l'angle nord-ouest de Jérusalem, sur les sites traditionnels de la crucifixion, de l'enterrement et de la résurrection de Jésus, lesquels, au 1^{er} siècle apr. J.-C. se trouvaient en dehors des murs de la ville.

C'est Hélène, mère de l'empereur romain Constantin le Grand, qui découvrit, lors de sa visite en Terre sainte en 326-

328, la Vraie Croix et le site où Jésus fut mis au tombeau et réapparut le troisième jour. Constantin ordonna d'abord la construction d'une basilique baptisée Martyrium (du grec *marturion*, témoignage) pour englober le site du Golgotha, à savoir le Calvaire, le lieu de la crucifixion, consacré le 17 septembre 335. L'intérieur de la basilique de Constantin est en marbre multicolore et son plafond à caissons est recouvert d'or ondulant, se gonflant comme un océan sous les changements de lumière. Mais la construction de la grande rotonde avec son dôme, également appelée Anastasis (qui signifie résurrection), érigée au-dessus de la tombe de Jésus, prit plus de temps et ne fut achevée qu'en 340.

Le Martyrium et la rotonde furent reliés par une cour et entourés de bâtiments plus modestes, marqués par une histoire tumultueuse, de sorte que l'église que l'on voit aujourd'hui a subi de nombreuses restaurations. En 614, les Perses attaquèrent Jérusalem, volèrent la Vraie Croix et mirent le feu à l'église, détruisant son toit et nombre de ses décorations. Un incendie la ravagea une nouvelle fois, allumé par des émeutiers musulmans en 938, et dévasta par là même la chapelle du Golgotha au sein de la basilique de Constantin et la chapelle du tombeau à l'intérieur de la rotonde. En 1009, l'église et le tombeau furent encore ravagés, cette fois-ci sur les ordres du calife fatimide al-Hakim. Avec l'autorisation du Caire, les empereurs byzantins procédèrent à la reconstruction de l'église sur les anciennes fondations en utilisant des matériaux récupérés.

L'ordre des Templiers fut fondé ici-même, dans cette église reconstruite, lorsque, le jour de Noël 1119, Hugues de Payns et

ses huit compagnons firent vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance devant le patriarche de Jérusalem. Se baptisant les Pauvres Chevaliers du Christ, ils se consacrèrent à la défense des pèlerins sur les routes menant aux lieux saints. L'église du Temple de Londres, consacrée par le patriarche de Jérusalem en 1185, tire sa forme circulaire de l'église du Saint-Sépulcre, lieu le plus saint de tout l'univers des croisés.



La rotonde de l'église du Saint-Sépulcre pendant la messe de Pâques. L'église abrite les sites sacrés de la crucifixion, de l'enterrement et de la résurrection de Jésus.

Des parties imposantes de l'église du Saint-Sépulcre furent modifiées et reconstruites par les croisés entre 1150 et 1180. La façade de l'entrée est essentiellement l'œuvre des croisés et affiche les styles roman et gothique. Le clocher de cinq étages a été ajouté en 1153 et la basilique de Constantin, le Martyrium, fut reconstruite dans un style roman, alors que la rotonde est restée en grande partie intacte. C'est l'église que l'on peut voir aujourd'hui. Pendant le royaume de Jérusalem, l'église était le lieu où se déroulaient les enterrements royaux, mais les tombes furent pillées en 1244 par les Turcs khorezmiens, qui massacrèrent les chrétiens réfugiés à l'intérieur de l'édifice.

Le Mont du Temple

En hébreu, Mont du Temple se dit Har ha-Bayit, mais il est plus connu sous son nom arabe, al-Haram ash-Sharif, qui signifie sanctuaire noble. À l'époque des rois David et Salomon, au ^x^e siècle av. J.-C., une corniche en calcaire s'élevait de la colline de l'Ophel, au sud, là où David construisit sa ville (aujourd'hui Cité de David, parc archéologique situé en dehors des remparts de la ville), et grimpait vers le nord pour former le Mont Sion, son point culminant se situant là où se trouve aujourd'hui le dôme du Rocher. À proximité se trouvait l'aire de battage d'Araunah, dernier roi jébuséen, où David bâtit un autel et où Salomon installa peut-être le saint des saints, l'Arche d'alliance, lorsqu'il construisit son temple.

Salomon tailla la corniche pour en faire une plateforme destinée à accueillir le temple, plateforme qui fut réutilisée pour le second temple, au ^{vi}^e siècle av. J.-C. Puis, lorsqu'il érigea son immense temple rénové et agrandi, au ⁱ^{er} siècle av. J.-C., Hérode posa une plateforme plus vaste sur l'ancienne base. Bien que le temple ait été détruit par les Romains en 70 apr. J.-C., une grande partie de la plateforme et ses murs de soutènement sont toujours en place.

Au fil des siècles, des juifs du monde entier sont venus prier devant le mur occidental, le célèbre mur des Lamentations, section visible du mur de soutènement qui a fini par symboliser, non seulement le temple perdu d'Hérode, mais également le Temple de Salomon érigé à cet endroit même il y

a trois mille ans. Après la conquête arabe, les musulmans bâtirent le dôme du Rocher et la mosquée al-Aqsa sur le mont. Du temps des croisés, le Mont du Temple devint partie intégrante de la ville et toute la moitié sud du Mont un complexe des Templiers, ces derniers tirant leur nom de l'association au Mont du Temple.

Le Mont du Temple est administré par les autorités musulmanes et le mur occidental, à sa base, par les autorités rabbiniques. Les personnes de toutes confessions religieuses peuvent se rendre sur le Mont, même si les juifs orthodoxes refusent de s'y rendre. Seul le grand prêtre était autorisé à pénétrer le saint des saints du Temple et, comme sa position exacte demeure incertaine, les juifs orthodoxes craignent de fouler le plus sacré des lieux.

Le dôme du Rocher

La nature sacrée de Jérusalem pour les musulmans est confirmée par le voyage nocturne lors duquel l'ange Gabriel amène Mahomet au Mont du Temple, site du Temple de Salomon, d'où ils montent au paradis (Coran 17:1). De forme octogonale, coiffé d'un dôme doré et reposant sur un rocher oblong d'où l'ascension a eu lieu, le dôme du Rocher est plus un lieu saint qu'une mosquée, un lieu de pèlerinage pour les croyants, qui tournent en rond dans les déambulateurs en priant. C'est le deuxième plus important lieu de pèlerinage après La Mecque.

Les travaux du dôme du Rocher démarrèrent en 687 sur ordre

du calife umayyade Marwan et s'achevèrent pour l'essentiel en 691, réalisés par des artisans syriens dans la tradition byzantine. Il fut recouvert intérieurement et extérieurement de mosaïques en or et de tesselles de différents coloris. Les mosaïques intérieures du déambulatoire extérieur sont d'origine et datent de 691. Les motifs représentent des palmiers, des feuillages, des guirlandes de fleurs et de fruits et des grappes de raisin. Dans les autres parties, les mosaïques intérieures ont été rénovées à plusieurs reprises, par exemple par Saladin, mais aussi beaucoup plus récemment, vers la fin des années 1950, en respectant scrupuleusement les motifs des pièces originales. Les mosaïques extérieures ont été remplacées par des tuiles turques au ^{xvi}^e siècle, lesquelles ont elles aussi été restaurées à la fin des années 1950. Le dôme actuel a été mis en place en 1961, mais, comme l'original, il est en bois, recouvert de dorures en plomb.



Sur cette vue aérienne du Mont du Temple, le dôme du Rocher est au centre sur le site du Temple de Salomon, tandis que la mosquée al-Aqsa, dont les Templiers ont fait leur quartier général, est sur la droite.

La structure est décorée intérieurement et extérieurement d'inscriptions calligraphiques comprenant toutes les références à Jésus qui figurent dans le Coran, dont l'avertissement destiné

aux chrétiens (Coran 4:171) selon laquelle leur foi, reposant sur la divinité de Jésus, est fautive : « Ô gens du Livre [chrétiens], n'exagérez pas dans votre religion, et ne dites d'Allah que la vérité. Le Messie Jésus, fils de Marie, n'est qu'un messager d'Allah, Sa parole qu'Il envoya à Marie, et un souffle [de vie] venant de Lui. Croyez donc en Allah et en Ses messagers. Et ne dites pas "Trois". Cessez ! Ce sera meilleur pour vous. Allah n'est qu'un Dieu unique. Il est trop glorieux pour avoir un enfant. C'est à Lui qu'appartient tout ce qui est dans les cieux et sur la terre et Allah suffit comme protecteur. »

Mais les traditions à propos du rocher se trouvant directement sous le dôme sont très antérieures à la conquête musulmane de Jérusalem. Il s'agit du sommet du mont désormais recouvert par la plateforme artificielle. C'est donc le point le plus haut de la vieille ville. Une très ancienne source, uniquement connue sous le nom de Pèlerin de Bordeaux, qui a visité la Terre sainte en 333 apr. J.-C., a remarqué l'attachement des juifs à ce rocher, écrivant qu'il s'agit d'« une pierre perforée que les juifs viennent oindre chaque année et devant laquelle ils se lamentent en poussant des gémissements, déchirent leurs vêtements, avant de s'en aller ». Pour les juifs, il s'agit de la Pierre de fondation, car ils pensent que c'est là que David offrit des sacrifices après avoir acheté l'aire de battage d'Araunah, le Jébuséen.

Si des savants laïcs débattent parfois de la position exacte du Temple de Salomon et de son plan, de nombreux juifs sont convaincus que le rocher constituait la base du saint des saints et correspond à l'endroit où se trouvait l'Arche d'alliance. Ils pensent également qu'à l'époque du second temple, lorsque

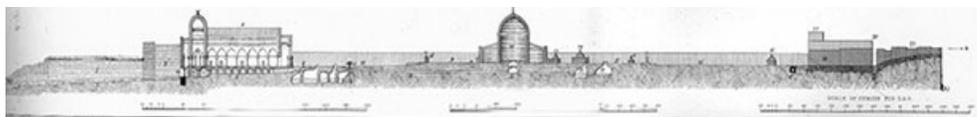
l'Arche disparut ou fut dissimulée, c'est sur ce rocher que le grand prêtre versait le sang des sacrifices et offrait l'encens lors de Yom Kippour.

Sous le rocher se trouve une chambre accessible par une volée de marches en marbre. De forme carrée, elle fait environ 2 mètres de haut et chaque côté mesure dans les 4,50 mètres. La première mention d'une ouverture dans le rocher a été faite par le Pèlerin de Bordeaux, mais la première référence documentée à cette grotte sous le rocher est l'œuvre d'un visiteur arabe, Ibn al-Faqih, en 903 : « Sous le rocher se trouve une caverne dans laquelle viennent prier les gens et qui peut contenir 62 personnes. » Les croisés construisirent l'entrée en marbre menant à l'escalier et cloisonnèrent la chambre, qu'ils utilisèrent pour les confessions.

Après la prise de Jérusalem par les croisés en 1099, le dôme du Rocher fut transformé en église, le *Templum Domini* ou Temple du Seigneur, et servit également de résidence au patriarche latin de Jérusalem. Les chanoines de l'église du Saint-Sépulcre mirent en place un couvent dans le coin nord-est de la cour extérieure et les Templiers construisirent également quelques quartiers de vie et aménagèrent des jardins.

Le mystère du rocher et de sa chambre souterraine

Il n'est fait aucune mention du rocher, ni de sa chambre souterraine lors de la période juive. Ce n'est pas surprenant, car la plateforme artificielle sur laquelle reposaient les temples de Salomon et d'Hérode le recouvrait entièrement. Il semblerait que l'empereur romain Hadrien ait rogné le sommet du Mont du Temple de plus d'un mètre afin d'effacer le caractère juif de Jérusalem. Ce n'est que lorsque le niveau supérieur de la plateforme d'Hérode fut débarrassée que le rocher apparut. À l'origine, il représentait le sommet du mont mais, une fois recouvert par la plateforme, il n'avait plus de lien particulier avec la base de l'autel et le saint des saints des temples de Salomon et d'Hérode. Concernant la chambre souterraine, on pense qu'il s'agissait d'une sépulture creusée quatre mille ans auparavant et tombée dans l'oubli bien avant qu'Araunah ne dispose son aire de battage sur les lieux. Après avoir abaissé la plateforme, Hadrien avait envisagé de bâtir là un mausolée en l'honneur de Jupiter, mais il ne concrétisa jamais son projet. Le rocher et la chambre souterraine sont demeurés exposés, permettant aux juifs et aux musulmans de donner une signification religieuse au site.



Le Mont du Temple regorge de tunnels et de cavernes, mais cette coupe transversale du XIX^e siècle d'un ingénieur italien du nom d'Ermete Pierotti est complètement fantaisiste car elle montre un tunnel reliant la grotte située sous le dôme du Rocher (à droite) et la mosquée al-Aqsa (à gauche)

La mosquée al-Aqsa

Après la conquête arabe de Jérusalem en 638, le chef musulman Omar disposa d'une mosquée temporaire à l'extrémité sud du Mont du Temple. Cette mosquée fut remplacée soixante ans plus tard lorsque les travaux de la mosquée al-Aqsa débutèrent, pour se terminer en 715. Le terme Al-Aqsa signifie « la plus lointaine » et s'appliquait au départ à l'ensemble du Mont du Temple, car c'était l'endroit le plus lointain, où Mahomet est monté au paradis selon l'interprétation de la sourate 17:1 du Coran. Al-Aqsa, basilique avec un dôme en plomb qui prend des reflets argentés quand le soleil brille, est devenue la grande mosquée congrégationaliste de Jérusalem, le lieu des prières et du sermon de midi du vendredi.

Les Fatimides, Ayyubides, Mamelouks, Ottomans et, depuis les années 1920, le Conseil suprême musulman, ont modifié, agrandi et reconstruit la mosquée, devenue un palimpseste de treize siècles d'histoire architecturale. Les croisés jouèrent

également un rôle important. En 1099, elle servit de quartier général au chef croisé Godefroy de Bouillon et, pendant plusieurs années, de palais à Baudouin I^{er}, premier roi de Jérusalem. Les croisés l'appelaient la mosquée du *Templum Solomonis*, car ils croyaient qu'elle se trouvait à l'endroit même où se dressait le Temple de Salomon. Ainsi, lorsque Baudouin I^{er} céda l'édifice à la nouvelle chevalerie des Pauvres Chevaliers du Christ en 1119, peu de temps avant qu'ils ne s'appellent les Pauvres Chevaliers du Christ et du Temple de Salomon ou, plus simplement, les Templiers.

Al-Aqsa fut le centre administratif, militaire et religieux des Templiers pendant plus de soixante ans. Ils procédèrent à diverses modifications et extensions afin d'offrir des chambres au maître et à d'autres officiers et leurs aides, des quartiers de vie aux chevaliers et des pièces pour stocker vivres, vêtements et armes. Mais ils prirent soin de ne pas endommager les superbes décorations arabes. Certaines réalisations des Templiers existent encore, particulièrement l'annexe qu'ils érigèrent à l'est de la mosquée, aujourd'hui intégrée à la mosquée des femmes et au Musée islamique. Ils laissèrent également leur empreinte dans les Écuries de Salomon.

Les Écuries de Salomon

Les Écuries de Salomon étaient en fait des caves voûtées construites par Hérode le Grand destinées à soutenir l'immense plateforme du Mont du Temple lorsqu'il agrandit et remit à neuf le second temple au I^{er} siècle av. J.-C. Ce vaste étayage

suréleva de 45 mètres le niveau du sol à l'angle sud-est du Mont du Temple. On estime qu'il y a quatre niveaux de voûtes, toutefois, seul le niveau le plus haut est accessible, mais il est pour l'heure interdit aux touristes. Les Umayyades réutilisèrent la maçonnerie hérodiennne pour restaurer ce dernier niveau à la fin du VII^e et au début du VIII^e siècle. Et les Templiers rebâtirent par la suite les arcs. En dehors du support structurel offert pour la plateforme du Mont du Temple, puis pour la mosquée al-Aqsa construite à cet emplacement, ces caves servirent peut-être de réserves au Temple d'Hérode. Les Templiers furent probablement les premiers à en faire des écuries et il demeure aujourd'hui des anneaux fixés à une majorité de colonnes qui servaient à attacher les chevaux.

Un tunnel court depuis le mur de soutènement sud du Mont du Temple sous les Écuries de Salomon. Au bout de 30 mètres, le tunnel est obstrué par des pierres et débris et les archéologues n'ont pas pu mener d'investigations au-delà en raison du refus des autorités musulmanes. Mais, vu le mode de construction du tunnel, souvent avec de gros blocs datant de l'époque du Temple d'Hérode, les archéologues en ont conclu qu'il a été bâti comme une poterne par les Templiers. L'entrée se serait située quelque part en surface et la sortie au niveau du mur sud aurait permis aux Templiers de lancer des attaques surprises contre leurs ennemis.

Le Musée islamique

Les fragments architecturaux et autres objets sortis des diverses

structures du Mont du Temple lors des différentes rénovations sont exposés dans le Musée islamique. Parmi eux figurent des exemples du savoir-faire des croisés, mais la salle voûtée des Templiers est la plus belle pièce et sert de principal espace d'exposition. Construite dans les années 1160, cette salle faisait partie du magnifique complexe décrit par Theoderich, pèlerin qui se rendit en Terre sainte en 1172 :

De l'autre côté du palais [al-Aqsa], à savoir la partie ouest, les Templiers ont érigé un nouveau bâtiment. Je pourrais préciser la hauteur, la longueur et la largeur de ses caves, de ses réfectoires, de ses escaliers et de son toit, lequel est très pentu, contrairement aux toits plats de ce pays, mais mon auditoire aurait du mal à me croire.

En fait, on peut voir seulement la moitié occidentale de la salle, qui devint la salle de réunion d'une madrasa après la capture de Jérusalem par Saladin en 1187. La moitié est de la salle fut convertie en mosquée pour femmes, qui existe toujours.

Saint-Jean-d'Acre

Saint-Jean-d'Acre, ou Akko en hébreu, est située sur un long promontoire à une vingtaine de kilomètres au nord d'Haïfa. Porte maritime vers l'Outremer pendant toute la période des croisades, Saint-Jean-d'Acre était le principal port de commerce et le point d'entrée pour les pèlerins. En 1191, quatre ans après la capture de Jérusalem par Saladin, Saint-Jean-d'Acre devint également la capitale du royaume tronqué de Jérusalem, et Templiers et Hospitaliers y installèrent leur

quartier général. Saint-Jean-d'Acre était la ville la mieux défendue d'Outremer et la forteresse des Templiers, située au bord de la mer, la place forte de la ville. Mais, en 1291, après un long siège, Saint-Jean-d'Acre tomba aux mains des puissants Mamelouks, ce qui marqua la fin définitive des croisades en Terre sainte. Sur ordre du sultan mamelouk victorieux al-Ashraf Khalil, toutes les personnes encore vivantes furent sorties de la ville pour être décapitées, et Saint-Jean-d'Acre fut entièrement rasée.



Le tunnel secret des Templiers qui court sous les rues de Saint-Jean-d'Acre ne fut découvert qu'en 1994.

Mais, quatre cents ans plus tard, les Ottomans commencèrent à reconstruire Saint-Jean-d'Acre, réutilisant souvent des pierres tombées et érigeant de nouveaux murs et bâtiments sur les fondations des croisés. Cela a donné à la ville une atmosphère médiévale, ce qui, avec ce surplomb spectaculaire au-dessus de la mer, permet aux visiteurs d'imaginer l'apparence de la ville du temps des croisés. En outre, de récentes fouilles archéologiques ont révélé une bonne partie du passé franc, notamment la cité souterraine des croisés et le tunnel des Templiers.

On peut commencer par marcher sur la digue, qui suit la

plupart du temps l'alignement des remparts des croisés. À l'angle sud-ouest de ces remparts, où ils surplombent la mer, se trouve un phare, et au nord de ce dernier existe une zone de pierres de carrière désormais sous l'eau, à l'endroit même où était située la forteresse des Templiers. Cette forteresse fut détruite par les Mamelouks en 1291 et les blocs de pierre restants furent employés pour construire la digue du ^{xviii}^e siècle. Juste en face, se trouve l'entrée du tunnel des Templiers, découvert en 1994 seulement. La partie basse de ce tunnel appartient au soubassement, tandis que la partie supérieure est une voûte en berceau en pierre de taille. La section du tunnel qui va vers l'ouest sous la mer jusqu'à la forteresse des Templiers est inaccessible, mais on peut emprunter le tunnel vers l'est sur 300 mètres, sous le quartier pisan, jusqu'au Khan al-Shuna (auberge des granges), qui repose sur les fondations du ^{xii}^e siècle.

Contre les remparts nord se trouve la citadelle ottomane du ^{xviii}^e siècle, plus grand bâtiment de Saint-Jean-d'Acre, bâtie sur les vestiges du quartier général des Hospitaliers des ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles mis au jour par les archéologues. Cela a permis de découvrir la cité souterraine des croisés, immense complexe majestueux comprenant des salles, des magasins, un hospice et une crypte avec quatre ailes disposées autour d'une cour. Aussi vaste que puisse être ce complexe, il ne correspond qu'à un seul niveau d'un bâtiment comptant autrefois quatre étages. C'est la plus grosse structure de l'époque des croisés existant à ce jour en Israël. Pourtant, selon des récits de l'époque, la

forteresse aujourd'hui disparue des Templiers était encore bien plus grande.

Syrie

Tortose des croisés, aujourd'hui connue sous le nom de Tartous, était un important port de pèlerinage et un point de passage stratégique entre la Méditerranée et l'intérieur de la Syrie. La ville est située à l'extrémité de la trouée d'Homs, côté mer, cette trouée coupant la chaîne de montagnes du littoral, le djebel Ansarieh, tandis qu'à l'extrémité est de cette trouée se trouve la ville importante d'Homs et, plus loin, celle de Damas. Avec Le Caire, Damas était la ville où se rassemblaient les forces musulmanes partant combattre les Francs d'Outremer. Pour répondre à cette menace, les Templiers fortifièrent Tortose, dont la cathédrale est considérée comme la plus belle pièce d'architecture religieuse croisée à avoir survécu en dehors de Jérusalem. Ils construisirent dans les montagnes Chastel Blanc (ou Safita, son nom actuel), qui, avec le Krak des Chevaliers voisin, offrit aux croisés le contrôle total sur la route cruciale reliant l'intérieur de la Syrie à la mer. En 1291, année où l'Outremer succomba à l'assaut final mamelouk, les Templiers de Tortose tinrent deux mois de plus que les défenseurs de Saint-Jean-d'Acre et s'accrochèrent onze ans de plus à leur île de Rouad.

Tartous (Tortose)

Le vieux quartier de Tartous, Tortose des Templiers, est construit sur les vestiges de la citadelle des croisés. Une bonne partie de sa digue longe la Méditerranée tandis que, du côté terre, la citadelle est encerclée par une muraille intérieure et extérieure. Une grande partie de ces remparts existe encore, mais ils sont difficiles à suivre car des maisons ont été construites à l'intérieur des arcs et bastions, et sont adossées sur les murs eux-mêmes. La citadelle occupait moins d'un quart de la ville des croisés et celle-ci était également entourée d'une muraille, aujourd'hui presque entièrement disparue. À l'extrémité sud se trouve une tour carrée séparée, à 450 mètres au sud de la citadelle et juste en face du petit port où l'on peut appareiller pour se rendre sur l'île de Rouad.



La cathédrale Notre-Dame-de-Tortose a été construite comme une forteresse par les Templiers suite à une attaque de Saladin en 1188.

Tortose appartenait à l'origine au comte de Tripoli, qui le confia aux bons soins des Templiers suite à la brève occupation de Nur al-Din en 1152. Les chevaliers résistèrent au siège de Saladin de 1188 en se réfugiant dans le donjon qui se trouvait juste derrière la digue. En empruntant l'ouverture dans la digue, on peut ensuite se faufiler dans le dédale de rues et la forêt d'habitations peuplant l'enceinte de la citadelle. Une

petite place avec un café et des arbres se trouve juste derrière les restes du donjon des Templiers. Sur la partie nord de la place on peut voir des traces d'une salle de banquet des Templiers datant du XIII^e siècle, tandis qu'au nord-est se trouvent des vestiges de leur chapelle.

Mais le lieu qui vaut vraiment le détour est la cathédrale Notre-Dame-de-Tortose, à 270 mètres au sud-est derrière les remparts de la citadelle, mais à l'intérieur du tracé de la muraille de la ville des Templiers. En cas de doute, on peut demander la *kanisa* (église) ou le *mathaf* (musée), ce qu'est devenue la cathédrale. Mais, pendant les siècles ayant suivi le retrait des croisés de Terre sainte, elle servit successivement de mosquée, d'écuries et de baraquements ottomans. Une chapelle, qui fut, d'après ce qu'on dit, la première à être dédiée à la Vierge, fut construite là au III^e siècle, bien avant que l'Empire romain ne tolère officiellement le christianisme. Lorsque, deux siècles plus tard, la chapelle s'écroula à cause d'un tremblement de terre, le désastre fut qualifié de miracle car l'autel était intact. Le comte de Tripoli s'appuya sur cette histoire lorsqu'il entama la construction de la cathédrale en 1123, dans l'optique d'abriter l'autel miraculé et d'accueillir les prières des pèlerins. Mais l'église que l'on peut voir aujourd'hui fut largement reconstruite par les Templiers après qu'ils eurent résisté à l'attaque lancée par Saladin sur Tortose en 1188, au cours de laquelle ce dernier détruisit la majeure partie de la ville et endommagea sérieusement la cathédrale.

On entre dans Notre-Dame-de-Tortose par l'ouest, là où l'édifice présente un mur blanc uniquement percé par une

petite porte, au-dessus de laquelle se trouvent plusieurs fenêtres disposées en triangle, avec des arcs légèrement pointus marquant la transition entre les styles roman et gothique. Notre-Dame-de-Tortose ressemble plus à une forteresse qu'à une église et on peut distinguer les vestiges des tours d'angle qui auraient été employées pour se défendre, même si elles ne furent guère utiles au jeune Raymond, âgé de 18 ans, héritier du trône d'Antioche et de Tripoli, qui succomba aux coups de poignard de deux Assassins.

Lorsque l'on pénètre à l'intérieur, on découvre une cathédrale médiévale française, le plus gracieux des édifices religieux des croisés en Syrie. Vierge de toute décoration chrétienne, son volume vide avale les murmures des visiteurs occasionnels. Pas vraiment ébloui par les détails, le regard suit la trajectoire de ces arcs massifs qui s'élancent depuis des chapiteaux décorés de feuilles d'acanthé, et l'on a alors le sentiment que Notre-Dame-de-Tortose a été construite par des hommes désireux de rester éternellement en Terre sainte.

Safita (Chastel Blanc)

On grimpe à Safita en empruntant les terrasses de vergers et les oliveraies. La ville et ses maisons de pierre blanches et bleues, station de montagne estivale particulièrement prisée aujourd'hui, s'est développée autour du château des Templiers appelé Chastel Blanc, avant-poste de Tortose protégeant des incursions depuis le territoire des Assassins au nord-est et contribuant à la défense de la trouée d'Homs. Les remparts

circulaires de la forteresse ont disparu, mais leur tracé reste évident compte tenu de l'agencement des rues et maisons. Le donjon, juché au sommet d'une colline, est visible à des kilomètres depuis toutes les directions tant il se détache dans le ciel.

Comme Chastel Blanc était une forteresse des Templiers, on ne sera pas surpris, en entrant dans le donjon, de découvrir que le rez-de-chaussée a été bâti comme une église. Sa nef voûtée faiblement éclairée se termine à l'extrémité est par une abside, avec une sacristie de chaque côté. L'église n'a jamais été transformée en mosquée, ni sécularisée. Elle est désormais occupée par la communauté orthodoxe grecque depuis le XIX^e siècle, après que celle-ci a été évincée du Hauran, en Syrie, par les Druzes. Un escalier à droite de la porte d'entrée vous amène au premier étage, qui servait d'armurerie et de lieu d'hébergement de la garnison. Un autre escalier vous conduit à une terrasse à ciel ouvert située au sommet de la tour, toujours en partie crénelée, offrant une vue panoramique sur la ville et la campagne alentour, permettant de voir le Krak des Chevaliers au sud-est et la Méditerranée à l'ouest.



Le donjon de Chastel Blanc, le château des Templiers de Safita, avant-poste pour se protéger des Assassins, dont le château, situé à Masyaf,

était proche.

Krak des Chevaliers

Le Krak des Chevaliers, Qalaat al-Husn en arabe, était un château des Hospitaliers et non des Templiers. Mais il mérite d'être mentionné, car il faisait partie du réseau de défense de la partie sud du djebel Ansarieh et de la côte syrienne, mission partagée par les deux ordres militaires. Le Krak est également presque entièrement intact, parfaite illustration du système concentrique, avec une imbrication de remparts de plus en plus hauts qui permettaient le cas échéant de procéder à des phases de retraite successives. Les défenseurs avaient toujours l'avantage de surplomber les assaillants. Situé sur une crête d'où l'on pouvait apercevoir Safita et dominant la trouée d'Homs, cette forteresse fut construite et agrandie en plusieurs étapes par les Hospitaliers à partir de 1144. En position avancée et permettant de contrôler ce couloir stratégique, il était très proche d'Homs et d'Hama et presque à l'intersection de la route intérieure entre Damas et Alep, ce qui poussa un chroniqueur musulman à le décrire comme « un os coincé dans la gorge des musulmans ». Cependant, malgré les multiples assauts subis, le Krak tint bon et même Saladin, après son triomphe sur le royaume de Jérusalem à la bataille de Hattin en 1188, observa ses défenses et passa son chemin.

Après avoir grimpé une sombre rampe voûtée en épingle à cheveux et être passé sous une herse, on entre dans la cour, espace sobre et étroit avec, d'un côté, une loggia élégante dans laquelle la lumière filtre par de jolis tympans en pierre

rappelant Reims. « Que l'abondance, la sagesse et la beauté te soient données », dit l'inscription gravée dans la pierre, « mais l'orgueil à lui seul souille tout s'il t'accompagne ». Derrière la loggia se trouve une grande salle à manger et, derrière celle-ci, une immense chambre ressemblant à une nef, remplie à une époque de cuisines, d'un four à pain, de greniers et de jarres, car on s'attendait toujours à subir un siège et les châteaux les plus importants disposaient en permanence de denrées permettant de tenir cinq ans. Face à la loggia figure une chapelle du XII^e siècle de style roman avec une voûte en berceau, transformée par la suite en mosquée.



Le Krak des Chevaliers des Hospitaliers, surplombant la trouée d'Homs, faisait partie d'un système de défense qui comprenait le Chastel Blanc des Templiers et leur ville fortifiée, Tortose.

Pour apprécier la position splendide du Krak, le meilleur endroit est la tour dans laquelle un escalier en colimaçon mène à une vaste chambre élégante, les appartements du grand maître. On peut alors voir en contrebas les lacets des cercles concentriques qui font penser à un nautille géant. Cette énorme structure de défense du château semble voguer, comme un navire de guerre, bien au-dessus des vergers et champs de blé ondulants, paysage où règne l'abondance et qui rappelle la Provence.

Le Krak des Chevaliers n'a pas été pris, mais cédé. Dans les dernières années de l'Outremer, la forteresse, Safita et les autres châteaux situés dans les montagnes demeurèrent des avant-postes isolés, vulnérables et en sous-effectif face au rassemblement mamelouk. Finalement, après être resté cent soixante et un ans aux mains des chrétiens et au bout d'un siège d'un mois, Krak revint au sultan Baybars quand les chevaliers hospitaliers acceptèrent l'offre de sauf-conduit de ce dernier et se dirigèrent vers Tortose et la mer pour la dernière fois.

Arwad (Rouad)

Connue des Templiers sous le nom de Rouad, Arwad est à environ 3 kilomètres de la côte syrienne, en face de Tartous. Un village de pêcheurs occupe presque l'intégralité de l'île. Il n'y a aucune rue, mais seulement des ruelles tortueuses avec des passages étroits, au milieu desquels se trouve le château croisé où les Templiers de Tortose s'accrochèrent pendant onze ans supplémentaires, jusqu'en 1302, à la vue du joyau perdu de la chrétienté.

Les nombreux bateaux de plaisance partant de Tartous amènent au port de l'île où des pêcheurs réparent leurs filets près des restaurants et des cafés qui servent le flux constant des touristes faisant l'excursion. Derrière s'élèvent les murs d'un petit château musulman, à côté duquel se trouve le marché, qui serpente dans le village. On grimpe ensuite en direction de l'ouest de l'île et on arrive à la forteresse des croisés, datant

probablement du ^{xiii}^e siècle, et ses tours d'angle rondes et massives. Autrefois dernier avant-poste des Templiers, c'est maintenant un musée. Près de sa porte se trouve un relief sculpté représentant un lion enchaîné à un palmier, vaine déclaration symbolisant l'attachement éternel des croisés à l'Outremer.



L'Europe

Les Templiers en Occident

À l'époque de leur chute, en 1307, les Templiers avaient bâti un réseau d'au moins 870 châteaux et commanderies dans presque tous les pays d'Europe de confession catholique romaine. Mais leurs principales propriétés se trouvaient en très grande majorité en France, et, à une moindre échelle, dans la péninsule Ibérique (Espagne et Portugal) et en Grande-Bretagne. Aujourd'hui, la situation est inversée, puisque les édifices ayant survécu se trouvent en Grande-Bretagne, en Espagne et au Portugal. En raison de la destruction de l'ordre du Temple par Philippe le Bel, il ne reste pratiquement plus rien dans l'Hexagone.

Il est néanmoins toujours possible de suivre le théâtre des événements en France. Il suffit de flâner dans le quartier du Temple à Paris, où les chefs templiers furent arrêtés à l'aube, et

de se rendre le long de la Seine, là où le dernier maître, Jacques de Molay, fut attaché au bûcher et périt brûlé. Votre imagination se mettra alors en marche et vous permettra de faire revivre les moments décisifs de l'Ordre. En Espagne et au Portugal, pays libérés de l'occupation musulmane grâce au concours des Templiers, l'Ordre fut protégé et continua d'exister sous d'autres formes. C'est pour cette raison que plusieurs châteaux des Templiers et églises magnifiques ont survécu et sont restés plus ou moins intacts. La Grande-Bretagne regorge de sites à visiter car les Templiers y furent traités avec plus de délicatesse et leurs propriétés revinrent aux familles de la noblesse qui les avaient cédées à l'Ordre.

France

Aucun pays occidental n'est peut-être plus associé aux Templiers que la France. Leur ascension et leur chute spectaculaires se sont déroulées dans des endroits tels que Troyes, Paris et Chinon. Mais l'attaque lancée par la couronne française contre l'ordre du Temple était si vicieuse et totale que très peu de pièces restent visibles. Les fantômes des Templiers errent cependant encore dans certains quartiers de Paris et vous pouvez marcher sur leurs traces.

Paris : le quartier et la Maison du Temple

Le quartier du Temple de Paris se trouvait dans le quartier du Marais actuel, lequel est situé sur la rive droite, à l'ouest de la

Bastille. Le Marais est l'un des quartiers de Paris qui évoque le plus le passé. Il a été très peu remanié par le baron Haussmann, urbaniste du XIX^e siècle dont l'amour des lignes droites et des espaces ouverts le conduisit à démolir des pans entiers de la vieille ville. Il créa ensuite de longs boulevards bien larges bordés par des immeubles de 6 à 7 étages aux façades grises uniformes et aux toits mansardés qui sont la marque architecturale du Paris d'aujourd'hui. Le Marais est plutôt un labyrinthe de ravissantes ruelles qui préservent les magnifiques hôtels particuliers de la Renaissance construits autour de cours intimes. On y trouve également des rues des XVII^e et XVIII^e siècles plus humbles, mais non moins séduisantes, avec des façades en stuc et des persiennes. Cependant, cette zone n'était qu'un marais le long du fleuve jusqu'à ce que les chevaliers templiers assèchent les terres dans les années 1140 et construisent leur quartier général dans la partie nord, située à l'époque en dehors des murs de la ville, dans ce que l'on appelle aujourd'hui le quartier du Temple.

Il ne reste rien du quartier du Temple de Paris, à l'exception du nom proprement dit. Mais les rues du Temple, de Bretagne, de Picardie et Béranger délimitent plus ou moins l'espace occupé par le quartier général français des Templiers, qui était une imposante enceinte fortifiée avec des murailles et des tours auxquelles a été ajouté, à la fin du XIII^e siècle, un solide donjon presque deux fois plus haut que la Tour Blanche de la Tour de Londres. À Paris, le donjon des Templiers était la principale chambre forte de la banque de l'ordre du Temple, laquelle constituait la trésorerie des rois de France.



Le quartier du Temple de Paris a survécu plusieurs siècles après la disparition de l'Ordre, comme le prouve ce plan de 1734. Pendant la Révolution française, Louis XVI et Marie-Antoinette furent emprisonnés dans le donjon des Templiers.

Le lien étroit entre la couronne française et l'ordre du Temple explique probablement pourquoi les représentants du roi Philippe le Bel furent capables de pénétrer dans le Temple à l'aube du vendredi 13 octobre 1307. Ils menèrent une action soudaine et l'effet de surprise fut tel que les occupants ne résistèrent pas. Le donjon, qui avait été la forteresse des Templiers, devint immédiatement leur prison. C'est là que les 2 000 Templiers arrêtés simultanément dans toute la France furent acheminés pour y être incarcérés, interrogés et torturés.

Après l'abolition de l'Ordre, la Maison du Temple de Paris devint la demeure d'artisans et débiteurs désireux d'éviter les règlements officiels en résidant en dehors de la ville. Mais la construction d'une nouvelle muraille engloba la Maison du Temple à l'intérieur de cette ville en plein essor, pour quatre siècles et demi supplémentaires. Pendant la Révolution française, le roi Louis XVI fut emprisonné dans le donjon des Templiers et c'est de cette prison qu'en janvier 1793 il fut amené sur l'échafaud, installé sur ce qui est désormais la place

de la Concorde. En 1808, le donjon fut démoli par un Napoléon souhaitant ardemment éliminer tout ce qui pouvait être source de compassion pour la famille royale.



Illustration de la fin du XIV^e siècle montrant Jacques de Molay et Geoffroy de Charnay sur le bûcher installé sur l'Île des Javiaux, sur la Seine.

L'Île des Javiaux, où furent brûlés les derniers Templiers

Dans la soirée du 18 mars 1314, Jacques de Molay, maître de l'ordre du Temple, et Geoffroy de Charnay, maître de Normandie, périrent sur le bûcher installé sur l'Île des Javiaux, sur la Seine. Alors qu'on l'attachait au bûcher, Jacques de Molay aurait demandé à pouvoir faire face à la cathédrale Notre-Dame. On peut se représenter la scène, mais le fleuve a changé depuis l'époque. Les cartes de Paris datant du Moyen Âge indiquent quatre îles sur la Seine. La plus à l'ouest est l'île de la Cité avec la cathédrale Notre-Dame. Les deux suivantes à l'est n'étaient pas habitées. Depuis, elles se sont rejointes pour former l'île Saint-Louis. La plus à l'est des quatre, également non habitée à l'époque, est l'île des Javiaux. Aujourd'hui, cette île n'existe plus car cette zone est rattachée à la rive nord de la Seine. Ce qui était autrefois le canal du fleuve allant vers le nord est aujourd'hui le boulevard Morland. Le long du quai Henri IV, dont le tracé représente la partie sud de l'île des Javiaux de l'époque, se trouve une plaque disant ceci : « À cet endroit Jacques de Molay dernier grand maître de l'ordre du Temple, a été brûlé le 18 mars 1314. » La cathédrale Notre-Dame fait toujours partie de la vue.

Espagne

En Espagne, comme nous l'avons vu plus haut, l'ordre des Templiers était protégé par le roi Jacques II d'Aragon et devint l'ordre de Montesa, gardant ainsi la majeure partie de ses anciennes propriétés et jouant le rôle de défenseur de la frontière contre les royaumes musulmans d'Andalousie encore

en place.

Il demeure donc en Espagne un grand nombre de sites des Templiers bien préservés, dont les châteaux de Peñiscola, près de Valence, et de Miravet, en Catalogne. C'est cependant l'église des Templiers de Ségovie et leur château de Ponferrada qui illustrent peut-être le mieux la présence et l'architecture de l'Ordre sur le sol espagnol.

Ségovie : l'église de Vera Cruz

Ségovie, à environ 80 kilomètres au nord de Madrid, est une petite ville médiévale construite sur une crête rocheuse. La ville est célèbre pour son aqueduc romain, sa cathédrale de la fin de la période gothique et l'Alcazar, palais fortifié des rois espagnols qui fut bâti sur les vestiges d'une ancienne forteresse arabe. La plus belle église ancienne de Ségovie est l'église Vera Cruz (église de la Vraie Croix). Dans le style de la rotonde de l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem, elle a été construite par les Templiers au début du XIII^e siècle et demeure impressionnante malgré les modifications, et notamment l'ajout d'une tour, après la construction initiale. L'extérieur de l'église présente douze côtés, mais la nef est circulaire et son centre est constitué d'une chambre de deux étages renfermant une chapelle au dernier étage. Dans cette chapelle se trouve une partie de la Vraie Croix (laquelle est désormais placée dans l'église du village voisin de Zamarramala).



L'église ronde templière de la Vraie Croix, située dans la périphérie de Ségovie.

Ponferrada : le château des Templiers

Au XII^e siècle, les souverains chrétiens des différents royaumes espagnols firent des dons extrêmement généreux aux ordres militaires. Les Templiers et les Hospitaliers reçurent ainsi des domaines dans le nord et des châteaux dans le centre de l'Espagne, l'intention étant de défendre les routes par l'intermédiaire desquelles les armées musulmanes pouvaient déferler. L'un de ces royaumes était León, divisé par la suite en deux, une partie revenant à la Castille et l'autre au Portugal. Dans le cadre de cette politique d'octroi de terres aux ordres militaires, Ferdinand II de León offrit Ponferrada aux Templiers afin qu'ils puissent protéger la route des pèlerinages empruntant le nord de l'Espagne jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle.

La cathédrale de Compostelle aurait renfermé les restes du cousin de Jésus, l'apôtre saint Jacques. Cette croyance naquit peu de temps après que l'on eut affirmé que la Grande Mosquée de Cordoue, dans le sud de l'Espagne, abritait un os

du corps du prophète Mahomet. Très vite, saint Jacques fut associé à la *Reconquista* et on le vit combattre aux côtés des chrétiens dans quarante batailles contre l'occupant arabe. Le pèlerinage pour voir les reliques du saint à Compostelle conquiert l'Europe chrétienne et, au zénith de sa popularité, aux ^x^e et ^{xii}^e siècles, la ville accueillait plus d'un demi-million de pèlerins par an. Après Jérusalem et Rome, Compostelle était considérée comme le troisième lieu saint de la chrétienté. Aller voir les reliques garantissait la rémission de la moitié du séjour au Purgatoire.

Le Castillo de los Templarios est l'une des plus belles pièces de l'architecture militaire d'Espagne. Structure romane faite de boue et de cailloux, les Templiers l'avaient transformée en énorme château érigé sur un plan carré irrégulier, avec de solides murs de pierre et des remparts crénelés reliant douze grandes tours. En garantissant la sécurité des pèlerins contre les brigands locaux et les incursions musulmanes, les Templiers s'assurèrent que Ponnerrada et la région tirent profit du commerce de passage pour développer le leur et voir leur population croître. Le château s'élève au-dessus du fleuve Sil et domine le quartier historique de la ville. On y accède par un pont-levis enjambant des douves qui donne ensuite sur un double arc flanqué de deux tours. Vient ensuite une vaste cour autour de laquelle se trouvent diverses chambres, dont un arsenal et des écuries. À l'autre bout, un énorme donjon abritait les quartiers du maître de Castille. Récemment restauré, ce château a été classé au Patrimoine mondial de l'Unesco.

Portugal

Le Portugal vit le jour comme royaume séparé lors des siècles de résistance chrétienne contre les forces musulmanes d'occupation de la péninsule Ibérique. Et les Templiers jouèrent un rôle crucial dans cette résistance. Comme en Espagne, la monarchie portugaise refusa de se retourner contre les Templiers lorsque le roi Philippe le Bel trouva politiquement et financièrement commode de les détruire et c'est là que fut créé l'ordre du Christ. Les plus beaux monuments des Templiers sont dans le centre du Portugal, proches les uns des autres, à Tomar et Almourol. Il y a en outre de superbes monuments de l'ordre du Christ à Sagres, où s'implanta Henri le Navigateur, et à Belém, en périphérie de Lisbonne.

Tomar

Après la reconquête chrétienne du centre du Portugal détenu par les musulmans, une grande partie de la région frontalière fut octroyée aux chevaliers templiers par le roi portugais. Tomar, située au nord-est de la ville actuelle de Lisbonne, fut fondée en 1160 sur le site d'une cité romaine antique, lorsque le maître templier du Portugal, Gualdim Pais, posa la première pierre du château et du monastère qui allaient devenir le quartier général de l'Ordre dans le pays. La présence templière à Tomar protégeait les colons chrétiens du nord contre les incursions arabes. En 1190, ils sauvèrent tout le pays de l'invasion d'Abu Yusef al-Mansur, calife almohade du Maroc.

Al-Mansur avait déjà ravagé le sud du Portugal lorsqu'il assiégea Tomar. Il tomba sur une garnison de Templiers en très large infériorité numérique qui parvint tout de même à repousser son attaque et à le renvoyer au Maroc.



Une statue d'un chevalier du Christ avec son bouclier de templier, au Convento do Cristo de Tomar.

Très reconnaissants aux Templiers de l'avoir aidé à établir et défendre le nouveau royaume du Portugal, le roi Denis I^{er} ne céda pas à la pression française et papale de supprimer l'Ordre et de remettre ses biens à l'Église. En 1319, il transféra les biens et le personnel des Templiers à l'ordre du Christ nouvellement créé. Ce dernier fut basé pendant quelque temps à Castro Marim dans l'Algarve, mais revint à Tomar après 1356. Le prince Henri le Navigateur, fait grand maître de l'ordre du Christ en 1418, rénova et agrandit le Convento do Cristo (nom du château des Templiers et de son église ronde) et conçut l'agencement des rues de Tomar tel qu'on le voit aujourd'hui, même s'il se servait des ressources des Templiers pour envoyer ses navires sur l'Atlantique pour descendre le long des côtes africaines, ses caravelles propulsées grâce à des voiles arborant la croix des Templiers.

Le Convento do Cristo

Bâti comme une forteresse des Templiers en 1160, le Convento do Cristo trône majestueusement sur une colline surplombant le fleuve Nabão et la ville. Le château possède une muraille extérieure et une citadelle dotée d'un donjon. Ce donjon est l'un des plus vieux du Portugal. L'idée fut importée dans le pays par les Templiers, tout comme l'utilisation de tours rondes sur les murailles extérieures, moins vulnérables au travail de sape que les tours carrées et permettant d'améliorer les lignes de feu défensives. À la création de Tomar, la plupart de ses habitants vivaient dans des maisons situées à l'intérieur des murailles extérieures de protection du château. En tant que grand maître de l'ordre du Christ, le prince Henri le Navigateur y avait son palais. Ses vestiges sont encore visibles tout de suite à droite lorsque l'on franchit l'entrée du château.

La célèbre église ronde à l'intérieur du château fut construite dans la seconde moitié du XII^e siècle et, à l'instar de nombreuses autres églises des Templiers en Europe, elle s'inspirait de la rotonde de l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem. De l'extérieur, il s'agit d'une structure à seize côtés, avec de solides contreforts, des fenêtres rondes et un clocher. L'intérieur est circulaire et dispose d'une structure centrale octogonale, reliée par des arcs à un déambulatoire périphérique. Une fois le prince Henri le Navigateur devenu grand maître de l'ordre du Christ, il fit ajouter une nef gothique, afin que la rotonde devienne l'abside de l'édifice agrandi. Le couvent du Christ de Tomar est l'un des monuments historiques et artistiques les plus importants du

Portugal. Il est en outre classé au Patrimoine mondial de l'Unesco.

L'église Santa Maria do Olival

Sur la partie orientale de Tomar se trouve l'église des Templiers Santa Maria do Olival. 22 maîtres templiers portugais ont été enterrés dans cette église, parmi lesquels Gualdim Pais, maître de 1157 à 1195 et fondateur du château et de la ville de Tomar. Il devint célèbre à l'occasion de la conquête de Santarem en 1147, puis de Lisbonne en 1149, avant de prendre la direction de l'Outremer, où il participa au siège de Gaza en 1153. Sur le mur, la plaque d'origine recouvre toujours la niche dans laquelle se trouvent les cendres de Pais. Le courage qu'il a montré pendant son inlassable lutte contre l'envahisseur musulman fit de lui l'exemple même du chevalier templier. On continue d'ailleurs d'honorer sa mémoire au Portugal.

L'église est passée entre les mains de l'ordre du Christ, successeur des Templiers, et, à l'époque des explorations, quand le Portugal se bâtissait un immense empire à l'étranger, Santa Maria do Olival était la mère de toutes les églises d'Afrique, d'Asie et d'Amérique. L'intérieur de l'église est très simple. Ses trois nefs sont coiffées d'un toit en bois soutenu par des arcs pointus qui partent de colonnes sans chapiteau. La principale chapelle de l'abside possède une voûte gothique nervurée. Au-dessus de l'entrée de l'église se trouve une fenêtre en forme de rose ouverte, tandis qu'une fenêtre située

au-dessus de l'abside a la forme du *Signum Salomonis*, le Sceau de Salomon.

Almourol

À une vingtaine de kilomètres au sud de Tomar se trouve le remarquable château d'Almourol, qui se dresse sur une petite île rocailleuse du Tage. Il y avait sur ce site un vieux château lorsque la région passa sous contrôle des chevaliers templiers, au cours de la *Reconquista*. Mais, en 1171, ils avaient rebâti les structures d'origine, introduisant les innovations que leur avait apportées l'expérience glanée en Outremer, parmi lesquelles les dix tours rondes disposées le long des murailles extérieures et le donjon de trois étages, comme à Tomar.



Le château des Templiers d'Almourol domine le Tage.

Ce château sur son île a un côté féérique, comme si un magicien du Moyen Âge l'avait fait subitement apparaître. En arrivant sur l'île par bateau, on peut grimper à travers les arbres jusqu'au château et au donjon, bien préservés.

Grande-Bretagne

L'Angleterre et l'Écosse regorgent de noms de lieux tels que Temple, Temple Hirst, Temple Bruer, Temple Balsall, Templecombe, Temple Ewell et Strood Temple, témoignages de l'imbrication de l'histoire des Templiers dans le tissu social britannique. Sans parler des nombreux autres lieux ne comprenant pas le terme *temple* dans leur nom mais pourtant étroitement associés aux Templiers.

Par exemple, l'église All Hallows by the Tower, juste à côté de la Tour de Londres, possède dans sa crypte un autel que les Templiers auraient rapporté de leur dernier séjour en Terre sainte, à Athlit, au sud de Haïfa. Sainte-Marie, à Shipley, dans le West Sussex, est l'église paroissiale du village, mais sa conception romane, la nef et le chœur très spacieux ainsi que la tour centrale imposante en font un édifice des Templiers. Le domaine seigneurial et la terre figurèrent parmi les premiers biens de l'Ordre et l'église fut construite peu de temps après, vers 1140. Les Templiers sont également présents sur le tombeau de saint Thomas Cantilupe, dans la cathédrale de Hereford. Saint Thomas, dernier Anglais à avoir été canonisé avant la Réforme, est mort en 1282. Il était évêque de Hereford mais aussi maître des chevaliers templiers. 14 Templiers sont sculptés sur le socle de sa tombe. L'Old Temple Kirk, dans le village écossais de Temple, dans le Midlothian, est de style gothique et est peut-être une œuvre des Templiers de la fin du XII^e siècle, bien qu'il s'agisse plus probablement d'une construction postérieure des Hospitaliers. Néanmoins, le village de Temple, non loin d'Édimbourg, était certainement le quartier général écossais des chevaliers templiers. En fait, il ne

reste rien de tangible de leur époque, l'endroit ne pouvant donner lieu qu'à des recoupements historiques légitimes. En revanche, la chapelle de Rosslyn, située à quelques kilomètres, donne lieu pour sa part à des spéculations. C'est l'un des sites les plus visités d'Écosse depuis son apparition dans le roman *Da Vinci Code* de Dan Brown.

Vous en saurez plus sur la chapelle de Rosslyn dans les pages suivantes, mais en matière d'intérêt historique, rien ne dépasse l'église du Temple de Londres et le Crossing Temple, dans le comté d'Essex.

Londres : l'église du Temple

L'église du Temple est le plus vieil édifice des Inns of Court³⁹, coin tranquille de Londres, au sud de Fleet Street, à moins que vous ne baigniez dans l'univers juridique britannique, dont c'est la principale ruche. Comme les universités d'Oxford et de Cambridge, les Inns sont divisés en institutions : Inner Temple, Middle Temple, Lincoln's Inn et Gray's Inn. Les deux premières tirent leur nom des chevaliers templiers, dont le quartier général se trouvait à l'endroit où elles sont implantées.

Hugues de Payns, premier maître des Templiers, ouvrit la première maison des Templiers de Londres en 1128, sur le site de l'actuelle Southampton House⁴⁰, dans Holborn. Elle fut baptisée Old Temple lorsque les Templiers déménagèrent pour un site plus vaste au sud, entre Fleet Street et la Tamise. À l'origine, le nouveau site englobait une grande partie de l'actuelle Lincoln's Inn et les chevaliers créèrent probablement

New Street (actuellement Chancery Lane), qui permettait d'aller d'Holborn à leur nouveau quartier général.

Suivant leur coutume, les Templiers bâtirent une église ronde sur le modèle de l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Une inscription sur la rotonde rappelait qu'elle avait été consacrée par Héraclius, patriarche de Jérusalem, le 10 février 1185, en l'honneur de la Vierge Marie. On pense que le roi Henri II était également présent ce jour-là, pour inaugurer une longue association entre les rois d'Angleterre et le Temple.

Parmi les autres bâtiments érigés par les Templiers figuraient des dortoirs, des chambres, des entrepôts, des écuries et deux salles à manger, dont une dans la partie centrale consacrée, reliée à l'église par un cloître. Jean d'Angleterre fut l'un des nombreux rois à y séjourner et, lors de sa visite en 1215, il reçut une délégation de barons réclamant l'instauration d'une charte des libertés. Le maître du Temple fut l'un des témoins de la signature de cette Grande Charte plus tard dans l'année. Tirant parti de leurs privilèges spéciaux, les Templiers entreposèrent leur trésor dans ce sanctuaire. Et, pendant le ^{xiii}^e siècle, le Nouveau Temple devint un centre financier animé. Les premiers avocats vinrent vivre dans le Temple, en tant que conseillers juridiques des chevaliers templiers, lesquels formaient l'une des organisations internationales de tout premier plan à l'époque. Les Templiers prospérèrent, dotant leur église ronde d'une belle nef, consacrée en présence du roi Henry III en 1240.

Après la dissolution de l'ordre du Temple, le pape attribua leurs biens immobiliers aux chevaliers hospitaliers, mais le roi

Édouard II d'Angleterre saisit le Nouveau Temple. La partie consacrée fut néanmoins cédée aux Hospitaliers et le reste leur fut vendu par la suite. Mais les Hospitaliers ne semblent pas avoir occupé eux-mêmes le Temple. Il fut loué pour constituer une source de revenu et, dans les années 1340, des avocats en étaient les locataires. Ces derniers montèrent deux sociétés, l'une occupant la salle attenante aux cloîtres (l'Inner Inn) et l'autre employant les bâtiments non consacrés entre la zone intérieure et l'Outer Temple. L'église du Temple devint la chapelle de ces deux sociétés. En 1540, le roi Henry VIII abolit l'ordre des Hospitaliers en Angleterre et confisqua leurs propriétés, que la Couronne continue de louer à l'Inner Temple et au Middle Temple. De même, il incombe au souverain de fournir un prêtre à l'église, lequel porte aujourd'hui le titre de maître du Temple.

Le symbolisme de la rotonde était crucial. Jérusalem se trouve au centre de toutes les cartes médiévales et constituait la pierre angulaire de l'univers des croisés. L'endroit le plus sacré de cette ville sainte par excellence était l'église du Saint-Sépulcre, avec sa rotonde bâtie à l'endroit où Jésus-Christ aurait été enterré. L'église du Saint-Sépulcre était la destination de prédilection de tous les pèlerins, lesquels étaient protégés par les Templiers, comme l'église proprement dite qui, à l'instar de toutes les constructions sur terre, devait être défendue contre les assauts de ses ennemis. En construisant des églises rondes à travers l'Europe, les Templiers recréèrent le caractère sacré de ce lieu saint. On souhaitait plus que tout être enterré dans la rotonde car cela revenait à reposer à Jérusalem. Parmi les chevaliers enterrés dans la rotonde figure l'homme le plus

puissant de sa génération : Guillaume le Maréchal, comte de Pembroke, conseiller du roi Jean d'Angleterre, régent d'Henry III et l'un des instigateurs de la Grande Charte de 1215. Son effigie est entourée de celle de ses fils.

On compte en tout neuf effigies en marbre, ainsi qu'un cercueil de pierre dans le sol. Guillaume le Maréchal prit la croix et partit en croisade en Terre sainte de 1183 à 1186, où il s'engagea à rejoindre les Templiers, serment qu'il respecta sur son lit de mort en 1219. Mais ses fils, qui ne prirent jamais la croix, sont représentés les yeux écarquillés, en train de sortir leur épée de leur fourreau, à l'âge de 30 ans environ, l'âge auquel Jésus est mort et auquel les morts ressusciteront à son retour.



Les effigies des chevaliers templiers sont ancrées dans le sol en pierre de l'église du Temple circulaire de Londres.

Les effigies ne sont pas des mémoriaux du passé, mais évoquent l'avenir. Les Templiers portaient des tuniques blanches ornées d'une croix rouge et, dans le Livre de l'Apocalypse (ou Révélation) 7:14, les martyrs du Christ, vêtus de robes blanches lavées dans le sang de l'agneau, sont ceux qui seront conduits aux fontaines des eaux de la vie lors de la « première résurrection ». Ils régneront avec le Christ pendant

un millénaire, à la fin duquel Satan conduira toutes les nations de la terre contre « la cité bien-aimée » (Apocalypse 20:9), Jérusalem, site de la bataille finale. Ces chevaliers ont donc de bonnes raisons de sortir leur épée, car, en étant enterrés dans la rotonde, ils sont déjà enterrés « à Jérusalem » et à Jérusalem ils ressusciteront. À l'église du Temple, dans cette réplique de l'église du Saint-Sépulcre, les chevaliers attendent leur appel à la vie, à prendre les armes et à défendre une dernière fois le lieu le plus sacré sur terre.

La Seconde Guerre mondiale a causé des dégâts considérables dans le quartier du Temple. En 1941, au plus fort du Blitz, l'église du Temple fut frappée par les bombes allemandes. La guerre et le temps expliquent l'apparence actuelle de l'église, une grande partie ayant été reconstruite, mais sans les décorations d'origine. Les murs de la rotonde avaient autrefois des losanges, des bandes de couleur, ainsi que des têtes grotesques peintes. Les célèbres chevaliers de pierre furent également endommagés par les bombardements, mais demeurent toujours aussi sinistres.

Cressing Temple, Essex

Cressing Temple est la plus vieille propriété des Templiers en dehors de Londres et la plus importante du comté d'Essex. Elle est située le long de la route reliant Londres à Colchester et fut cédée aux Templiers en 1137 par la reine Mathilde de Boulogne, épouse du roi Étienne d'Angleterre et nièce de Baudouin I^{er}, premier roi de Jérusalem. Contrairement aux

autres sites des Templiers, construits en pierre, les monuments de Cressing Temple sont deux vastes granges en bois, structures magnifiques qui dominent le paysage. Les intérieurs en bois ont la dimension d'une cathédrale. La grange de blé et la grange d'orge, construites entre 1206 et 1256, sont les deux plus belles granges d'Europe bâties par les Templiers, la grange d'orge étant pour sa part la plus vieille grange en bois du monde.

La commanderie de Cressing Temple, qui s'étendait à l'origine sur plus de 5 500 hectares, occupait un site fertile doté de bonnes liaisons par voies routières et fluviales. En y établissant un marché, les Templiers développèrent une entreprise agricole d'envergure comprenant plus de 160 métayers, les surplus formant un bénéfice qui permettait de financer les activités de l'Ordre en Outremer. La propriété aurait été dirigée par un percepteur accompagné de deux ou trois chevaliers ou sergents, un chapelain, un intendant et de nombreux serviteurs. En 1309, le domaine était constitué d'un manoir et de dépendances comprenant une boulangerie, une brasserie, une laiterie, un grenier et une forge, ainsi que des jardins, un pigeonnier, une chapelle, un cimetière, un moulin à eau et un moulin à vent. Après la disparition de l'Ordre en 1312, Cressing Temple fut cédé aux chevaliers hospitaliers.



La grange d'orge de Cressing Temple est la plus vieille grange en bois du monde.

La chapelle de Rosslyn, Écosse

La chapelle de Rosslyn, située à Roslin, à 11 kilomètres au sud d'Édimbourg, figure dans tous les épisodes de « l'histoire alternative » de la Grande-Bretagne et est à ce titre associée au Saint-Graal, aux Templiers et aux francs-maçons.

Portant à l'origine le nom de collégiale de Saint-Matthieu, la chapelle de Rosslyn a été dessinée par William St Clair (ou Sinclair), premier comte de Caithness, dont les ancêtres étaient des nobles normands. La construction de la chapelle, s'inspirant du chœur de la cathédrale de Glasgow, débuta en 1456. Le but était au départ qu'elle fasse partie d'une plus grande église car, en Écosse, la mode était d'ériger d'ambitieuses églises privées capables d'accueillir à demeure une communauté cléricale. Mais le projet grandiose ne parvint jamais à son terme et, après la mort de William St Clair vers 1491, c'est à son fils qu'incomba de recouvrir d'un toit la chapelle et de terminer les sculptures et décorations intérieures.



Le pilier de l'Apprenti de la chapelle de Rosslyn.

Le roman *Da Vinci Code*, de Dan Brown, synthétise une grande partie de ce qui a été écrit sur la chapelle de Rosslyn dans les histoires alternatives. L'auteur affirme par exemple que Rosslyn a été construite sur le site d'un temple mithriaque et que c'est un « une réplique du Temple de Salomon de Jérusalem », et ce malgré le fait que la chapelle s'inspire du chœur de la cathédrale de Glasgow. Il dit également qu'elle se trouve sur un méridien nord-sud passant par Glastonbury, sur la Rose-Ligne (Rose Line, en anglais) dont elle tire son nom. En fait, la longitude de la chapelle de Rosslyn est 3° 8' 41» Ouest, tandis que celle de Glastonbury est 2° 42' 52» Ouest, centrée sur l'abbaye, ou 2° 41' 41» Ouest, centrée sur l'ancienne butte rocheuse. Et, à l'instar de toute église presbytérienne d'Écosse qui se respecte, le nom de Rosslyn fait référence à son emplacement, « ross » signifiant promontoire ou cap, et « lyn », bassin ou ruisseau.

Brown tente également de relier la chapelle aux Templiers. Bien que Rosslyn ne soit qu'à 6 kilomètres au nord-ouest de

Temple, le quartier général écossais des chevaliers templiers, la chapelle fut construite un bon siècle après la dissolution de l'ordre du Temple. Concernant un éventuel lien entre les Sinclair et l'Ordre, tout ce que l'on peut dire avec certitude, c'est qu'un descendant de William Sinclair témoigna *contre* les Templiers à leur procès, au palais de Holyrood d'Édimbourg, en 1309.

La chapelle de Rosslyn n'en demeure pas moins un lieu extraordinaire à visiter. L'extérieur est relevé par des contreforts, arcs, fleurons et baldaquins exagérément décorés et la maçonnerie intérieure est encore plus exotique, chaque surface étant recouverte d'une sculpture très allégorique inspirée du symbolisme chrétien biblique et médiéval (les sept péchés capitaux, la danse de la mort, etc.), des travaux naturalistes figuratifs et des images mythologiques païennes (voir les nombreux hommes verts).

La plus remarquable des milliers de pièces de maçonnerie d'exception est le pilier de l'Apprenti torsadé qui se trouve dans un coin de la chapelle de la Vierge, à droite du principal autel, avec des dragons entrelacés à la base. Une légende locale raconte que cette colonne fut bâtie par un apprenti assassiné plus tard par son maître pris d'une crise de jalousie. La thèse de Dan Brown selon laquelle un second pilier situé en face est « identique » à Boaz, le pilier que la Bible situe à gauche de l'entrée du Temple de Salomon, est une pure invention. Il y a bien une deuxième colonne dans la chapelle de Rosslyn, le pilier de l'Artisan, mais il tire son nom d'une légende locale sur la sculpture des pierres qui n'a absolument rien à voir avec les francs-maçons. Il n'existe pas non plus de « chambre

souterraine massive » cachée sous la chapelle, comme le dit Dan Brown, même si toute la haute technologie est mobilisée en permanence pour en trouver une.

En 2005, un descendant de la famille Sinclair, le Dr Andrew Sinclair, a critiqué le *Da Vinci Code*. « Ce livre est grotesque, a-t-il dit, son message pernicieux, son histoire un ratage confus. Ce qu'il dit sur le Graal et Rosslyn est une invention absolue. » Pas étonnant, comme le sait tout conspirationniste digne de ce nom.



Notes

- 1 Les citations de l’Ancien et du Nouveau Testament sont issues de la traduction de J. N. Darby, suivant un texte revu de l’original grec. (NdT)
- 2 Tiré du site de la conférence des évêques de France, www.eglise.catholique.fr. (NdT)
- 3 Les citations du Coran mentionnées dans cet ouvrage sont tirées de la traduction de Mouhammad Hamidullah intitulée *Le Saint Coran et la traduction en langue française du sens de ses versets*. (NdT)
- 4 Duc de Castries, *La Conquête de la Terre sainte par les croisés*, Albin Michel, 1973. (NdT)
- 5 Duc de Castries, *ibid.* (NdT)
- 6 C. Krey, *La Première Croisade : Les comptes de témoins oculaires et les participants*, Princeton, 1921. (NdT)
- 7 Duc de Castries, *ibid.* (NdT)
- 8 C. Krey, *ibid.* (NdT)
- 9 Robert Delort, *Les Croisades*, Seuil, 1988. (NdT)
- 10 Guillaume de Tyr, *Chronique du royaume franc de Jérusalem* (volume 1), L’Intermédiaire des chercheurs et curieux, 1999. (NdT)

- [11](#) *Ibid.* (NdT)
- [12](#) André Miquel, *Des enseignements de la vie, souvenirs d'un gentilhomme syrien du temps des Croisades*, Imprimerie nationale, 1983. (NdT)
- [13](#) André Miquel, *ibid.* (NdT)
- [14](#) *Ibid.* (NdT)
- [15](#) *Ibid.* (NdT)
- [16](#) *Ibid.* (NdT)
- [17](#) *Ibid.* (NdT)
- [18](#) Guillaume de Tyr, *Chronique du royaume franc de Jérusalem* (volume 2), L'Intermédiaire des chercheurs et curieux, 1999. (NdT)
- [19](#) Pierre Aubé, *Saint Bernard de Clairvaux*, Fayard, 2003. (NdT)
- [20](#) Pierre des Vaux de Cernay, *Histoire de l'hérésie des Albigeois et de la sainte guerre entreprise contre eux*, J.-L.-J. Brière, 1824. (NdT)
- [21](#) Gautier Map, *Contes pour les gens de cour*, Brepols, 1993. (NdT)
- [22](#) Tiré du blog *Non Nobis Domine Non Nobis Sed Nomin. Tuo Da Gloriam.* (NdT)
- [23](#) Henry Maundrell, *Voyage d'Alep à Jérusalem, à Pâques en l'année 1697*, Pierre Ribou, 1706. (NdT)
- [24](#) Tiré du site web www.templiers.net. (NdT)
- [25](#) Charles Joseph Hefele, *Histoire des conciles*. Letouzey et Ané éditeurs, 1907. (NdT)
- [26](#) Tiré du site www.histoiredumonde.net. (NdT)
- [27](#) Monique Cara, Jean-Marc Cara, Marc de Jode *Dictionnaire universel de la franc-maçonnerie*, Larousse,

2011. (NdT)

[28](#) Andrew Michael Ramsay, *Discours préliminaire*. (NdT)

[29](#) Homme politique et militaire anglais (1599-1658), connu pour être devenu Lord protecteur du Commonwealth d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, dont il a participé à la création. (NdT)

[30](#) Augustin Barruel, *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, Théodore Pitrat, 1818.

[31](#) Loi destinée à museler les sociétés politiques britanniques adhérant à l'esprit de la Révolution française et soupçonnées de menacer l'autorité de la monarchie. (NdT)

[32](#) Guilde de compagnonnage regroupant différents métiers. (NdT)

[33](#) Fraternité réservée aux hommes dont le but est de venir en aide à ses membres nécessiteux et de soutenir des organisations caritatives. (NdT)

[34](#) Robert Cooper, *Roslyn : splendeurs, mythes et réalités*, Éditions de La Hutte, 2011. (NdT)

[35](#) De Michael Baigent, Richard Leigh et Henry Lincoln Pygmalion, 2004. (NdT)

[36](#) De Christopher Night et Robert Lomas, Édition 84, 2012 (NdT)

[37](#) De Lynn Picknett, Clive Prince et Paul Couturiau, Flammarion, coll. J'ai lu, 2004. (NdT)

[38](#) De Dan Brown, Jean-Claude Lattès, 2004. (NdT)

[39](#) Instituts de formation professionnelle des avocats britanniques. (NdT)

[40](#) Demeure du 4^e comte de Southampton, à la fin du

xvii^e siècle. (NdT)



Chronologie

Vers 1209 av. J.-C. : Date de la première référence non biblique à Israël, sur une stèle du pharaon égyptien Mérenptah. Date proche de celle de l'arrivée des Juifs sur la Terre Promise après leur exode d'Égypte, généralement fixée à 1200 av. J.-C.

Vers 993 av. J.-C. : David conquiert Jérusalem et en fait sa capitale. Il apporte l'Arche d'alliance dans Jérusalem.

Vers 958-951 av. J.-C. : Salomon construit le Temple à Jérusalem. L'Arche d'alliance est placée dans le saint des saints.

586 av. J.-C. : Les Assyriens s'emparent de Jérusalem et détruisent la cité et le Temple de Salomon. L'Arche d'alliance est détruite ou perdue à cette époque ou avant.

520 av. J.-C. : Début des travaux de construction du Second Temple de Jérusalem.

63 av. J.-C. : La Palestine (comme l'appellent les Romains) entre au sein de l'Empire romain.

20 av. J.-C. – 64 apr. J.-C. : Construction du Temple d'Hérode.

Vers 30 apr. J.-C. : Crucifixion de Jésus de Nazareth à Jérusalem.

70 apr. J.-C. : L'Empereur romain Titus réprime la révolte juive et détruit Jérusalem et le Temple d'Hérode.

135 apr. J.-C. : Après la seconde révolte juive, l'Empereur romain Hadrien efface toute trace du Temple et construit au même endroit la statue de Jupiter.

Vers 140 apr. J.-C. : Valentin enseigne le gnosticisme, qui se développe aux II^e et III^e siècles.

313 apr. J.-C. : L'Édit de Tolérance légalise le christianisme dans tout l'Empire romain.

326-328 apr. J.-C. : Hélène, la mère de l'Empereur Constantin le Grand, effectue un pèlerinage en Terre sainte et découvre la Vraie Croix et le Saint-Sépulcre.

335 apr. J.-C. : Consécration de l'Église du Saint-Sépulcre.

622 apr. J.-C. : Mahomet, fondateur de l'Islam, fuit ses opposants de La Mecque et s'installe à Médine ; cet exil (*hijra*) marque le début du calendrier musulman.

632 apr. J.-C. : Mort de Mahomet après qu'il a conquis toute l'Arabie et placée celle-ci sous influence islamique.

633 apr. J.-C. : Le calife Omar, successeur de Mahomet, déclare un *djihad* contre l'Empire byzantin.

633-637 apr. J.-C. : Les armées arabes musulmanes envahissent la Syrie, l'Irak et la Palestine.

638 apr. J.-C. : Jérusalem est conquise par une armée arabe

du calife Omar.

710 apr. J.-C. : Les Arabes envahissent l'Espagne.

732 apr. J.-C. : Charles Martel bat l'armée arabe à Poitiers.

750 apr. J.-C. : La dynastie Umayyade est renversée par la dynastie Abbasside. La capitale de l'Empire arabe n'est plus Damas mais Bagdad.

938 apr. J.-C. : Les musulmans de Jérusalem attaquent la population chrétienne majoritaire lors de la procession du dimanche des Rameaux et mettent le feu à l'Église du Saint-Sépulcre.

969 apr. J.-C. : Les Fatimides envahissent l'Égypte et fondent Le Caire.

1004 : Le calife fatimide Hakim lance une violente persécution des chrétiens dans toute l'Égypte et la Palestine.

1009 : L'attitude occidentale envers l'Orient musulman prend un tournant lorsque l'Église du Saint-Sépulcre est détruite sur les ordres du calife Hakim.

1014 : Cette année-là, 40 000 églises sont détruites suite aux pogroms antichrétiens promus par Hakim.

1055 : Les Turcs seldjoukides s'emparent de Bagdad.

1056 : Les musulmans interdisent l'entrée dans Jérusalem aux pèlerinages chrétiens.

1063 : La papauté donne sa bénédiction pour une croisade contre l'occupation musulmane de l'Espagne.

1064 : Des centaines de pèlerins chrétiens non armés sont

assassinés à côté de Jérusalem.

1071-1080 : Les Turcs seldjoukides occupent l'Asie Mineure, la Syrie et la Palestine.

1074 : L'Empereur byzantin appelle le pape à l'aide, mais en vain.

1085 : En Espagne, les chrétiens reprennent Tolède aux musulmans.

1095 : Les Byzantins appellent de nouveau l'Occident à l'aide. Le pape Urbain II appelle à une croisade pour défendre l'Empire byzantin contre les Turcs seldjoukides et libérer Jérusalem.

1099 : La première croisade s'empare de Jérusalem au détriment des Fatimides.

1113 : Fondation de l'ordre des chevaliers hospitaliers.

1119 : Un grand groupe de pèlerins non armés est attaqué par des musulmans. Plusieurs centaines meurent alors qu'ils ont quitté Jérusalem pour rejoindre le Jourdain (Pâques). Fondation de l'ordre du Temple (le jour de Noël) pour défendre les pèlerins et la Terre sainte.

1120 : Lors du Concile de Naplouse (janvier), les Templiers sont acceptés en Orient. C'est probablement cette année-là qu'ils établissent leur quartier général à Jérusalem, dans la mosquée al-Aqsa, sur le Mont du Temple.

1127 : Hugues de Payns, premier maître templier, rencontre Bernard de Clairvaux.

1129 : Concile de Troyes. Création de la Règle primitive de

l'ordre du Temple.

Vers 1131 : Bernard de Clairvaux écrit *Éloge de la nouvelle chevalerie*.

Années 1130-1140 : Dans la lutte pour repousser les occupants musulmans de la péninsule Ibérique, le nouveau royaume du Portugal donne aux Templiers des terres et l'administration de châteaux.

Vers 1136 : Les Templiers prennent la direction du château de Baghras pour défendre les cols des monts Amanus au nord d'Antioche.

1139 : La bulle pontificale *Omne Datum Optimum* fait des Templiers un ordre indépendant et permanent au sein de l'Église catholique et ne dépendant que du pape.

Années 1140 : Les Templiers érigent la Maison du Temple de Paris, qui devient le quartier général de leur empire financier international.

1144 : Le Comté d'Édesse tombe aux mains de Zengi, événement marquant le début de la réaction musulmane contre les croisés.

1148-1149 : Seconde croisade.

1149-1150 : Gaza est attribuée aux Templiers.

Vers 1152 : Les Templiers reçoivent Chastel Blanc (Safita) et Tartous.

1153 : Ascalon tombe aux mains des Francs.

1164-1167 : Les campagnes égyptiennes du roi de Jérusalem

sont soutenues par les Templiers.

1171 : Saladin met fin au règne fatimide et fonde la dynastie Ayyubide en Égypte et en Syrie.

1173 : Les Templiers tuent l'émissaire des Assassins.

1176 : Les Assassins menacent Saladin.

1181 : Chrétien de Troyes commence son roman *Perceval, l'histoire du Graal*.

1185 : À Londres, l'église du Temple est sacrée par le patriarche de Jérusalem Héraclius d'Auvergne.

1187 : Batailles de la Fontaine du cresson (1^{er} mai) et de Hattin (4 juillet). Jérusalem tombe aux mains de Saladin (2 octobre).

1189-1192 : Troisième croisade.

1191 : Les Templiers installent leur nouveau quartier général à Saint-Jean-d'Acre.

1191-1192 : Les Templiers occupent et détiennent brièvement Chypre.

1202-1204 : Quatrième croisade. Détournée par les Vénitiens vers la capitale byzantine, Constantinople, dont ils s'emparent en 1204.

1208 : La croisade contre les Albigeois (Cathares) est lancée.

1218 : Les Templiers bâtissent une nouvelle forteresse à Athlit.

1218-1221 : Cinquième croisade.

1228-1229 : Croisade de Frédéric II ; il regagne Jérusalem

grâce à un traité.

1236 : En Espagne, les chrétiens s'emparent de Cordoue.

1244 : Chute de la forteresse cathare de Montségur. Perte de Jérusalem. Bataille de La Forbie.

1248-1254 : Croisade de Saint Louis.

1250-1260 : Émergence d'un sultanat mamelouk en Égypte et en Syrie.

1266 : Les Mamelouks prennent aux Templiers le château de Saphet (Safed).

1268 : Les Mamelouks prennent aux Templiers le château de Beaufort.

1271 : Les Templiers abandonnent Safita (Chastel Blanc) et les Hospitaliers abandonnent Krak des Chevaliers aux Mamelouks.

1271-1272 : Croisade d'Édouard I^{er} d'Angleterre ; il conclut une trêve de dix ans avec les Mamelouks.

1291 : Chute de Saint-Jean-d'Acre (mai) ; les Templiers évacuent Tortose et Athlit (août).

1300-1301 : Les Templiers attaquent la côte égyptienne ; la tentative de récupération de l'Outremer échoue.

1302 : Perte de Rouad, en face de la côte syrienne et massacre de la garnison des Templiers.

1307 : Arrestation des Templiers en France (octobre).

1308 : Jacques de Molay et d'autres responsables Templiers

rencontrent en secret à Chinon les émissaires du pape et sont absous.

1310 : 54 Templiers hérétiques coupables de relaps sont brûlés près de Paris.

1312 : La papauté abolit l'ordre du Temple et transmet leurs biens aux chevaliers hospitaliers.

1314 : Le dernier maître Jacques de Molay et Geoffroy de Charnay périssent sur le bûcher à Paris (mars). Le pape Clément V meurt (avril). Robert I^{er} d'Écosse remporte la bataille de Bannockburn (juin). Philippe le Bel meurt (novembre).

1319 : Naissance de l'ordre du Christ, qui succède à l'ordre du Temple au Portugal.

1418 : Le prince Henri le Navigateur devient grand maître de l'ordre du Christ.

1456 : Construction de la chapelle de Rosslyn.

1487 : Publication de *Malleus Maleficarum*, manuel destiné à traquer et punir les sorcières.

1492 : Les chrétiens s'emparent de Grenade et boutent les musulmans hors d'Espagne. Christophe Colomb découvre l'Amérique.

1497 : Vasco de Gama, membre de l'ordre du Christ, découvre la route maritime vers l'Inde qui contourne l'Afrique.

Vers 1550 : Origine des francs-maçons en Angleterre et en Écosse.

1571 : Destruction, par les Ottomans, des archives de l'ordre du Temple à Chypre.

1687 : Publication par Sir Isaac Newton de *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*.

1717 : Fondation de la Grande Loge des francs-maçons de Londres.

1736 ou 1737 : Dans son discours solennel, Ramsay déclare que les francs-maçons sont les descendants des croisés.

Vers 1760 : George Frederick Johnson déclare que les francs-maçons sont les héritiers directs des Templiers.

1776 : Déclaration d'indépendance américaine.

1789 : Déclenchement de la Révolution française.

1793 : Louis XVI sur l'échafaud : « Jacques de Molay, tu es vengé ! »

1797 : Augustin Barruel reproche aux Templiers et aux francs-maçons d'être à l'origine de la Révolution française.

1843 : L'ordre maçonnique écossais des chevaliers templiers invente le mythe des Templiers participant à la bataille de Bannockburn.

1844 : Joseph Smith, fondateur du mormonisme, est tué par la foule.

2001 : Découverte du parchemin de Chinon dans les archives secrètes du Vatican.